



# Le Porfiriat et l'intégration au marché national dans l'État de Guanajuato

Alain Darsel

► **To cite this version:**

Alain Darsel. Le Porfiriat et l'intégration au marché national dans l'État de Guanajuato. Histoire. Université Toulouse le Mirail - Toulouse II, 2015. Français. <NNT : 2015TOU20082>. <tel-01292599>

**HAL Id: tel-01292599**

**<https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01292599>**

Submitted on 23 Mar 2016

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Université  
de Toulouse

# THÈSE

En vue de l'obtention du

## DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE TOULOUSE

Délivré par l'Université Toulouse 2-Jean Jaurès

---

Présentée et soutenue par

**Alain Yvon DARSEL**

Le 9 novembre 2015

### **Le Porfiriât et l'intégration au marché national dans l'Etat de Guanajuato**

---

École doctorale et discipline ou spécialité  
**TESC**

Unité de recherche  
**Framespa**

Directrice(s) ou Directeur(s) de Thèse

Michel Bertrand  
Jean Marc Olivier

#### **Jury**

LUDLOW Leonor, Investigadora, UNAM

MARTY Nicolas, Professeur des Universités, Université de Perpignan

MOUTOUKIAS Zacarias, Professeur des Universités, Paris 7

BERTRAND Michel, Professeur des Universités, Casa de Velasquez Madrid

OLIVIER Jean-Marc, Professeur des Universités, UT2J



**Université Toulouse 2-Jean Jaurès**  
**Laboratoire Framespa**

**THÈSE**

Pour obtenir le grade de  
DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ  
Histoire

**Le Porfiriat et l'intégration  
au marché national  
dans l'Etat de Guanajuato**

**Alain Yvon Darsel**

Présentée et soutenue publiquement  
Le 9 novembre 2015

Directeur ou Directrice de Recherche  
Bertrand, Michel, Professeur d'Université

**JURY**

LUDLOW Leonor, Investigadora, UNAM  
MARTY Nicolas, Professeur des Universités, Université de Perpignan  
MOUTOUKIAS Zacarias, Professeur des Universités, Paris 7  
BERTRAND Michel, Professeur des Universités, Casa de Velasquez Madrid  
OLIVIER Jean-Marc, Professeur des Universités, UT2J



---

## Remerciements

---

Mes plus sincères remerciements à mes directeurs de thèse, Michel Bertrand et Jean Marc Olivier qui ont eu à cœur de m'inciter à poursuivre une tâche que le temps risquait d'émousser. Mes remerciements vont aussi à ceux qui m'ont permis en urgence de compléter mes sources en finançant un voyage et un séjour trop court à Guanajuato et San Luis Potosí dans le cadre du projet ECOS-Nord : Mr Zacarias Moutoukias et Madame Leonor Ludlow de l'UNAM. J'associe à ces remerciements l'aide inestimable qui m'a été prodiguée par la cellule d'appui méthodologique et informatique de la Maison de la Recherche de l'Université Jean Jaurès et l'appui financier qui m'a été accordé par le laboratoire Framespa pour l'impression de mon manuscrit. J'envoie enfin un hommage à Monsieur Víctor Urquidi, ancien directeur du Colegio de México qui a eu l'audace en 1968 d'introduire un économiste dans un séminaire d'historiens de son institution. Grâce lui soit rendu de m'avoir permis de m'immiscer dans ce nouveau monde.

Le dernier hommage ira à mon épouse Annie qui a supporté avec abnégation et beaucoup de tendresse et ce pendant de très, trop, nombreuses années, les hésitations, les doutes, et les errances d'une cantine de documents de pays en pays.



## Sommaire

<b>INTRODUCTION.....</b>	<b>15</b>
<b>1. SURFACE DEMOGRAPHIQUE ET FORCE DE TRAVAIL : EVOLUTION DES CHIFFRES ET MODIFICATION DES STRUCTURES.....</b>	<b>37</b>
<b>1.1. DEMOGRAPHIE ET INTEGRATION AU MARCHÉ.....</b>	<b>39</b>
1.1.1. La population de l'Etat de Guanajuato : Niveau et dynamique .....	42
1.1.2. L'analyse de la dynamique démographique dans nos deux zones d'étude.....	45
<b>1.2. POPULATION ACTIVE : DYNAMIQUE DU POTENTIEL ET CHANGEMENTS STRUCTURELS</b>	<b>59</b>
1.2.1. L'ouest de l'Etat: León, San Francisco del Rincón, Purísima del Rincón, Piedragorda.....	59
<b>1.2.1.1. Population active et Structure socio professionnelle dans le municpe et la ville de LEÓN.....</b>	<b>59</b>
1.2.1.1.1. Le Municpe.....	59
1.2.1.1.2. Les zones urbaines de León (Comparaison possible entre 1882 et 1900) .....	62
1.2.1.1.3. L'évolution des principales PCSP.....	65
<b>1.2.1.2. Municpe de San Francisco del Rincón .....</b>	<b>68</b>
<b>1.2.1.3. Population active et structure socioprofessionnelle dans le municpe de Purísima del Rincón .....</b>	<b>69</b>
<b>1.2.1.4. Population active et structure socioprofessionnelle dans le municpe de Piedra Gorda (Manuel Doblado) .....</b>	<b>72</b>
1.2.2. L'Est de l'Etat: San Luis de la Paz, Pozos, Iturbide, Atarjea, Santa Catarina, Tierra Blanca, Victoria, Xichù.....	75
<b>1.2.2.1. San Luis de la Paz : Population active et structure socioprofessionnelle</b>	<b>75</b>
1.2.2.1.1. Les secteurs.....	75
1.2.2.1.2. Analyse en termes de PCSP.....	76
<b>1.2.2.2. Pozos : Population active et catégories socioprofessionnelles.....</b>	<b>78</b>
<b>1.2.2.3. Iturbide : District et Municpe .....</b>	<b>80</b>
1.2.2.3.1. Grands secteurs d'activité.....	80
1.2.2.3.2. Analyse en termes de PCSP.....	80
<b>1.2.2.4. Victoria : District et municpes .....</b>	<b>82</b>
1.2.2.4.1. Grands secteurs au niveau du district (à partir des recensements).....	82
1.2.2.4.2. Pour le municpe de Xichù.....	84
1.2.3. Document de synthèse et conclusion, « zone est et zone ouest »..	85
<b>1.2.3.1. Pour ce qui est de la zone Occidentale de l'Etat .....</b>	<b>87</b>
<b>1.2.3.2. Pour ce qui est de la zone Est de l'Etat.....</b>	<b>88</b>



## 2. STRUCTURES AGRAIRES, PRODUCTEURS ET PRODUCTIONS AGRICOLES 89

<b>2.1. L'OUEST DE L'ÉTAT .....</b>	<b>91</b>
2.1.1. Section 1: Les structures agraires: propriétaires et exploitants agricoles .....	91
<b>2.1.1.1. Généralités et municipe de León .....</b>	<b>91</b>
2.1.1.1.1. Une première approche : Evolution du nombre d'haciendas et de ranchos....	92
2.1.1.1.2. Une deuxième approche : l'analyse du nombre de propriétaires et des fractionnements .....	97
<b>2.1.1.2. Le municipe de San Francisco del Rincón .....</b>	<b>108</b>
2.1.1.2.1. Evolution du nombre d'haciendas et de ranchos.....	108
2.1.1.2.2. Evolution du nombre de propriétaires (pour le fisc) .....	112
<b>2.1.1.3. Le municipe de Purísima del Rincón .....</b>	<b>113</b>
2.1.1.3.1. Haciendas et Ranchos .....	113
2.1.1.3.2. La répartition de la propriété.....	115
<b>2.1.1.4. Le municipe de Piedragorda .....</b>	<b>118</b>
2.1.1.4.1. Haciendas et ranchos .....	118
2.1.1.4.2. Contribuables terriens ("Causantes").....	119
2.1.1.4.3. Valeurs fiscales et concentration des terres.....	119
<b>2.1.1.5. Bilan relatif aux modifications des structures agraires.....</b>	<b>121</b>
2.1.2. Production et moyens de production .....	123
<b>2.1.2.1. Le municipe de León.....</b>	<b>123</b>
2.1.2.1.1. Superficies, nature des terres et productions agricoles .....	123
2.1.2.1.2. La minoterie.....	130
2.1.2.1.3. Equipements et techniques de production .....	130
<b>2.1.2.2. Le Municipe de San Francisco del Rincón.....</b>	<b>133</b>
2.1.2.2.1. Nature des terres et son évolution .....	133
2.1.2.2.2. Les productions .....	134
2.1.2.2.3. Les équipements .....	136
<b>2.1.2.3. Le municipe de Purísima del Rincón .....</b>	<b>137</b>
2.1.2.3.1. Terres cultivables et/ou cultivées.....	137
2.1.2.3.2. Les productions essentielles.....	139
2.1.2.3.3. L'élevage.....	141
2.1.2.3.4. La minoterie.....	143
<b>2.1.2.4. Le municipe de Piedragorda .....</b>	<b>143</b>
2.1.2.4.1. Nature des terres agricoles .....	143
2.1.2.4.2. Productions et moyens de production .....	144
2.1.2.4.3. L'élevage.....	146
2.1.2.4.4. Les équipements .....	146
2.1.3. Les agrégats de production de la zone ouest : Evolution et importance relative .....	147
<b>2.2. L'EST DE L'ÉTAT.....</b>	<b>151</b>
2.2.1. Les structures agraires : propriétaires et exploitants agricoles ....	151
<b>2.2.1.1. San Luis de la Paz et Pozos (ou Porfirio Díaz) .....</b>	<b>152</b>
2.2.1.1.1. San Luis de la Paz.....	152
2.2.1.1.2. Le municipe de Pozos.....	155
<b>2.2.1.2. Iturbide.....</b>	<b>156</b>
<b>2.2.1.3. Les petits municipes de la Sierra Gorda.....</b>	<b>158</b>

2.2.1.3.1. Structures agraires .....	158
2.2.1.3.2. Ranchos y haciendas.....	160
2.2.2. Productions et moyens de production .....	166
<b>2.2.2.1. San Luis de la Paz et Pozos .....</b>	<b>166</b>
2.2.2.1.1. San Luis de la Paz.....	166
2.2.2.1.2. Pozos .....	169
<b>2.2.2.2. Iturbide.....</b>	<b>171</b>
2.2.2.2.1. Les produits de base .....	171
2.2.2.2.2. La minoterie.....	173
2.2.2.2.3. L'élevage.....	174
2.2.2.2.4. Les équipements agricoles .....	174
<b>2.2.2.3. Les petits municipes de la Sierra Gorda.....</b>	<b>174</b>
2.2.2.3.1. Victoria .....	174
2.2.2.3.2. Santa Catarina .....	177
2.2.2.3.3. Tierra Blanca.....	177
2.2.2.3.4. Atarjea.....	178
2.2.2.3.5. Xichù .....	179
2.2.3. Les agrégats de production de la zone Est : évolution et importance relative.....	181
<b>3. PRODUCTIONS INDUSTRIELLES ET ACTIVITE MINIERE .....</b>	<b>183</b>
<b>3.1. PRODUCTIONS ET MODES DE PRODUCTION INDUSTRIELS DANS L'OUEST DE L'ÉTAT .....</b>	<b>185</b>
3.1.1. Artisanat et industrie dans la ville de León .....	185
3.1.2. Artisanat et industrie à San Francisco del Rincón .....	201
3.1.3. Quelques données relatives à l'artisanat des municipes de Purísima del Rincón et de Piedra Gorda.....	205
<b>3.1.3.1. Purísima del Rincón.....</b>	<b>205</b>
<b>3.1.3.2. Le municipe de Piedra Gorda ou Manuel Doblado .....</b>	<b>207</b>
<b>3.2. INDUSTRIE ET MINES DANS L'EST DE L'ÉTAT .....</b>	<b>209</b>
3.2.1. Les industries de consommation .....	209
<b>3.2.1.1. L'industrie du cuir .....</b>	<b>210</b>
<b>3.2.1.2. Le textile .....</b>	<b>210</b>
<b>3.2.1.3. Les moulins à blé.....</b>	<b>211</b>
<b>3.2.1.4. La fabrication d'eau de vie .....</b>	<b>211</b>
3.2.2. L'activité des mines et usines de traitement .....	213
<b>3.2.2.1. Le « système » Pozos-San Luis de la Paz.....</b>	<b>213</b>
3.2.2.1.1. Mines, entreprises minières et usines de traitement : « bonanza » et « borrasca » .....	213
3.2.2.1.2. Evaluation des richesses générées par le système.....	226
3.2.2.1.3. L'impact de la bonanza en termes d'emplois et de salaires.....	233
<b>3.2.2.2. Les mines de Xichù.....</b>	<b>237</b>
<b>3.2.2.3. Les mines d'Atarjea.....</b>	<b>243</b>

3.2.3. Propos d'étape .....	246
<b>3.2.3.1. Les industries traditionnelles</b> .....	<b>246</b>
<b>3.2.3.2. Les mines : une problématique plus complexe</b> .....	<b>246</b>
<b>4. LES FLUX COMMERCIAUX : COMMERCE ET VOIES DE COMMUNICATION</b>	<b>251</b>
<b>4.1. STRUCTURES COMMERCIALES ET RESEAUX DANS L'OUEST DE L'ETAT</b> .....	<b>254</b>
4.1.1. Commerces et commerçants dans les municipes du Rincon .....	256
<b>4.1.1.1. Purisima del Rincón</b> .....	<b>256</b>
<b>4.1.1.2. San Francisco del Rincón</b> .....	<b>259</b>
4.1.1.2.1. Les commerçants .....	260
4.1.1.2.2. Les commerces .....	260
4.1.1.2.3. Commerce et voies de communication: le grand changement ? .....	267
<b>4.1.1.3. Propos d'étape (Municipes du Rincon)</b> .....	<b>282</b>
4.1.2. COMMERCE ET COMMERCANTS DANS LE MUNICIPE DE LEON ...	284
<b>4.1.2.1. Les commerçants</b> .....	<b>286</b>
<b>4.1.2.2. Les commerces</b> .....	<b>286</b>
<b>4.1.2.3. Commerce et moyens de transport : l'impact du chemin de fer sur l'élargissement du marché</b> .....	<b>298</b>
4.1.2.3.1. Les réseaux traditionnels : l'arriería .....	299
4.1.2.3.2. Analyse en termes de produits : Le fret de l'arriería .....	304
4.1.2.3.3. Le trafic ferroviaire .....	306
<b>4.2. PROPOS D'ETAPE</b> .....	<b>312</b>
<b>4.3. STRUCTURES COMMERCIALES ET DILUTION DES ECHANGES DANS L'EST DE L'ETAT</b>	<b>316</b>
4.3.1. Commerces et commerçants dans le complexe San Luis de la Paz- Pozos .....	316
<b>4.3.1.1. Les commerçants de San Luis de la Paz</b> .....	<b>316</b>
<b>4.3.1.2. Les commerces : San Luis et Pozos</b> .....	<b>317</b>
4.3.1.2.1. Pozos : les commerces .....	320
<b>4.3.1.3. Commerce et commerçants dans le municipe d'I turbide</b> .....	<b>322</b>
4.3.1.3.1. Les commerçants .....	322
4.3.1.3.2. Les commerces .....	323
4.3.1.3.3. Les petits municipes et la dilution du commerce .....	325
4.3.1.3.4. Victoria et Xichù .....	326
4.3.1.3.5. Atarjea .....	329
4.3.1.3.6. Tierra Blanca et Santa Catarina .....	331
4.3.2. Réseaux commerciaux et moyens de transport .....	333
<b>4.3.2.1. Les relations commerciales</b> .....	<b>333</b>
4.3.2.1.1. Les réseaux de proximité et la dilution du commerce .....	333
4.3.2.1.2. Le système San Luis de la Paz-Pozos et l'ouverture sur l'extérieur .....	336
<b>4.3.2.2. Les moyens de transport : les hommes, les mules et le chemin de fer</b> .....	<b>338</b>
4.3.2.2.1. Les moyens traditionnels : les hommes, les mules, les chariots .....	338
4.3.2.2.2. L'avènement tardif du chemin de fer .....	342
<b>4.4. CONCLUSION 4<sup>EME</sup> PARTIE</b> .....	<b>353</b>

<b>5. CONCLUSION .....</b>	<b>357</b>
<b>6. BIBLIOGRAPHIE .....</b>	<b>373</b>
<b>6.1. BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE .....</b>	<b>375</b>
<b>6.2. ARTICLES EN FORMAT ELECTRONIQUE .....</b>	<b>382</b>
<b>6.3. TMOIGNAGES ENREGISTRES .....</b>	<b>383</b>
<b>6.4. SIGLES UTILISES .....</b>	<b>383</b>
<b>7. ANNEXES .....</b>	<b>385</b>

## Liste des tableaux

Tableau 1 - Évolution de la population de l'État de Guanajuato : 1877-1910 .....	42
Tableau 2 - Evolution des populations des municipes de l'Ouest de l'Etat .....	45
Tableau 3 - Evolution des populations des chefs-lieux de l'Ouest de l'Etat .....	47
Tableau 4 - Evolution des populations des municipes de l'Est de l'Etat – 1862-1910.....	53
Tableau 5 - Evolution des populations des chefs lieux de l'Est de l'Etat – 1862-1910.....	56
Tableau 6 – Population par secteurs dans le Municipio ou District de LEÓN .....	59
Tableau 7 - Tableau comparatif des composantes essentielles du primaire (en % du total) .	61
Tableau 8 – Population par secteurs dans les zones urbaines de León .....	63
Tableau 9 – Secteurs et PCSP dans la ville de León.....	64
Tableau 10 - Population active de la Ville de León : Activités industrielles principales et effectifs (Hommes, Femmes, Enfants).....	66
Tableau 11 - Evolution de la Population active de San Francisco par grands secteurs.....	68
Tableau 12 - Evolution des principales PCSP entre 1900 et 1910 (Censos) .....	68
Tableau 13 – Population active par secteurs.....	69
Tableau 14 – PCSP à Purisima del Rincon – 1880.....	70
Tableau 15 – Localisation des principales PCSP en 1883 .....	71
Tableau 16 - Evolution de la structure de la population active par grands secteurs.....	72
Tableau 17 - Analyse en PCSP entre 1900 et 1910 .....	73
Tableau 18 - Tableau de synthèse pour l'Ouest de l'Etat – (1895/1900/1910) .....	74
Tableau 19 - Les secteurs du district San Luis de la Paz - Pozos .....	75
Tableau 20 – La population du municipe par secteurs dans les recensements.....	76
Tableau 21 – Les principales PCSP dans le district de San Luis de la Paz.....	76
Tableau 22 - Comparaison entre grands secteurs, 1900/1910 .....	79
Tableau 23 – Les principales PCSP dans les recensements .....	79
Tableau 24 - Grands secteurs d'activité au niveau du District (Iturbide, Santa Catarina, Atarjea et Tierra Blanca),1895-1910.....	80
Tableau 25 - Analyse en termes de PCSP : toujours pour le District fait d'un municipe dominant (Iturbide) et de 3 petits municipes .....	80
Tableau 26 – La population par secteurs dans le municipe d'Iturbide.....	81
Tableau 27 – Les grands secteurs d'activités au niveau du district de Victoria .....	83
Tableau 28 – Les grands secteurs d'activités au niveau des deux municipes de Victoria (1900) .....	83
Tableau 29 – Les principales PCSP du district de Victoria .....	84
Tableau 30 - Rappel : Répartition en 1900 en grands secteurs .....	84
Tableau 31 - Analyse en termes de PCSP pour 1900 (Censo) .....	85
Tableau 32 - Tableau de synthèse pour l'Est de l'Etat – (1895/1900/1910) .....	86
Tableau 33 – Le nombre de ranchos au Mexique.....	94
Tableau 34 - Haciendas, ranchos et pueblos dans l'Etat de Guanajuato .....	94

Tableau 35 – Haciendas, ranchos et propriétaires du municipio de León .....	97
Tableau 36 - Les grandes exploitations du municipio de León.....	100
Tableau 37 – Haciendas et ranchos du municipio de San Francisco .....	108
Tableau 38 – Un municipio de très petites exploitations .....	110
Tableau 39 – Les principales haciendas du municipio de San Francisco.....	110
Tableau 40 - Propriétaires pour l’administration fiscale .....	112
Tableau 41 – Haciendas y ranchos de Purísima.....	113
Tableau 42 - Propriétaires-contribuables de Purísima.....	114
Tableau 43 - Approche fiscale de la valeur des haciendas de Purisima del Rincon.....	115
Tableau 44 – Surfaces totales et surfaces exploitées .....	116
Tableau 45 – Haciendas et ranchos du municipio de Piedragorda.....	118
Tableau 46 – Typologie des terres agricoles du municipio de León .....	123
Tableau 47 – Les productions essentielles (en tonnes) .....	124
Tableau 48 - Equipement agricole des haciendas de la zone de LEÓN : 1899.....	131
Tableau 49 – Barrages et réservoirs dans le municipio de León .....	132
Tableau 50 – Typologie des terres agricoles à San Francisco .....	133
Tableau 51 – Terres irriguées, terres sèches. ....	133
Tableau 52 – Les productions essentielles.....	134
Tableau 53 – Les équipements agricoles.....	137
Tableau 54 - Typologie des terres agricoles à Purisima (surfaces en hectares).....	137
Tableau 55 - Grands traits de l’évolution des productions .....	139
Tableau 56 – Terres irriguées, terres sèches dans le municipio de Piedra Gorda .....	143
Tableau 57 - Analyse en termes d’haciendas et de ranchos .....	152
Tableau 58 – Propriétaires-contribuables (causantes) du municipio de San Luis de la Paz..	153
Tableau 59 - Haciendas et ranchos du municipio d’Iturbide.....	156
Tableau 60 – La production de haricots .....	172
Tableau 61 – L’activité des moulins à blé .....	173
Tableau 62 - Principales activités industrielles de León. ....	187
Tableau 63 – Production d’eau de vie dans le municipio de San Luis de la Paz.....	212
Tableau 64 – Demandes de concessions .....	215
Tableau 65 – Production des mines de Pozos.....	226
Tableau 66 - Evolution du nombre de commerces recensés.....	260
Tableau 67 - Mouvements par provenance. ....	269
Tableau 68 - Principaux trajets (dans les 2 sens) et axes essentiels.....	271
Tableau 69 - Analyse en termes de « produits » (5526 données) : classement par citations en ordre décroissant .....	274
Tableau 70 - Evolution du fret expédié par la gare de San Francisco .....	276
Tableau 71 - Composition du fret (à des fins tarifaires) .....	277

Tableau 72 - Fret embarqué et production de la zone.....	278
Tableau 73 - Blé et farine : expéditions et production.....	279
Tableau 74 – Les commerces de León .....	286
Tableau 75 - Commissionnaires et agents d'affaires .....	290
Tableau 76 - Concentration ou diversification des activités de commerce .....	291
Tableau 77 – Commerçants notoires inscrits à la Chambre de Commerce de Guanajuato..	293
Tableau 78 – La population de muletiers dans le municipe de León .....	299
Tableau 79 - Mouvements par provenance. Auberges de León.....	300
Tableau 80 - Produits les plus fréquemment cités dans les « boletas » .....	304
Tableau 81 - Parts des classes 2 et « supérieure » (a) dans le total du fret:.....	308
Tableau 82 – Fret agricole à partir de León .....	309
Tableau 83 – Evolution relative du fret agricole à partir de León .....	309
Tableau 84 - Parts respectives des principaux produits de l'agriculture et de l'élevage dans le fret agricole.....	309
Tableau 85 – Le fret artisanal ou industriel .....	310
Tableau 86 – Le fret par destinations .....	311
Tableau 87 - Commerçants répertoriés dans les recensements de 1895, 1900 et 1910 et l'estimation de 1880 pour San Luis de la Paz .....	316
Tableau 88 - Les commerçants du municipe de Pozos (émancipé en 1897) à partir des recensements de 1900 et 1910 .....	317
Tableau 89 - Commerces soumis à la patente (données fournies par les autorités municipales) dans le municipe de San Luis de la Paz.....	317
Tableau 90 - Données relatives au nombre de commerces installés à Pozos .....	320
Tableau 91 – Les commerçants du municipe d'Iturbide.....	322
Tableau 92 – Nature des commerces d'Iturbide .....	323
Tableau 93 - Droits sur la consommation.....	325
Tableau 94 - Les muletiers des districts de l'Est.....	339
Tableau 95 - Production des mines de Pozos et traitement du minerai dans les haciendas de San Luis de la Paz (tonnes). .....	350

## Liste des figures

Figure 1 – Contribuables fonciers (propriétés rurales) .....	114
Figure 2 – Propriétaires terriens (« Causantes ») .....	119
Figure 3 - Zone Ouest : contribuables terriens.....	121
Figure 4 - León : production de blé (en tonnes) .....	126
Figure 5 - León : production de maïs (en tonnes) .....	127
Figure 6 - San Francisco del Rincón : Production de blé (en tonnes).....	135
Figure 7 - San Francisco del Rincón : Production de maïs (en tonnes) .....	135
Figure 8 – Production de Maïs (en tonnes) .....	140
Figure 9 – Production de blé (en tonnes) .....	141
Figure 10 - Production de maïs (en tonnes).....	144
Figure 11 - Figure 12 - Production de blé (en tonnes).....	145
Figure 12 - Production de blé Zone Ouest (en tonnes).....	147
Figure 13 - Production de maïs de la zone Ouest (en tonnes) .....	148
Figure 14 - Nombre de propriétaires contribuables.....	157
Figure 15 - Production de maïs du municpe de San Luis de la Paz .....	167
Figure 16 - Production de blé du municpe de San Luis de la Paz .....	168
Figure 17 - Production de maïs dans le municpe de Pozos .....	169
Figure 18 - Production de maïs en tonnes .....	171
Figure 19 – Production de blé dans le municpe d'Iturbide.....	172
Figure 20 - Production de maïs (en tonnes).....	175
Figure 21 – La production de maïs (en tonnes).....	181
Figure 22 - La production de blé (en tonnes) pour San Luis de la Paz et Iturbide .....	182
Figure 23 – Fluctuation des cours des actions de la compagnie Cinco Señores.....	219
Figure 24 – Production en volume (kg).....	228
Figure 25 - Production en valeur (pesos) .....	228
Figure 26 – Production en valeur rectifiée (pesos courants) .....	228
Figure 27 - Production des usines de traitement (pesos courants).....	232
Figure 28 – L'évolution des effectifs employés.....	233
Figure 29 – San Francisco del Rincon : les grands flux d'intrants et de sorties.....	265
Figure 30 – Trajets les plus fréquentés impliquant le passage par San Francisco del Rincon. .....	273
Figure 31 - Fret déposé à la gare de San Francisco (toutes nomenclatures confondues - kgs) .....	276
Figure 32 - Les principaux pôles de transit.....	302
Figure 33 - Les principaux itinéraires.....	303
Figure 34 - Evolution du fret embarqué à la gare de León toutes marchandises confondues (1893-1901).....	307



Figure 35 - Evolution différentielle du fret expédié à partir de León (en tonnes) .....	311
Figure 36 – La nature des échanges dans l'Est de l'Etat .....	337
Figure 37 – Circuit « Arrieros » et Ferrocarril del Bozo.....	348

# **INTRODUCTION**



Le marché national mexicain, sa genèse, son histoire, ont fait l'objet au cours des dernières décennies d'analyses novatrices.

Les travaux précurseurs de Dempat Assadourian dans le Pérou du 17<sup>ème</sup> siècle ont été suivis au Mexique par les recherches de J.Silva Riquer et de Mario Cerutti pour ne citer momentanément que ceux-là, qui ont défriché un terrain qui n'avait guère fait auparavant l'objet de l'intérêt qu'il méritait.

En amont de ces travaux les notions de marché national et d'intégration ont suscité, en Europe et en Amérique latine, depuis bien longtemps des recherches et abouti à des productions qui ont été aussi bien le fait des historiens que des économistes, dans le cadre des intégrations supra nationales et des géographes dans le cadre de l'aménagement du territoire.

Pour ce qui est de la genèse du marché national de nombreuses thèses ont été avancées et ont fait l'objet de controverses. Il faudrait ici signaler à titre de mémoire l'opposition entre la thèse classique des économistes qui envisagent une séquence marché local-marché régional-marché national puis marché international et celle avancée par les hétérodoxes qui nient cette filiation et qui affirme que le premier marché a été l'international pour déborder ensuite sur le national.

Nous n'entrerons pas dans cette querelle entre ces évolutionnistes orthodoxes qui partent de la propension de l'individu au troc pour aller à la nécessité des marchés locaux et de la division du travail et justifier la nécessité du commerce puis du commerce extérieur y compris celui à long cours et ceux qui, à l'inverse, croient que le commerce vient de l'étranger (celui qui vient d'ailleurs) et qui disent que le vrai point de départ c'est le commerce au long cours, résultat de la localisation géographique des biens et de la division du travail née de cette localisation dans la mesure où nous prenons le train de l'histoire en marche et que l'évolution des marchés a commencé depuis bien longtemps au Mexique. Nous n'étudions qu'une phase importante de cette évolution en essayant de détecter les signes d'un élargissement de la taille du marché intérieur, élargissement lié ou non à une ouverture sur l'extérieur.

Si cette polémique importe elle ne doit pas occulter ce qui nous semble essentiel c'est-à-dire les éléments qui définissent un marché national et surtout les facteurs qui participent à son apparition et développement (c'est-à-dire à son intégration).

Or il semble qu'à ce niveau les travaux mexicains qui sont souvent des travaux régionaux aient fait abstraction de cette problématique, exception faite peut

être du rôle des chemins de fer qui a fait l'objet de fréquentes et fructueuses discussions.

En attendant une vaste étude « intégratrice » de ces différents apports que tout le monde appelle de ses vœux, nous participons à la lente conquête de ce thème en développant un travail sur une aire souvent abandonnée des historiens, l'Etat de Guanajuato dans ses extrêmes orient et occident et pour une période elle aussi peu propice à cette étude, le Porfiriat.

Les économistes définissent le marché non comme un lieu particulier déterminé où des biens se vendent et s'achètent mais l'intégralité d'une région (ou d'une zone) où les acheteurs et les vendeurs entrent en contact par quelque moyen que ce soit et échangent librement de telle façon que les prix des biens tendant à s'égaliser, à être à peu de choses près, les mêmes<sup>1</sup>.

Cette convergence des prix a donc été considérée comme un indice signalant la genèse d'un marché, qu'il soit régional ou national. Cerruti<sup>2</sup> avance, pour le Mexique et pour le Porfiriat, que l'assise d'un pouvoir central fort, la mise en place par ce même pouvoir de lois de modernisation, et le développement des chemins de fer ont participé à une certaine harmonisation des prix qui est allé de pair avec le développement de la production à grande échelle qui était distribuée au-delà des limites des zones de production.

Cette convergence a été analysée, toujours pour le Mexique, par l'économiste Rafael Dobado González<sup>3</sup>, qui, en se référant à la grande polémique relative à l'intégration du marché intérieur et au rôle des chemins de fer pendant le Porfiriat, analyse statistiquement les données de prix des produits agricoles de 1885 à 1908 pour découvrir cette convergence des prix significative de la création d'un marché national.

---

<sup>1</sup> Cournot, A. *Recherches sur les principes mathématiques de la théorie des Richesses*, Paris, Dunod 2001, pp.44-56.

<sup>2</sup> Cerruti, Mario. *El gran norte oriental y la formación del mercado nacional en México a finales del siglo XIX* en Silva Riquer, *Mercado interno en Mexico, Siglos XVIII-XIX*, Instituto Mora, Mexico, 1998, pp.95-137.

<sup>3</sup> Dobado González, Rafael : \* *La integración regional de los mercados de productos agrícolas en México durante el Porfiriato*. Universidad Complutense - Conferencia CIDE, México 1999. \*\* *Corn Market Integration in Porfirian Mexico, The Journal of economic history* , 65, Cambridge University Press. 2005, pp.103-128.

Il se situe dans une optique “révisionniste” dans la mesure où il constate que la majorité des spécialistes, jusqu’à une époque récente considérait que les effets de la modernisation du Mexique sous le Porfiriat n’avaient guère eu d’effets en termes d’intégration du marché intérieur. Ou, plus précisément qu’une croissance extravertie, dépendant de l’extérieur n’avait eu qu’un faible impact sur l’intégration intérieure. Dobado González reconnaît toutefois un changement dans l’interprétation des effets d’une croissance extravertie, en partie reposant sur le développement des chemins de fer, sur l’articulation du marché intérieur mexicain. Ces effets, signalés en particulier par Kuntz et Riguzzi<sup>4</sup>, mettent en évidence un impact beaucoup plus important du développement rapide d’un réseau ferré au Mexique sur la formation d’un marché national intégré. Mais Dobado estime que ces effets ont été plus importants que ne l’estimait Kuntz.

L’auteur utilise donc la convergence des prix comme marqueur de l’intégration du marché, des prix différents signifiant un cloisonnement des marchés locaux ou régionaux. De son étude sur les prix de certains biens agricoles (blé, maïs, haricots) il ressort qu’au Mexique, sous le Porfiriat, la convergence ne s’est pas développée de façon uniforme : ainsi les Etats du Centre (dont Guanajuato) et du Nord se sont mieux intégrés et plus tôt que la Pacifique ou le Yucatan, que les chemins de fer ont contribué de façon significative semble-t-il, avec le niveau de production par tête, à l’intégration du marché intérieur mexicain.

Si l’auteur tend à prouver que le Mexique a connu un processus d’intégration comparable à ceux des Etats Unis et de l’Espagne et a donc participé à des mouvements connus par d’autres, cela n’enlève rien à la spécificité du phénomène mexicain en particulier pour ce qui concerne la région Centre particulièrement sensible, au vu des vitesses de convergence et de la précocité du phénomène, au phénomène d’homogénéisation des prix.

Il y a donc eu intégration du marché intérieur pendant le Porfiriat même s’il s’agit de la seule convergence des prix de certains produits agricoles (avec parfois des divergences pour ce qui est du maïs entre Dobado et Kuntz).

---

<sup>4</sup> Kuntz, S., Mercado interno y vinculación con el exterior: el papel de los ferrocarriles en la economía del Porfiriat, *Historia Mexicana*, XLV, 1, 1995, pp.39-65. et Riguzzi: *Mercados, regiones y capitales en los ferrocarriles de propiedad mexicana, 1870-1908* en Kuntz S. y Connolly P., *Ferrocarriles y obras públicas*, Instituto Mora. México, 1999, pp.39-71.

La convergence des prix de tous les produits faisant l'objet d'un échange marchand restant à démontrer statistiquement, les explications à la formation d'un marché intérieur au Mexique se sont limitées à certains aspects particuliers du phénomène. On a ainsi (et Dobado en est un exemple récent) beaucoup disserté sur le rôle des chemins de fer. Plus généralement on a énuméré certains facteurs permissifs de cette intégration.

Ainsi HABER<sup>5</sup> résume l'intégration en la réduisant à l'équation : une nouvelle force de travail qui reçoit des revenus monétaires plus le développement des chemins de fer, la fin de la puissance des Etats (et l'affirmation donc d'un pouvoir central fort) et l'élimination des douanes intérieures, et enfin l'ordre rétabli.

L'association de ces facteurs, à partir des années 1880 ne suffit pas à créer une relation claire entre causes et effet.

Si l'analyse générale faite par Dobado montre de façon difficilement discutable l'intégration des marchés de certains produits agricoles du Mexique porfirien elle ne permet pas de mettre en évidence les déterminants de cette intégration ni d'expliquer les différences entre Etats dans le processus de convergence.

La formation d'un marché intérieur suit à notre avis le cheminement signalé plus haut d'une croissance continue mais pas obligatoirement régulière. Il y a une certaine filiation qui explique la dynamique du phénomène.

On peut parler au départ d'un marché local qui grandit, puis les bourgs se peuplent, leurs liaisons augmentant, on constate l'apparition d'un marché régional qui correspond à ce développement économique et démographique. Puis fort d'une croissance qui génère des surplus, ce marché régional basculera sur le plan national qui deviendra le référentiel de l'activité ; plus avant, un marché international naîtra des débords et des extensions des marchés nationaux devenus trop étroits<sup>6</sup>. Ceux qui défendent parfois de façon mécanique cette causalité évolutionniste agencent l'espace et ses concepts relatifs suivant la rationalité filiative.

---

<sup>5</sup> Haber, Stephen H. Assessing the obstacles to industrialization: The Mexican Economy: 1830-1940, *Journal of Latin American Studies*. Vol. 24, N°1, 1992. Cambridge University Press, pp.1-32.

<sup>6</sup> Henochsberg, Michel, *Sur le commerce et l'économie*, Essais Denoël, Paris, 1999, pp.21-50.

Les maillons de ce schéma de filiation sont parfois à l'origine de blocages qu'il faut analyser afin de découvrir les véritables raisons qui rendent possible cette succession de stades dans l'évolution des marchés.

Il nous semble alors nécessaire de revenir aux sources réelles de la possibilité du développement d'un marché intérieur.

Nous avons décidé de nous intéresser à ce phénomène d'intégration en suivant, au plan d'un Etat et de deux de ses sous régions les variables qui peuvent expliquer ou non le passage à un degré plus élevé de participation aux échanges régionaux et nationaux.

Pourquoi l'Etat de Guanajuato ? Parce que son histoire économique globale pendant l'ère porfirienne a été délaissée au profit d'analyses sectorielles bien souvent axée soit sur l'histoire agricole du Bajío soit sur l'activité minière concentrée sur la ville de Guanajuato.

Les deux zones de départ ont été sélectionnées par une exploration exhaustive du territoire de Guanajuato où l'on a détecté une prospérité passée commune ou évidente pour ces deux espaces alors que les situations en 1967 et encore actuellement sont totalement disparates, l'un totalement développé, l'autre totalement désolé. A signaler en outre la rareté d'études spécifiques relatives à ces deux zones. On pourrait, au risque de se répéter, s'étonner du manque d'intérêt pour ces zones oubliées de l'histoire ; oubliées même dans l'histoire de l'Etat de Guanajuato (qui se résume bien souvent à l'histoire de la capitale) et pour la période du Porfiriat. Ces deux zones se structurent autour de deux pôles, l'une centrée sur la ville de León avec une périphérie faite des municipes de San Francisco del Rincón, de Purísima del Rincón et de Piedra Gorda, l'autre sur le complexe « San Luis de la Paz-Pozos » (complémentaires) avec une périphérie plus ou moins excentrée (Sierra Gorda). Très généralement l'évolution sommaire de ces deux zones durant le Porfiriat est la suivante : pour León, les Pueblos del Rincón et Piedra Gorda, l'agriculture florissante de ces municipes alimente pendant bien longtemps la capitale de l'Etat, puis la tradition artisanale débouche lentement sur une industrialisation et ces deux activités bénéficient alors du développement d'une infrastructure commerciale et de communication (chemins de fer, téléphone, télégraphe). L'est de l'Etat, à partir du pôle San Luis de la Paz est dotée d'une agriculture moins prospère (nature des terres, hydrologie, relief) essentiellement d'autosubsistance dans l'arrière-pays à part quelques exceptions comme les fruits et l'eau de vie (mezcal) mais va bénéficier d'une prospé-



rité minière aidée en cela par la connexion du bassin minier de Pozos au réseau ferré.

Pour revenir à notre choix régional Francisco Meyer Cosío<sup>7</sup> a reconnu que toute « régionalisation » consiste en une série d'hypothèses qui prennent en compte les variables géographiques, chronologiques, administratives, économiques, démographiques et relatives aux communications, entre autres éléments, pour élaborer une image conceptuelle pondératrice inscrite dans une thématique plus vaste. En poussant le raisonnement on pourrait dire que c'est la thèse qui fait la région et cela avec une certaine dose d'opportunisme. Cerruti préfère parler de « milieu régional » c'est à dire un espace territorial qui peut déborder une région déterminée et reconnue géographiquement et surtout les cadres politico-administratifs pré-définis : il critique par-là les études qui prennent pour cadre les états ou les provinces tout en reconnaissant la nécessité de respecter le cadre des législations<sup>8</sup>.

Appliquant cette reconnaissance à l'analyse de notre état de Guanajuato à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle, Meyer Cosío sélectionne sept régions qui ne concordent pas, du moins pour l'une d'entre elles, avec notre découpage. Il intègre en effet les municipalités de San Luis de la Paz et d'Iturbide à une région appelée « Altos de Guanajuato » que nous ne reconnaissons pas. Il renonce alors à considérer la logique d'un pôle de croissance (San Luis de la Paz) exerçant une influence décisive sur les zones environnantes.

L'homogénéité de ces deux espaces peut faire l'objet de discussions mais il semble que l'existence des deux pôles de León et de San Luis de la Paz avec leurs zones d'influence respectives a construit deux zones logiques même si l'inclusion des Altos de Jalisco à la première et l'influence de Querétaro pour la seconde peuvent oblitérer cette homogénéité. Parler de notion de région nous semble lié aux ressemblances qui existent de lieu à lieu et à l'observation courante que des lieux contigus présentent plus de caractéristiques communes que des lieux pris au hasard et parsemés sur l'ensemble du territoire. Elle naît donc des notions d'homogénéité et de contiguïté. Mais cela suffit-il ?

---

<sup>7</sup> Meyer Cosío, Francisco, *El final del Porfirismo en Guanajuato: élites en la crisis final. Sep.1910-Juin 1914*, Gobierno del Estado de Guanajuato, 1993, pp.1-70.

<sup>8</sup> Cerruti, Mario, *Monterrey y su ámbito regional (1850-1910). Referencia histórica y sugerencias metodológicas*, Secuencia, Diciembre 1988, p.31.

Définir une région ou la région n'est pas chose aisée. Au Mexique elle allait, bien souvent de soi, historiquement ressentie par les habitants qui l'occupent ou par les responsables qui la contrôlent. Pour les anthropologues la région est en principe un espace choisi par les chercheurs en accord avec leurs objectifs et leurs intérêts mais qui a aussi été construit par ceux qui habitent cet espace. Mais c'est l'ensemble des sciences sociales qui s'intéresse à cerner cette notion. Eric Van Young<sup>9</sup> fournit dans un premier jet une définition fonctionnelle très simple qui est celle d'un espace géographique avec une frontière qui le délimite, frontière qui serait tracée en fonction de la portée d'un système dont les éléments interagissent plus entre eux qu'avec les systèmes extérieurs à la région. La référence géographique souvent présente dans les tentatives de définition de la région présente l'inconvénient de définir la région « de façon statique et prédéterminée par la nature »<sup>10</sup>.

Les recherches méthodologiques contemporaines ont donc tenté de la distinguer d'un simple espace géographique.

La « frontière » régionale n'est donc pas imperméable ou immuable. Sergio Ortega<sup>11</sup> confirme cette élasticité : « Le chercheur choisit provisoirement l'espace qu'il suppose être occupé par la société régionale qui est l'objet de son étude. C'est une option dans la mesure où il ne connaît pas avec précision (sinon pour des raisons opportunes de localisation des données) l'extension spatiale de la société régionale : c'est une hypothèse de travail qu'il devra confronter aux données obtenues au cours de la recherche ».

Comme nous le signalions un peu plus haut la région est grandement le produit de la société qui l'occupe (la région ce sont les locataires ou les propriétaires qui la définissent) et si la région se modifie avec le temps ce n'est pas en tant que telle mais sous l'action de la société, du travail et de la croissance.

La région historiographique est changeante parce que la société qui la détermine est changeante. Les limites de notre région ne doivent pas non plus « coller »

---

<sup>9</sup> Van Young, Eric, *Haciendo historia regional: consideraciones metodológicas y teóricas en Región e historia: Consideraciones metodológicas y teóricas*, Pedro H. Pérez (comp.) Instituto Mora/UAM, México, 1991, pp.99-122.

<sup>10</sup> Mino Grijalva, Manuel, Existe la historia regional ? en *Historia Mexicana*. N° 4. El Colegio de México, 2002, pp.867-897.

<sup>11</sup> Ortega Noriega, Sergio, *Reflexiones sobre metodología de la historia regional en México en Serrano Álvarez, Pasado, presente y futuro de la historiografía regional de México*, UNAM, 1998, p.63.

aux divisions politiques ou administratives les plus connues et les plus facilement identifiables ni à la topographie. De toutes façons il est évident que les cadres administratifs ou géographiques pèsent peu à l'heure de l'explication car l'importance méthodologique qui donne un relief substantiel à l'histoire régionale repose sur le fait que « chaque recherche d'histoire régionale nécessite une présentation large du problème en ce sens qu'elle doit intégrer la connaissance de l'économie, de la démographie, des relations et des conflits sociaux, de la culture, des idées, de l'organisation politique et même de l'impact international »<sup>12</sup>.

Pour revenir à la première approche d'Eric Van Young qui parle d'un système (certains parlent d'une circonstance ou d'une simple caractéristique) dont les éléments interagissent fortement les uns sur les autres il s'agit alors de le définir ou de le choisir. Les options les plus souvent avancées par les chercheurs touchent aux contraintes de la géographie physique, à la distribution et au type de production économique, aux structures politiques, à l'échange et aux relations de marché. Dans le cadre d'une étude comparative comme la nôtre choisir le rôle de la géographie n'aurait aucun intérêt historique; l'étude des cadres de production n'expliqueraient aucunement à elle seule l'intégration au marché national ; ne parlons pas des structures administrativo-politiques semblables dans nos deux zones. Young donne une importance particulière aux structures de l'échange comme système servant de référence à la définition de la région et cela aurait pu nous inciter à suivre sa démarche. Les économies et les sociétés régionales sont différentes selon le lien qu'elles entretiennent avec le marché. Ces sont les relations de marché que nous devrions étudier si on veut comprendre la nature des régions géo historiques. Et il avance alors une typologie duale qui pourrait nous servir d'hypothèse pour notre étude. Pour Young<sup>13</sup> « les économies et les sociétés régionales en général et les mexicaines en particulier s'avèrent être différentes les unes des autres selon qu'elles sont liées aux marchés intérieurs ou extérieurs ou pour le dire d'une autre manière si le « lieu central » de la région est dedans ou dehors de ses frontières. On peut donc avoir des régions qui sont centrées sur un réseau urbain hiérarchisé et une division du travail qui en résulte. D'autres régions peuvent au contraire être décrites comme des grou-

---

<sup>12</sup> Mino Grijalva, *Ib.*

<sup>13</sup> Van Young, Eric. *op.cit.*

pements ou des grappes d'unités de production qualitativement semblables ou d'entreprises reliées à un marché extérieur ».

Un premier problème apparaît qui tient à la simple dualité de l'analyse de Young : une simple distinction entre régions intra et extraverties ne permet pas d'envisager la diversité des situations intermédiaires ou ambiguës. La seconde difficulté à suivre la démarche de Young réside dans les conclusions qu'il tire de cette typologie régionale.

L'analyse consécutive de Young sur la zone de Guadalajara<sup>14</sup> l'amène aux conclusions suivantes quant à l'évolution probable de ces régions :

La région (comme celles de certaines parties du diocèse de Michoacán ou de l'hinterland de Guadalajara) est ici un espace complexe qui verrait avec le temps se développer une prolifération et une complexification des structures internes et en particulier un fort degré de concentration des échanges commerciaux au sein de la zone. Même si une certaine commercialisation agricole se met en place, si les caractéristiques de la propriété évoluent et si une prolétarisation rurale avance, la région connaît une structure agraire complexe avec la présence notable de *rancheros* indépendants et la dispersion significative d'intermédiaires ruraux aux activités multiples qui fournissaient un crédit commercial important et réalisaient des opérations de courtage dans la société et l'économie régionales.

Si ce modèle étudié par Young à une valeur prédictive pour les économies régionales il envisage alors trois traits qui peuvent apparaître dans ce type de régions :

- 1/ Des marchés d'un type très limité géographiquement pour presque tous les biens, à l'exception des biens commercialisables chers et en petits volumes ;
- 2/ Des niveaux bas d'exportations régionales pour les biens agricoles ;
- 3/ Un faible niveau généralisé d'échanges commerciaux entre des régions de ce type.

---

<sup>14</sup> Van Young, Eric: *La ciudad y el campo en el México del siglo XVIII. La economía rural de la región de Guadalajara 1675-1820*, Fondo de cultura económica, México, 1989.

C'est ce que l'on constate pour la région de Guadalajara aux environs de 1800 (de très faibles exportations.....). Une région fermée donc où l'essentiel de ce qui se produit, se consomme et s'échange se réalise dans un cadre intra régional n'arrivant quasiment pas à la commercialisation.

Mais si l'on retient l'approche d'Ortega sur l'élasticité des limites régionales un espace préalablement défini comme intraverti peut s'ouvrir à des échanges plus larges et l'extraversion peut, de son côté s'avérer catastrophique et mener une zone à la ruine. Young, sur la base de son étude sur la zone de Guadalajara est ainsi amené à nier les analyses d'interconnexion des régions du Mexique en contestant les arbitrages entre les prix des marchés régionaux pour les articles comme le maïs et autres céréales et la tendance à une homogénéisation de ces prix (qui doivent toutefois tenir compte des différentiels de coûts de transport).

Il est en cela contré par l'étude d'Antonio Ibarra sur Guadalajara<sup>15</sup>.

Au cours du 19<sup>ème</sup> siècle et plus particulièrement sous le Porfiriat nous montrerons que ce modèle de région n'est plus viable pas plus d'ailleurs que le modèle diamétralement opposé d'un espace tourné vers l'extérieur, simple dans ses structures parce qu'homogène et peu diversifié, tendant avec le temps à être encore plus schématique avec une homogénéisation des relations économiques et sociales internes et une différenciation plus marquée des classes sociales, du moins dans nos aires d'analyse.

Il faut alors concilier l'idée d'une flexibilité des frontières d'une région et l'existence de caractéristiques pérennes comme la géographie et la dimension culturelle d'une zone.

Pour revenir à notre choix régional il semble concilier, à des degrés divers les deux dimensions signalées par Arturo Taracena Arriola<sup>16</sup> : la régionalité qui est la qualité d'être une région autrement dit les circonstances naturelles, économiques et historiques qui distinguent cet espace concret et qui peuvent être comparables

---

<sup>15</sup> Ibarra, Antonio, *La organización regional del mercado interno novohispano: la economía colonial de Guadalajara, 1770-1804*, Anuario del IEHS, N°9, Tandil, 1994, pp.127-162. et Trejo Bajaras, Deni, *La historia regional en México: reflexiones y experiencias sobre una práctica historiográfica*. Historia Unisonos. Rio de Janeiro, Vol. 13 N° 1, Janvier/avril 2009, pp.5-18.

<sup>16</sup> Taracena Arriola, Arturo, *Propuesta de definición histórica para región*, *Estudios de historia moderna y contemporánea de México*, México, N° 35, Janvier-Juin 2008, pp.190-191.

comme variables avec celles des autres régions, et le régionalisme qui est selon l'auteur, l'identification culturelle, sentimentale et politique consciente que ses habitants ont développé sur le long terme, identification qui justifie qu'ils essayent de contrôler le pouvoir interne de la région contre les pouvoirs externes qui veulent le limiter.

Sans entrer dans les détails d'une polémique sur l'homogénéité des zones « élues » il est à remarquer qu'elles ont toutes deux manifesté leur identité en revendiquant une autonomie significative : en faveur de la création d'un Etat du Centre pour León et ses environs (avec une partie de l'Etat de Jalisco), pour la reconnaissance d'un Territoire de Sierra Gorda pour l'est de l'Etat (1853).

L'intégration au marché national doit être considérée comme un symbole, une image de la participation au développement économique considéré à la fois comme la croissance des richesses produites et le changement des structures économiques et sociales. Une région, une zone s'intègre au marché national si ses habitants accèdent à une plus grande diversité de biens et services et en plus grande quantité. Pour cela il faut que les structures socio-économiques évoluent aussi dans le sens de cette diversité. Mais contrairement à ce que Young affirme, cette diversité est extravertie et est significative d'une ouverture sur l'extérieur et d'une participation peut-être singulière mais explicite à un marché national en expansion.

Les théories de la croissance équilibrée ont donné une importance essentielle à la dimension du marché pour expliquer les difficultés des pays en voie de développement à entamer une croissance industrielle. Parmi ces versions de la théorie de la croissance équilibrée il y en a une qui privilégie la consommation et qui dit que si les pays « sous-développés » n'ont pas assez de ressources pour se développer sur tous les fronts elles doivent concentrer leurs efforts d'investissement dans les industries de biens de consommation en supposant que les biens de capital peuvent être importés, ce qui était le cas du Mexique pour la période de notre étude<sup>17</sup>. Développer les dimensions du marché national, soit mais quel est ou quels sont les étalons de mesure de ces dimensions ? Pour Simon Kuznets<sup>18</sup> cette dimension doit être mesu-

---

<sup>17</sup> Rosenstein-Rodan, P.N., *Capital formation and economic development*, MIT Press, Cambridge, 1964.

<sup>18</sup> Kuznets, S., *Economic consequences of the size of nations*, MacMillan, London, 1960.

rée par la population. H. Myint<sup>19</sup> rappelle de son côté que la taille du marché domestique d'un pays ne dépend pas seulement de l'importance de la population mais aussi des niveaux de revenus de ses habitants. John Hicks<sup>20</sup> précisera de son côté que la répartition de la population sur un territoire donné et sa densité jouent un rôle non négligeable dans le développement économique par élargissement du marché.

Les économistes qui insistaient sur le rôle que devait jouer la consommation dans le développement ont, chacun de son côté, tenté de donner telle ou telle raison à cette priorité dans le cadre d'analyses divergentes du développement, en particulier du développement des pays pauvres. L'intégration au marché est une approche plus vaste qui ne doit éliminer aucune possibilité d'explication.

Pour revenir à la population signalée plus haut le fait que la population augmente à un taux rapide n'implique nullement que cette population, à l'endroit où elle se trouve soit intégrée ou plus intégrée qu'avant.

Le volume total de consommation d'une zone donnée (difficile à calculer au 19<sup>ème</sup>), même dans son évolution, n'implique pas non plus un degré d'intégration supérieur. Il s'agira plutôt de considérer comme facteur d'intégration et comme critère d'intégration à la fois, la modification de la structure de la consommation, qui elle dépend de facteurs comme la composition des revenus (revenus en nature, revenus monétaires...), les structures de commercialisation, l'évolution des voies de communication, etc. L'analyse partielle, factorielle et/ou régionale éclaire de façon précise un aspect particulier du phénomène d'intégration (voir les travaux de Coatsworth, Kuntz et Riguzzi, etc...). Les analyses qui se veulent plus globale en énumérant (voir plus haut ce que nous signalons à propos de Haber) un certain nombre d'éléments ayant favorisé la création d'un marché national se heurtent bien souvent à l'absence d'illustrations quantitatives de la relation entre chaque cause et l'effet « intégration ». Ainsi Noël Maurer<sup>21</sup> avance que Porfirio Díaz avait dès 1894 éliminé les dernières barrières au commerce qui avaient fragmenté jusque-là le marché mexicain en ajoutant à cette explication la suppression du banditisme et l'affirmation

---

<sup>19</sup> Myint, H., *The economics of developing countries*, Hutchinson of London, 1964.

<sup>20</sup> Hicks, John, *Capital et croissance*, PUF, Paris, 1965.

<sup>21</sup> MAURER, Noël and Sharma, Tridib, Enforcing Property Rights Through Mexico's early industrialization, 1878-1913, *Journal of Economic History*, Vol.61-4, Dec. 2001, Cambridge University Press, pp.950-973.

d'un pouvoir central fort, l'impact des investissements étrangers dans le développement des chemins de fer, un budget fédéral équilibré pour aboutir à la conclusion que la politique de Diaz avait créé un marché national là où il n'en existait aucun.

Si on réfléchit à chacune de ces explications elles pêchent, pour ce qui est des dimensions de notre étude (temps et espace) soit parce qu'il s'agit de conditions nécessaires mais pas suffisantes, soit parce que qu'il s'agit de facteurs n'ayant pas partout et toujours joué leur rôle (les investissements étrangers dans les chemins de fer dans la région Est de l'Etat de Guanajuato), soit qu'ils n'ont pas de lien direct avec l'intégration au marché, l'impact du rééquilibrage du budget par exemple, n'ayant que peu d'effet sur le niveau de vie et la consommation des ménages mexicains (s'il existe, cet impact serait négatif car équilibrer un budget c'est soit diminuer les dépenses et/ou augmenter les recettes - essentiellement fiscales) .

L'étude préliminaire de l'historique du développement de nos deux zones débouche sur une série de questionnements auxquels nous tenterons de répondre et qui tournent autour des modes de développement initiés par les acteurs économiques plus ou moins aptes à stimuler le marché intérieur. Les modes de développement décelés dans nos deux zones semblent opposer schématiquement un modèle « introverti relatif » à l'Ouest et un modèle extraverti partiel à l'Est. A cette opposition vient s'ajouter celle qui sépare parfois artificiellement économie de subsistance et économie commerciale.

En partant d'une référence aux analyses modernes des modes de développement en Amérique Latine on est amené à une discussion sur l'orientation des productions (Théorie de la dépendance liée aux investissements étrangers et à une production de biens primaires destinés à l'exportation opposée à l'idée que si cela est vrai cela a quand même eu des effets des retombées sur le marché intérieur et l'ensemble de la population et non pas une minorité liée à la commercialisation d'une production primaire dépendant des marchés mondiaux). L'analyse marxiste (Marx, Lénine, R. Luxembourg) peut être confrontée au pragmatisme de l'analyse (et de la politique) libérale mise en place à partir de Juárez : opposition et parallélisme.

Etait-on dans un système précapitaliste dans l'agriculture et dans l'industrie ou est-ce que des noyaux de comportement capitaliste apparaissent de ci de là (Ouest) ? L'analyse marxiste est-elle adaptée à ce qui s'est passé dans la zone ? A-t-on cassé les anciennes structures et a-t-on évolué vers une prolétarianisation dans les grandes propriétés terriennes avec expulsion de population vers les villes qui ont



besoin d'un prolétariat industriel ? ou a-t-on, au-delà des migrations inévitables, vu se développer de nouvelles opportunités dans l'agriculture et l'industrie pour des agents entreprenants voulant disposer de plus d'autonomie et de moyens de subsistance même si l'ensemble des secteurs d'activité en reste à un stade pré capitaliste ?

L'analyse des productions dans l'une et l'autre des 2 zones doit nous permettre de cerner les orientations directes ou indirectes vers le marché intérieur. L'augmentation des productions (agricole, industrielle, minière) rend possible une connexion avec le reste du pays s'il y a 1/ correspondance entre production et demande et 2/ si une spécialisation permet de s'insérer dans une division du travail au niveau national.

Notre hypothèse : La réalité dans nos zones est marquée par une augmentation des productions qu'il faudra relativiser et une diversification des activités, une multiplication des petits exploitants et une dualité (au moins) des statuts (petit propriétaire ou métayer ou fermier **et** ouvrier agricole **et** artisan **et** petit commerçant à la ville). Mais l'orientation de la production vers les mines à l'Est ne permet qu'une insertion passagère de la population locale dans les circuits marchands.

Il nous faut donc aborder le thème de l'intégration avec circonspection en cernant tous les aspects du développement d'un marché national.

Nous savons déjà qu'un marché national se développe si la fabrication d'un bien à un endroit donné et le prix auquel il est vendu influe sur la fabrication et le prix du même bien (s'il s'agit de bien substituable) en d'autres endroits du pays ou de la région.

Ainsi s'intégrer au marché national c'est se rendre compte que le prix des chapeaux du Michoacán ou d'ailleurs a une influence sur le prix (et donc la production et donc la consommation) des mêmes biens produits à San Francisco del Rincón, Guanajuato.

Ce marché implique donc des relations matérielles ou immatérielles (l'information chère aux économistes de la libre concurrence). Le marché national est aussi un ensemble de flux commerciaux (réels et monétaires) qui mettent en contact des producteurs fixes, des consommateurs fixes et des intermédiaires établis ou mobiles (grossistes, commissionnaires, détaillants, ambulants). Ce marché peut devenir plus dense si les flux qui le définissent concernent des biens de plus en plus diversifiés; il peut concerner une base plus vaste en touchant des producteurs et des consommateurs en plus grand nombre. L'intégration au marché national est à la fois

ce processus quantitatif et ce processus qualitatif. Le degré ou l'intensité de l'intégration dépend :

1/ de la quantité des canaux d'intégration (dépendant de facteurs très divers comme la circulation de l'information, la densité des foires et marchés, la densité et la diversité des voies de communication, etc. ....) ;

2/ de la densité des relations relatives à ces canaux.

L'intégration à un marché national implique que se réalisent 2 processus :

1/ que les consommateurs d'une aire donnée puisse accéder à une consommation quantitativement et qualitativement plus élevée et disposer d'une gamme de biens et services de plus en plus diversifiée provenant d'autres aires de la nation; ce que nous pourrions appeler processus centripète.

2/ que les productions de cette aire, génératrices de revenus (ce qui implique que l'on dépasse l'autarcie et qu'il y ait des surplus « exportables ») sortent de cette aire en entrant en concurrence avec des productions similaires, nationales ou importées; ce que l'on pourrait qualifier de processus centrifuge.

Les 2 processus ont pour conséquence de briser l'isolement des régions et de leurs populations et de les faire participer à une dynamique nationale.

On citera pour référence la description de Coello Salazar<sup>22</sup> de la situation de l'essentiel du territoire et de sa population dans la 2<sup>e</sup> moitié du 19<sup>ème</sup> siècle :

« Au début de la période porfiriste, le Mexique était caractérisé par l'existence d'une interminable série de petites unités économiques, étrangère à l'échange, autarciques, qui produisaient ce dont elles avaient besoin quand elles en avaient besoin et qui recherchaient sur le marché tout ce qui, indispensable (comme un outil plus perfectionné), ne pouvait être produit par elles. Et quand cela se présentait, il ne fallait pas s'étonner si l'opération n'était pas un véritable achat mais un simple troc, sans usage de la monnaie. »

En a-t-il été ainsi pour nos deux zones de l'Etat de Guanajuato dont on a constaté à la fin des années 1960 de fortes différences de développement. On peut se demander ce qui s'est passé (ou ne s'est pas passé) dans l'histoire de ces deux zones pour aboutir à de tels déséquilibres, entre une zone qui périclité et une autre

---

<sup>22</sup> Coello Salazar, Ermilo, *El comercio interior*, en Cosío Villegas, D., *Historia moderna de México – El Porfiriato – Vida económica*, Ed. Hermès, Mexico, 1965. pp. 731-732.

qui rebondit en se lançant dans l'industrie de la chaussure sans disposer de ressources en cuir. Se poser cette question c'est en fait soulever toute une série de problématiques relatives à la démographie, aux activités productives, aux revenus et à la consommation, à la distribution, aux voies de communication, etc. qui ne sauraient toutes recevoir ici de réponses valables.

Or ce n'est pas de cela qu'il s'agit: le marché national, à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle existe peut-être mais pour une minorité et d'habitants et de produits. La majorité de la population ne participe aucunement aux avantages d'un marché national unifié et les marchés, souvent locaux ne dépasse que très rarement la dimension régionale. Les rares périodes d'unification du marché se font à l'occasion des grandes foires ou marchés.

L'intégration d'une zone géographique et de sa population au marché national c'est à dire la possibilité pour cette population, à des degrés divers (voir structure socioprofessionnelle) d'accéder à des biens et des services de plus en plus diversifiés, que ses biens soient produits dans le pays ou importés, est rendu possible par la conjonction de plusieurs facteurs :

- l'existence d'une population d'une densité suffisamment importante pour servir de base à la constitution d'un marché ;
- le développement d'un pouvoir d'achat pour une part non négligeable de la population de la zone (et derrière cela le développement d'un système productif générateur de revenus) ;
- la mise en place d'une structure commerciale apte à mettre les nouveaux biens produits ou importés à la disposition de cette population ;
- la mise en place ou l'amélioration d'un réseau de communication permettent l'acheminement des biens achetés (mais aussi des biens produits participant eux aussi au marché national en brisant les schémas d'autosubsistance) ;
- l'intervention, au cas où le marché considérerait que les conditions de rentabilité ne sont pas remplies pour satisfaire les besoins d'une zone et de sa population, des pouvoirs publics pour que, par une politique consciente de soutien à la rupture de l'isolement et pour satisfaire aux conditions précédentes, l'intégration se fasse en coopération alors avec l'initiative privée. Dans certaines régions et pour certaines populations, l'absence de volonté politique peut être un frein essentiel à l'intégration au marché national et la suppression, enfin, de toutes les barrières institutionnelles à la libre circulation des marchandises.

Nous envisageons de découvrir qu'au-delà des différences naturelles c'est l'action des acteurs économiques et politiques locaux et régionaux dans leurs relations internes et externes et les spécificités « culturelles » (qui font le régionalisme selon Arriola) qui expliquent en grande partie l'intégration ou la non intégration au marché national mexicain pendant le Porfiriat.

Contrairement aux travaux réalisés sur la période pré-porfirienne qui ont profité de l'existence de sources extraordinairement riches et exploitables dans certaines régions, l'essentiel des ouvrages d'histoire économique générale, sectorielle ou régionale parle du développement du marché intérieur pendant le Porfiriat comme d'une évidence en se référant essentiellement à l'impact de la mise en place d'un réseau de voies ferrées, au développement de spécialisations régionales et de groupes d'entrepreneurs particulièrement dynamiques, au renforcement du pouvoir central par rapport à celui des Etats et au système des douanes intérieures. Même si ces thèmes font l'objet de divergences il n'en reste pas moins qu'ils ne constituent que quelques-unes des multiples facettes de la problématique du marché intérieur mexicain. L'intégration d'un marché intérieur est donc une évidence que l'on illustre de façon partielle mais le pourquoi de cette intégration n'est pas abordé de façon synthétique. Sans chercher l'exhaustivité nous soulevons un certain nombre de questionnements à partir d'une interrogation centrale.

L'Etat de Guanajuato n'a pas été présenté comme une vitrine du modèle de développement porfirien. Sa « neutralité » nous a donc incités à nous poser la question de l'homogénéité de l'intégration au marché national dans nos deux zones d'étude.

Nous savons les déséquilibres qui caractérisent depuis les origines les situations géographique, sociale, économique des différentes régions du Mexique et il serait utopique de croire à une harmonie soudaine dans le développement de la société mexicaine sous le Porfiriat. Cela ne nous empêche pas de rechercher les explications qui font que ces déséquilibres se sont perpétués malgré ou à cause des politiques suivies et plus généralement des modes de développement appliqués. Mais il faut aussi s'interroger sur l'image de la prospérité porfirienne qui recoupe l'évidence du marché intérieur. Notre recherche participera peut être à la compréhension du 19<sup>ème</sup> siècle mexicain en analysant une réalité objective (les données économiques globales qui valent ce qu'elles valent) de deux sous régions d'un Etat « tenaillé » (la réalité) entre les initiatives locales (ou non) et l'impact d'une politique venant du centre. On s'interrogera sur les options des combinaisons possibles allant de

l'interventionnisme (peu probable) à la complémentarité ou au compromis avec comme résultat l'image d'un Mexique à deux vitesses. Autrement dit et tenant compte de tout ce qui a été écrit par l'histoire régionale, au-delà des développements régionaux qui ont été bien divers et originaux, on peut se poser la question de savoir si le 19<sup>ème</sup> Porfirien a été ce que l'on dit de lui, c'est-à-dire une période de prospérité où le revenu par tête augmente, où une sécurité intérieure rétablie associée à l'afflux des capitaux étrangers et au développement des voies de communication ont assuré une amélioration du bien-être des populations (mesurée ici par une participation plus intense à la consommation). Notre analyse se veut critique de ce qui a été fait jusqu'à maintenant dans la mesure où le déséquilibre a sans doute été envisagé par les historiens mais il a été occulté par le débat sur le mode de développement porfirien (modèle capitaliste extraverti, idéologie libérale contrariée, appel aux capitaux étrangers et réseau ferré axé sur l'extérieur contre modèle « nuancé » parlant des retombées « intérieures » de ce modèle de croissance).

Pour cela il nous faudra nous interroger sur les conditions de base (nécessaires ?) relatives au peuplement (population de consommateurs, population de producteurs) : étaient-elles favorables à l'intégration au marché national ? Autrement dit :

1/ la plateforme démographique était-elle optimale et surtout suffisamment dynamique dans nos deux zones de l'Etat ayant une histoire démographique différentes: nous séparerons le Bajío comme région démographiquement dense et particulièrement urbanisée (potentiellement apte à l'intégration) et l'Est traditionnellement sous peuplé ? ;

2/ Les structures socio professionnelles ont-elles évolué dans le sens de l'intégration au marché national avec la marque à la fois de la diversification et de la spécialisation ? L'interprétation des données permet-elle de dire que l'appareil productif local participe à un projet dépassant les limites territoriales de l'espace local ou régional ?

Nous soulèverons ensuite la question de savoir si les modes de développement initiés par les acteurs économiques étaient de nature à stimuler le marché intérieur. Il nous faudra pour cela analyser l'organisation des zones rurales et industrielles puis l'évolution de leurs diverses productions tout au long du Porfiriat. L'analyse de la création de richesse devra permettre de relativiser le poids des deux zones dans le contexte régional (et accessoirement national). L'étude des modes de production nous permettra de nous interroger sur la nature du développement cons-

taté et dans l'agriculture et dans l'industrie à l'Ouest, dans l'agriculture et les mines à l'Est.

Nous nous intéresserons ensuite aux circuits commerciaux pour savoir si la circulation des marchandises a été favorisée par l'action concertée ou non des commerçants et des pouvoirs publics en développant l'étude des moyens de communication aptes à permettre des échanges plus denses et plus diversifiés sur des distances de plus en plus longues.



**1.**

**SURFACE DEMOGRAPHIQUE  
ET FORCE DE TRAVAIL :  
EVOLUTION DES CHIFFRES  
ET MODIFICATION DES  
STRUCTURES**





## 1.1. DEMOGRAPHIE ET INTEGRATION AU MARCHÉ

Pour exister un marché local a besoin de la réunion d'un nombre même limité d'offreurs et de demandeurs. Un marché national implique la nécessité d'une part de facteurs de production disponibles pour ce qui est de l'offre, de revenus et d'un potentiel de consommation pour ce qui est de la demande. L'importance de la population joue ici un rôle non négligeable.

Il nous faut donc nous intéresser à l'importance des populations de nos deux zones et à son évolution sur la période.

Mais les estimations des niveaux de population et de la dynamique démographique ont, au Mexique et dans l'Etat de Guanajuato toujours laissé à désirer. Les analyses démographiques sont hasardeuses pendant la période du Porfiriat et plus encore pendant la période révolutionnaire.

Les données avancées sur les niveaux de population sont disparates et ne précisent en rien les méthodes de comptabilité utilisées. Les recensements et autres « padrones » sont à manipuler avec précaution. Et les statistiques des mouvements naturels et des migrations ne sont guère fiables : les données du « Registro Civil » n'ont pas de sens : les déclarations sont volontaires malgré les sanctions et les coûts qu'ils impliquent ne poussent guère à l'esprit civique – les mouvements enregistrés par l'église sont eux aussi sujet à caution. Il est donc impossible de déduire l'évolution d'une population sur une période donnée à partir du seul mouvement naturel et encore moins du mouvement migratoire.

Les écarts constatés sur des périodes proches les unes des autres ne peuvent guère se justifier par les facteurs connus de variation, tels que les épidémies, les catastrophes naturelles y compris les mauvaises récoltes répétitives, l'insécurité et l'importance d'une population mouvante difficile à saisir.

D'autres explications ont été avancées qui ne sont guère évidentes. Pour San Francisco del Rincón le développement de chemins de fer justifie sans doute l'élévation de la population au détriment de Purísima del Rincón.

Pour León la chute constatée entre les années 1870 et 1890 ne peut trouver d'explication principale et sérieuse que dans des erreurs d'évaluation. L'hypothèse d'une décadence liée au changement dans le tracé de la ligne du Ferrocarril Central Mexicano n'est guère plausible comme explication primordiale.

Lorsque l'on s'intéresse à l'importance de la population comme indicateur d'un potentiel de demande pour des biens et des services nouveaux il faut relativiser cette importance en la ramenant à la taille de l'agglomération ou du municipe. C'est pour cela qu'il faut, dans la mesure du possible, signaler, à côté de l'importance des chiffres bruts de population, les densités au Km<sup>2</sup>.

Les estimations de l'importance de la population dans les municipes de l'Ouest de l'Etat et des principales agglomérations font apparaître des disparités parfois énormes qui laissent planer le doute sur la nature même des estimations (confusion entre ville et municipe) et sur la probité scientifique des responsables des évaluations.

En dehors des véritables comptages, les chiffres proposés reposent sans doute sur des projections reposant sur les évaluations de la dynamique démographique basées sur des données statistiques de natalité et de mortalité qui sont partout dénoncées comme étant irréalistes.

Ainsi Velasco<sup>23</sup> calcule que sur deux ans de 1884 à 1886 l'Etat Civil comptabilisait 39 528 naissances et 100 837 décès dans l'Etat de Guanajuato soit un déficit démographique de 61 300 personnes. L'Etat civil de León enregistre en mai 1881, 11 naissances et 119 décès etc. Ce constat peut être répété maintes fois au niveau des « oficinas del Registro civil » tout au long de notre période. Et pourtant les chiffres publiés par les uns et par les autres reposent sans doute sur des données de ce genre rectifiées selon les critères de chacun. Une étude faite par la DGE de Mexico<sup>24</sup> affirme que tout au long du 19<sup>ème</sup> siècle diverses estimations des populations du Mexique ont été faites et seulement un recensement, celui de 1895 pendant le Porfiriat. Toutes ces estimations ont pour base le recensement de 1790 et reposent donc sur des hypothèses plutôt que sur des réalités tangibles d'évolution des naissances et des décès. Les aberrations relatives au mouvement naturel de la population ont fait l'objet de multiples dénonciations et analyses de la part des démographes et géographes mais aussi des politiques. Ainsi Florencio Antillón dénonce dans sa "memo-

---

<sup>23</sup> Velasco, Alfonso Luís, *Geografía y estadística de la República Mexicana*, Oficina Tipográfica de la Secretaria de Fomento, México, 1890, p.276.

<sup>24</sup> *Primer Censo de Población de la Nueva España – Censo de Revillagigedo – Un censo condenado*, DGE, México, 1977.

ria” de 1876<sup>25</sup> : « Es un hecho indudable que la población del estado ha aumentado desde la fecha (1868) del último censo hasta hoy...Se ha dicho ya....que los registros del estado civil para formar una idea, aunque fuera aproximada del movimiento real y verdadero de la población; y se ha expuesto los motivos que producen esta falta de exactitud en los datos. Se ha dicho que los relativos a defunciones son de todo punto exactos, porque la ley es ineludible...Pero tratándose de nacimientos las cosas cambian por completo. El nacimiento de una persona no lleva consigo la necesidad indeclinable de registrarlo, y la sanción de la ley, reducida a la pérdida de los derechos de familia, es ineficaz....”.

De son côté Antonio García Cubas reconnaît : « la inexactitud de los datos oficiales que hacen inútil y estéril cualquier cálculo para deducir la relación entre los nacidos y los muertos»<sup>26</sup>.

La génération de García Cubas reconnaît à reculons l'absence de recensements valables. Ce dernier reconnaît donc qu'il est possible de combiner les comptages tête par tête et les « autres estimations » ce qui atteste d'un pragmatisme inévitable.

Velasco<sup>27</sup> condamne les manipulations faites sur les données démographiques: « Estos datos prueban que las ocultaciones hechas al Registro civil, tienen por causa los consejos de los clérigos para impedir que esta institución se consolide y llegue a ocupar el puesto que merece ».

Une analyse critique et anonyme au niveau de l'Etat de Guanajuato<sup>28</sup> fournit un constat sévère de la situation du système statistique de l'Etat. Ainsi pour les nées (et ce de 1873 à 1896) les chiffres sont inadmissibles et n'auraient pas dû être publiés car trop de disparités inexplicables d'une année sur l'autre. Pedro González

---

<sup>25</sup> Antillón, Florencio, *Memoria leída por el C. Gobernador del Estado Libre y Soberano de Guanajuato General Florencio Antillón en la solemne instalación del sexto congreso constitucional verificada el 15 de septiembre de 1875*, Imprenta de Ignacio Escalante, México, 1876.

<sup>26</sup> García Cubas, Antonio: *Diccionario geográfico histórico y biográfico de los Estados Unidos Mexicanos, 1888/1891*, México, Oficina Tipográfica Secretaria de Fomento, 1892.

<sup>27</sup> Velasco. *op.cit.*p.277.

<sup>28</sup> Anónimo, *Algunas observaciones que, en informe privado rinde el que suscribe a la superioridad sobre los actos del estado civil registrados en las oficinas del ramo, 15/07/1897, Guanajuato, AHEG, s/c.*

dans sa « Geografía local » de 1904<sup>29</sup> confirme cette situation et affirme que « Entretanto la importantísima institución del Registro Civil no sea obligatoria y gratuita, habrá transgresiones a las leyes, perjuicios muy graves a las familias y a las personas, coaliciones entre el gobierno y las asociaciones religiosas y nulidad completa en los datos de la estadística ».

Les données démographiques sont parfois donc inconciliables ; celles qui proviennent des sources ecclésiastiques sont surévaluées et celles qui proviennent des autorités politiques sont revues à la baisse à des fins électorales (électeurs manquants et donc absents aux élections). Nous écarterons les données qui ne nous semblent pas suffisamment fiables pour figurer dans une analyse dynamique des populations.

### 1.1.1. La population de l'Etat de Guanajuato : Niveau et dynamique

Tableau 1 - Évolution de la population de l'État de Guanajuato : 1877-1910

Dates	Chiffres	Sources
1861	896 588	"Historia demográfica de Guanajuato" – Jorge Isaura Rionda Ramírez – Centro de Investigaciones Humanísticas. U. de Gto. Junio 2002.p.118.
1868	776 383 (chiffre acceptable)	García Cubas, Antonio en Materiales para formar la estadística general de la República Mexicana . <i>Boletín de la SMGE</i> . 2da época, N° II. México, 1870, p.15.
1871	729 988	Rionda <i>op.cit.</i> et Gobernación,AHEG.
1877	768 208	Estadísticas sociales del Porfiriat.1877-1910, Secretaria de Economía., DGE, Mexico, 1956, p.7.
1877	788 202	Busto, Emiliano, Estadística de la República Mexicana que guardan....Ignacio Cumplido.,México,1880. repris par Rionda <i>.op.cit.</i>

<sup>29</sup> González, Pedro: "Geografía local del Estado de Guanajuato". Tipografía de la Escuela Industrial Militar J.O.G., 1904,p.48.

Dates	Chiffres	Sources
1877	898 072	Anonyme, Gto
1881	837 577	Memoria del Estado Libre y Soberano de Guanajuato, leída por el C. Gobernador Lic...Manuel Muñoz Ledo, en la solemne instalación del 10° Congreso Constitucio- nal, verificada el 15 de septiembre de 1882, Gto, 1883.
1881	968 113 (?)	Estadísticas sociales del Porfiriato.1877- 1910, <i>op. cit.</i> p.7.
1889	1 007 116	Rionda, <i>op.cit.</i>
1895	1 062 554 2 <sup>ème</sup> Etat de la Fédération	1 <sup>er</sup> Censo general de la República Mexicana
1900	1 061 724 (1 065 537 pour Pedro González)	2 <sup>ème</sup> Censo general de la República Mexi- cana
1910	1 081 651 4 <sup>ème</sup> Etat.	3 <sup>er</sup> Censo de Población de los Estados Unidos Mexicanos

- Les chiffres de 1868 à 1880 sont difficilement vérifiables.

L'analyse de ce document nous amène aux constats suivants :

1/ la part de l'Etat de Guanajuato dans la population du Mexique augmente de 1830 à 1856 puis baisse surtout à partir de 1871; mais cela semble contradictoire avec l'affirmation de Velasco qui, se basant sur les « Informes » des gouverneurs affirme que la population n'a cessé de croître de 1847 à 1887 (sauf pour la période 1849-1868); ceci est plausible si l'on évalue, sur la base des données démographiques disponibles le poids de la population de l'Etat dans la population du Mexique tout entier, la baisse de ce poids n'intervenant qu'au début des années 90.

1877 : 8,40 %

1889 : 8,83 %

1895 : 8,41 %

1900 : 7,80 %

1910 : 7,13 %

2/ Les migrations vers le Nord du Mexique et vers les Etats-Unis expliquent en partie la baisse relative du poids de la population de l'Etat dans la population Mexicaine et en 1910 Guanajuato est le 4<sup>ème</sup> exportateur de main d'œuvre<sup>30</sup> ; à titre d'exemple on pourra signaler 2 notes parvenues à la municipalité de León : un rapport du « Jefe político del Distrito de Bravos (Chihuahua) » qui signale l'existence de 2 287 travailleurs à destination des USA dont 840 qui proviennent de l'Etat de Guanajuato ; une 2<sup>ème</sup> note (dans le cadre d'une interdiction d'émigration par El Paso del Norte) signalant 1 606 candidats à l'émigration vers les USA dont 697 provenant de l'Etat de Guanajuato.

3/ Globalement, en utilisant les données les plus cohérentes on constate que :

- de 1877 à 1895 l'accroissement de la population s'élève à 274 352 personnes soit 34,8 % (ou 38,32 % selon les statistiques sociales du Porfiriat), chiffre comparable à celui qui concerne l'ensemble de la population mexicaine ;
- de 1895 à 1910 l'augmentation n'est que de 19 097 personnes soit un accroissement de 1,8 % considérablement inférieure au taux relatif à la population de la Fédération (+ 20,1 %) ; en 1910 Guanajuato est le 4<sup>ème</sup> exportateur de MO ;
- enfin sur l'ensemble de la période l'augmentation de la population a été de 37,23 % (ou 40,80 % selon les Statistiques Sociales du Porfiriat), taux considérablement inférieur au taux de 61,46 % concernant l'ensemble du Mexique.

En termes de potentiel de consommation l'Etat de Guanajuato constitue un réservoir démographique qui se développe d'un peu moins de 40 % et qui se situe jusqu'au début du 20<sup>ème</sup> à la 2<sup>ème</sup> place parmi tous les Etats du Mexique.

---

<sup>30</sup> Guerra, *Le Mexique : De l'ancien régime à la Révolution*, L'Harmattan, Publications de la Sorbonne, Paris, 1985, t.1, p.307.

### 1.1.2. L'analyse de la dynamique démographique dans nos deux zones d'étude

Cette analyse du poids de chaque zone et de son évolution durant le Porfiriato implique que l'on signale les réserves émises aussi bien par les démographes que certains hommes politiques de l'époque conscients des lacunes du système de statistiques de population.

Si l'on prend les données élaborées à partir des chiffres de population des municipes pour asseoir tant bien que mal le poids de la région ouest il faut utiliser ces chiffres avec précaution en émettant nos avis quant à leur pertinence.

Tableau 2 - Evolution des populations des municipes de l'Ouest de l'Etat

Dates	León	San Francisco del Rincón	Purísima del Rincón	Piedra gorda	Total	Source
Fin 1868 et 1869	78930	16127	6919	17404	119380	Florencio Antillon, <i>Memoria leída por el C. Gobernador del Estado Libre y Soberano de Guanajuato General Florencio Antillon en la solemne instalación del sexto congreso constitucional verificada el 15 de septiembre de 1875</i> , Imprenta de Ignacio Escalante, México, 1876.
1868 ou 1869	88954	18175	7797	19614	134541	García Cubas en Materiales para formar la estadística general de la República Mexicana, <i>Boletín de la SMGE</i> , 2da época, N°1, México, 1870. Application d'un coefficient correcteur de + 12,1 %
1877	80074	16330	7157	18157	121718	Busto, Emiliano, <i>Estadística de la República Mexicana que guardan....</i> , Ignacio Cumplido, México, 1880.



Dates	León	San Francisco del Rincón	Purísima del Rincón	Piedra gorda	Total	Source
1881 (et donc avant)	70002 (ou 70122)	20310	9629	17081	117142	<i>Memoria del Estado Libre y Soberano de Guanajuato, leída por el C. Gobernador Lic. Manuel Muñoz Ledo, en la solemne instalación del 10° Congreso Constitucional, verificada el 15 de septiembre de 1882, Gto, 1883, AHEG. (*)</i> Le Chiffre pour León est sous estimé.
1889	77118					Velasco, Alfonso Luís, <i>Geografía y estadística del estado de Guanajuato</i> , Oficina Tipográfica de la Secretaria de Fomento, DF, México, 1890, p.209.
1890	+ ou - 100000		9629 !	17205		García Cubas, Antonio, <i>Diccionario geográfico histórico y biográfico de los Estados Unidos Mexicanos, 1888/1891</i> , Oficina Tipográfica Secretaria de Fomento, México, 1892.
1890		20309	10072	17205	124704 Synt- hèse	Velasco ( <i>Geografía</i> ) et García Cubas ( <i>Diccionario</i> ) Reprise ! avec légère modification au niveau du municipe de P. del R.
1895	90 349					1 <sup>er</sup> Censo oficial (discutable)
1900	94157	22832	9933	17445	144367	Censo general de Población 1900
1910	89510	26200	11586	17261	144557	3 <sup>er</sup> Censo de Población de los Estados Unidos Mexicanos 1910

Tableau 3 - Evolution des populations des chefs-lieux de l'Ouest de l'Etat

Dates	León	San Francisco del Rincón	Purísima del Rincón	Piedragorda	Total	Source
1881 (et donc avant)	40742 (*)	6943	2571	3434		<i>Memoria del Estado Libre y Soberano de Guanajuato, leída por el C. Gobernador Lic. Manuel Muñoz Ledo, en la solemne instalación del 10º Congreso Constitucional, verificada el 15 de septiembre de 1882, Gto, 1883, AHEG. (*) Le Chiffre pour León est sous estimé.</i>
1889	47739					Velasco, Alfonso Luis, <i>Geografía y estadística del estado de Guanajuato</i> , Oficina Tipográfica de la Secretaría de Fomento, DF, México, 1890.
1890			2571 !			García Cubas, Antonio, <i>Diccionario geográfico histórico y biográfico de los Estados Unidos Mexicanos, 1888/1891</i> , Oficina Tipográfica Secretaría de Fomento, México, 1892.
1890			2571 !	3617		Velasco ( <i>Geografía</i> ) et García Cubas ( <i>Diccionario</i> ) Reprise ! avec légère modification au niveau du municpe de P. del R.
1895	60468					1 <sup>er</sup> Censo oficial (discutable)
1900	63263	10971	2551	3278	80063	Censo general de Población 1900
1910	63413	11359	2351	3321	80444	3 <sup>er</sup> Censo de Población de los Estados Unidos Mexicanos 1910.

Six séries de chiffres du Tableau 2 méritent notre attention.

Les données produites par le gouvernement de Florencio Antillón (inventaire lancé à la fin de 1868 : population de la zone = 119 380) sont sans doute sous estimées (certains pensent à des fins électorales). On peut en effet s'étonner de la faiblesse du chiffre plausible de 60 000 habitants (pour un chiffre annoncé de 78 930 habitants pour le municpe) pour la ville de León alors que dans les années 1850 on signale une population tournant autour des 100 000 habitants. C'est sans doute pour cela que García Cubas rectifie pour les mêmes dates les chiffres de tous les municpes en appliquant aux données officielles un coefficient multiplicateur de 1,121. Le

total pour la zone ouest atteint alors 134 541 personnes. Puis en 1877 Emiliano Busto nous propose un chiffre conservateur de 121 718 habitants. En 1881 le gouvernement de Manuel Muñoz Ledo produit pour les années immédiatement antérieures à cette date un chiffre sans doute lui aussi sous-évalué de 117 142 habitants : le cas de la ville de León est là aussi révélateur (Si en 1882 on admet (difficile) que la population de la ville de León soit de<sup>31</sup> 40 742 hab. (fâcheuse tendance à minimiser l'importance de la population à des fins électorales) comment se fait-il qu'après les inondations de 1888 avec les conséquences que l'on connaît et l'épidémie de typhoïde de 1892 on retrouve quand même une population de 60 468 hab. dans le recensement de 1895 et de 63 413 hab. dans celui de 1910.

Certains sont donc amenés à considérer qu'en 1882 la population de León devait avoisiner les 60 000 habitants. Pour 1889/1890 une synthèse raisonnable des chiffres disponibles (Velasco, García Cubas) nous donne un total de 124 704 habitants pour l'ensemble de la zone Ouest.

Puis en 1900 après un véritable comptage même imparfait on obtient des chiffres qui oscillent entre 144 367 et 145 887 habitants ; en 1910 le troisième « Censo de Población de los Estados Unidos Mexicanos » qui comporte un véritable comptage ventilé en catégories socio professionnelles donne un total de 144 557 habitants.

De 1877 à 1910 la croissance de la population de la zone n'a été que de 18,76 %, faible par rapport à la croissance et de la population de l'Etat de Guanajuato (+ 37,23 %) et de la population de l'ensemble du Mexique (+ 61,46 %).

Le rapport des populations à l'aire où elles vivent et l'analyse des voies de communication sont essentiels à la compréhension d'une possible intégration des zones au marché national.

Le poids relatif de la zone dans le total de la population de l'Etat de Guanajuato a connu une baisse constante et est passé de 17,33 % en 1869 à 15,44 % en 1877 puis à 12,38 % en 1890, 13,6 % en 1900 pour terminer à 13,36 % en 1910.

---

<sup>31</sup> On rappellera qu'en 1864 León est la 2<sup>e</sup> ville de la République (104 000 habitants ?) mais que des épidémies comme la fièvre typhoïde en 1861 puis plus gravement les inondations de 1888 ont provoqué une forte mortalité (Source : Wigberto Jiménez Moreno « Ciudad de León » en *sobretiro especial del tomo VIII de la Enciclopedia de México*, 1973)

Ceci est essentiellement expliqué par la stagnation plutôt que la baisse de la population de la zone de León entre 1868 et 1910 (citons Fernando Rosenzweig<sup>32</sup> : « à l'opposé Morelia, **León**, Puebla et Querétaro, malgré leur traditionnelle importance commerciale et manufacturière tombent dans une phase de stagnation et même de régression démographique »). La population de León baisse au rythme de 0,3 % l'an entre 1895 et 1910 pour atteindre selon l'auteur 57 700 habitants en contradiction avec les données du recensement et cela est accompagné de la baisse de la population du Municipio de Piedra Gorda (Manuel Doblado).

Si on analyse sommairement l'évolution dans chaque municipio on constate une croissance continue des populations des municipios du Rincón (San Francisco et Purísima) ; San Francisco connaît un accroissement de sa population de 30,6 % entre 1868 et 1910 et pèse pour 18,1 % dans le total de la zone en 1910 contre 13,5 % en 1868. Purísima de son côté malgré les conflits « frontaliers » entre les deux « pueblos del rincón » voit sa population croître de 48 % entre nos deux dates et passe de 5,8 % du total de la zone en 1868 à 8 % en 1910. Pour ce qui est du municipio de Piedragorda, il connaît une régression démographique entre 1868 et 1881 pour stagner dans un créneau étroit (17100-17550 habitants) entre 1881 et 1910.

Les mouvements migratoires n'expliquent guère l'évolution de ces populations même si l'on sait les relations étroites entretenues par ces municipios avec l'Etat voisin de Jalisco. Une seule exception concerne le municipio de León qui en 1900 (Censo) hébergeait 3 534 personnes originaires de Jalisco, 533 de l'Etat de Mexico et 503 de San Luis Potosí.

Pour la **zone** de León les analyses sont parfois divergentes : après avoir connu une baisse plus ou moins importante (selon que l'on se fie aux chiffres du gouvernement de l'Etat ou à ceux réévalués de García Cubas) de sa population entre 1868 et 1882 (baisse de 12,8 % selon lui), le nombre d'habitants du municipio stagne jusqu'en 1890 pour croître de façon significative jusqu'en 1900 (+ 19 %) pour redescendre en 1910 aux environs des 90 000 habitants.

---

<sup>32</sup> Rosenzweig, Fernando, El desarrollo económico de México de 1877 a 1910, *El Trimestre Económico*, Vol.32, N° 127(3), Julio-Septiembre 1965, Fondo de Cultura Económica, México, 1965. p.420.

Nombreux sont ceux qui avancent une décadence démographique de la ville de León à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle. A. Genin<sup>33</sup> dont on ne sait l'origine de ses estimations signale une population de 59 000 habitants en 1908 et qui aurait perdu le ¼ de sa population alors qu'Adolfo Dollero<sup>34</sup> lui attribue en 1909 73 000 habitants.

Cela est vrai si l'on se réfère aux données anciennes telles celle de Mathieu de Fossey, comte et grand voyageur<sup>35</sup> qui en 1854 faisait de León la 3<sup>ème</sup> ville du pays avec 100 000 habitants (en dotant, à l'occasion San Juan de los Lagos de 200 000 âmes (!) (contrairement au Père Luis Manrique<sup>36</sup> qui ne parle que de 80 000 habitants) ou celle des autorités catholiques qui donnent encore une population de 98 052 habitants pour 1882/1883<sup>37</sup>.

Mariano Leal (qui considère que la sous-estimation des chiffres des recensements est de l'ordre de 33 %) a étudié l'évolution de la natalité (en se basant sur les chiffres de l'église) et de la mortalité de 1864 à 1908 et nous permet ainsi de calculer l'accroissement naturel de 1877 à 1908 qui s'élève à 12 338 personnes, ce qui donnerait une population en 1908 de 66 468 habitants. Avant lui, le Dr José García Saavedra<sup>38</sup> avait obtenu en utilisant la même méthode un accroissement naturel de 4 730 personnes sur 8 ans entre 1864 et 1871. Et si l'on fait intervenir le solde migratoire dont on a un aperçu à partir de la population flottante on risque d'obtenir des chiffres de population plus élevés. Ainsi en 1896 (les inondations de 1888 ont bien évidemment provoqué des décès et une fuite de population vers d'autres lieux : les sources qui parlent des effets de ce désastre parlent d'une baisse de la population de

---

<sup>33</sup> A.Genin, *Notes sur le Mexique, 1908/1910*, Imprenta Lacaud, Mexico, 1911, p.264.

<sup>34</sup> Dollero, Adolfo, *México al día*, Bouret Ed., Paris, 1911, p.144.

<sup>35</sup> De Fossey, Mathieu, *Le Mexique*, Chap. 12, Plon Editeur, Paris, 1857, p.439.

<sup>36</sup> Manrique, Luis, Brevísima relación histórica de la fundación, progreso y estado actual de la ciudad de León, 1854" en *Historiografía leonesa*. T.1, León, Gto, Presidencia Municipal, abril de 1869, p.16.

<sup>37</sup> El Pueblo católico, Apuntes para la estadística de la municipalidad de León. Décembre 1890.

<sup>38</sup> Anónimo (Saavedra ?), *León en 1872. Apuntes geográficos y estadísticos*, Presidencia Municipal de León, El Colegio del Bajío, 1985.

20 000 à 40 000 personnes !) le solde est positif de 11 149 personnes<sup>39</sup>. De la même façon, en 1909/10 on lit une arrivée nette de population de 8701 personnes<sup>40</sup>. A. Dollero<sup>41</sup> aurait donc peut être raison en signalant une population léonaise de 73 000 habitants en 1909.

Les explications de la décadence démographique toute relative de León ne sont guère étayées. La thèse de Sergio Ortiz Hernán<sup>42</sup> avance que la population de León comme celle de Querétaro diminue en raison de la faible compétitivité des activités industrielles de la ville ce qui semble contredit par les progrès technologiques appliqués par les entrepreneurs de la zone.

L'explication par l'introduction des chemins de fer me semble peu crédible et les effets dépressifs de ce développement sur les économies des petits producteurs locaux travaillant pour les marchés intra et inter régionaux ne peuvent expliquer la diminution de la population de León ainsi que des petites et moyennes villes du Bajío entre 1877 et 1910<sup>43</sup>. Moreno Toscano se base sur l'estimation d'Auguste Genin (*op.cit.*) de départ et son avancée d'une baisse du 1/4 de la population pour mettre en avant le rôle négatif des chemins de fer sur la démographie de la ville.

Au-delà de l'analyse des poids respectifs des divers municipes et de leur évolution on peut, en analysant la part de chaque chef-lieu dans le total de la population du municipe détecter une éventuelle concentration de la population sur un centre politique, économique et commercial qui peut stimuler l'intégration.

L'évolution de la part du chef-lieu nous indiquera un possible mouvement en ce sens ou au contraire confirmera une dispersion de la population sur le territoire du municipe peu propice à la participation à un marché plus vaste.

---

<sup>39</sup> Aranda, J. , *Memoria leída por el Presidente del Ayuntamiento Constitucional de León en la sesión celebrada el 1° de enero de 1897*, s/c. Imprenta de Pedro Hernández, 1897, p.152.

<sup>40</sup> *Población flotante es decir de paso en una localidad...* AMCL, s/c.

<sup>41</sup> Dollero, *op.cit.*p.144.

<sup>42</sup> *Los Ferrocarriles de México*, SCP, 1974.

<sup>43</sup> Moreno Toscano, Alejandra. *El sector externo y la organización espacial y regional de México: 1521-1910*, Ponencia IV Congreso Internacional de estudios sobre México. Siglo XIX, Santa Mónica California, Octubre 17-21, 1973.

Pour nos 4 municipes on constate que :

- 1/ la part de la ville de León dans la population du municipe passe de 58 % à 65 % ce qui illustre le mouvement d'attraction de la ville sur sa périphérie ;
- 2/ de la même façon le chef-lieu du municipe de San Francisco concentre 34 % puis 48 % et enfin 43 % du total en 1910 ;
- 3/ de son côté Purísima del Rincón, dans son duel avec sa voisine immédiate, perd de son poids en passant de 27 % à 20 % du total de la population du municipe ;
- 4/ le chef-lieu de Piedra Gorda ne connaît pas d'évolution significative et pèse très peu dans la population du municipe ce qui illustre une forte dispersion de la population sur un vaste territoire.

On constatera plus loin en concluant sur le cas de l'Est de l'Etat que seules les plus grandes agglomérations des 2 zones voient leur poids s'accroître de 1880 à 1910.

Il n'en resta pas moins que la zone pèse en 1877 pour 15,4 % dans la population de l'Etat pour seulement 9,1 % de sa superficie et encore pour 14 % en 1900 et que la ville de León est la 4<sup>ème</sup> agglomération de la Fédération en 1900 et la 6<sup>ème</sup> ville du Mexique en 1910.

En termes de potentiel de population invité à participer à un marché national plus vaste la zone ouest constitue, au-delà de l'avantage lié à sa situation géographique, un terrain propice au développement d'une intégration à des réseaux commerciaux plus denses. Les municipes de León, San Francisco et Purísima connaissent un dynamisme démographique qui peut exercer une pression sur la demande potentielle et la concentration des populations sur les chefs-lieux des deux premiers municipes incite à penser qu'une part plus importante de ces populations bénéficie de contacts avec des circuits commerciaux plus denses et plus diversifiés.

Pour ce qui est de l'Est de l'Etat on dispose des mêmes sources statistiques avec les mêmes réserves quant à leur validité que celles manipulées pour traiter de l'Ouest de l'Etat.

Tableau 4 - Evolution des populations des municipes de l'Est de l'Etat – 1862-1910

Dates	San Luis de la Paz	Pozos	Iturbide	Atarjea	Santa Catarina	Tierra Blanca	Victoria	Xichù	Total	Source
1862	28000						9500			Note <sup>44</sup>
1868 ou 1869	19465	4356	16989	2381	1627	6320	10685	3183	64006	Note <sup>45</sup>
1880 (1877)	20864	4402	32023 peu probable	2749	1836	5320 ?	11581	3508	74194	Note <sup>46</sup>
1880	20812	6126	23934							Note <sup>47</sup>
1881	24030	5436	20988	3392	2240	5465	10963	4465	76979	Note <sup>48</sup>
1887		5473								Note <sup>49</sup>
1890 ou 89	24030	*50000 ** 80000 !	21005	3392	2240	5463	10963	4465		Note <sup>50</sup>

<sup>44</sup> Romero, J. Guadalupe, *Noticias para formar la Historia y la Estadística del Obispado de Michoacán, (Estado de Guanajuato, 1860)*, Publicación del Gobierno del Estado, Guanajuato, 1992, p.237.

<sup>45</sup> Antillón, Florencio, *Memoria leída por el C. Gobernador del Estado Libre y Soberano de Guanajuato General Florencio Antillón en la solemne instalación del sexto congreso constitucional verificada el 15 de septiembre de 1875*, Imprenta de Ignacio Escalante, México, 1876.

<sup>46</sup> Busto, Emiliano, *Estadística de la República Mexicana que guardan...., Ignacio Cumplido. México, 1880.*

<sup>47</sup> *Censo del departamento de San Luis de la Paz*, AHEG, Municipios.

<sup>48</sup> Muñoz Ledo, Manuel. *Memoria del Estado Libre y Soberano de Guanajuato, leída por el C. Gobernador Manuel Muñoz Ledo, en la solemne instalación del 10° Congreso Constitucional, verificada el 15 de septiembre de 1882*, Guanajuato, 1883.

<sup>49</sup> García Cubas, Antonio, *Diccionario geográfico histórico y biográfico de los Estados Unidos Mexicanos, 1888/1891*, Oficina Tipográfica Secretaria de Fomento, México, 1892.

<sup>50</sup> García Cubas, Antonio, *Diccionario....*, México, 1890.



Dates	San Luis de la Paz	Pozos	Iturbide	Atarjea	Santa Catarina	Tierra Blanca	Victoria	Xichu	Total	Source
1895 (90) et (87)	23619	15838	21005	2942	2885	9477	10760	4727	91253	Note <sup>51</sup>
1900	29930									Note <sup>52</sup>
1900	30468	15443	19483	2929	2441	5917 ¿	10486	5405	92572	Note <sup>53</sup>
1904	30018	15443	20584	2181	2441	5609	10261	5977	92038	Note <sup>54</sup>
1909	28132	9310							93456	Note <sup>55</sup>
1910	28827	9415	20895	2297	2667	6292	10923	5816	87132	Note <sup>56</sup>

L'évolution globale de la population de la zone Est, faite de 8 municipes ayant connu des rattachements à des structures plus vastes (Partidos y Departamentos) est retracée dans les tableaux N° 3 et N° 4. Le total de la population, non négligeable, a augmenté sur la période passant de 64 006 habitants en 1868 à 87 132 habitants en 1910 et a donc connu une croissance de 36 % comparable à celle de la population de l'Etat. Ramenée à la superficie de la zone ces 8 municipes regroupaient en 1877 9,4 % de la population de l'Etat pour 18,4 % de sa superficie. Le chiffre se maintient à 9 % en 1890 pour baisser successivement à 8,7 % en 1900 et

<sup>51</sup> pour 1895: Velasco, Alfonso Luís, *Geografía y estadística de la República mexicana*, Oficina Tipográfica de la Secretaría de Fomento, México, 1899. et pour 1887, *División territorial de la República Mexicana. Estado de Guanajuato*, Tipografía de la Secretaria de Fomento, México, 1887.

<sup>52</sup> Ramírez, Ignacio, *Elementos de geografía del estado de Guanajuato*, Ed. Herrero Hermanos Sucesores, DF, México, 1900. (a partir de los datos de las obras de Pedro González, J.G. Romero y Antonio García Cubas)

<sup>53</sup> *Censo general de Población, 1900.*

<sup>54</sup> González, Pedro, *Geografía local del Estado de Guanajuato*, Tipografía de la Escuela Industrial Militar J.O.G. 1904 - Reprend le recensement de 1900.

<sup>55</sup> *División topográfica de la municipalidad de San Luís de la Paz, 28/02/1910*, AHM San Luís de la Paz s/c et *Mexican Yearbook 1909/1910 (The Mexican Yearbook. A Statistical, Financial, and Economic Annual, compiled from Official and other Returns, 1909-1910)*. Mc Corquodale & Company, Limited, 1910 pour le total)

<sup>56</sup> *Tercer Censo general de Población. 1910.*

8 % en 1910. Derrière cette évolution globale se cachent des mouvements disparates selon les municipes. Si l'on omet de parler de la croissance régulière de la population du municipe de San Luis de la Paz, métropole politique et commerciale de la zone, il faut signaler l'existence d'une population flottante importante liée à l'irrégularité des activités économiques dominantes (c'est-à-dire l'agriculture et les mines) et la croissance de la population de la zone est alors en grande partie explicable par l'augmentation (encore difficile à quantifier) de la population du municipe de Pozos (+ 11436 habitants entre 1880 et 1895). La population de Pozos connaît un boom entre les années 80/90 et 1900 puis connaît une régression en 1910, les variations concernant essentiellement la population du « Mineral ». L'analyse de l'accroissement naturel est impossible faute de sources disponibles et les mouvements migratoires sans doute importants ne sont perceptibles que de façon épisodique : ainsi en 1900 on décompte 264 individus originaires de l'Etat de San Luis Potosi. Les districts de Victoria (avec Xichù) et d'Iturbide (avec Atarjea, Tierra Blanca et Santa Catarina) comptaient à la même date respectivement 154 et 854 habitants originaires de l'Etat voisin de Querétaro. Pour Pozos la présence, en 1900, de 274 personnes venant de San Luis Potosi et 266 venant de l'Etat de Zacatecas se justifie par les besoins d'une main d'oeuvre spécialisée dans l'activité minière. Mais Pozos attire aussi des personnes venant des Etats de Mexico et d'Hidalgo. En revanche les fuites de population à partir des municipes de la zone sont impossibles à estimer.

Pour ce qui est du municipe d'Iturbide sa population croît de 1868 à 1880 pour stagner à un niveau assez élevé jusqu'en 1910 (influence de l'activité des mines de Pozos) avec une décroissance continue de la population du chef-lieu.

Atarjea, un des plus petits municipes de l'Etat (1,04 % de la superficie totale) connaît une légère croissance de sa population puis régresse. Le municipe connaît au bout de 42 ans le même niveau de population qu'en 1868 après avoir connu un accroissement de 1000 habitants de 1868 à 1881 mais ne représente à ce moment-là que 4,4 % de la démographie de la zone.

Santa Catarina (municipe encore plus petit avec seulement 0,64 % de la superficie de l'Etat) connaît une croissance du même type avec le maintien en 1910 d'une population en augmentation de 45 % par rapport à 1880 (ou 1877) et représente 2,9 % de la population de la zone en 1881.

Tierra Blanca (1,09 % de la superficie de l'Etat) représente 7 % de la population de la zone en 1881 et connaît une quasi-stagnation de sa population avec une

légère croissance constatée en 1910 par rapport à 1900 (le chiffre de Velasco pour 1895 semble erroné).

Enfin le municipe de Victoria, plus vaste (3,43 % de la superficie de l'Etat) et représentant en 1881 14 % de la population de la zone connaît lui aussi une quasi-stagnation de sa population sur l'ensemble de la période.

A signaler enfin que le complexe San Luis de la Paz–Pozos qui pesait pour 34 % dans le total de la population de la zone en 1880 représente la moitié de cette population en 1900.

Tableau 5 - Evolution des populations des chefs lieux de l'Est de l'Etat – 1862-1910

Dates	San Luis de la Paz	Pozos	Iturbi-de	Atarjea	Santa Catarina	Tierra Blanca	Victoria	Xichù	Total	Source
1862	7600		3600							Note <sup>57</sup>
1868 ou 1869										Note <sup>58</sup>
1880 (1877)			4923							Note <sup>59</sup>
1880										Note <sup>60</sup>
1881	7582	2026	5210	594	1343	2559	1989	1423	29491	Note <sup>61</sup>
1887		2275								Note <sup>62</sup>

<sup>57</sup> Romero, J. Guadalupe, *Noticias para formar la Historia y la Estadística del Obispado de Michoacán. (Estado de Guanajuato, 1860)*, Publicación del Gobierno del Estado, Guanajuato, 1992. p.237.

<sup>58</sup> Antillón, Florencio, *Memoria leída por el C. Gobernador del Estado Libre y Soberano de Guanajuato General Florencio Antillón en la solemne instalación del sexto congreso constitucional verificada el 15 de septiembre de 1875*, Imprenta de Ignacio Escalante, México, 1876.

<sup>59</sup> Busto, Emiliano, *Estadística de la República Mexicana que guardan....*, Ignacio Cumpido. México, 1880.

<sup>60</sup> *Censo del departamento de San Luis de la Paz*, AHEG, Municipios.

<sup>61</sup> Muñoz Ledo, Manuel. *Memoria del Estado Libre y Soberano de Guanajuato, leída por el C. Gobernador Manuel Muñoz Ledo, en la solemne instalación del 10° Congreso Constitucional, verificada el 15 de septiembre de 1882*, Guanajuato, 1883.

Dates	San Luis de la Paz	Pozos	Iturbi-de	Atarjea	Santa Catarina	Tierra Blanca	Victoria	Xichù	Total	Source
1890 ¿ (1889)	7600		5210	594	1343	2559	1989	1423		Note <sup>63</sup>
1895 (90) et (87)	7582	9510 ou 11751	5210	541	1418	4799	2213	1504	32777 ou 35018	Note <sup>64</sup>
1900	8000	6000	3000							Note <sup>65</sup>
1900	9768	11751	3646	3079 ?	2196	5714 ?	1867	954		Note <sup>66</sup>
1904	9606	11751	3646	521	530	1320	2139	955	30468	Note <sup>67</sup>
1909	9000	4200								Note <sup>68</sup>
1910	6765	5598	2923	512	718	1402	1862	890	20670	Note <sup>69</sup>

Si l'on mesure le poids des chefs-lieux de la zone dans les populations des municipes on constate qu'en dehors de San Luis de la Paz, toutes les agglomérations principales perdent de leur importance, soit que leurs populations en chiffres abso-

<sup>62</sup> García Cubas, Antonio, *Diccionario geográfico histórico y biográfico de los Estados Unidos Mexicanos, 1888/1891*, Oficina Tipográfica Secretaria de Fomento, México, 1892.

<sup>63</sup> García Cubas, Antonio, *Diccionario....*, Mexico, 1890.

<sup>64</sup> pour 1895 : Velasco, Alfonso Luís, *Geografía y estadística de la República mexicana*, Oficina Tipográfica de la Secretaría de Fomento, México, 1899. et pour 1887, *División territorial de la República Mexicana. Estado de Guanajuato*, Tipografía de la Secretaria de Fomento, México, 1887.

<sup>65</sup> Ramírez, Ignacio, *Elementos de geografía del estado de Guanajuato*, Ed. Herrero Hermanos Sucesores, DF, México, 1900. (a partir de los datos de las obras de Pedro González, J.G. Romero y Antonio García Cubas)

<sup>66</sup> *Censo general de Población, 1900*.

<sup>67</sup> González, Pedro, *Geografía local del Estado de Guanajuato*, Tipografía de la Escuela Industrial Militar J.O.G. 1904 - Reprend le recensement de 1900.

<sup>68</sup> *División topográfica de la municipalidad de San Luís de la Paz, 28/02/1910*, AHM San Luís de la Paz s/c et *Mexican Yearbook 1909/1910 (The Mexican Yearbook. A Statistical, Financial, and Economic Annual, compiled from Official and other Returns, 1909-1910)*. Mc Corquodale & Company, Limited, 1910 pour le total)

<sup>69</sup> *Tercer Censo general de Población. 1910*.

lus diminuent soit que leur croissance est moindre que celle du municipe dans son ensemble. L'autre exception notoire concerne San Pedro de Pozos qui voit son poids passer de 37 % à 60 puis 76 % en 1900 pour redescendre à 59 % après le boom des mines. Les autres chefs-lieux voient leur poids déjà relativement faible dès le début baisser malgré quelques soubresauts sur l'ensemble de la période : San José de Iturbide passe de 20% à 25 % en 1895 (« bonanza » à Pozos tout proche) puis à 14 % en 1910 ; Atarjea, petit municipe voit la part du chef-lieu augmenter mais ne représente qu'un peu plus de 20 % du total du municipe. Santa Catarina passe de 60 % à 27 % ; Tierra Blanca de 47 % à 22 % ; Victoria (3 fois plus vaste que Tierra Blanca) passe de 20 % à 18 % et Xichù relativement vaste voit sa part passer de 32 % (1895) à 15 %. Il semble donc que cette évolution va dans le sens d'une plus forte dispersion d'une population peu dense sur un territoire montagneux où l'attraction d'un chef-lieu ne repose sur rien de particulier.

Nous confirmerons donc que le phénomène de concentration relative de la population sur les chefs-lieux ne concerne que les villes les plus peuplées.

La région Est de l'Etat que certains ont assimilé en partie ou en totalité à la Sierra Gorda ne brille pas par son dynamisme démographique. En dehors de la zone urbano-minièrre de San Luis de la Paz-Pozos qui connaît une croissance de tendance lourde mais aussi de composante précaire, le reste de la zone voit les populations stagner ou croître très légèrement. Si la concentration sur les chefs-lieux joue un rôle positif dans le premier cas, la dispersion des populations des six autres municipes sur des territoires ingrats ne participe en aucun cas à des possibilités d'ouverture sur un marché plus vaste et plus ouvert, c'est à dire diversifié.

## 1.2. POPULATION ACTIVE : DYNAMIQUE DU POTENTIEL ET CHANGEMENTS STRUCTURELS

### 1.2.1. L'ouest de l'Etat: León, San Francisco del Rincón, Purísima del Rincón, Piedragorda

#### 1.2.1.1. Population active et Structure socio professionnelle dans le municipe et la ville de LEÓN

##### 1.2.1.1.1. Le Municipe

Si l'étude de l'évolution de la population totale pose problème pour ce qui est de la fiabilité des données et leur cohérence, l'analyse de la population active est encore plus délicate vu l'absence ou le caractère fragmentaire des données pouvant faire l'objet de comparaisons dans le temps.

On dispose toutefois pour ce qui est du municipe de León de données qui permettent de noter l'évolution de la population active en grands secteurs.

Tableau 6 – Population par secteurs dans le Municipe ou District de LEÓN

Années	Primaire	Secondaire	Tertiaire
1895	66,7 %	23,4 %	9,9 %
1900	50 %	40 %	10 %
1910	34,6 %	39,8 %	25,6 %

On constate donc une baisse marquée de la population occupée par les activités primaires, essentiellement agricoles, une hausse puis une stagnation du secondaire et enfin une croissance rapide du tertiaire à partir de 1900. Cette croissance étant confirmée par l'évolution de la population tertiaire de la seule ville de León qui représente déjà en 1900, 29,2 % du total de la population urbaine. L'augmentation au début du 20<sup>e</sup> siècle s'explique aussi par la croissance de la population totale, issue en partie des migrations en provenance des campagnes qui se destinent à des emplois lorsque cela est possible, du tertiaire. Il ne s'agit en aucun cas de l'évolution sectorielle classique liée à un développement technologique qui expulse successivement les populations du primaire puis de l'industrie.

L'analyse sectorielle au niveau du municipe donne les résultats suivants :

Pour le primaire nous ne disposons pas de détails pour 1895 mais des regroupements sont possibles à partir des « Padrones » partiels des zones rurales. Le problème de la terminologie employée par les responsables de l'administration municipale (ou de personnes de référence) rend délicate l'analyse des évolutions. Ainsi la référence « Peón o jornalero » est utilisée de façon incorrecte car il s'agit d'une catégorie « fourre-tout » où l'on met tous ceux qui, dans l'agriculture, ne vont pas ailleurs (c'est-à-dire grosso modo dans les cases « ganadero », « labrador » o « agricultor »). On peut y trouver les « peones acasillados », les « jornaleros », « colonos », « trabajadores ocasionales » o « comuneros » qui peuvent être aussi, en même temps, « arrendatarios », « medieros » o « pequeños propietarios ». (voir J. Meyer<sup>70</sup> qui signale que dans l'Etat du Michoacán les catégories autres que les « peones acasillados » se définissent comme « jornaleros » terme qui est utilisé comme synonyme de « campesino »). Mais d'un autre côté la catégorie des « agricultores » incorpore les « arrendatarios » et les « medieros »<sup>71</sup>. Une distinction entre catégories « indépendantes » et catégories « subordonnées » intéressante en termes de revenus et de pouvoir d'achat est donc quasi impossible à construire. On notera simplement que la catégorie des « agricultores » succède à celle des « labradores » datant de la colonie (Censo de Revalligedo en 1791 où l'on lit que les « labradores », groupe de producteurs propriétaires de leurs terres et de leurs produits prédominant dans l'intendance de Guanajuato avec l'effet que cela peut avoir sur un développement plus important de l'économie monétaire)<sup>72</sup>. Selon Guerra<sup>73</sup> le « labrador » qui devient « agricultor » sert à désigner celui qui vit de la terre dans la mesure où son indépendance est reconnue et sa propriété rurale significative aux yeux de l'administration.

---

<sup>70</sup> Meyer, Jean, *Haciendas y ranchos, peones y campesinos en el Porfiriato. Algunas falacias estadísticas, Historia Mexicana*. XXXV. N° 3, El Colegio de México, 1986, p.491.

<sup>71</sup> Fowler-Salamini, Heather et Vaughan, Mary Kay (eds.), *Mujeres del campo mexicano, 1850-1990*. Zamora, El Colegio de Michoacán/Universidad Autónoma de Puebla, 2003.

<sup>72</sup> *Primer censo de población de la Nueva España. Censo de Revillagigedo – Un censo condenado*, DGE, Mexico, 1977.

<sup>73</sup> Guerra, François Xavier, *Le Mexique: de l'Ancien régime à la Révolution*. L'Harmattan. Publications de la Sorbonne, Paris, 1985, t.2, p.473.

Tableau 7 - Tableau comparatif des composantes essentielles du primaire (en % du total)

Primaire	1888 Echantillon <sup>74</sup>	1900 Censo	1901 Echantillon <sup>75</sup>	1908	1910 Censo
Labradores	25,5 % (493)				
Agricultores		3,2 % (362) <sup>76</sup>	Agriculteurs libres ¿ (23 %)	3,8 % (444)	
Jornaleros	70 % (1357)	96,8 % (12398)	75 %	5838 (!)	89 % (10311)

En 1888 la population rurale est à 91,7 % dans le primaire, 3,8 % dans le secondaire et à 4,5 % dans le tertiaire. Le primaire peut se décomposer en « labradores » d'un côté pour 25,5 % et en « jornaleros », « gañanes », « mozos » et « medieros » de l'autre pour 70 %.

Douze catégories socio professionnelles figurent pour le primaire dans cet échantillon. (Agricultor + labrador + mediero = 32 % du total d'un échantillon partiel (3 185 hommes) ; jornalero + mozo + gañan = 64 % du total; les 7 autres catégories se partagent le reste)

En 1901, la population de notre échantillon qui ne concerne que la population rurale masculine (implicite) travaille pour 94,8 % dans le primaire, pour 2,8 % dans le secondaire et pour 2,4 % dans le tertiaire.

Le chiffre relatif au primaire, essentiellement agricole, recouvre 13 catégories socioprofessionnelles mais se décompose fondamentalement en « labradores-agricultores » pour 23 % et en « jornaleros » pour 75 %. On retrouve à peu de choses près la structure constatée en 1888 (et peu conforme aux chiffres des recensements de 1900 et 1910)<sup>77</sup>.

<sup>74</sup> les % obtenus le sont sur extrapolations à partir de données partielles tirées de « padrones » de différents types: 1888, *Censo en contestación a la Circular N° 1305 de la Secretaria de Fomento del 8 de mayo de 1888.* et 1901, *Padrón general de los ciudadanos que están aptos a votar en la municipalidad de León.* AHCL. s/c.

<sup>75</sup> *idem*

<sup>76</sup> sur ces 362 "agricultores" 181 sont enregistrés dans le chef-lieu : le chiffre global est sous-estimé et repose sur la définition donnée par les censeurs au terme "agricultor".

<sup>77</sup> *Padrón general, op.cit.*



Il semblerait donc que la catégorie des agriculteurs non-salariés soit plus importante que ne le signalent les recensements. L'éclatement précoce de la grande propriété dans cette région du Bajío tendrait à confirmer l'existence de petits exploitants dont les productions et les revenus se seraient développés au cours de la période en facilitant le développement de flux monétaires aptes à stimuler le développement des marchés.

Nous verrons en analysant les structures foncières et les productions agricoles si cela peut être confirmé pour la zone de León et pour l'ensemble de la zone Est de l'Etat.

Pour le secondaire : on énumère en 1888 20 catégories de métiers : « herberos » et « carpinteros » sont les plus représentés dans cette population rurale.

En 1901 on constate une diversification des catégories (explicable en partie par la taille plus importante de l'échantillon) qui sont au nombre de 26 ce qui peut refléter une diversification des activités secondaires à la campagne ; « carpinteros », « albañiles », « herreros » et « obreros » sont les plus représentés.

Pour le tertiaire, exigü, les 2 PCSP les plus représentées sont les « arrieros » (40 % du total puis 30,8 %) et les « comerciantes » (qui voient leur poids relatif augmenter en passant de 12,6 % à 37,6 %). On détecte toutefois 16 métiers différents dans ce secteur (pas de changement entre 1888 et 1901)

#### **1.2.1.1.2. Les zones urbaines de León (Comparaison possible entre 1882 et 1900)**

Evolution de la population active occupée (PAO) globale : 2 sources nous donnent des renseignements sur l'importance et la composition de cette population active : un document de 1882<sup>78</sup> qui ne concerne que les professions ou activités les plus notables avec des effectifs qui dépassent les 100 personnes, et le recensement de 1900.

Pour comparer des choses comparables nous avons éliminé les professions employant moins de 100 personnes dans le recensement de 1900. Pour 1882 (après rectification d'une erreur concernant les travailleurs chapeliers) nous chiffrons la PAO à 13 058 personnes.

---

<sup>78</sup> *Informe general de los trabajos practicados por la Comisión de Geografía y Estadística, León, Guanajuat, Agosto 1882, AHEG, s/c.*

Si l'on ramène cette population à la population totale de la zone urbaine on obtient un taux de population active de 32,1 % si l'on utilise le chiffre sous-évalué (voir analyse démographique générale) de Manuel Muñoz Ledo<sup>79</sup> et un taux plus plausible de 21,8 % si l'on ramène la population active à une population totale estimée à + ou - 60 000 personnes.

Pour 1900, après rectification des données on obtient une PAO de 22 530 personnes, qui ramenée à la population totale nous donne un taux de PAO de 35,5 %.

On constate donc une augmentation relative de la PAO entre ces deux dates.

L'analyse de la structure de cette PAO peut nous éclairer sur les raisons de cette évolution.

En 1882 on comptait 24 professions les plus importantes ; en 1900 le chiffre est passé à 31 et la répartition de la population active en 3 secteurs est la suivante :

*Tableau 8 – Population par secteurs dans les zones urbaines de León*

Années	Secteurs		
	Primaire	Secondaire	Tertiaire
1882	25,3 %	57,3 %	17,4 %
1900	17,7 %	53,2 %	29,1 %

L'évolution nous semble logique par la spécialisation industrielle de la ville même si l'augmentation de la part du secteur des services nous semble précoce à ce stade de développement et factice dans la mesure où le recensement de 1900 intègre au volume de la population active une rubrique « domestiques » particulièrement importante.

L'analyse comparative et de détail compte tenu du contenu et de la présentation de nos documents permet de mettre en évidence la spécialisation relative de l'activité de la ville de León et les incohérences des données statistiques de l'époque.

---

<sup>79</sup> Memoria ,*op.cit.*

Tableau 9 – Secteurs et PCSP dans la ville de León

Secteurs et PCSP	1882	1900	PAO du municipe 1900
<b>PRIMAIRE</b>			
Jornaleros	<b>2 825</b>	<b>3 973</b>	12 398
Labradores o agricultores	300	181	362
<b>SECONDAIRE</b>			
Albañiles	290	525	152 j
Carniceros	334	478	
Cigarreras	110	159	
Curtidores	224	486	491
Herreros	284	456	483
Matanceros	134	82	
Travailleurs du textile	<b>2 518</b>	<b>4 271</b>	3 938
Panaderos	228	327	335
Sastres	206	280	283
Sombrereros	480	378	395
Talabarteros, fuste- ros	281	170	
Zapateros	<b>1 273</b>	<b>3 474</b>	3 489
<b>TERTIAIRE</b>			
Comerciantes	<b>1 305</b>	<b>2 211</b>	2 309
Employés (privé)	240	276	
Domestiques	533	2 009	
Arrieros	291	323	323

### **1.2.1.1.3. L'évolution des principales PCSP**

Dans le primaire : croissance de 40,6 % de la population de "jornaleros" (dont on suppose qu'ils travaillent tous dans l'agriculture car pas de femmes).

Dans le secondaire : croissance du nombre de travailleurs du textile de 69,6 % (cette branche concentre 20 % de la population active en 1900) et augmentation de la population de "zapateros" de 172,9 % (15 % de la PAO)<sup>80</sup>.

Dans le tertiaire : augmentation du nombre de commerçants de 61,8 %.

A signaler la part importante de la main d'oeuvre féminine qui atteint 22,03 % de la PAO en 1900 et qui se répartit aussi bien dans le secondaire ("empuntadoras", "costureras", "fabriquenas") que dans le tertiaire (« domésticos y sirvientas », « lavanderas »..... et rentières)<sup>81</sup>.

La comptabilisation plus élaborée de cette main d'oeuvre féminine permet de mettre en évidence la nature de la production artisanale et industrielle et éclaire la génération des revenus des familles urbaines.

Une tentative d'analyse sur une période plus longue nous dévoile des estimations sans doute plus chaotiques mais elle illustre un peu mieux les tendances de l'évolution du monde du travail dans la ville de León.

---

<sup>80</sup> de la Cruz Labarthe R, Maria. *Notas sobre el proceso de industrialización de León*. El Colegio del Bajío, Leon, 1985, p.34.

<sup>81</sup> *idem*

Tableau 10 - Population active de la Ville de León :  
Activités industrielles principales et effectifs (Hommes, Femmes, Enfants)

Activités	Années									
	1872 <sup>82</sup>	1882 <sup>83</sup>	1884 <sup>84</sup>	1888 <sup>85</sup>	1890 <sup>86</sup>	1899 <sup>87</sup>	1900 <sup>88</sup>	1904 <sup>89</sup>	1907/ 1908 <sup>90</sup>	1908 <sup>91</sup>
Métallurgie		284				644	644	644		
Textile		2518		21000 avec H, F et E ¡!	4000		4271			
Tissage Laine					96 ¡!!		561	443		
Rebozos	4 000	1 928			4 000	2 070	2 093	2 070	2 133	2 070
Cuir	1 631	1 915				3 347	4 141	3 518		
Tanneries	68	361				478	486	478		418
Bourelliers	290	281			290	119	170	290 ¿		
Chaussure	1 273	1 273	10 000 à 15 000 H,F,E	8 000 + 16 000 F,E.		2 750	3 485	2 750	9 850	2 750
Total										15 670 artisans

<sup>82</sup> Antillon, Florencio, *Memoria leída por el C. Gobernador del Estado Libre y Soberano de Guanajuato General Florencio Antillon en la solemne instalación del sexto congreso constitucional verificada el 15 de septiembre de 1875*, Imprenta de Ignacio Escalante, México, 1876.

<sup>83</sup> *Informe general de los trabajos practicados por la Comisión de Geografía y Estadística*, León, Guanajuato, Agosto 1882.

<sup>84</sup> *The Mexican Financier*, México, 25/03/1884, pp 416-417.

<sup>85</sup> *El Pueblo Católico*, Apuntes para la estadística de la municipalidad de León, León, Diciembre 1888.

<sup>86</sup> Velasco, *op.cit.*, p.209.

<sup>87</sup> "Cuadro que manifiesta el número y clase de industrias que existen en la ciudad de León así como los jornaleros que en ellas trabajan, el importe en un año del producto de cada industria y el total general". Estado de Guanajuato, Sección especial de Estadística, Distrito de León, 1899, AHEG, Municipios, Caja 40.

<sup>88</sup> *Censo general de la República Mexicana, 1900*.

<sup>89</sup> González, Pedro. *op.cit.*, p.127.

<sup>90</sup> Dollero, Alfredo. *op.cit.*, p.150.

<sup>91</sup> Anónimo, *Estudio histórico-geográfico de la ciudad de León en el año de 1908*, Presidencia Municipal, León, Guanajuato, Enero 1910.

On constate malgré le caractère fragmentaire de ces chiffres que :

1/ la branche « métallurgie » (fonderies, forges, construction métallique...) voit ses effectifs considérablement augmenter : cet artisanat répond en effet aussi bien aux besoins de l'agriculture que de l'industrie.

2/ Le textile est concerné par des chiffres qui prêtent à interprétation si l'on considère que l'activité est essentiellement le fait d'ateliers familiaux et d'un travail à domicile qui emploie donc beaucoup de monde dont une partie importante de femmes (pour ce qui est des finitions) et éventuellement d'enfants que l'on a du mal à comptabiliser (on passe ainsi de 4 000 personnes pour Velasco (qui reprend peut être les chiffres d'Antillon) en 1890 à 2070 employés en 1899). A côté de cette activité traditionnelle les fabriques de tissage mixtes qui se développent à la fin du 19<sup>ème</sup> ont des effectifs qu'il est plus facile de comptabiliser. On notera le peu de curiosité des auteurs qui produisent les mêmes chiffres de 1899 à 1908 et le peu de sérieux des estimations de « El Pueblo católico » qui fait travailler les 2/3 de la population totale de León dans le textile et la chaussure. Sur le long terme la tendance est à la baisse entre 1875 et 1908 – on notera qu'en 1908 on recense 2745 employés dans le textile pour l'ensemble du municipe.

3/ Le textile perd sa place prépondérante au profit de l'industrie de la chaussure et plus généralement des activités associées au travail du cuir. Mais là aussi la nature même du type de production artisanal domestique rend difficile une quantification de la main d'œuvre employée et ce qui nous intéresse le plus celle qui génère des revenus. Lorsque l'on sait (nous le verrons plus loin en analysant les sources de production dans la ville) que l'activité est le fait de petits ateliers familiaux où l'essentiel des membres de la famille participe à la production, il est difficile de produire des chiffres fiables au cours du temps. Le recensement de 1900 fournit sans doute l'estimation la plus valable mais l'estimation de Dollero n'est pas forcément loin de la réalité des années 1907/1908 lorsque l'on prend en compte la participation familiale.

### 1.2.1.2. Municipale de San Francisco del Rincón

Tableau 11 - Evolution de la Population active de San Francisco par grands secteurs

Années Secteurs	Primaire	Secondaire	Tertiaire	PAO Totale
1895	54,3 %	<b>39,7 %</b>	6 %	10 426
1900	45%	46,8 %	8,2 %	9 877
1910	49,4 %	40,6 %	10 %	8 311

Premier constat : la part importante de la population occupée aux tâches artisanales dès le recensement de 1895 puis une évolution logique de la part du primaire qui perd de son importance malgré un redressement en 1910. Il ne faut toutefois pas oublier que la PAO a diminué et qu'il y a moins de gens dans les activités des zones rurales (4 113 en 1910 contre 4 444 en 1900) alors que la population totale augmente.

Deuxième constat: le secondaire après avoir vu son poids augmenter en 1900 revient à son niveau relatif de 1895 mais avec des effectifs plus restreints ; le tertiaire évolue logiquement comme dans toutes les zones en restant le refuge d'une population souvent issue des zones rurales et qui trouve refuge dans le commerce et les menus services.

Tableau 12 - Evolution des principales PCSP entre 1900 et 1910 (Censos)

Secteurs /dates PCSP	1900		1910	
	Effectifs	% du secteur	Effectifs	% du secteur
PRIMAIRE				
Peones de campo	3 769	84,8 %	3 372	82,2 %
Agricultores	674	15,2 %	667	16,3 %
SECONDAIRE				
Tejedores de palma y sombreroes	4 133	89,2 %	2 508	74,3 %
TERTIAIRE				
Comerciantes	624	77,5 %	501	60,4 %
Arrieros	107	13,3 %	79	9,6 %

L'analyse nous amène à constater une certaine stabilité dans la structure du primaire avec une légère augmentation du pourcentage des "agricultores" ce qui pourrait illustrer une certaine amélioration des conditions économiques des paysans

du municipe. Au total le nombre d'agriculteurs reste stable dans une population qui augmente mais dont l'activité n'est pas prioritairement agricole.

Au niveau du secondaire on sait que l'activité artisanale principale du municipe est ancienne. En 1831 un rapport du maire de San Francisco décrit l'activité liée au travail de la « palma » en signalant que 2 000 personnes s'y consacrent dont beaucoup de jeunes (enfants ?) et que la production annuelle s'élève à 2 628 gruesas c'est-à-dire 378 432 chapeaux. En 1851 un recensement avance que la moitié de la population active travaille à la confection de chapeaux de palma, au niveau du chef-lieu mais aussi de certaines haciendas comme « Sauz de Armenta » et « El Mezquitillo ». Pour les années 1900 et 1910 la terminologie employée n'est pas la même et on peut se poser la question de savoir si l'on peut comparer le nombre de « tejedores de palma » de 1900 aux « sombreroeros » de 1910. Si cela se peut le nombre de travailleurs baisse considérablement entre ces deux dates. Nous verrons plus loin au niveau de l'analyse des productions et des revenus ce qui peut expliquer cette diminution.

Pour le tertiaire, le nombre de commerçants diminue en chiffres absolus et en termes relatifs comme le nombre des "arrieros" ce qui pourrait illustrer une certaine décadence de la place de San Francisco ou alors une plus forte concentration du commerce liée au développement des chemins de fer et à la refonte des circuits commerciaux.

### **1.2.1.3. Population active et structure socioprofessionnelle dans le municipe de Purísima del Rincón**

Tableau 13 – Population active par secteurs

Dates	Primaire	secondaire	tertiaire	Sources
1880/ 1881	84,6 %	10,7 %	4,7 %	pour l'ensemble du municipe « <i>Padrón general de la demarcación de P. del R. 31/01/1880</i> »
1895	83,6 %	12,4 %	4,1 %	Censo de 1895
1900	72,2 %	23,2 %	4,6 %	Censo de 1900
1910	72,7 %	19,2 %	8,2 %	Censo de 1910

Nous pouvons énoncer certains brefs commentaires sur la base de ces données générales.



Dès 1895 on constate une légère érosion du primaire au profit du secondaire et donc des activités artiano-industrielles (il s'agit essentiellement des activités liés à la confection de « sombreros de palma »)

On constate dans les données de 1900 une accentuation du phénomène même si l'on sait qu'il y a cohabitation chez un même individu de plusieurs activités (dans des secteurs différents, le travail artisanal coexistant avec les travaux agricoles, toute l'année ou à certaines périodes de l'année).

En 1910 la part du primaire stagne ; le secondaire perd de son importance relative (et même absolue) au profit du tertiaire en raison en partie de la dégradation de la situation économique et d'une comptabilisation des domestiques (« Criados y sirvientas ») dans le recensement de 1910.

Si l'on détaille la composition de la population active par sa localisation et par le degré de diversité des catégories d'emplois on constate ce qui suit (pour 1880, 1900 et 1910) :

Pour ce qui est du primaire, les diverses comptabilités manipulent les termes de « jornaleros », « propietarios », « labradores y agricultores » avec toutes les précautions qu'il faut répéter (voir ce qui a été dit au niveau du municipe de León).

Dans les tableaux élaborés par les autorités politiques municipales, même si l'on utilise une terminologie différenciée le contenu de catégories socio professionnelle peut varier à l'extrême et on peut trouver derrière le terme « labrador » depuis le riche propriétaire jusqu'au misérable « peón eventual ».

En 1880 on peut résumer la situation de la façon suivante :

Tableau 14 – PCSP à Purísima del Rincón – 1880.

Localisations	Catégories				
	Jornaleros	Propietarios	Artesanos	Comerciantes	Empleados
Munícipe	81,2 %	3,4 %	10,7 %	2 %	2,7 %
Chef-Lieu (Purísima del Rincón)	69,9 %		20,7 %	5,2 %	2,7 %
Haciendas	<b>86 %</b>	les 2 propriétaires des haciendas ?	8,9 %	0,7 %	4,4 %
Ranchos	<b>87,6 %</b>	<b>10,5 %</b>	1,2 %	0,7 %	

Des données fragmentaires pour 1883 nous précisent une situation en termes de partage entre « jornalero » et « agricultor/labrador-propietario » :

Tableau 15 – Localisation des principales PCSP en 1883

Localisation	Catégories				
	Jornalero	Labrador	Artesano	Arriero	Sombrero
Haciendas	81,7 %	6,4 %	<b>9,6 %</b>		
Ranchos	62,3 %	<b>25 %</b>	1,8 %	4,5 %	2,6 %

Noter la diversification des tâches dans les ranchos contre la relative spécialisation dans les haciendas.

Entre 1900 et 1910, on peut, sur la base des données des recensements affiner l'analyse en constatant que :

- dans un primaire qui stagne en %, la part des « jornaleros » passe de 87,8 % à 93,6 % alors que la part des « agricultores » descend de 12,1 % à 3,6 % ;
- dans le secondaire 83 % des travailleurs sont en 1900 « tejedores de palma » et que seulement 50 % de cette même MO se consacre à l'industrie du « sombrero de palma » 10 ans plus tard ; cette baisse relative (et absolue) des effectifs est en partie liée à une surévaluation en 1910 des catégories d'industries de l'alimentation et de la construction pour un petit municipe dotée d'un petit chef-lieu mais aussi à l'oubli du travail féminin dans le système d'économie domestique ;
- dans le tertiaire la part prépondérante des commerçants en 1900 (71,3 % du total du tertiaire) s'effondre en 1910 (29,5 %) en raison de la comptabilisation dans le tertiaire des « criados y sirvientas » qui n'apparaissent pas dans les chiffres de 1900.

Globalement la diversité des activités envisagées dans les deux recensements s'accroît, de 30 occupations en 1900 à 53 en 1910 (et à 43 si on élimine les professions marginales qui ne comptabilisent qu'un seul représentant)

#### **1.2.1.4. Population active et structure socioprofessionnelle dans le municipio de Piedra Gorda (Manuel Doblado)**

Le contexte historique est marqué par une stagnation de la population du municipio.

*Tableau 16 - Evolution de la structure de la population active par grands secteurs*

<b>Dates</b>	<b>Primaire</b>	<b>secondaire</b>	<b>tertiaire</b>	<b>Total PAO</b>	<b>Sources</b>
1895	87,2 % (5 141)	6,3 % (375)	6,5 % (381)	5 897	Censo de 1895
1900	88 % (4890)	6,4 % (355)	5,5 % (306)	5 551	Censo y división territorial del estado de Guanajuato 1900
1910	80,2 % (4 212)	12,5 % (657)	7,3 % (384)	5 253	Censo de 1910

Primaire : légère baisse de la part du primaire en termes relatifs et en termes absolus même s'il reste le secteur qui emploie l'essentiel d'une population active qui elle aussi diminue.

Secondaire à faible effectif qui ne se développe apparemment qu'entre 1900 et 1910 en raison de l'apparition dans le recensement de 1910 des « alfareros » qui ont pourtant toujours fait la réputation du municipio.

Tertiaire : stagnation.

Peu de conclusions à tirer sur les mutations éventuelles de la population active et de sa condition.

Tableau 17 - Analyse en PCSP entre 1900 et 1910

Secteurs et PCSP	Dates			
	1900		1910	
	Effectifs	% du secteur	Effectifs	% du secteur
PRIMAIRE				
Peones de campo o vaqueros	4592	93,9 %	4186	99,4 %
Agricultores	251	5,1 %	1	
SECONDAIRE				
Sombrereros	59	16,6 %	29	4,4 %
Zapateros	45	12,7 %	38	5,8 %
Alfareros	---		112 (H et F)	17 %
TERTIAIRE				
Comerciantes	156	51 %	149	38,8 %
Arrieros	111	36,3 %	77	20 %

Note : 1900 : 43 métiers recensés ; 1910 : 52 métiers recensés.

Pour le primaire : énorme poids des « peones » ou « vaqueros » : l'intégralité des gens occupés aux tâches agricoles ou d'élevage fait partie de cette catégorie « fourre-tout » comme nous l'avons précédemment rappelé.

La catégorie des « agricultores » disparaît dans le recensement de 1910.

Problème des « vaqueros » : Selon Velasco (1890) on compte 20 820 têtes de bétail dans le municpe : de là la présence de «vaqueros» dans le recensement de 1910 (?)

Pour le secondaire peu de choses à dire au vu de la pauvreté des activités artisanales : pas de comparaison possible pour ce qui est d'une activité pourtant régulièrement signalée, la production de poteries à usage domestique ; on parle ainsi de production de «loza blanca» et en 1884 l'«occupation principale» avec l'agriculture est l'« alfarería »

Pour le tertiaire : stagnation du nombre de commerçants et baisse de l'activité des « arrieros ».

Le tableau de synthèse qui suit nous permet de faire les constats suivants :

Tableau 18 - Tableau de synthèse pour l'Ouest de l'Etat – (1895/1900/1910)

		Leon	San Francisco del Rincon	Purísima del Rincon	Piedragorda	Moyennes	Moyenne Nationale	Ecart <sup>92</sup> > ou <
1895	Primaire	66,7 %	54,3 %	83,6 %	87,2 %	67,6 %	62,50 %	- 5,1 retard
	Secondaire	<b>23,4 %</b>	<b>39,7 %</b>	10,7 %	6,3 %	<b>24 %</b>	<b>14,56 %</b>	+ <b>9,4 avance</b>
	Tertiaire	9,9 %	6 %	4,7 %	6,5 %	8,4 %	16,23 %	- 7,8 retard
1900	Primaire	50 %	45 %	72,2 %	88 %	55,5 %	61,93 %	+ 6,5 avance
	Secondaire	<b>40 %</b>	<b>46,8 %</b>	23,2 %	6,4 %	<b>36 %</b>	<b>15,66 %</b>	+ <b>20 avance</b>
	Tertiaire	10 %	8,2 %	4,6 %	5,5 %	8,5 %	16,33 %	- 7,8 retard
1910	Primaire	34,6 %	49,4 %	72,7 %	80,2 %	44,7 %	67,15 %	+ 22,5 avance
	Secondaire	<b>39,8 %</b>	<b>40,6 %</b>	19,2 %	12,5 %	<b>35,5 %</b>	<b>15,05 %</b>	+ <b>20,5 avance</b>
	Tertiaire	<b>25,6 %</b>	<b>10 %</b>	7,3 %	7,3 %	19,8 %	16,57 %	+ 3,2 avance

On observe des évolutions rapides sur une période de temps limitée même si les données chiffrées dont nous disposons touchent essentiellement la période 1895-1910. La zone est traditionnellement caractérisée par un partage des activités entre l'agriculture et des activités secondaires qui relèvent d'un artisanat historiquement installé puis progressivement de l'industrie. En termes de structures de la population active et pour l'ensemble de la région on est en avance sur les moyennes de la République et cette avance s'accroît avec le temps.

On doit toutefois nuancer l'analyse en séparant d'une part les municipales de León et de San Francisco del Rincón et d'autre part ceux de Purísima del Rincón et de Piedragorda. La première zone dotée d'industries artisanales traditionnelles développe ses capacités de production et connaît alors des mouvements de population

<sup>92</sup> Les écarts par rapport à la moyenne nationale montrent si la zone est en avance ou en retard dans sa situation et dans son évolution: on considère que la logique de l'évolution constatée dans la plupart des pays qui connaissent un développement industriel quel que soit sa nature veut qu'il y ait transfert (relatif et ou absolu) de main d'oeuvre du primaire au secondaire et/ou simultanément ou après une période plus ou moins longue selon les pays, vers le tertiaire. Ainsi la zone Est de l'Etat est en avance tout au long de la période quant au poids du secondaire dans la population active et cette avance croît considérablement entre 1895 et 1910.

active qui font que la population du secondaire pèse presque aussi lourd que la population se consacrant aux tâches agricoles.

La seconde zone connaît une certaine stagnation dans ses structures socio-professionnelles qu'il faudra expliquer dans les analyses qui suivent.

### **1.2.2. L'Est de l'Etat: San Luis de la Paz, Pozos, Iturbide, Atarjea, Santa Catarina, Tierra Blanca, Victoria, Xichù.**

#### **1.2.2.1. San Luis de la Paz : Population active et structure socioprofessionnelle**

Afin de permettre une comparaison dans le temps nous raisonnons en termes de districts et ce pour toute la région est de l'Etat. Des regroupements de municipes ont donc été effectués ; ainsi pour le complexe « San Luis de la Paz-Pozos » nous avons réuni les données relatives au Municipio de San Luis et celles relatives au municipio de Pozos ou Porfirio Diaz.

Tableau 19 - Les secteurs du district San Luis de la Paz - Pozos

Dates	Primaire	Secondaire	Tertiaire	Total PAO	Sources
1895	87,5 % (13 536)	5,3 % (824)	8,2 % (1 112)	15 472	Censo de 1895
1900	82,1 % (11 589)	10 % (1 415)	7,9 % (1 113)	14 117	Censo de 1900
1910	77,4 % (9 988)	11,1 % (1 424)	11,5 % (1 486)	12 898	Censo de 1910

##### **1.2.2.1.1. Les secteurs**

On enregistre une baisse de la population active de 16,6 % en 15 ans, une baisse de la part du primaire dans le total de la PAO (les effectifs baissent de 26,2 % sur la même période) et une croissance continue de la part du secondaire et de la part du tertiaire.

Si l'on raisonne au plan du seul municipio de San Luis de la Paz pour la période 1900-1910 on obtient les résultats suivants :

Tableau 20 – La population du municipe par secteurs dans les recensements

Dates	Primaire	secondaire	tertiaire	Total PAO	Sources
1900	83,4 % (8 527)	11,2 % (1 140)	5,4 % (551)	10 218	Censo de 1900
1910	75,5 % (7 400)	13,1 % (1 284)	11,4 % (1 115)	9 799	Censo de 1910

Le constat est le même qu'au niveau du district avec une évolution plus rapide de la part de l'artisanat et surtout des services.

#### 1.2.2.1.2. Analyse en termes de PCSP

Au niveau du district afin de comparer des choses comparables et détecter, même si nous avons à faire à des municipes dont les spécialisations sont différentes, les évolutions significatives dans les composantes de la population active.

Tableau 21 – Les principales PCSP dans le district de San Luis de la Paz

Catégories	1895		1900		1910	
	Effectifs	%	Effectifs	%	Effectifs	%
Peones de campo	<b>12 159</b>	78,6	<b>9 556</b>	67,6	<b>7 151</b>	55,4
Agricultores	0	0	79		472	
Mineros (essentiellement Pozos)	<b>1 371</b>	8,9	<b>1 942</b>	13,7	<b>1 286</b>	10
Obreros de la industria	166		0	0	N.D.	
Obreros de haciendas de beneficio	28		103		N.D.	
Reboceros, tejedores	21		488		123	
Zapateros	180		170		117	
Comerciantes	555	3,6	960			
(poids de Pozos)	6,8	564	4,4			
	73 métiers		45 métiers		80 métiers	
PAO	<b>15 472</b>		<b>14 117</b>		<b>12 917</b>	

Grands constats :

La Population active occupée baisse régulièrement de 1895 à 1910 avec toutefois un ralentissement au début du 20<sup>ème</sup> siècle ;

L'ambiguïté quant au contenu de la catégorie « Peones de campo » persiste surtout en l'absence totale d'« agricultores » en 1895 ; y aurait-il donc surévaluation du nombre de « jornaleros » à cette date ? La baisse du poids des “jornaleros” semble toutefois notable sur l'ensemble de la période;

On constate une augmentation notoire du nombre de mineurs qui concerne essentiellement le municpe de Pozos mais les effectifs baissent de 1900 à 1910 avec l'épuisement de certains fonds ;

Le nombre de commerçants suit le rythme de l'activité minière à Pozos et les chiffres chutent brutalement de 1900 à 1910 ;

On découvre dans les chiffres de 1900 une activité textile passée auparavant sous silence et une activité liée à la chaussure non négligeable en 1895 et 1900 ;

Les « obreros de la industria » et les « obreros de las haciendas de beneficio » peuvent être assimilés ce qui justifie des chiffres à peu près semblables.

**Une analyse au niveau du seul municpe de San Luis de la Paz** peut nous permettre d'affiner ces constats limités à la période 1895-1900 même si l'on sait qu'elle a constitué un tournant dans la vie de cette zone. C'est à partir de « padrones electorales » complets ou parfois partiels<sup>93</sup> et des données des recensements de 1900 et 1910 que nous avons établi ces comparaisons qui vont de 1872 à 1910 :

- Le % des commerçants dans la PAO augmente régulièrement (multiplié par 2) ;
- Le nombre d'obrajeros (textile) passe de 39 à 93 pour 1900 ce qui confirme une activité textile qui existe déjà dans la Memoria d'Antillon<sup>94</sup> de 1875.
- Le nombre de « zapateros » augmente rapidement jusqu'en 1900.

---

<sup>93</sup> Padrón que forma el que suscribe de la sección N°1 .... de esta municipalidad para las elecciones primarias..... del 13 de octubre del presente año », 1872, **et** Padrón general de los habitantes de San Luis de la Paz 15/01/1880, AHSLPaz,s/c. **et** Recensements de 1895,1900,1910, *op.cit.*

<sup>94</sup> Florencio Antillon. *op.cit.*



On détecte une activité de poterie non négligeable en 1875 et des employés dans des fabriques d'eau de vie (25) qui disparaissent dans les « padrones » et dans les recensements alors que l'on sait que c'est une activité traditionnellement importante dans le municipe.

Pour ce qui est des gros contingents de PAO les chiffres concernant les « jornaleros » ou « gañanes » sont à peu près les mêmes aux deux extrémités de la période c'est-à-dire 1872 et 1910. Entre temps les chiffres augmentent semble-t-il par la sous-estimation ou la non comptabilisation des « agricultores » ou « labradores » qui représentaient 12,1 % du total de nos échantillons en 1872 et qui ne sont plus que 4,6 % en 1910, même s'ils augmentent en chiffres absolus.

Une analyse connexe des professions déclarées à l'Etat Civil pour les décès tend à montrer que le % des « jornaleros » baisse sur la période 1874-1900 (de 83 % à 76 %) alors que le % des « labradores » augmente même s'il ne représente qu'une faible part de l'ensemble de la population active enregistrée dans ces chiffres de décès (environ 6 % tout à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle) ; stabilité de la part des commerçants (autour des 11 %).

En conclusion les chiffres concernant le municipe de San Luis de la Paz confirment une activité essentiellement agricole et commerçante avec, en termes de main d'œuvre spécialisée (usines de traitement du minerai, industrie agro-alimentaire) des chiffres relativement modestes.

#### ***1.2.2.2. Pozos : Population active et catégories socioprofessionnelles.***

Pour le municipe de POZOS : pas de données antérieures à 1900 ni au niveau national (le recensement de 1895 ne peut guère être systématiquement exploité puisqu'il concerne le District) ni au niveau des données d'archives de l'Etat de Guanajuato ou des Municipales).

On ne dispose que d'une estimation obtenue à partir des statistiques de décès pour 1872 où l'on détecte que 61,6 % des hommes décédés sont des « jornaleros » ou « gañanes », que les « labradores » représentent 25,8 % du total et que l'on ne décompte aucun mineur !

Tableau 22 - Comparaison entre grands secteurs, 1900/1910

Dates	Primaire	secondaire	tertiaire	Total PAO	Sources
1900	78,5 % (3 062)	7,1 % (275)	14,4 % (562)	3 899 28 métiers	Censo de 1900
1910	83,5 % (2 588)	4,5 % (140)	12 % (371)	3 099 34 métiers Significatifs ; 43 au total	Censo de 1910

On constate une augmentation de la part relative du primaire malgré une diminution des effectifs (l'activité minière se ralentit considérablement pendant ce laps de temps). On lit de la même façon une baisse du secondaire ce qui est logique si l'on connaît la décadence des mines et des activités industrielles qui y sont associées. On constate enfin une baisse des activités de services (commerce essentiellement)

Ceci est confirmé par l'analyse des principales PCSP détectées dans les recensements.

Tableau 23 – Les principales PCSP dans les recensements

Catégories	1900	1910
Peones de campo	1 098 (28,2 %)	631 (20,4 %)
Agricultores	30	20
Mineros	1 934 (49,6 %)	887 (28,6 %) <sup>95</sup>
Comerciantes	513 (13,1 %)	162 (5,2 %)
Albañiles	67	28
Carpinteros	60	18
Herreros	41	9
Total PAO	3 899	099

<sup>95</sup> on comptait 1371 mineurs dans le district de San Luis de la Paz en 1895.

La décadence de l'activité minière de Pozos se manifeste par une baisse des effectifs des catégories liées directement ou indirectement aux mines avec un retour à la terre et aux activités agricoles.

### 1.2.2.3. *Iturbide : District et Municipale*

#### 1.2.2.3.1. *Grands secteurs d'activité*

Tableau 24 - Grands secteurs d'activité au niveau du District  
(Iturbide, Santa Catarina, Atarjea et Tierra Blanca), 1895-1910

Dates	Primaire	Secondaire	Tertiaire	Total PAO	Sources
1895	87,2 % (10 030)	7,9 % (903)	4,9 % (568)	11 501	Censo de 1895
1900	85,8 % (8 385)	6,3 % (613)	7,9 % (774)	9 772	Censo de 1900
1910	77,1 % (8 543)	10,4 % (1 149) <sup>96</sup>	12,6 % (1 397)	11 085	Censo de 1910

#### 1.2.2.3.2. *Analyse en termes de PCSP*

Tableau 25 - Analyse en termes de PCSP : toujours pour le District  
fait d'un municipio dominant (Iturbide) et de 3 petits municipes

Dates	Principales PCSP		
	1895	1900	1910
Peones de campo	10 028 (87 %)	6 578 (67,3 %)	8 246 (74,4 %)
Agricultores	--	1666	129
Comerciantes	372	661	730
Chapeliers	480	1	6
Ouvriers de l'industrie	256	0 mais mineurs 140	126 mineurs
Zapateros	53	124	59
PAO	11 501	9 772	11 085

<sup>96</sup> Surévaluation de la MO féminine dans le secteur industrie alimentaire (molenderas + tortilleras = 287 personnes) même si l'on sait que les moulins à farine constituent une activité importante au niveau du Municipio de Iturbide.

L'analyse est délicate : il semblerait qu'il y ait un chassé-croisé entre « jornaleros » et « agricultores » pour ces 3 dates : l'absence totale d'« agricultores » en 1895 et la baisse brutale entre 1900 et 1910 laissent perplexes.

De la même façon la quasi disparition d'un artisanat du chapeau nous interroge quant à une éventuelle spécialisation d'un des 4 municipes de notre district. (Tierra Blanca).

L'analyse au niveau des municipes est délicate dans la mesure où il n'y a pas de décomposition des chiffres du district sauf à déduire pour le seul municipe pour 1900 les chiffres des « autres municipes ».

Ainsi au niveau du seul municipe d'Iturbide :

Tableau 26 – La population par secteurs dans le municipe d'Iturbide

Dates	Primaire	Secondaire	Tertiaire	Total PAO
1900	85,3 % (5356)	6,5 % (410)	8,2 % (510)	6 276

En l'absence de données permettant une comparaison limitée à ce vaste municipe aux activités diversifiées on peut supposer que l'évolution de la PAO s'est faite à l'image de celle du district c'est-à-dire une baisse de la part du primaire (en liaison avec la décadence de l'activité du municipe voisin de Pozos) avec une augmentation de la part du secondaire (qui n'a aucune raison d'augmenter dans les trois autres municipes du district essentiellement agricoles ou concentrés plus généralement sur des activités primaires) et de la part résiduelle du tertiaire.

Pour ce qui est des 3 petits municipes du District les données sont rares.

Pour le municipe d'Atarjea qui se partage entre activités agricoles et minières on ne dispose que de rares références à l'emploi. Les statistiques par professions des décès signalent en 1880 85,7 % de « jornaleros », 3,5 % d'« afinadores », 3,5 % d'« operarios » et 7 % de « comerciantes ». La « Geografía médica de la República »<sup>97</sup> précise en 1884 que les professions « principales » sont: operarios de minas, de fundiciones y criadores.

<sup>97</sup> Dr. Orvananos, *Geografía Médica de la República*, Secretaria de Fomento, México, Agosto 1889.

Pour le municipe de Santa Catarina l'indice tiré des statistiques de l'Etat-Civil donne, en 1880, 90 % de « jornaleros » et 10 % de "jaboneros". La « Geografía Médica de la Republica » signale de son côté et pour 1884 "la obrajeria" comme activité principale de la population active de Santa Catarina.

Les données disponibles pour le municipe de Tierra Blanca sont elles aussi très insuffisantes : d'après les statistiques de l'Etat Civil<sup>98</sup> la proportion de jornaleros s'élève à 95 % et les 5 % qui restent concernent des artisans du secondaire. Si on analyse les mariages ils concernent à 99 % les « jornaleros ».

On signale par ailleurs une activité de tissage en 1874 avec 4 employés et la «Geografía Médica de la República» déclare que l'activité principale de la population est de « hacer sombreros de palma » !

Peu de conclusions à tirer de ces quelques chiffres qui concernent des muni-cipes essentiellement consacrés à la survie alimentaire. Nous pourrions préciser l'évolution des activités vers une éventuelle diversification synonyme d'ouverture à partir de l'analyse de la production.

#### **1.2.2.4. Victoria : District et municipes**

##### **1.2.2.4.1. Grands secteurs au niveau du district (à partir des recensements)**

Constat classique d'un glissement du primaire vers le secondaire surtout, mais d'une ampleur bien limitée en % même si les effectifs globaux du primaire baissent de 21 %. La population active recensée diminue comme dans tous les municipes ruraux.

---

<sup>98</sup> Registro civil de Atarjea, Defunciones y matrimonios, año de 1880 ; idem pour Tierra Blanca.

Tableau 27 – Les grands secteurs d'activités au niveau du district de Victoria

Dates	Primaire	Secondaire	Tertiaire	Total PAO	% de la Population totale	Sources
1895	<b>92,7 % (5814)</b>	2,8 % (114)	4,5 % (318)	6 271	38,6 %	Censo de 1895
1900	<b>89,6 % (5239)</b>	4,4 % (261)	6 % (349)	5 849	36,4 %	Censo de 1900
1910	<b>87 % (4 570)</b>	9 % (476)	4 % (208)	5 254	31,1 %	Censo de 1910

Le district de Victoria étant composite on peut pour la seule date de 1900 séparer les deux municipes ; on a alors la composition suivante :

Tableau 28 – Les grands secteurs d'activités au niveau des deux municipes de Victoria (1900)

Dates	Primaire	Secondaire	Tertiaire	Total PAO
Victoria	88,1 % (3 054)	6 % (209)	5,9 % (204)	3 467
Xichù	91,7 % (2 185)	2,2 % (52)	6,1 % (145)	2 382

Deux municipes différents quant à leurs activités principales : Victoria essentiellement agro-alimentaire et Xichù orienté en grande partie sur des activités minières, sur une exploitation systématique des ressources forestières et sur une agriculture de subsistance.

La "Geografía Médica de la República" (1884)<sup>99</sup> signale pour Victoria les activités essentielles suivantes: "agricultura", "carpintería", "zapatería", "sastrería", "herrería".

En 1885 la réponse à un questionnaire de la Secretaria de Fomento signalait que la seule industrie concernait le mezcal et le piloncillo<sup>100</sup>. La « memoria » de Antillón en 1875<sup>101</sup> parle de 60 personnes occupées au tissage.

<sup>99</sup> Orvananos, *op.cit.*

<sup>100</sup> Noticia de las industrias en este distrito., Secretaria de Fomento, Mexico, 6 Julio de 1885, AHSLPaz, s/c.

Une analyse en termes de PCSP pour le district met en valeur les principales professions exercées par la population :

Tableau 29 – Les principales PCSP du district de Victoria

CSP	Dates		
	1895	1900	1910
Peones de campo	89,8 % (5 629)	83,4 % (4 877)	83,1 % (4 364)
Agricultores	---	144	43
Propietarios	2	74	---
Mineros (sous évalués)	3 % (185)	2 % (118)	3 % (157)
Albañiles	52	16	28
Obreros de la industria	23	104 (1,8 %)	---
Tejedores	60 en 1873 dans la "Memoria" de Antillon	55	53
Comerciantes	3,8 % (236)	4,1 % (240)	4,9 % (255)
PAO	6 271	5 849	5 254

Baisse en termes absolus et relatifs des « peones de campo ». Stabilité des chiffres concernant les mineurs (à nuancer après analyse de la population et des activités de Xichù). La notion de « obreros de la industria » est difficile à cerner (ouvriers de l'usine de traitement de Xichù ?)

#### 1.2.2.4.2. Pour le municipe de Xichù

Tableau 30 - Rappel : Répartition en 1900 en grands secteurs

	Primaire	Secondaire	Tertiaire	PAO
Xichù	91,7 % (2 185)	2,2 % (52)	6,1 % (145)	2 382

<sup>101</sup> Antillon, *op.cit.*

Tableau 31 - Analyse en termes de PCSP pour 1900 (Censo)

PCSP	Effectifs	% de la PAO
Peones de campo	1988	83,5 %
Agricultores	79	3,3 %
Propietarios	35	
Mineros	118	5 %
Comerciantes	95	4,2 %

Ces chiffres laissent à désirer car ils ne précisent guère la nature précise des activités de la population active de Xichù. On y découvre ainsi l'existence de moulins à sucre qui emploient 276 personnes en 1873/74 selon la « Memoria » d'Antillon de 1875 ; que ces moulins à sucre sont encore au nombre de 23 en 1895 ; que la « Geografía Médica de la Republica » de 1884 parle de l'exploitation d'arbres fruitiers, de « madereros » (marchands de bois d'œuvre) et de « labradores » en faible nombre toutefois pour dépendre les activités de Xichù ; qu'un document périodique rendant compte de l'état des mines de la zone signale 370 mineurs employés en 1894 ; que ce chiffre passe à 330 en 1902 et qu'à cette même date l'« hacienda de beneficio » qui employait 60 personnes en 1897 en utilise 105 (dont 20 enfants).

De toute façon les chiffres des « jornaleros o peones de campo » ne descendent jamais au-dessous des 80 % ; les chiffres des « labradores o agricultores » sont incertains et peuvent varier d'un extrême à l'autre (22,8 % des hommes décédés en 1880). Les personnes occupées au travail dans les mines et dans des activités connexes (mineurs, prospecteurs, « madereros », « arrieros », « operarios de hacienda de beneficio »...) sont bien plus nombreuses que ce qui est signalé dans les recensements.

### 1.2.3. Document de synthèse et conclusion, « zone est et zone ouest »

Le document de synthèse qui suit nous permettra de faire le bilan de l'évolution de la structure de la population active et d'opposer un dynamisme relatif de la zone ouest à la stagnation des composantes du marché du travail à l'est, si l'on ne tient pas compte du fugace changement impliqué par le développement minier.



Tableau 32 - Tableau de synthèse pour l'Est de l'Etat – (1895/1900/1910)

		San Luis de la Paz District composite (San Luis de la Paz + Pozos)	San Luis de la Paz Municipipe	Pozos Municipipe	Iturbide District avec Atarjea, Santa Catarina, Tierra Blanca.	Victoria District composite avec Xichù	Moyennes	Moyenne Nationale	Ecart > ou <
1895	Primaire	87,5			87,2 %	<b>92,5 %</b>	88,4 %	62,50	- 25,9 retard
	Secondaire	<b>5,3 %</b>			7,9 %	2,8 %	<b>5,7 %</b>	<b>14,56 %</b>	- <b>8,9 retard</b>
	Tertiaire	8,2 %			4,9 %	4,5 %	5,9 %	16,23 %	- 10,3 retard
1900	Primaire	82,1 %	83,4 %	78,5 %	85,8 %	<b>89,6 %</b>	84,8 %	61,93 %	- 22,9 retard
	Secondaire	<b>10 %</b>	<b>11,2 %</b>	7,1 %	6,3 %	4,4 %	<b>7,7 %</b>	<b>15,66 %</b>	- <b>8 retard</b>
	Tertiaire	7,9 %	5,4 %	14,4 %	7,9 %	6 %	7,5 %	16,33 %	- 8,8 retard
1910	Primaire	77,4 %	75,5 %	83,5 %	77,1 %	<b>87 %</b>	79 %	67,15 %	- 12 retard
	Secondaire	11,1 %	13,1 %	4,5 %	10,4 %	9 %	10,4 %	15,05 %	- <b>4,6 retard</b>
	Tertiaire	11,5 %	11,4 %	12 %	12,6 %	4 %	10,6 %	16,57 %	- 6 retard

Pour San Luis de la Paz Municipipe on constate une croissance rapide de la population du secondaire avec des chiffres qui se rapprochent de la moyenne nationale avec une baisse concomitante de la part du primaire.

Le district d'Iturbide, très composite, reste marqué par une prédominance soutenue du primaire avec une forte augmentation de la part du tertiaire commercial.

Pour ce qui est du district de Victoria il demeure le plus marqué par les activités primaires en raison de l'association d'une agriculture de subsistance et d'activité

minières traditionnelles ; les secteurs secondaire et tertiaire sont insignifiants. Tous les chiffres demeurent éloignés des moyennes nationales.

Comme nous l'avons signalé à propos de la zone Ouest de l'Etat les comparaisons entre les moyennes de la zone et celles pour l'ensemble du pays tendent à montrer un retard permanent de cette région quant à l'évolution classique de la structure de la population active d'un pays qui connaît un développement industriel, même si ce retard tend à diminuer progressivement à la charnière entre les deux siècles.

### ***1.2.3.1. Pour ce qui est de la zone Occidentale de l'Etat***

On constate des évolutions rapides sur une période de temps limitée même si les données chiffrées dont nous disposons touchent essentiellement la période 1895-1910. La zone est traditionnellement caractérisée par un partage des activités entre l'agriculture et des activités secondaires qui relèvent d'un artisanat historiquement installé puis progressivement de l'industrie. En termes de structures de la population active et pour l'ensemble de la région on est en avance sur les moyennes de la République et cette avance s'accroît avec le temps.

On doit toutefois nuancer l'analyse en séparant d'une part les municipes de León et de San Francisco del Rincón et d'autre part ceux de Purísima del Rincón et de Piedragorda. La première zone, dotée d'industries artisanales traditionnelles développe ses capacités de production et connaît alors des mouvements de population active qui font que la population du secondaire pèse presque aussi lourd que la population se consacrant aux tâches agricoles (sans oublier le développement des activités commerciales). On conforte cette tendance en constatant que dans ces deux municipes la population est, en 1910, essentiellement urbaine (64,7 % contre 35,3 % pour la population rurale – Recensement de 1910). Cela signifie-t-il, comme le signale les marxistes, que l'anéantissement de l'industrie domestique des zones rurales au profit d'un secteur manufacturier géré par des travailleurs salariés permettra alors le développement d'un marché intérieur nécessaire au développement du capitalisme industriel ?

La seconde zone connaît une certaine stagnation dans ses structures socio-professionnelles qu'il faudra expliquer dans les analyses qui suivent.

### **1.2.3.2. Pour ce qui est de la zone Est de l'Etat**

La zone Est de l'Etat est caractérisée par la présence d'une métropole régionale (San Luis de la Paz) associée à un centre minier (Pozos) et qui dessert tout l'arrière-pays, même si ce dernier est aussi en relation avec Querétaro (Victoria, Santa Catarina) et San Luis Potosi (Pozos) : ce complexe voit une population active dont les structures socio professionnelles évoluent très vite sur une période de temps limitée ce qui augure des explications diverses selon que l'on se situe au niveau de la métropole ou de sa composante minière.

A côté de cet ensemble on découvre des municipes sous peuplés dans une géographie ingrate, dont les composantes démographiques et d'emploi sont figées.

On n'a pas l'impression à ce niveau de l'analyse d'avoir affaire à un complexe global dans l'ensemble de la Sierra Gorda reposant sur des complémentarités et à une ébauche d'intégration. On pourrait à la limite parler d'un mini zone de complémentarité avec les municipes de San Luis de la Paz, de Pozos et d'Iturbide (même si l'on sait que ce municipe est partagé dans ses liens avec l'extérieur entre les Etats de Guanajuato et de Querétaro). La population est essentiellement rurale dans le recensement de 1910 où on ne comptabilise même pas la population urbaine pour les districts d'Iturbide et de Victoria. L'exception sera logiquement celle de l'important bourg minier de Pozos.

Les mutations de structure de la population active réagissent à la pression de changements plus ou moins rapides ou d'évènements plus ou moins prévisibles. Parmi ces facteurs on trouvera essentiellement :

- les manifestations d'un dynamisme industriel ou commercial (entrepreneurs, capitaux, stimulants institutionnels...);
- les modifications des structures foncières ;
- les migrations zones rurales-zones urbaines pour toutes les raisons que l'on connaît (mauvaises récoltes successives, insécurité...);
- la concurrence entre localités ou régions produisant les mêmes biens ;
- des évènements exceptionnels (inondations de León par exemple).

Certaines de ces explications induiront des changements dans les structures de la population active occupée qui pourront se traduire par une participation plus ou moins grande à un marché plus vaste; elles devront être confirmées par les analyses qui suivent.

**2.**

**STRUCTURES AGRAIRES,  
PRODUCTEURS ET  
PRODUCTIONS AGRICOLES**



## 2.1. L'OUEST DE L'ETAT

### 2.1.1. Les structures agraires: propriétaires et exploitants agricoles

#### 2.1.1.1. Généralités et municipe de León

Notre propos est d'essayer de rendre compte de l'évolution des structures agraires afin de déterminer une éventuelle « démocratisation » de la propriété et l'accession d'une part croissante de la population (agricole mais pas seulement hélas) à un statut socio-économique plus élevé.

Cette analyse tiendra compte de la confusion des termes ou des notions et de l'absence, parfois de données fiables ou de leur caractère fragmentaire.

Le Mexique indépendant a été marqué par une tendance à la concentration des terres ; au 19<sup>ème</sup> siècle l'incitation à la concentration vient en grande partie d'une législation favorable mais aussi aux conditions du marché. Les lois de Réforme à partir de 1855 et la constitution de Juárez promulguées par les libéraux illustrent une conception qui tendait à promouvoir le développement d'un marché national grâce à la suppression des alcabalas, la réduction de certains impôts, l'élimination du peonaje et de l'acasillamento, la confiscation des terres des communautés indigènes et du clergé. Le conflit avec les Conservateurs se soldera par la victoire des Libéraux dès 1867. L'aliénation des terres communautaires a été le premier pas du parti Libéral pour créer un marché national des terres et pour transformer ainsi une économie rurale primitive d'autoconsommation en une agriculture d'agriculteurs de surplus, l'opération permettant à court terme d'obtenir des ressources fiscales nouvelles permettant de lutter contre les Conservateurs puis contre Maximilien. Autrement dit, à la fin des années 1850, Juárez approuve des lois destinées à se défaire des propriétés agraires de l'église et les terres d'ejidos considérées improductives (le critère est donc économique) ; l'objectif aurait été de créer des PME agricoles comme en Europe.

Porfirio Díaz suit l'exemple de Juárez mais pour provoquer l'apparition de nouvelles haciendas ou permettre l'expansion des anciennes. La mesure est critiquée car elle élimine les plus pauvres et souvent ceux qui travaillent la terre<sup>102</sup>.

On pourrait croire qu'au niveau national la dictature de Porfirio Díaz représente l'apothéose de l'accaparement foncier au détriment des communautés indigènes (mais cela aura très peu d'impact dans l'Etat de Guanajuato) et au bénéfice des haciendas qui connaissent une concentration foncière sans précédent grâce à la mise en œuvre effective de la loi Lerdo et d'un ensemble de mesures légales complémentaires relatives aux terres dites « vacantes » ou dénoncées comme telles<sup>103</sup>.

Le problème est que ces réformes sont d'une application très variable selon les régions du territoire national et que la thèse du maintien d'un réseau d'haciendas aussi puissant qu'avant l'indépendance a été remise en cause par un bon nombre d'études régionales.

#### **2.1.1.1.1. Une première approche : Evolution du nombre d'haciendas et de ranchos**

##### **Haciendas et ranchos : la confusion**

Xavier Guerra a qualifié le terme de rancho de « réalité incertaine ». En effet pour certains cela désigne une unité de production, une petite ou moyenne propriété. Pour d'autres (et en particulier dans les recensements) il s'agit d'un lieu qui portait originellement ce nom et qui l'a ensuite conservé même si sa nature est toute autre : grandes rarement, et surtout moyennes ou petites propriétés, ou tout simplement, dans un grand nombre de cas, villages sans statuts. Le même phénomène se retrouve au niveau des haciendas qui, dans les recensements sont ainsi qualifiées comme des lieux alors qu'il ne s'agit plus que des noms résiduels d'anciennes haciendas à l'abandon réduites à l'issue de partitions successives. Le rancho peut donc être un « asentamiento humano » c'est-à-dire quelques maisons ou un lieu de campagne habité par certains sujets avec leur famille. La notion serait alors géographique et démographique. Ce sera aussi une propriété de taille variable (mais différente de

---

<sup>102</sup> Wilkie, James W. , *Primera reforma agraria en México – 1853-1909, a través de la estadística nacional*, Mexico and the world, Eté 1998.

<sup>103</sup> Colin, J.Philippe, Le métayage au Mexique (16<sup>ème</sup>-20<sup>ème</sup>), *Histoire et sociétés rurales*, N° 14, 2<sup>ème</sup> semestre 2000, pp. 55-89.

l'hacienda par sa taille : «el rancho : un pedazo de tierra de labranza y/o de agostadero que no llega a hacienda») constituant une unité productive. Dès avant l'indépendance le ranchero dans le Bajío pouvait être un agriculteur commercial prospère aidé de plusieurs peones ou un très petit propriétaire qui avec un hectare ou moins réussissait à peine à vivre<sup>104</sup>. On a donc du mal à cerner la notion de rancho et à manier les données qui l'utilisent.

Linck<sup>105</sup> considère toutefois que les diverses acceptions au lieu de créer une confusion sont au contraire complémentaires. Il revient sur le maniement de la notion de rancho. Dans le langage courant il représente une unité de production familiale dont la taille est inférieure à celle de l'hacienda ! De nombreux auteurs (dont Meyer, Chevalier, Brading, etc.) assimilent ainsi le rancho à une PME rurale exploitée directement et consacrée à des activités agricoles et d'élevage.

Même si Mónica Blanco considère que dans la monde des rancheros du Bajío on trouve cinq strates qui correspondent à des statuts divers allant de l'« arrimado » et du peón à qui l'on cède un lopin de terre en plus de son salaire au petit propriétaire en passant par le fermier et le métayer<sup>106</sup>, la tendance « statistique » est de considérer un peu hâtivement que les rancheros sont essentiellement des petits propriétaires. Sous un autre angle on trouve dans le langage courant mais aussi dans les recensements une définition du rancho considéré comme une localité, un lieu de peuplement rural limité en taille et dispersé. Un des traits caractéristique des sociétés « rancheras » est la dispersion de l'habitat sur le territoire. La confusion entre les deux acceptions du terme a provoqué de gigantesques erreurs quant à l'interprétation de la répartition des terres pendant le Porfiriato [en particulier de la part de Mc Bride<sup>107</sup> -

---

<sup>104</sup> Ávila, Ricardo et Vásquez, Alicia, Notas y reflexiones sobre ranchos y rancheros - Una visión panorámica, (à propos de l'Etat de Guanajuato) en *El Mundo Ranchero, Estudios del hombre* 21, Serie Antropología, CUCSH, Universidad de Guadalajara, 2006, pp.81-111.

<sup>105</sup> LINCK, Thierry y Barragán, Esteban, *Producción y sociedades rancheras del occidente de México*, en *Sistemas de producción y desarrollo agrícola*, Navarro Garza H (ed.), Colin Jean-Philippe (ed.), Milleville Pierre (ed.), México, Colegio de Postgraduados de Montecillo, ORSTOM, 1993. pp.67-124.

<sup>106</sup> Blanco, Mónica y otros, *Breve historia de Guanajuato*, El Colegio de México, Mexico, 2000, pp.67-124.

<sup>107</sup> Mc Bride, George M., *Los sistemas de propiedad rural en México*, en *Dos interpretaciones del campo mexicano*, México, Conaculta, Colección Cien de México, 1993.



voir Meyer 1986<sup>108</sup>]. Mais de l'avis de Linck les deux sens sont moins contradictoires que complémentaires. Le fait qu'un même terme puisse s'appliquer à la fois à la désignation d'une propriété individuelle et à un type de lieu de peuplement signifie qu'unité de production et unité de résidence coïncident et montrent l'efficacité des sociétés « rancheras » dans leur rôle de peuplement ou d'occupation du territoire.

Mais qu'en est-il de l'évolution du nombre de ranchos pendant notre période ?

Au niveau du pays tout entier (même si les sources utilisées comme la statistique de 1877 de la Secretaria de Fomento prêtent à discussion) le coefficient multiplicateur est de **3,30** entre 1877 et 1910 :

Tableau 33 – Le nombre de ranchos au Mexique

	1877	1900	1910
Ranchos	14 705	32 557 (X 2,2)	48 635

Source : González Navarro, Moisés, *Tenencia de la tierra y población agrícola (1877-1960)*, Historia Mexicana, vol. XI. p.69.

Pour l'Etat de Guanajuato ce coefficient est de 4,26 pour la même période.

Tableau 34 - Haciendas, ranchos et pueblos dans l'Etat de Guanajuato

Localités	1877	1900	1910
Haciendas	421	428	511
Ranchos	889	3 134 (x 3,5)	3 788 (3 999 selon Brading)
Pueblos	42	57	38

Source<sup>109</sup>

<sup>108</sup> Meyer, Jean. Haciendas y ranchos, peones y campesinos en el Porfiriat. Algunas falacias estadísticas, *Historia Mexicana*, XXXV. N° 3 1986, El Colegio de México.

<sup>109</sup> Guerra, Xavier, *Les statuts des localités -1854/1910. ib.* Chiffes obtenus à partir des Statistiques sociales du Porfiriat, pp.486-489.

Entre 1877 à 1910, le coefficient multiplicateur est de **4,26** pour les ranchos alors qu'il n'est que de **1,21** pour les haciendas.

Donc, comme le dit Cristina Cano Rodríguez <sup>110</sup> pas de « latifundismo del Porfiriato » dans l'Etat de Guanajuato ; les communautés territoriales indigènes sont rares et le modèle dominant et traditionnel semble-t-il c'est le rancho qui résulte d'une tendance générale à la fragmentation des grandes unités territoriales. La multiplication des « ranchos » signifie plus qu'une simple multiplication des points de population. Mais nous en venons toujours au problème de la notion de « rancho » : Ricardo Ávila et Alicia Vásquez <sup>111</sup> parlent ainsi des « ranchos et de leurs occupants » en signalant qu'ils augmentent considérablement tout au long du 19<sup>ème</sup> et surtout dans la seconde moitié de ce 19<sup>ème</sup> (au niveau national) en précisant qu'il y a apparition de « nouveaux rancheros » mais aussi consolidation des anciens rancheros qui accumulent les propriétés.

Que se passe-t-il au niveau du Bajío qui a souvent servi de zone de référence pour toute une série de monographies ? Depuis le 18<sup>ème</sup> siècle la présence de ranchos se confirme dans le Bajío (à leur origine on trouve ces terres concédées aux soldats de second rang - distinction entre ceux qui avaient combattu à pieds et ceux qui s'étaient battu à cheval). Mais dès le 19<sup>ème</sup> siècle et même avant, de nombreuses haciendas vont faire l'objet de fractionnements : l'endettement des propriétaires incite soit à vendre des parcelles soit à les mettre en location en se dégageant des risques inhérents à la production.

Dans la région du Bajío la crise de 1810 s'est prolongé jusqu'en 1840 et la relation privilégiée mines-agriculture s'effondre en provoquant la ruine d'un groupe important de propriétaires fonciers et le fractionnement des grandes propriétés<sup>112</sup>. A cela s'ajoute le système d'héritage qui est, selon certains, le principal mécanisme responsable de l'éclatement des haciendas. A la mort du propriétaire il y a inventaire des biens accumulés par le couple pendant sa vie de couple : la moitié des biens va

---

<sup>110</sup> Cano, Cristina, *Análisis histórico del desarrollo socio-económico de León y su región (1576-1910)*, Tesis, Universidad de Guanajuato, 1992.

<sup>111</sup> Vásquez, Alicia, *op.cit.*, pp.81-111.

<sup>112</sup> Cano, Cristina, *ibid.*

au conjoint survivant, le reste est partagé entre les différents autres héritiers. Le système est utilisé tout au long du 19<sup>ème</sup> siècle et explique en partie la dissolution des grandes fortunes des années 1850. Ce qui est nouveau c'est qu'à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle le fractionnement s'accélère et devient irréversible dans la mesure où les héritiers ne restent pas à la tête de leurs terres et les cèdent à des étrangers (voir ce que dit Brading à propos de la volatilité du marché de la terre avant le début du Porfiriat). Les parcelles sortent du patrimoine familial pour devenir des unités de production autonomes. On trouve là une explication plausible à l'augmentation du nombre de ranchos et/ou de propriétaires sans préjuger toutefois du mode d'exploitation des parcelles. Si l'on se réfère à l'Etat de Guanajuato et non plus seulement au Bajío, Mc Bride dénombre en 1910, 4533 propriétaires, ce qui le situe en 2<sup>ème</sup> position après l'Etat de Jalisco et avant l'Etat de Michoacán. Le « grand propriétaire du Porfiriat » n'est pas ici prédominant puisque l'absence de terres communes de tradition indigène et la prédominance du rancho comme résultat de la tendance générale à la fragmentation des grandes propriétés évitent que les grands domaines apparaissent. L'éclatement des exploitations a aussi touché les petits et moyens propriétaires en raison de la pression démographique, du système de l'héritage déjà signalé mais aussi de la pression de ces haciendas qui ont réussi à conserver leur pouvoir et l'on constate alors une évolution vers le fermage et le métayage et à l'extrême à la migration. Demeurent toutefois en place les haciendas qui règlent leurs dettes et surmontent les contraintes des lois d'héritage mais elles sont plus petites. Pour ce qui est de la zone de León les haciendas les mieux gérées demeurent : Otates, Santa Rosa et La Sandía mais Palote, Sauces, Pompa, Loza et La Joya sont fractionnées et divisées en sections (voir témoignage d'Antonio Ramírez à propos de l'hacienda de Loza). L'exemple symbole est celui de San Nicolás qui est divisé en 10 ranchos en 1894<sup>113</sup>. On constate de la même façon pendant le Porfiriat une diminution de la taille des propriétés. Les fractionnements sont fréquents : 177 opérations de vente entre 1881 et 1910<sup>114</sup>. Et le nombre de ranchos et/ou d'exploitations augmente. En 1921 le fractionnement de l'Hacienda de San Juan de Otates a lieu dans « un district (León) où la propriété rurale est sans doute la plus divisée » selon le « Boletín de la Camara

---

<sup>113</sup> Brading, David. A., *Haciendas y ranchos del Bajío – León 1700-1860*, Grijalbo, México, 1984, p.345.

<sup>114</sup> Díaz Polanco, Héctor, *Formación regional y burguesía agraria en México*, Era, México, 1982, p.42.

Agrícola Nacional de León » d'octobre 1921. Les exploitations étaient parfois, dès le début du siècle, de taille respectable : ainsi dès 1828 Cristina Cano signale l'existence de 56 ranchos dont 32 ont 148 hectares de superficie en moyenne<sup>115</sup>. Mais cela signifie-t-il que le nombre d'agriculteurs augmente ? Guerra<sup>116</sup> (qui parle de ces agriculteurs comme étant une minorité d'hacendados et une majorité de paysans aisés ou moyens) l'affirme au niveau de la fédération et le mouvement est parfois spectaculaire au cours des quinze dernières années du régime porfirien mais il avance que ce mouvement ne concerne pas la zone qui va de Jalisco à Querétaro en passant par le Bajío (le mouvement avait, semble-t-il, commencé beaucoup plus tôt dans les zones Ouest et Est où la terre était déjà partagée...). Peut-on alors conclure à la montée d'une classe de paysans « prospères » selon Guerra (confirmé par Brading ?) dès avant le Porfiriato mais qui est relancée dans la 2<sup>ème</sup> moitié du règne porfirien ? Mc Bride dans ses analyses limite l'importance des ranchos dans le paysage rural mexicain en faisant passer leur nombre de 33 000 en 1900 à 50 000 en 1910. L'émergence d'une classe moyenne aussi rachitique ne serait guère propice à une intégration du monde rural à un marché plus vaste de biens et de services.

#### 2.1.1.1.2. Une deuxième approche : l'analyse du nombre de propriétaires et des fractionnements

Tableau 35 – Haciendas, ranchos et propriétaires du municipio de León

Dates	Haciendas	Ranchos	Ranchos indépendants	Ranchos dépendants	Propriétaires
1863	31	228	49	179	
1881 (Fincas rústicas)					193
1881 (il s'agit de propriétés et de surfaces.)	25 ou si l'on décompose 31	62 seulement			
1882	33	134	70		Note <sup>117</sup>

<sup>115</sup> Cano, *op. cit.* pp.110-124.

<sup>116</sup> Guerra X., *Le Mexique de l'Ancien Régime à la Révolution*, L'Harmattan, Paris, 1985.p.473.

<sup>117</sup> 64 appartiennent aux haciendas.

Dates	Haciendas	Ranchos	Ranchos indépendants	Ranchos dépendants	Propriétaires
1888	31	140		Au moins 17	
1894					422 (SPF) <sup>118</sup>
1895	20	93 ?			412 (SPF)
1896					400 (SPF)
1896/97					387 (SPF)
1897/98	30	168			378 (SPF)
1898 (94)					390
1899	122 (H + R)				
1901/02					440 (SPF)
1902/03					433 (SPF)
1903	19	109			
1903/04					437 (SPF)
1904/05					447 (SPF)
1904	30	166			405 <sup>119</sup>
1905/06					442 (SPF)
1906/07					440 (SPF)
1907/08					452 (SPF)
1908 (1)	31	140			
1908 (2)	25	174			422 ou 488
1909	24 gros	40 gros			
1909/1910	28	168			510 (SPF)
1912	31	173			

Note : Leal recense dans son travail qui s'échelonne de 1910 à 1920, 209 exploitations (H et R) avec plusieurs dénominations « varios terrenos » appartenant à un même propriétaire et 24 exploitations qui sont partagées (« varios propietarios »).

<sup>118</sup> 390 comme en 1898 mais 422 pour SPF (Secretaria de Planeación y Finanzas)

<sup>119</sup> mais 442 pour (SPF)

Sources<sup>120</sup>

L'évolution du nombre de ranchos n'est pas aussi marquée que pour l'ensemble de l'Etat de Guanajuato ; l'augmentation entre 1884 et 1919 est de 25 %. Même si l'on doit prendre les chiffres disponibles avec précaution une analyse détaillée de l'étude réalisée par l'ingénieur Leal sur la période 1910-1920 nous permet de constater qu'en termes quantitatifs il y a peu de différence entre les ranchos considérés comme exploitations agricoles et les ranchos considérés comme des lieux de population selon une classification politico-administrative. (209 exploitations cadastrées contre 160 points de population détectés sur le cadastre et 192 dans la « División territorial de los Estados de la República Mexicana » de 1912).

---

<sup>120</sup> Romero, Guadalupe José, *Noticia para la historia del Obispado de Michoacán*, SMGE, México, 1862.

Pour 1881: *Fincas Rústicas*, dans *Giros mercantiles e establecimientos industriales*, AHML, León et *Noticia de las fanegas de sembradura que hay en las haciendas y ranchos de la municipalidad de León*, 20/12/1881, AHEG.

**Pour les autres dates** divers documents produits et échangés entre la municipalité de León et le gouvernement de l'Etat de Guanajuato, dont :

*Informe geográfico y estadístico*, Agosto 1882, AHEG.

*Apuntes para la estadística de la municipalidad de León*, El Pueblo Católico, León, Diciembre 1890, AHML.

*Informe enviado a la Sociedad Agrícola Mexicana relativo al valor de la propiedad rústica* (05/01/1898), AHEG. (Note 3 : Où l'on reconnaît que les chiffres sont approximatifs en l'absence d'un cadastre scientifique – 390 propriétaires dont 255 disposent de parcelles ne dépassant pas les 2 000 \$)

*División de la propiedad rústica del Estado* en Memoria del Gobierno del Estado, Guanajuato, 1895, AHEG, s/c.

*Informe de los trabajos ejecutados por la Sección de topografía en el presente mes*, León, Abril 30 de 1883, AHML, s/c.

González, Pedro, *Geografía local del estado de Guanajuato*, 1904, Guanajuato, Tip. de la Escuela Industrial militar JOG.

Anónimo (Ibarra ?), *Estudio historico-geográfico de la ciudad de León en el año de 1908*, Presidencia municipal, León, Enero 1910, AHML.

*División territorial de los Estados Unidos Mexicanos*, Secretaria de Fomento, México, 1913. (sur la base du recensement de 1910)

**S.P.F** A partir de 1894: AHEG: Fondo: **S**ecretaria de **P**laneación y **F**inanzas - Sección: Catastro e impuestos a la propiedad raíz.

Si on analyse les chiffres du nombre de propriétaires (source suivie) on constate une baisse du nombre de propriétaires entre 1894 et 1897/98 de 11,7 %, suivie d'une augmentation de 34,9 % entre 1897/98 et 1909/1910. Ceci est conforme à l'évolution générale signalée par Meyer qui constate une multiplication des petits propriétaires entre 1895 et 1910. Sur une période de 16 ans l'augmentation a été de 19,2 %.

Les données relatives aux « ranchos dependientes » sont incomplètes et il est difficile de fournir une définition précise de leur nature : sont-ils exploités en faire valoir direct ou donnés en fermage ou métayage ? Qu'en est-il alors du statut socio-économique de ceux qui les exploitent ? Les données éparses font apparaître 9 ranchos au moins dépendant de l'Hacienda de Otates en 1888 (il y en avait 12 en 1854 selon Rionda)<sup>121</sup>. Antonio Ramirez<sup>122</sup> rappelle que l'hacienda de Loza comportait 6 ranchos « dépendants » à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle qui appartiennent au propriétaire de l'hacienda qui ne comporte ni fermiers ni métayers. Il semblerait que ces ranchos « dépendants » des haciendas au 18<sup>ème</sup> ont eu tendance à se libérer et deviennent au 19<sup>ème</sup> des unités de production indépendantes. On peut avancer que ces ranchos ont d'abord été confiés en fermage ou métayage à des paysans travaillant pour l'hacienda, puis vendus par la suite, ce qui justifierait alors la diminution des chiffres constatée dans notre tableau. Pour ce qui est des plus importantes propriétés du municpe dont les superficies n'ont rien à voir avec celles des haciendas du Nord ou même de l'Etat d'Aguascalientes (voir références aux propriétés de la famille Rul chez Jésus Gómez Serrano, *Haciendas y ranchos de Aguascalientes*, Centro de Estudios Regionales, Aguascalientes, 1985) on constate une stabilité des surfaces entre 1882 et 1910.

Tableau 36 - Les grandes exploitations du municpe de León

Nom de la propriété	1882	1883	1899	1920 Leal
Santa Ana del Conde			8 678 ha	7 878 ha
La Sandía			6 236 ha	6 327 ha

<sup>121</sup> Rionda Arreguin, Isidro, *Haciendas de Guanajuato*, Ed. La Rana, Guanajuato, 2001, pp.169-172.

<sup>122</sup> Témoignage enregistré en juillet 1968, León.

Nom de la propriété	1882	1883	1899	1920 Leal
Santa Ana + La Sandia (même propriétaire)			<b>14 914 ha</b>	<b>14 205 ha</b>
Otates (San Juan de Otates)			<b>12 150 ha</b> dont 10 328 de cerril	<b>12 113 ha</b>
Santa Rosa	+ ou - <b>7 700 ha</b>		6 949 ha (159 736 \$ 1900)	<b>6 917 ha</b>
Lagunillas	4 096 ha	4 245 ha		
El Resplandor + Los Ramirez + El Mirasol	3 134 ha			3 268 ha
Corral de Piedra		<b>6 691 ha</b>		<b>1 548 ha</b>
El Sitio (de San Ignacio)		4 211 ha	4 680 ha	3 988 ha
La Joya			2 830 ha	300 ha
Duarte				5 184 ha
San Pedro del Monte (avec San Judas)	2 235 ha	Vaut 19 842 \$ en 1885	2 381 ha	2 128 ha
Cañada de Alfaro				2 926 ha
Los Angeles y la Mesa de Medina				1 417 ha
Mesa de la Virgen	1 602 ha	1 662 ha	1 824 ha	1 821 ha
Pompa		940 ha	940 ha	903 ha
El Palote		1 258 ha	1 258 ha	983 ha
San José de la Palma	<b>6 009 ha</b>	<b>5 847 ha</b>		384 ha
Rincon Grande		<b>3 727 ha</b>		498 ha
La Loza (de los Padres)		<sup>123</sup>		1 115 ha
Ibarrilla				2 514 ha
San José del Resplandor	796 ha			945 ha
Barbosa		1 855 ha	1 542 ha	1 403 ha
Cerro Gordo	1 772 ha	1 832 ha	1 885 ha	1 602 ha

Sources<sup>124</sup>


---

<sup>123</sup> Loza de los Padres estimée en 1891 à 69 986 \$.



Nos références aux statistiques fiscales sont rares car peu fiables. On constate en effet une étonnante stabilité de la valeur des propriétés agricoles tout au long de la période. Il n'en reste pas moins que les plus grosses exploitations sont toujours les mêmes de 1894 à 1899 et jusqu'en 1907/1908 : Santa Ana, Santa Rosa, La Sandía et Otates et La Loza, Santa Ana et La Sandía passant en 1899 sous le contrôle du même propriétaire Juan Velasco<sup>125</sup>.

Les plus grandes propriétés ne subissent pendant cette période que peu de changements ; si les surfaces des haciendas et des gros ranchos ont diminué c'est avant le Porfiriat même si l'on constate des réductions parfois très importantes de la superficie de certaines grosses exploitations comme San José de la Palma, Rincón Grande ou Corral de Piedra entre 1882 et 1920.

Selon Brading la concentration des propriétés s'est considérablement diluée entre 1712 et 1860 dans la région de León et des villes du Rincón : des 45 haciendas qu'il recense en 1712, 15 sont entre les mains de M. González del Pinal. Cette dilution (avant le Porfiriat) est à associer à une autre caractéristique notable de la gestion des terres agricoles qui est la volatilité : les achats et les ventes sont fréquents. San Juan de Abajo, San Cristobal, Los Sapos, Los Tanques changent 6 fois de propriétaires entre 1720 et 1860 ; Loza, Ibarilla et Potrero 7 fois.... En 1860 les familles Alcazar (Otates), Obregón (Santa Ana del Conde), Guerrero, Septien, Otero, Ibarguengoitia et Echeverria possèdent (seulement) entre 2 et 5 exploitations. Mais les nouveaux propriétaires du début du 20<sup>ème</sup> siècle continueront de détenir les propriétés les plus vastes et les plus fertiles en dehors des modes d'exploitation pos-

---

<sup>124</sup> Boleta para la Comisión Mexicana para la exposición universal de Paris de 1900, Grupo VII, Estadística agrícola, Distrito de León, 30/08/1899, AGN, Fondo Fomento, serie Exposiciones Extranjeras, caja 70, Exp. 3 (1904),

\* Statistiques fiscales (AHEG, Municipios, León) + Documents divers envoyés par les responsables municipaux ou reçus au niveau du gouvernement de l'Etat (AHML, AHEG):

Exemples :

\* 1883, Informe de los trabajos ejecutados por la Sección de Topografía de León (30/04/1883) (AHML);

\* Datos estadísticos contenidos en la Carta Catastral del Distrito de León, Estado de Guanajuato, formada por el Ing. Edmundo Leal en el año de 1920, León. Guanajuato.

\* Planes de las haciendas y ranchos del Ingeniero Víctor Barajas, León, AHEG, Municipios.

<sup>125</sup> Prontuario del impuesto predial, Fincas rústicas, 1894 et 1907/1908, Municipios, AHEG, s/c.

sibles. En 1920 la succession de Juan Velasco (originaire de Bilbao qui avait acquis Santa Ana en 1890 et épousé la propriétaire de La Sandía) possède toujours les 14 205 hectares de ces deux haciendas ; celle de Enrique T. Aranda possède un total de 10 557 hectares répartis sur 6 propriétés (dont Lagunillas et Cerro Gordo) ; celle de Luis Somano conserve Duarte avec ses 5 184 ha et Carlos Marcassuza possède Santa Rosa avec ses 7 023 ha de bonnes terres. On retrouve donc dans les données du début du 20<sup>ème</sup> siècle, pour ce qui est des grands propriétaires, des références aux « vieilles » familles mais aussi aux nouveaux riches (« advenedizos » souvent d'origine étrangère qui ont ceci en commun de se partager entre l'agriculture, le commerce et l'industrie naissante et, selon Manuel. M. Moreno, de spéculer : « En su política de puertas abiertas al gran capital, llegaron las familias Braniff a la región de San Francisco del Rincón y Purísima del Rincón, Ducoing a San Luis de la Paz; Marcassuza a Huanímaro; ...; los Pons en León, entre otras »<sup>126</sup>.

D'un côté on retrouve donc la trace des successeurs des entrepreneurs polyvalents qu'étaient Juan de Velasco, Ramón Alcázar, Enrique Aranda (propriétaire de la tannerie « La Peletera », procurador de los Ferrocarriles Nacionales de México et propriétaire de 220 caballerías de terres<sup>127</sup> et C.B. Obregón mais aussi la présence de Carlos Marcassuza qui contrôle l'une des plus belles haciendas « harineras » de l'Etat et qui assume lui aussi plusieurs fonctions en étant à la fois « beneficiador de metales » sur le mineral del Monte et propriétaire d'un nombre croissant de belles exploitations agricoles (Barrera Grande près de Guanajuato puis Tupataro près de Pénjamo, Santa Ana Mancera, San Martin et Zurumuato dans la Michoacán et enfin l'Hacienda de Santa Rosa à l'ouest de León). L'investissement réalisé dans le secteur de l'agriculture (Santa Rosa qui couvre 7 000 hectares de terres fertiles et qui possède en outre une minoterie bien équipée) génère des revenus non négligeables. Une estimation faite par les généalogistes de la famille Marcassuza donne jusqu'à 75 000 pesos de revenus annuels obtenus par l'exploitation de l'hacienda de Santa Rosa.

Si certains anciens propriétaires d'haciendas ont pu résister aux pressions du fractionnement (peu de variation de superficie entre 1881/82 et 1910) on voit apparaître à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle, dans le Bajío un moment où on légifère sur les terres en

---

<sup>126</sup> Moreno M. Manuel, *Historia de la Revolución en Guanajuato*, Talleres gráficos de la Nación, México, 1977, p.28.

<sup>127</sup> Cornyn, Juan Humberto, *Díaz y México* » T.II, Imprenta Lacaud, México, 1910.

friche ce que Molina Enríquez qualifie de « nuevos señores criollos » qui s'intéressent de près à la possession de grands domaines (le capital commercial s'intéresse de nouveau au capital terrien). Mais la recherche de complémentarité entre agriculture et industrie et commerce n'est pas à sens unique et si l'on achète, on vend aussi des parcelles afin d'obtenir des ressources supplémentaires pour investir dans le secteur industriel naissant sur les traces de l'artisanat traditionnel de la région de León<sup>128</sup>. Pour ce qui est des fractionnements dans la zone de León on peut se poser la question de leur ampleur pendant la période. Le cadastre dressé par l'ingénieur Leal en 1920 énumère 189 « domaines » (predios) : certains de ces domaines sont des fractions d'haciendas ou de ranchos et signalés comme tels : il en est ainsi de La Loza, de Corral de Piedra, de Rincón Grande, de San Nicolas, de San Pedro del Monte, de El Guiche, de Jerez, de Los Sauces, de El Potrero, Hacienda Arriba, Santa Lucía, El Resplandor, Cerro Gordo, Pompa, Purísima de Jerez. Au total 42 fractions signalées. Or les fractionnements d'haciendas sont déjà signalés par Brading et il n'y a pas d'accroissement brutal du nombre de propriétaires - voir tableau général avec baisse en fin de période. Brading signale ainsi l'exemple de San Nicolás qui est divisé en 10 ranchos en 1894 et le témoignage d'Antonio Ramírez parle du fractionnement complet de l'Hacienda de la Loza en 1907/1908. A ces fractionnements mis en évidence par Leal il faut ajouter les « domaines » qui représentent au total 9 048 ha et répartis entre « varios propietarios ». En 1894 53 % des propriétés agricoles sont des petites ou très petites surfaces; les grands domaines sont rares (4 propriétés dépassant les 100 000 \$)<sup>129</sup>, ce qui laisse une place relativement importante aux exploitations de taille moyenne et confirmerait les dires de Brading à propos de la définition du « rancho » et du « ranchero ». La proportion des petites ou très petites exploitations est bien plus importante dans les autres municipes de nos zones d'études que ce soit à l'ouest ou à l'est (à l'exception du municipe de Piedra Gorda).

Au delà du problème de la propriété des terres se pose celui de leurs modes d'exploitation et donc celui de l'importance des fermiers et des métayers dans la

---

<sup>128</sup> Blanco, Mónica à propos de Torres Esquivel Obregón, *Estudios de Historia Moderna y contemporánea de México*, N° 36 Julio Diciembre 2008, México, p.171.

<sup>129</sup> *Informe enviado a la Sociedad Agrícola Mexicana relativo al valor de la propiedad rústica (05/01/1898)* – Données reprises intégralement dans le rapport du gouverneur Joaquín Obregón González pour 1894, AHEG.

zone de León. Pour Brading la désintégration des haciendas n'est pas évidente. Les propriétaires ont, dès avant le Porfiriat, déjà abandonné le travail direct de leurs terres et avaient loué leurs terres ou les avaient donné en métayage en gardant l'exploitation directe des terres les plus riches (irriguées) pour des productions destinées au marché (le blé en général). Dans le Bajío le fermage a remplacé dès avant le Porfiriat le métayage en raison d'un marché en expansion (les loueurs pouvant payer en monnaie) et d'une augmentation de l'offre de main d'œuvre, les haciendas n'ayant plus tellement besoin de la participation saisonnière des métayers aux récoltes. Un témoignage de 1910<sup>130</sup> signale toutefois que presque tout le maïs produit sur les terres des haciendas est le fait de métayers qui reçoivent entre le tiers et la moitié de la récolte tout en participant comme journaliers aux récoltes des haciendas (récoltes décalées). On voit là les quelques avantages pour un grand propriétaire de donner ses terres en métayage. Mais l'absence de données chiffrées sur l'importance des « medieros » (cela nous renvoie au problème des « ranchos dependientes ») rend difficile toute interprétation sur la « démocratisation » de la tenure des terres avec une éventuelle amélioration des conditions de vie d'une frange de la population».

Quant à l'évolution réelle du statut et des conditions de vie des métayers on doit constater la diversité des analyses régionales montrant la palette des situations : on citera en référence la polémique relative à la situation économique des métayers lancée par J. Bazant<sup>131</sup> et le constat d'une détérioration de leur statut signalé par F. Katz<sup>132</sup> sans oublier l'analyse des contrats de métayage faite par Colin<sup>133</sup>; un document<sup>134</sup> daté de 1882 émis par le propriétaire de Santa Ana del Conde nous donne un indice du revenu des métayers : en effet, à cette date et pour la production de maïs, 34 métayers se partagent un bénéfice de 4 609 \$ soit un revenu de 136 \$ par métayer.

---

<sup>130</sup> Ernesto Pérez, résidant à La Sandía.

<sup>131</sup> Bazant, Jean, Peones, arrendatarios y aparceros. 1868-1904, *Historia Mexicana* 24 (1), pp.94-121.

<sup>132</sup> Katz, Frederick, *La servidumbre agraria en México en la época porfirista*, Ed. Era, México, 1980, pp.25-26.

<sup>133</sup> Colin, Jean Philippe, *Figures du métayage, Etude comparée de contrats agraires au Mexique*, IRD Editions, Paris, 2003, pp.60-76.

<sup>134</sup> *Informes y documentos relativos a comercio interior y exterior, Agricultura e industrias*, N° 17, Noviembre 1886, México.

Pour ce qui est de la participation au marché le mediero transfère à son propriétaire une part (la moitié ou le tiers) de sa production qui n'est donc pas destinée à l'auto consommation et donc destinée au moins en partie au marché (sauf si on a une importante population de peones payés en nature plutôt qu'en numéraire).

Les stratégies offertes aux grands propriétaires, au delà du faire-valoir direct reposent sur les avantages et les inconvénients respectifs du métayage et du fermage. Les apports de Brading et de Colin sont ici essentiels même si J.Meyer signale que l'étude du métayage au Mexique reste à faire. Brading avance qu'en raison d'une offre de main d'œuvre importante liée à la pression démographique la rémunération monétaire du travail reste constante au 19<sup>ème</sup> siècle, ce qui pousse les propriétaires à donner leurs terres en métayage en ayant alors l'assurance de recevoir la moitié de la récolte d'un maïs dont les prix augmentent régulièrement. Et cela sans avoir à investir.

Sur le municipe de León nous disposons de deux témoignages à ce propos : celui d'Antonio Ramirez (Hacienda de la Loza ) qui signale les premières ventes de terres en 1907, puis le fractionnement complet de l'hacienda en 1908 et l'absence avant cela de fermiers et de métayers.

Celui de Mercurio Cruz de l'Hacienda de Duarte où les métayers étaient plus nombreux que les fermiers mais pas sans fournir de chiffres ni de dates. La seule donnée quantitative relative à l'existence de métayers figure dans un « padrón » datant de 1888<sup>135</sup>. On y présente 122 points de données sur 177 lieux répertoriés et 29 points d'une population ciblée dotés de renseignements utilisables pour un total de 2185 hommes sur un total de 6712 hommes recensés. L'étude comporte parfois des erreurs de dénomination entre haciendas et ranchos. Les données disponibles semblent fiables même si l'un des objectifs du recensement est aussi de détecter ou de signaler les gens honnêtes et évidemment ceux qui ne le sont pas.

Ceci dit, on décompte 127 métayers dans l'ensemble de population active rurale c'est à dire 6,5 % du total. Mais l'on sait la possible confusion, récurrente, entre « agricultor », « labrador » et « mediero », tous travaillant la terre sans forcément la posséder.

---

<sup>135</sup> *Censo – Respuesta à una circular N° 1305 del 8 de mayo 1888*), AHML, s/c.

On compte en particulier 42 medieros dans le rancho El Resplendor, 25 à San Pedro del Monte, 34 à Santa Ana del Conde mais dans un rancho dépendant et 15 dans le rancho de Barretos.

Les études sérieuses sur les métayers et les fermiers sont rares en raison de l'absence de données chiffrées fiables et de la méfiance des gros propriétaires à déclarer leur situation réelle.

L'analyse de l'évolution sous divers angles des structures agraires dans le municipale de León n'aboutit guère sur un constat définitif.

On pourrait conclure au développement relativement lent du nombre et du poids des petits propriétaires, des fermiers et des métayers dans la population active (voir chapitre antérieur) même si le problème du dénombrement des diverses catégories que nous avons évoqué relativise notre analyse. Mais le maintien et le développement même du système de l'hacienda n'était pas fait pour stimuler le développement d'un vaste marché intérieur destiné à une population chaque fois plus importante en termes de pouvoir d'achat. Certains diront au contraire que l'utilisation d'une vaste main d'œuvre sous payée et son attachement à l'exploitation limitait la taille d'un marché intérieur destiné alors à des couches restreintes de la population. Mais nos calculs relativisent cette approche pour la zone de León et nous permettent d'estimer la population vivant en haciendas à 31 % de la population rurale (Données combinées de la réponse à la circulaire du N° 1305 du 8 mai 1888 de la Secretaria de Fomento y Colonización et de l'Informe de Muñoz Ledo de 1881).

De plus, si le nombre des paysans « intermédiaires » augmente encore faudrait-il que la richesse créée, la production, augmente elle aussi de telle façon qu'une éventuelle autre répartition de cette richesse leur soit favorable et participe à leur intégration à un marché national de produits de plus en plus diversifiés. Ce n'est qu'à cette condition que la modernisation de certaines haciendas et la multiplication des ranchos « indépendants » pouvaient déboucher sur une intégration plus grande de la population à un marché plus étendu.

### 2.1.1.2. Le municipio de San Francisco del Rincón

#### 2.1.1.2.1. Evolution du nombre d'haciendas et de ranchos

Tableau 37 – Haciendas et ranchos du municipio de San Francisco

Année	Haciendas	Ranchos	Total	Source
1877	7			
1881	9 dont San Cristobal, Sauz de Armenta, San Isidro et San Lorenzo del Lobo les plus peuplées)	58	67	Note <sup>136</sup>
1880	10	45	55	Note <sup>137</sup>
1881	10	50	60	Note <sup>138</sup>
1887	9	57	66	Note <sup>139</sup>
1889	Hacienda de Sauz de Armenta à démantèlement			Note <sup>140</sup>
1890	9	59	68	Note <sup>141</sup>
1899	7 haciendas de campo	45	52	Note <sup>142</sup>
1899	10 hacendados			Note <sup>143</sup>

<sup>136</sup> Memoria leída por el C. Gobernador del estado libre y soberano de Guanajuato Lic. Manuel Muñoz Ledo, 09/1882. (repris par García Cubas – Diccionario – 1890).

<sup>137</sup> Noticia que manifiesta el N° de habitantes ..... , AHEG - JP.TIE. HYR. C1 Exp. 26, 1880.

<sup>138</sup> Datos de la División territorial..... de la municipalidad de San Francisco del Rincón y su partido, Circular 3.0 Junio 1881, Secretaria de Fomento, México.

<sup>139</sup> Correspondencia, Octubre 1887, AHMSFR.

<sup>140</sup> El Pueblo Católico, León, Diciembre 1889

<sup>141</sup> Velasco .ibid, p.228. et García Cubas, ibid.

<sup>142</sup> Comisión Mexicana para la exposición de Paris.....ibid.

<sup>143</sup> Figueroa Domenech, Guía descriptiva de la República Mexicana. T.2, 1899, México.

Année	Haciendas	Ranchos	Total	Source
1900	13 propriétés de + de 10 000 \$ 2 de + de 100 000 \$ (Peñuelas et San Cristobal)			Note <sup>144</sup>
1901	On compte dans le municpe 4 « principaux » propriétaires et 1 fermier important....			Note <sup>145</sup>
1903	8	62		AERM
1904 (?)	5 (Démantèlement ?)	60	65	Note <sup>146</sup>
1905	5 propriétaires d'haciendas dont 3 résident à León, 1 à Guadalajara et le dernier à San Francisco del Rincón			Note <sup>147</sup>
1912	6	84	90	Note <sup>148</sup>

Les ranchos, agglomérations, sont parfois aussi peuplés ou plus peuplés que les haciendas : ainsi Mezquitillo, Columpio, San Ignacio, San Roque de Torres dépassent, dans les années 1900, les 400 habitants ; 15 ranchos sur 60 dépassent les 200 habitants. Déjà en 1881 la taille moyenne du rancho est de 163 habitants.

La correspondance entre le rancho-exploitation et le rancho-lieu de peuplement ne semble pas pouvoir être maintenue dans le cas de ce municpe. Ceci semble confirmé par l'analyse de la taille des exploitations à partir des valeurs fiscales (1894/1898) (Données reprises par l' « *Informe enviado a la Sociedad Agrícola Mexicana relativo al valor de la propiedad rústica* » (05/01/1898) et figurant dans le rapport du gouverneur Joaquin Obregón González pour 1894).

---

<sup>144</sup> AHML, s/c.

<sup>145</sup> AHML, s/c.

<sup>146</sup> Pedro González, *Geografía, ibid*, p.281.

<sup>147</sup> Holms P.G. et Southworth J.R.,(ed.) *El Directorio oficial minero de México. Las minas de México y Directorio minero de México. Historia, Ecología antigua, Minería y descripción general de las propiedades mineras de la República Mexicana*, México, 1908.

<sup>148</sup> *División territorial de los EUM*, Secretaria de Fomento, Colonización e industria, *ibid*.



Sur la base de ce document qui fournit selon les rapporteurs des renseignements approximatifs en l'absence d'un cadastre scientifique de l'Etat on peut avancer les constats suivants :

Tableau 38 – Un municipio de très petites exploitations

Prédominance des très petites exploitations (de 250 à 1 000 pesos)	130 sur 184 soit <b>70,6 %</b>
A titre comparatif pour LEÓN	<b>53 %</b>

85 % des exploitations valent moins de 3 000 pesos. (pour 73 % pour le municipio de León). Si l'on avance une fourchette de 5 000 à 25 000 pesos pour cerner les moyennes exploitations on obtient 11 propriétés sur un total de 184 soit un % de 5,9 %, comparé aux 15,9 % du municipio de León.

L'éventail des propriétés analysées par l'Informe de 1898 signalé plus haut fait apparaître 6 haciendas « relativement » importantes (et 3 en termes d'estimation fiscale) en termes de superficies totales dans la mesure où elles dépassent les 2 000 hectares. Mais si l'on tient compte de la nature de leurs terres, les surfaces cultivables sont bien faibles :

Tableau 39 – Les principales haciendas du municipio de San Francisco

Propriété	Superficie totale	% de terres accidentées (« Monte »)	Surfaces cultivables (et rentables ?)
Hda de <b>Peñuelas</b> (108 531 \$)	4 382 ha	57 %	1 850 ha
Hda de <b>San Cristobal</b> (101 432 \$)	3 937 ha	78 %	855 ha
Hda de <b>Sauz de Armenta</b> (98 514	6 664 ha	51 %	3 268 ha
Hda de <b>Santiago</b>	3 372 ha	90 %	370 ha
Hda de <b>San Lorenzo del Lobo</b> <sup>150</sup>	2 338 ha	65 %	812 ha
Hacienda <b>El Terrero</b>	2 316 ha	18 % Exception	1 889 ha mais faible valeur fiscale

<sup>149</sup> la valeur fiscale de Sauz de Armenta va baisser à 66 658 \$ à la suite de son fractionnement à la fin du siècle.

<sup>150</sup> Cette même hacienda mesurait 2 310 hectares en 1865 mais seuls 534 hectares étaient consacrés à la culture du maïs, des haricots, de l'orge et des pois.

A cette relative étroitesse des 6 principales propriétés agricoles il faut ajouter la rareté des terres irriguées : leur part va de 3 % à 12,4 % de la superficie totale du domaine et ne dépasse jamais quelques centaines d'hectares.

On peut en déduire la faiblesse de la grande exploitation et même de la moyenne exploitation, à la fin du 19<sup>ème</sup>. Sur 52 propriétés citées 31 ont moins de 200 hectares, mais si l'on suit Jean Meyer<sup>151</sup> on pourrait envisager l'existence de 23 rancheros sur le municpe de San Francisco del Rincón (surfaces de 200 à 1 000 hectares).

Dans le même sens l'analyse des superficies semées en maïs, en blé, haricot et pois chiches<sup>152</sup> peut nous permettre de détecter un noyau de rancheros relativement prospères. On peut approcher l'état des diverses propriétés productives du municpe en analysant les diverses surfaces ensemencées : 10 haciendas dont certaines improductives et 14 ranchos sont étudiées dans leurs potentiels de production.

Au-delà des problèmes de conversion des fanegas ou de « cargos de sembradura » en hectares on constate que certains ranchos mettent en culture des surfaces qui approchent et dépassent parfois les 200 hectares (de terres ensemencées) en se consacrant essentiellement à la production de maïs et très accessoirement à la production de blé et de pois chiches. Ce qu'il est intéressant de constater et qui nuance ce que nous avons auparavant signalé à propos de la correspondance rancho-exploitation et rancho-lieu de peuplement, c'est que parmi les 12 ranchos les plus peuplés au début des années 1880 on retrouve 7 des ranchos considérés comme les plus productifs en termes de surfaces ensemencées (sur un total de 14 ranchos significatifs figurant sur la liste).

Cette situation en 1899 (ou un peu avant – voir note) est-elle confirmée par l'évolution statistique du nombre de ranchos et de propriétaires déclarés ? y-aurait-il ici un fractionnement des terres au profit de petits et moyens propriétaires comme ce fut le cas du démantèlement de l'hacienda de Sauz de Armenta à partir de 1889 ? Les données dont nous disposons ne suffisent pas à avancer une répartition plus équitable des terres et éventuellement des fruits de leur travail.

---

<sup>151</sup> Jean Meyer, *op.cit.*p.482.

<sup>152</sup> Noticia de las fanegas de sembradura... ,Ayuntamiento de SF del Rincón, 1881, AHMSFR. s/c.

Pour ce qui est des plus grandes exploitations on constate une stabilité de leur valeur fiscale entre 1896 et 1910 et une pérennité de leurs structures (mêmes propriétaires pour San Cristobal et Peñuelas); la seule exception étant celle de Sauz de Armenta dont la plus grosse fraction ne vaut plus en 1910 que 33 983 \$ en étant passé entre les mains de Ibáñez y Cia pour appartenir enfin, pour la plus grande part, à Hilarion Torres.

#### 2.1.1.2.2. Evolution du nombre de propriétaires (pour le fisc)

Tableau 40 - Propriétaires pour l'administration fiscale

1881	85 (Fincas rústicas)	Informe Muñoz Ledo, <i>ibid.</i>
1889	126	Secretaria de Planeación y finanzas – <i>Catastro e Impuestos a la propiedad raíz</i> - AHEG
1894	184 dont 70 % de très petits propriétaires	<i>División de la propiedad rústica del estado en « Memoria del gobierno del estado de Guanajuato»</i> - 1895
1895	188	Secretaria de Planeación. .... <i>Catastro</i> AHEG
1896	182	id
1896/97	181	id
1898/99	187	id
1899/1900	203	id
1900/1901	215	id
1901/1902	202	id
1902/1903	226	id
1903/1904	239	id
1904 (?)	214	Pedro González, <i>Geografía local .ibid.</i>
1904/1905	248	Secretaria de Planeación y finanzas - <i>Catastro</i>
1905/1906	281	id
1906/1907	274	id
1907/1908	270	id
1908/1909	305	id
1909/1910	323	id

L'évolution du nombre de propriétaires déclarés au cours des années 80 est incertaine, le rapport de Muñoz Ledo de 1881 étant sans doute sous-estimé.

Après une augmentation sensible du nombre de propriétaires de 1889 à 1894 on constate une stagnation du nombre de contribuables déclarés au fisc autour des 180 propriétaires puis une augmentation continue de leur nombre de 1899 à 1910 (+ 60 %)

La relation entre la valeur fiscale des propriétés agricoles, leur superficie et la nature des terres est difficile à saisir sans indication de la méthode utilisée par les autorités politiques pour déterminer cette valeur fiscale.

### **2.1.1.3. Le municipio de Purísima del Rincón**

#### **2.1.1.3.1. Haciendas et Ranchos**

Tableau 41 – Haciendas y ranchos de Purísima

Dates	Haciendas	Ranchos	Source
1881 (1883)		11 ranchos dépendent de Jalpa (voir liste)	<sup>153</sup>
1890	3	25	García Cubas Dicc. 1890. ib.
1890	3	26 indépendants sans doute	Velasco, ib.
1903	3	31	AERM, 1903
1904	3	39 (11 de + de 300 hab.)	González, Pedro, ib.
1910	3	43	
1912	3	43 (12 de + de 300 hab.)	

Sources<sup>154</sup>

<sup>153</sup> 1881: Jalpa: 11 ranchos dépendent de l'hacienda de Jalpa: Calicanto, Tepetate, Huinduri, Tinaja, Guadalupe, San Andrés, San Ángel, Tecolote, San Juanico, Laurel, Estancia. Certains sont consacrés à l'élevage selon le témoignage de Jesús Rojas Mena dont le père a été majordome à l'hacienda de 1895 à 1910: San Andrés, Guadalupe, Estancia. Un indice qui nous incite à croire qu'ils sont intégrés à l'hacienda est que l'on ne les retrouve pas dans le Prontuario de Fincas rústicas de la Receptoría de Rentas de 1894. Ceci est confirmé par le fait que ces ranchos ne figurent pas dans la liste des ranchos alors que l'on lit dans la rubrique « Haciendas »: « Jalpa y ranchos anexos » dans un document de 1883.

<sup>154</sup> Censo de la municipalidad de Purísima del Rincón según padrones de octubre de 1883, AHML. s/c.

Tableau 42 - Propriétaires-contribuables de Purísima

Dates	Nombre de contribuables (Numero de causantes)
1881	19 (Fincas rústicas) – pas de sens (découpées en fractions)
1894	77 Prontuario Fincas Rústicas, Fractionnement important, 2 grosses propriétés
1895	76
1896	74
1897	72
1898	72 ou 78
1899	73
1900	70
1901	68
1902	68
1903	76
1904	74
1905	78
1906	79
1907	86
1908	98
1909	92
1910	88

Sources<sup>155</sup>

Figure 1 – Contribuables fonciers (propriétés rurales)

Après une phase de stabilité du nombre de propriétaires déclarés on constate une augmentation de leur nombre à partir de 1902. Cela cadre en partie avec l'augmentation du nombre de ranchos constatée après 1890.

<sup>155</sup> Prontuario del impuesto predial, Municipios, Varios años, AHEG.

**2.1.1.3.2. La répartition de la propriété**

Les haciendas: le paysage est dominé par deux propriétés d'importance: Jalpa de Cánovas et Cañada de Negros, qui ont entretenu dès le 18<sup>ème</sup> siècle des relations étroites.

**1/ La valeur fiscale déclarée<sup>156</sup> ou approximativement calculée par les autorités<sup>157</sup>**

Tableau 43 - Approche fiscale de la la valeur des haciendas de Purísima del Rincon

Dates	Valeur totale	Hda de Jalpa	Hda de Cañada de Negros	Hda de Tanques	Autres exploitations
1871	322 690 \$				
1875	374 723 \$				
1877		287 348 \$ (A)			
1877		341 912 \$ (B)			
1894	588 597 \$	303 551 \$ (A)	172 188 \$	42 268 \$	Reste donc une valeur globale de 70 590 \$ pour les autres propriétés
1895		331 539 \$ (A)	144 400 \$		
1898	588 597 \$	320 000 \$ (A)	158 000 \$		
1899	542 496 \$	331 539 \$ (A)	172 188 \$	38 769 \$	
1901	488 477 \$	311 639 \$ (A)	138 147 \$	38 793 \$	
1904		311 639 \$ (A)	138 567 \$		
1905 à 1910		400 956 \$ (A)	49 541 \$		

On constate aisément une stabilité passive des estimations de la valeur des grosses propriétés (et de la valeur totale de la propriété agricole du municipe); la seule véritable révision de ces valeurs a lieu en 1905 avec une réévaluation de la valeur de Jalpa et semble-t-il le fractionnement de Cañada de Negros.

---

<sup>156</sup> (B = Manuel Canovas. *ibid.*)

<sup>157</sup> (A= Prontuario del impuesto predial)

**2/ La répartition des exploitations selon les superficies exploitées ou non.**

Le municipe de P. del R. est dominé par 2 « grandes » propriétés, une propriété moyenne et une majorité de très petites exploitations.

Tableau 44 – Surfaces totales et surfaces exploitées

Dates	Hda de Jalpa Total	Hda de Jalpa Cultivé Blé Mais	Hda de Cañada de Negros Total	Hda de Cañada de Negros Cultivé Blé Mais	Hda de Tanques Total	les petites exploitations
1679	45 046 ha					
1714	54 165 ha					
1877	14 841 ha	6 148 ha				
1894	10 955 ha	5 186 ha	7 318 ha	2780 ha		75 % des propriétaires
1899	10 953 ha	5 177 ha	3 740 ha	1 740 ha	1403 ha	
1900	32 126 ha (83 lotes)					

Source<sup>158</sup>

Pour ce qui est des deux grandes exploitations qui dominent le municipe et sans doute, en termes d'efficacité, l'ensemble de la région ouest, on constate, si on se réfère aux origines de la propriété, la décadence de Jalpa, puis la réduction des surfaces contrôlées par les propriétaires de Cañada de Negros jusqu'en 1904 (et même après si on se réfère à la valeur des terres).

Avant 1877, Manuel Cánovas avait acheté et vendu des terres à la périphérie de son hacienda : achat d'une partie de Cañada de Negros en 1871 (José Guadalupe Ibarguengoitia), fractionnement de certaines terres de Jalpa et vente de 2 562 ha à Marcos Orozco. Après 1882, l'héritière de Cánovas donne à ses demi-sœurs, les

<sup>158</sup> - *Hacienda Jalpa de Cánovas*, Fundación Jalpa, México, Diciembre 2006.

- *Memoria de Joaquín Obregón González*, *ibid.*

- Déclaration de Manuel Cánovas en « *Estadística de la República Mexicana, Estado que guardan la agricultura, industria, minería y comercio, Respuesta a las circulares de 1° de agosto de 1877* », Tomo III, México, 1880.

- Comisión ....*op.cit.*

filles de Monterde et Cavallos, l'hacienda de Cañada de Negros, ce qui explique encore bien plus tard les liens particuliers qui unissent ces deux latifundios<sup>159</sup>.

Sur un autre registre on constate une baisse importante des espaces cultivés entre 1894 et 1899 sans explication autre que l'absence de références suivies des estimations et des méthodes d'évaluation et l'existence d'un grand nombre de petites exploitations dont on ne sait pas s'il s'agit de petites propriétés ou de parcelles données en fermage ou en métayage.

On notera en outre la disparition de cette volatilité dont parlait Brading pour la période antérieure à 1850 et la stabilité de la grande propriété à la fin du 19<sup>ème</sup> et début du 20<sup>ème</sup> siècle :

Jalpa est entre les mains de la « fille » de Cánovas (Guadalupe) de 1894 (1882 en fait) à 1910 avec son mari Oscar Braniff (1900);

Cañada de Negros est détenue par Acorcha Ruiz J. puis "Acorcha Ruiz Hijas" jusqu'en 1910.

L'Hacienda de Tanques appartient à Dolores Septien de Torres puis à Juan Torres Septien de 1901 à 1910.

Un 4<sup>ème</sup> propriétaire « important » est Jesús Muñoz qui contrôle plusieurs ranchos.

Derrière ces chiffres disparates et parfois difficiles à croire il y a une réalité plus précise d'un paysage dominé par deux « importantes » propriétés entourées par un grand nombre de très petites exploitations : en 1881 selon un recensement local on trouve dans la catégorie des ranchos la localisation de 74 propriétaires dans la rubrique « Professions » à côté de 616 « jornaleros » ; de la même façon en 1894 le « prontuario » énumère 77 noms de propriétaires dont certains détiennent « divers terrains » (25) et les ranchos sont déjà fractionnés même si les parcelles appartiennent aux membres d'une même famille : il en est ainsi pour l'hacienda de Tanques qui compte 3 fractions ; Potrerillos (5) ; Palenque (6) ; San Bernardo (6 dont 2 à la famille Márquez) ; Guanajuatito (4) ; San Antonio (4) ; Carrizo de Rubios (2 à la famille González) ; Ranchito (2) ; Descubridora (5) ; San José el Alto (4 dont 3 aux Valades). En transposant ces données sur les surfaces répertoriées en 1899 on aboutit à la conclusion que sur les 78 propriétaires de l'époque 42 comptent moins de

---

<sup>159</sup> Fundación Jalpa, México, *ibid.*



100 ha, la moyenne approchée pour les propriétés autres que les 2 grosses haciendas étant de 52 ha pour 47 exploitations.

Ceci est confirmé par le rapport envoyé en 1898 à la Société Agricole Mexicaine<sup>160</sup>, où l'on constate que 75 % des propriétés valent moins de 1 000 \$ (250-1000 \$), alors que les chiffres pour San Francisco sont de 70 %, pour León de 53,3 % et pour Piedra Gorda de 35 %.

#### 2.1.1.4. Le municipio de Piedragorda

##### 2.1.1.4.1. Haciendas et ranchos

Tableau 45 – Haciendas et ranchos du municipio de Piedragorda

Dates	Haciendas	Ranchos
1862	8	41 ranchos dépendants et 6 ranchos indépendants <sup>161</sup>
1879	11	67 dont la majorité est rattachée aux haciendas <sup>162</sup>
1887	9 (6 de campo, 3 de ganado)	26 (indépendants ?), 13 de campo et 13 de ganado
1890	9	73 (García Cubas) <sup>163</sup>
1899		72 exploitations recensées (H + R)
1901	8 gros propriétaires (dont 1 fermier)	
1903	12	9 (AERM)
1904	9	

On constate la stabilité du nombre d'haciendas qu'il faut nuancer lorsque l'on sait le problème de la classification des propriétés ou points de population par les fonctionnaires municipaux ou du département. Les données relatives aux ranchos dépendants et aux ranchos indépendants sont fragmentaires et ne nous permettent aucune conclusion à leur propos.

<sup>160</sup> Informe enviado a la Sociedad Agrícola Mexicana relativo al valor de la propiedad rústica, 05/01/1898.

<sup>161</sup> Romero Guadalupe, *ibid*, pp.195-196.

<sup>162</sup> Nota al Jefe Político del Departamento de León, 03/12/1879, AHEG JPTIE-HYR, C.1.Exp.25, 1879.

<sup>163</sup> García Cubas, *ibid*.

#### 2.1.1.4.2. Contribuables terriens ("Causantes")

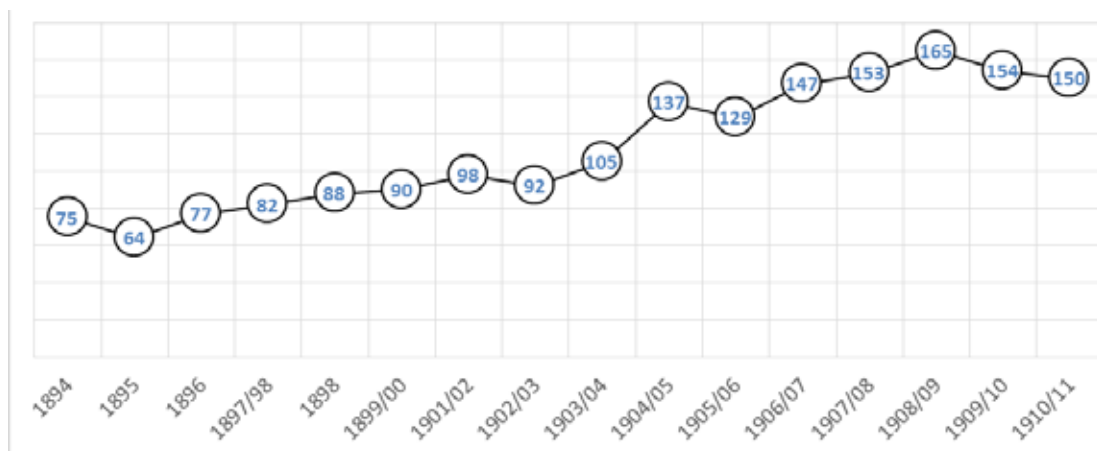


Figure 2 – Propriétaires terriens (« Causantes »)

Source : Prontuario del impuesto predial, Municipios, AHEG.

On constate une croissance régulière du nombre de contribuables sur propriétés rurales : ce nombre est multiplié par 2 en 16 ans avec une accélération du mouvement dans les années 1902/1904. Les fractionnements sont notés dans les inventaires disponibles. Dès 1894, l'hacienda d'Atotonilquillo comporte 4 fractions dont la 4<sup>ème</sup> changera de nom en 1902 (Mariscal). En 1899 les parcelles fractionnées inventoriées concernent Adjuntas (4), Coloradas (2), Casas blancas (2), El Venado (6), El Carro (3). En 1903/04 : les propriétés découpées sont nombreuses : Casas Blancas (fractionnée depuis 1900)(4 parcelles), Jagüey de Gutiérrez, Tabaco (3 parcelles), El Venado (depuis 1899)(10 parcelles), Adjuntas (3), Vado de Jorge (4), La Ladera (11), Pastita (9), Tabaco.

En 1907/08 on constate l'apparition dans les statistiques fiscales de l'Hacienda de La Quesera (pourtant déjà signalée par Pedro González en 1904)

#### 2.1.1.4.3. Valeurs fiscales et concentration des terres

En 1894, 26 propriétés sur 74 valent moins de 1 000 \$, soit 35 % du total ce qui est peu par rapport au reste de la zone Ouest. A cette date on peut avancer l'existence de propriétés relativement prospères et relativement nombreuses.

Mais nous savons que des fractionnements auront lieu dans les années qui suivent <sup>164</sup>.

<sup>164</sup> División de la propiedad rústica del Estado, en Memoria del Gobierno del Estado de Guanajuato, 1895.

En 1899, 28 propriétés valent moins de 1 000 \$. La valeur totale de la propriété rurale s'élève à 775 405 \$ mais sans l'Hacienda de la Concepción qui ne figure pas dans l'inventaire dressé par la « Comisión... ». Les neuf plus importantes exploitations représentent un total en valeur de 594 732 \$. Il existerait alors entre les deux extrêmes, des exploitations (dépendantes ou indépendantes, en faire valoir direct ou louées ou confiées à des métayers) d'une surface moyenne de 230 hectares<sup>165</sup>.

En 1900 on détecte 14 propriétés estimées à plus de 10 000 \$. Une grosse exploitation, l'hacienda de Concepción d'une valeur de 197 174 \$, puis une hacienda moyenne (San Nicolas de Frías) estimée à 86 427 \$, 3 propriétés valant entre 40 et 50 000 \$, 4 valant de 20 à 30 000 \$, 4 de 15 à 20 000 \$ et 1 de 10 à 15 000 \$. Cette situation perdure au moins jusqu'à 1909/1910<sup>166</sup>.

Les statistiques fiscales signalent en particulier les valeurs des principales haciendas qui n'évoluent guère en l'absence d'un cadastre fiable et d'une volonté politique de taxation équitable des propriétaires terriens. Atotonilquillo qui a été traditionnellement consacrée à l'élevage (19 000 ha en 1703, 7 020 ha consacrés à l'élevage bovin en 1800) est estimée sur la période 1894 -1909 entre 130 115 \$ et 138 365 \$. Maravillas ne figure pas dans les statistiques fiscales sauf en 1907/1908 pour une valeur ridicule (19 950 \$). Cette hacienda figure dans l'inventaire de la « Comisión » pour une valeur de 215 593 \$ avec une superficie totale de 22 604 hectares. Puis vient l'hacienda de la Concepción dont la valeur oscille de 195 643 \$ à 197 174 \$, San Nicolas de Frías qui vaut entre 85 552 et 86 427 \$, Paso de la Canoa qui vaut entre 30 149 et 34 339 \$, San Miguel del Sauz (23 092 et 33 739 \$). Cette situation perdure jusqu'en 1909/10. La Quesera apparait dans les données en 1907/1908 pour une valeur étonnante de 65 224 \$ (plusieurs fractions) et enfin San Juan de la Puerta pour une valeur de 17 012 \$<sup>167</sup>.

Au-delà de ces valeurs fiscales qui ne nous donnent qu'un ordre d'idée de l'importance relative de ces haciendas ce qu'il faut noter c'est la concentration des exploitations les plus importantes et les plus prospères du municipe entre un petit nombre de propriétaires.

---

<sup>165</sup> *Comisión...Exposición Universal, op.cit.*

<sup>166</sup> *Boletines semestrales de la DGE a cargo del doctor Antonio Peñafiel (INEGI) et Prontuario del impuesto predial, AHEG,s/c.*

<sup>167</sup> *Boletines semestrales de la DGE et Prontuario del impuesto predial (AHEG)*

John Cochran dans son annuaire<sup>168</sup> attribue à la famille Serrano (P. Serrano y Hermanos et Primitivo Serrano) les haciendas de la Concepción, Maravillas, Buenavista puis Santa Rita et San Juan de Otates. La famille Quesada de son côté possède Santa Lucia et Santa Lugarda.

Mónica Blanco<sup>169</sup> affirme qu'à la fin du Porfiriat la famille Serrano avait entre ses mains la majorité des haciendas qui se trouvaient autour de la ville de Piedra Gorda (Buenavista, Maravillas, Concepción, San José de Otates).

Pour ce qui est des modes d'exploitation nous ne disposons pas de données suffisantes pour avancer une quelconque hypothèse à ce sujet. L'on sait qu'à la fin du 18<sup>ème</sup> et au début du 19<sup>ème</sup> siècle le fermage et la sous location existait (l'Hacienda La Concepción comptait 128 fermiers) et qu'en 1900 il existait un fermier parmi les 8 "gros agriculteurs" du municipe.

#### 2.1.1.5. Bilan relatif aux modifications des structures agraires

Globalement on constate une augmentation de 42 % du nombre de contribuables terriens mais la situation initiale et l'évolution des structures agraires dans chacun des quatre municipes de notre zone présentent des traits spécifiques.

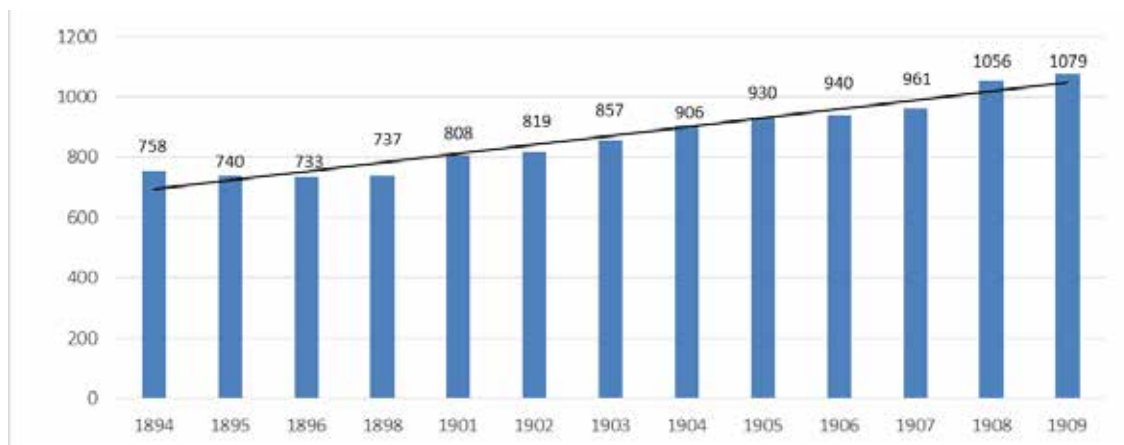


Figure 3 - Zone Ouest : contribuables terriens

<sup>168</sup> Cochran, John, *Haciendas de Mexico*, Root & Tinkrer, New York, 1886.

<sup>169</sup> Blanco, Mónica, *Revolución y contienda política en Guanajuato*, El Colegio de México-UNAM, México, 1995.

Pour le vaste municpe de León, on constate une augmentation relativement limitée du nombre de propriétaires entre 1895 et 1910 (coefficient multiplicateur = 1,2) avec une accélération à partir de 1908. Le mouvement de fractionnement a commencé dès le début du 19<sup>ème</sup> siècle ; la terre est déjà partagée. En 1894, 53 % des propriétés sont de petites ou très petites surfaces. De l'autre côté il y a quatre grands domaines dont les superficies restent stables à quelques exceptions près. Entre les deux il y aurait une place pour des propriétaires moyens (rancheros) ou des exploitants de parcelles confortables (+ ou – 200 hectares) aptes à intégrer un marché national en gestation en participant aussi bien à l'offre qu'à la demande.

Pour San Francisco del Rincón il y a prédominance des très petites exploitations (plus de 70 %) dont le nombre est multiplié par 2,56 entre 1889 et 1910. A l'autre extrême on trouve des haciendas de peu d'envergure et peu irriguée dont les dimensions sont relativement stables malgré quelques fractionnements. Le créneau laissé entre les deux extrêmes est restreint et concerne un nombre relativement limité de moyennes propriétés si on le compare à celui de León.

Pour Purísima del Rincón, petit municpe coincé entre San Francisco et l'Etat de Jalisco, on mesure la stabilité du nombre, limité, de propriétaires. Le panorama est dominé par deux haciendas dont les surfaces restent stables sur la période porfirienne après avoir beaucoup diminué au 18<sup>ème</sup> et au début du 19<sup>ème</sup>. 75 % des propriétés valent moins de 1 000 \$ et sont souvent dépendantes des haciendas, exploitées en fermage ou métayage. La moyenne parcelle quel que soit son mode d'exploitation est rare.

Dans le municpe de Piedragorda on constate un accroissement rapide du nombre de propriétaires (parallèle avec San Francisco) avec des fractionnements des haciendas et des ranchos mais une rareté des très petites exploitations par rapport aux autres municpes. L'autre fait notable est la concentration des grandes propriétés entre les mains de quelques familles avec des possessions multiples. Donc beaucoup d'exploitations moyennes (ranchos fractionnés) possédées par les divers membres d'une même famille qui se partagent de nombreuses propriétés détenues en pleine propriété ou exploitées par des fermiers ou des métayers.

En résumé le nombre de contribuables terriens reste stable jusqu'en 1898 puis augmente régulièrement jusqu'en 1910. Derrière cette évolution globale on constate des divergences selon les municpes. Ainsi León et Purísima connaissent une faible croissance du nombre de contribuables. Le fractionnement des grandes propriétés (haciendas et gros ranchos) a commencé dès le 18<sup>ème</sup> jusqu'au début du

19<sup>ème</sup>. Les superficies des grandes propriétés y restent relativement stables. San Francisco et Purísima sont dominés par la petite ou très petite exploitation mais le poids des haciendas n'y est pas au même niveau. Ce qui est plus intéressant c'est le créneau qui est laissé (et qui s'amplifie pendant le Porfiriato) aux exploitations de moyenne envergure (le rancho de Jean Meyer) qui existent dans les municipes de León et de Piedragorda et qui sont aptes à intégrer un marché national en gestation en participant aussi bien à l'offre de surplus agricoles qu'à la demande de biens (intermédiaire ou de consommation finale) de plus en plus diversifiés.

## 2.1.2. Production et moyens de production

### 2.1.2.1. Le municipe de León.

#### 2.1.2.1.1. Superficies, nature des terres et productions agricoles

Tableau 46 – Typologie des terres agricoles du municipe de León

Zone	Riego (Terres irriguées)	Temporal (Terres sèches)	Cerril (terrains accidentés)	Monte (reliefs boisés)	Total (ha)
Etat	3,40 %	31,14 %	42,41 %	23,05 %	2 000 814
<b>León</b>					
1874	3,7 %	34,2 %			
1888	10,4 %	28,8 %	13,1 %	47,6 %	114 600
1899 (Terres exploitées)	8,7 %	31,4 %			
1903	9,5 %	37,9 %	52,7 %	---	118 110
1904	4,02 %	36,4 %	51,1 %	8,4 %	86 071
1908 (1)	7,1 %	38,6 %	53,3 % Pastos		119 049
1908 (2)	4,05 %	42,1 %	48,8 %	5 %	114 533

Sources<sup>170</sup>

<sup>170</sup> (1874), Antillon, Florencio, *Memoria leída por el C. Gobernador del Estado Libre y Soberano de Guanajuato General Florencio Antillon en la solemne instalación del sexto congreso constitucional verificada el 15 de septiembre de 1875*, México, Imprenta de Ignacio Escalante, 1876 ; (1888) *El pueblo católico*, León, 08/12/1888. ; (1899) *Comisión... op.cit.* ; González, Pedro. *op.cit.*, p.125. ; (1908) (1), *Estadística agrícola, minera y metalúrgica en este distrito*, León, 1908, AHML.s/c. ; (1908) (2) Anónimo (Ibarra ¿), *op.cit.*

Le pourcentage de terres irriguées est supérieur à celui de l'Etat avec un pourcentage de cerril plus élevé et une proportion de terrains accidentés logiquement plus faible (même si la distinction entre cerril et monte n'est pas toujours homogène). Mais si on se réfère au document élaboré en 1899 pour la « Commission Mexicaine pour l'Exposition Universelle de Paris » on obtient un % de terres irriguées de l'ordre de 2,9 %, plus faible donc que celui de l'Etat, mais l'annexe au document statistique rédigée par José M. García Muñoz fait état d'une surface irriguée réelle de 8 509 hectares (8,7 % du total) essentiellement consacrée au blé et aux pois chiches (au lieu du chiffre de 2 809 hectares signalées dans le document de la Commission, qui est donc 3 fois moins élevé). García Muñoz donne aux terres irriguées une définition plus large que celle communément admise (terres couvertes par l'effet des digues et des barrages). Ces terres irriguées sont concentrées sur 3 haciendas (Santa Rosa, Santa Ana del Conde et la Sandía) qui contrôlent 75 % de ces terres.

Les terres de temporal sont essentiellement consacrées à la production de maïs. Ces terres ne sont pas intégralement mises en exploitation en raison de la pratique de l'assolement triennal. Ne restent « exploitées » en 1899 que 30 715 hectares semées essentiellement de maïs, et de haricots. Plus généralement les terres mises en exploitation pour l'agriculture (en dehors de cette pratique de l'assolement) représentent une part parfois très faible de la surface totale de l'exploitation.

Tableau 47 – Les productions essentielles (en tonnes)

Dates	Pois	Blé	Farine	Maïs	Orge	Commentaires
1874 Antillon			1 160	11 225		
1877 pour une production normale		2760 à 3312		20215 à 23 103	1 080 à 1 440	
1877				14 439 à 16 605	720 à 1 080	Sécheresse
1879				26 235		
1880	75	700		25 500		Chiffres « arrondis »
1886		6 500				Très bonne récolte

Dates	Pois	Blé	Farine	Maïs	Orge	Commentaires
1888				5 167		Très mauvaise récolte
1890 ou avant (Velasco)	144	720		8 000	200	Pas de datation précise 1885/86 <i>¿</i>
1891						Sécheresse
1892 Pertes récoltes blé et haricots		Pertes Estimées à 60 000 \$				Blé : environ 950 tonnes perdues Sécheresse
1894 AERM	712	3 405		9 024	254	Manque d'eau systématique
1895 AERM		1 453		7 219	152	idem
1896 AERM	146	552		3 776 ou 1192 AERM	210	Plus bas historique
1897 Très bonne récolte <i>prévue</i> <b>AERM</b>	400	4 600		38 720 !	336	Blé moulu 4596
1897 (Comision...)				29 800		
1897 Domenech		4 600		38 478 !!		
1898 AERM	392	6 000		23 850	336	
1899		4 100		abondance		
1900 AERM	236	950		5 962	70	Caja 464 1901
1901 AERM	314		4 596	21 981	630	Abondance
1902 AERM	314	3 000		17 490	140	Sécheresse
1903 AERM	432	980		7 950	784	
1904 (1903) P. González		4 596				de 4 000 à 7 000
1904	471	200		10 740		
1905 AERM	510	6 000		11 925	882	Sécheresse
1906 AERM	320	6 000		10 740	280	
1907 AERM		3414		10 907	1 274	
1908	220	2 240		12 322	768	



Sur un échantillon représentatif de 13 importantes exploitations les surfaces ensemencées au début des années 1880 représentent entre 9,8 % et 78 % des surfaces totales et varient en fonction de la taille et de la nature des terrains concernés, la moyenne se situant à 36,5 %. Les grandes exploitations et/ou faites de « cerril » ou d' « agostadero » (pâturages) consacrent une plus faible part de leur surface à la production agricole (Santa Ana, La Sandía, Lagunillas, San José de la Palma et bien sûr Barbosa et Otates) en se consacrant, au-delà d'une production agricole qui pouvait être considérable, à un élevage de gros ou de petit bétail.

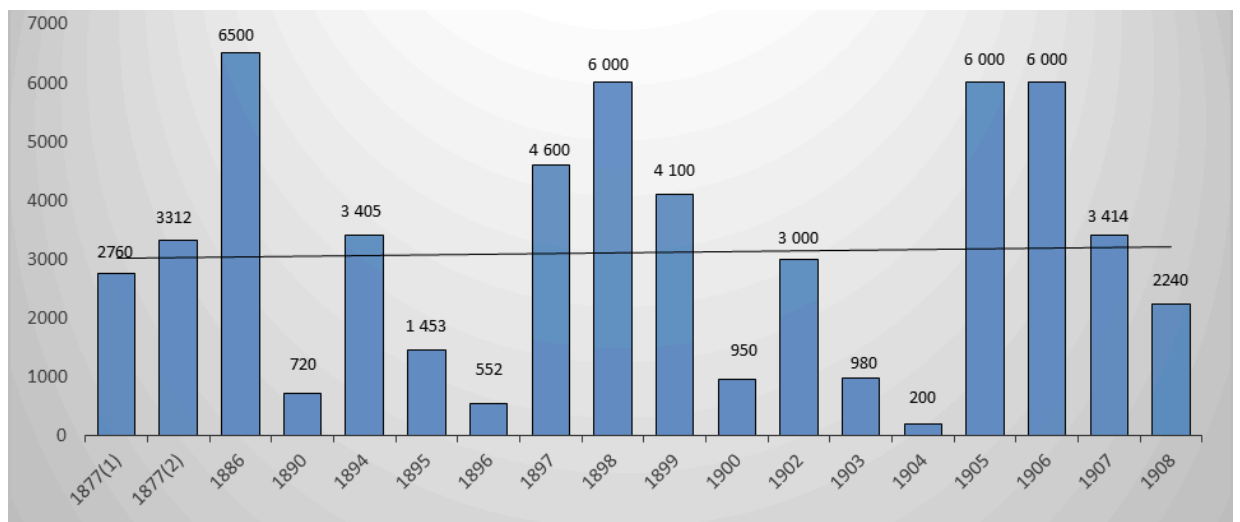


Figure 4 - León : production de blé (en tonnes)

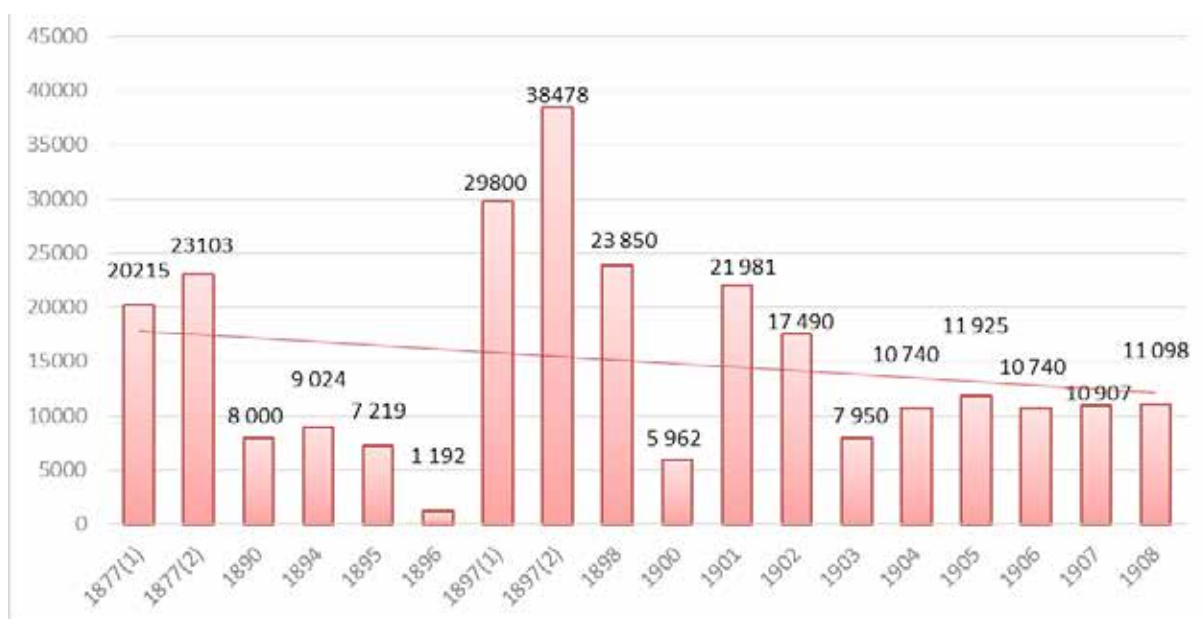


Figure 5 - León : production de maïs (en tonnes)

Sources :

- 1/ Contreras Servín, Carlos, *Las sequias en México durante el siglo XIX, Investigación geográfica, Boletín del Instituto de Geografía, UNAM N° 56, 2005, pp.118-133.*
- 2/ Notas, Boleta para la Comisión Mexicana para la Exposición Universal de Paris de 1900, José García Muñoz, Jefatura Política del Distrito de León, 29/09/1899, AHML, s/c.
- 3/ Busto, Emiliano, *Estadística de la República Mexicana - Estado que guardan la agricultura, industria, minería y comercio, Vol.1. México, 1880.*
- 4/ González, Pedro, 1904,p.125.
- 5/ Informes de la jefatura política pour 1895, 1900 et 1901, AHEG, Municipios, Cajas 430 et suivantes.
- 6/ Figueroa Domenech J., *Guía descriptiva de la República Mexicana, Tome 2, México,1899.*
- 7/ Cuestionario Secretaria de Fomento, Noviembre 1877, AHML,s/c.
- 8/ Estadística agrícola, minera y metalúrgica en este distrito, 1908, AHML s/c.
- 9/ Pour 1906 : Anónimo (Ibarra), id. et Maria de la Cruz Labarthe Rios, *León entre dos inundaciones*, Ed.La Rana, Guanajuato, 1997.pp.74-75.
- 10/ AHEG, Haciendas, Caja 464 (pour 1897).

L'analyse de ces données met en évidence l'irrégularité des récoltes et la soumission évidente, malgré l'existence de propriétés irriguées, aux conditions cli-

matiques. Or la fin du 19<sup>ème</sup> est marquée par une série de périodes de sécheresse grave qui provoquent dans l'Etat de Guanajuato et en particulier dans l'ouest prospère une chute parfois brutale des niveaux de production. De graves sécheresses touchent l'Etat aussi bien à l'ouest qu'à l'est en 1877, 1880, 1891/92, 1894, 1895, 1896, 1899, 1902, 1908.<sup>171</sup>

Ainsi pour 1892 on signale une forte mortalité du bétail, la perte des récoltes de céréales en raison d'un déficit pluviométrique, ce qui justifie l'importation libre de droits de maïs (il se vend à 6 \$ la fanega) et de haricots du 1<sup>er</sup> juillet au 30 novembre. La sécheresse ne coïncide pas forcément avec l'année qui enregistre de faibles pluies mais avec l'année suivante où l'on constate le résultat de la faiblesse des pluies de l'année précédente. L'exemple des années 1891/1892 illustre bien ce phénomène. 1896 connaît le niveau historique le plus bas de la pluviométrie et le manque d'eau provoque une pénurie de maïs et le développement de maladies dans l'élevage. La perte des récoltes provoque logiquement une hausse des prix des biens de première nécessité.

L'irrégularité des récoltes est flagrante. L'analyse faite par José García Muñoz (Boleta para la Comisión Mexicana, *ibid.*) sur la période 1880/1898 signale pour le maïs une récolte annuelle moyenne de 176 560 hectolitres soit 14 036 tonnes. La récolte la plus importante est celle de 1897 avec 26 235 tonnes et la plus faible pour 1896 avec 3 776 tonnes. Pour le blé, la récolte moyenne est de 2 392 tonnes avec un maximum pour 1886 avec 6 500 tonnes. Le fait que la production de blé se fasse sur des terres irriguées limite l'irrégularité des récoltes, même si l'on signale une baisse de la production lorsque les réserves en eau sont basses ou épuisées (ainsi en 1895 et 1900).

Les travaux d'amélioration des infrastructures de production dans les haciendas de l'ouest de l'Etat (Ex. de Jalpa), en particulier les travaux d'irrigation montrent bien l'intérêt que les hacendados portaient à la production de blé.

Le marché du blé était plus protégé et son prix plus élevé que celui du maïs et les hacendados ne souffraient pas de la concurrence des petites propriétaires. On a là une production qui ne connaît guère les fluctuations de niveaux et de prix qui caractérisent la culture du maïs.

---

<sup>171</sup> Contreras Servín, Carlos, *ibid.*, pp.118-133.

On ne devra pas oublier les phénomènes spéculatifs qui accentuent l'impact du seul climat sur la disponibilité et les prix des produits alimentaires (selon Florescano<sup>172</sup> les haciendas n'étaient rentables que parce qu'elles stockaient leurs récoltes au cours des bonnes années pour les vendre lors des périodes de disette où les prix étaient plus élevés). Certaines haciendas ont développé leurs capacités de stockage en construisant des greniers de plus en plus imposants. Si le phénomène n'est pas particulièrement patent pour la zone de León puisque la production de maïs est semblé-t-il le fait de métayers et non des propriétaires d'haciendas, la simple fait d'une pénurie de maïs provoque des transferts sur la consommation de blé et donc l'augmentation de son prix. Autre phénomène à signaler lié à la succession des sécheresses dans les années 90 qui provoque une mortalité élevée du bétail des petits ou gros agriculteurs, une élévation des prix et l'émigration des travailleurs des haciendas et des ranchos par manque de travail et de moyens de subsistance, c'est le fait que le retour à la normale est rendu difficile par le manque de main d'oeuvre et de bêtes de trait pour travailler les terres qui ne sont pas toutes exploitées.

L'élevage subira, comme les récoltes, les conséquences du manque fréquent de ressources en eau et cela aura pour effet d'accroître la pénurie directe ou indirecte de ressources alimentaires.

Le Rapport du gouverneur Antillon en 1875 signale un cheptel de 28 860 têtes pour 1874. Velasco dans sa « Geografía » de 1890 reprend exactement les mêmes chiffres ce qui tendrait à confirmer qu'il s'agit là d'estimations très approximatives. Une estimation semble-t-il plus sérieuse, du cheptel du municipio a été faite par le groupe VII de la Commission pour l'Exposition Universelle de 1900 : elle indique 10 290 têtes de gros bétail et 11 870 têtes de petit bétail (ovins, caprins et porcins) ; 67 % de cet élevage, toutes catégories confondues sont le fait de six exploitations (Haciendas avec leurs ranchos dépendants et ranchos indépendants) : Santa Ana del Conde (2080 et 1500 têtes), Santa Rosa (1243 et 321), Otates (4856 et 5815), Lagunillas (1890 et 100), La Sandía (613 et 412). Le reste du bétail est réparti sur les autres haciendas et sur certains des plus gros ranchos indépendants. Ces décomptes ne comptabilisent pas les attelages de bœufs utilisés aux travaux des champs (pour 1890 Velasco comptabilise 10 068 bêtes de trait et J.M. García Muñoz (*ib*) comptabilise 6 000 yuntas dans le rapport de 1899).

---

<sup>172</sup> Florescano, Enrique, *Formación y estructura económica de la Hacienda en Nueva España*, en *Historia de América Latina*, Tome 3, Leslie Bethell ed. Ed. Crítica, Barcelona, 1990, p.17.

Cette concentration s'explique en grande partie du fait de la nature des terres de ces haciendas ou ranchos : 61 % des terrains (moyenne : on va de 25 % à 97 %) de ces exploitations sont accidentés (« cerril »). Ceci est particulièrement vrai pour l'élevage des ovins et des caprins.

D'un autre côté il ne fait aucun doute que les petits et même très petits propriétaires et même certains « peones acasillados » possédaient quelques bêtes.

#### **2.1.2.1.2. La minoterie**

Le nombre de moulins pendant la période du porfiriat évolue sans que l'on sache pour quelles raisons entre 2 et 4 moulins à blé actionnés soit par l'énergie hydraulique soit par machine à vapeur fixe soit par locomobile. Le seul moulin d'importance signalé en permanence dans les diverses sources de référence est celui installé dans l'hacienda de Santa Rosa : mu dès 1873 par machine à vapeur il travaille de 375 130 (en 1896) à 1 153 352 (en 1904) kilogrammes de blé et une moyenne de 598 354 kilogrammes sur la période 1896-1908. Deux autres moulins (El Refugio et La Luz) semblent cesser leur activité en 1904 au profit d'un nouveau moulin (El León, situé près de la gare de la ville) qui travaille une moyenne de 587 590 kilogrammes de blé de 1905/06 à 1910/11 (années fiscales). Une considérable augmentation de la mouture annuelle constatée dès 1908/09 s'accompagne de la disparition du moulin de Santa Rosa dans les données fiscales et l'on ne signale alors que l'existence de deux moulins dans le municpe (actionnés tous deux par une machine à vapeur). Il est toutefois à signaler que la capacité de ces moulins est considérablement inférieure à la capacité du moulin de l'Hacienda de Jalpa dans le municpe de Purísima del Rincón<sup>173</sup>.

#### **2.1.2.1.3. Equipements et techniques de production**

##### **Equipements**

Les anciennes dynasties de propriétaires terriens ont peut-être été habituées à déléguer leur pouvoir à des administrateurs et à délaissier la recherche d'une productivité et d'une rentabilité plus élevées mais cela change avec l'apparition de nouveaux propriétaires souvent d'origine étrangère qui gèrent leurs exploitations de façon plus rationnelle

---

<sup>173</sup> Estadísticas fiscales , Municipios, AHEG.

en les équipant et en développant des ressources déjà bien présentes en eau pour les cultures d'irrigation. L'exemple de l'hacienda de Santa Ana del Conde illustre bien l'évolution dans les attitudes des propriétaires : louée sur 10 ans à Teodoro Gutiérrez de Velasco pour la somme de 6 400 pesos l'an, l'hacienda, reprise par Juan de Velasco se développera et dégage dès 1886 des bénéfices annuels de 12 624 pesos, en conciliant l'exploitation directe et le métayage pour la production du maïs<sup>174</sup>.

Les statistiques relatives au matériel agricole utilisé dans les exploitations sont rares et peu précises. Toutefois la Commission d'analyse pour la préparation de l'Exposition Universelle de Paris fait un travail statistique jamais réalisé auparavant. Les détails relatifs à la nature et à la qualité de l'équipement font souvent défaut et l'on ne fait pas ainsi de différence entre les charrues traditionnelles (métal et bois) de fabrication nationale et les charrues modernes importées. A noter aussi que l'on associe le matériel strictement destiné à l'activité agricole et le matériel destiné à la transformation des produits agricoles.

Tableau 48 - Equipement agricole des haciendas de la zone de LEÓN : 1899<sup>175</sup>

Propriétés	Charrues	Machines (Matériel agricole)	Valeur (\$)
San José de los Sapos	57	2 faucheuse-égreneuses	285
El Resplandor y Concepción	503	1 moulin 20 cv vapeur	2 515
La Joya	241		1 205
Corral de Piedra	186		930
Lagunillas	183	2 faucheuses-égreneuses	915
San Pedro del Monte	269	2 nettoyeurs séparateurs de blé	1 265
Santa Ana del Conde	458	3 faucheuses-égreneuses	2 290
La Sandía	561	15 égreneuses	2 805
Santa Rosa	486	1 moulin de 50 cv vapeur.	2 430
Ibarrilla	276		1 380
El Potrero	268		1 340
San Juan de Otates	257		1 285
Loza de los Padres	343	2 machines pour l'affinage du blé	1 715
Duarte	242	1 idem	1 210
<b>Total</b>	<b>7 926</b>		<b>39 625 \$</b>

<sup>174</sup> Informes.... N° 17 Nov. 1886, *op.cit.*

<sup>175</sup> Comisión..... , *op.cit.*

Le travail de la Commission reste approximatif quant à la valeur exacte des équipements agricoles. Ainsi l'estimation moyenne de la valeur d'une charrue à 5 pesos nous indique qu'il s'agit d'outils rudimentaires de fabrication locale. En outre les estimations ne tiennent compte que des charrues sans valoriser le matériel plus sophistiqué.

Un inventaire des machines installées dans les municipes de l'Etat indique la présence, toujours en 1899, de 7 batteuses dans le district de León, dont l'inventaire ne figure pas, étonnamment, dans les statistiques de la Commission.

#### Les ressources en eau du Municipio

Tableau 49 – Barrages et réservoirs dans le municipio de León

Nom de la propriété	Type	Eau	Propriétaire	Superficie
Santa Ana del Conde	Hda	2 grands barrages	Succ. Juan Velasco	7 878 ha
La Sandía	Hda	+ de 20 retenues d'eau	Succ. Juan Velasco	6 327 ha
Otates	Hda	Rio de Otates	Succ. Ramón Alcazar	12 113 ha
Santa Rosa	Hda	Enormes retenues d'eau	Carlos Marcassuza	6 917 ha
Lagunillas	Hda	qq retenues d'eau	Succ. Enrique T.Aranda	4 944 ha
San Pedro del Monte (avec San Judas)	Hda	Réservoirs	Joaquín Ederra	2 128 ha
Cerro Gordo	Hda	Barrages	Succ. E.T. Aranda	1 602 ha

Le cadastre dressé en 1920 (et un peu avant) par Edmundo Leal<sup>176</sup> nous permet de lister les propriétés disposant de ressources significatives en eau.

On constate que ce sont les haciendas céréalieres qui disposent des ressources les plus importantes en eau et qui disposent d'infrastructures qui datent de l'avant porfirisme sans que la période du porfiriat ait connu une amélioration de ces infrastructures contrairement à ce qui se passera par exemple dans le municipio de Purísima del Rincón.

<sup>176</sup> Leal, *op.cit.*

### 2.1.2.2. Le Municipio de San Francisco del Rincón

#### 2.1.2.2.1. Nature des terres et son évolution

Les données relatives à la superficie territoriale et à la répartition des terres produites en 1875 sous-estiment considérablement l'importance et la valeur des propriétés rurales.

Tableau 50 – Typologie des terres agricoles à San Francisco (1894 pour 1875)

Total	Riego	Temporal	Cerril	Monte
28 688 ha	1 459 ha (5,1 %)	35,2 %	44,8 %	15 %

Source<sup>177</sup>

Riego : irrigué ; Temporal : sec ; Cerril : accidenté ; Monte : relief boisé

Pour 1881 les statistiques relatives aux surfaces cultivées donnent les résultats suivants:

Tableau 51 – Terres irriguées, terres sèches.

Total	Riego (irrigué)	Temporal (sec)	Medio riego
9 952 ha	2 207 ha soit 22,2 %	7 496 ha soit 75,3 %	249 ha soit 2,5 %

Source<sup>178</sup>

En 1904 Pedro González affirme l'existence de 25 370 hectares de tierras de labor et 16 337 hectares de cerril et agostadero peu productifs avec un pourcentage stable de la part de cerril de 39,20 % peu productif au vu des chiffres de l'élevage.

La topographie du municipio est favorable à l'agriculture en semis : 20 % seulement des terrains sont accidentés. Une analyse contemporaine de la répartition des terres nous indique 20 % de surfaces planes, 60 % de surfaces « intermédiaires » et 20 % de terrains accidentés.

<sup>177</sup> Cuadro que manifiesta, según documentos oficiales del año de 1875, la extensión territorial del estado, con la clasificación de terrenos, valor de la propiedad agrícola, así como el de ganados de labor y agostadero, y enseres, en Memoria de Joaquín Obregón González, Gobernador del estado de Guanajuato. Guanajuato. 15/09/1894.

<sup>178</sup> Informe Muñoz Ledo 1881, *ibid.*



**2.1.2.2.2. Les productions****Les produits de base***Tableau 52 – Les productions essentielles*

<b>Années</b>	<b>Maïs (tonnes)</b>	<b>Blé (tonnes)</b>	<b>Frijol (tonnes)</b>	<b>Pois chiches (tonnes)</b>
1874	3 698	farine 544		
1877	2 600 (40000 fanegas <sup>179</sup> )	402,5 (2500 cargas)	30	23
1877	Production « habituelle » = 2 577			
1885	6 444	2 415	750	382,5
1890	3 580 ou 4 296	1 440 (ou 1388)	495,6	255
1892	3 079	1 208		
1894	10 533	1 678	225	92,6
1895	9 493	1 598	2147	85
1896	10 024	2 208		
1897	12 888	1 472	300,7	93,5
1898	11 814	1 200	293	93,5
1899	109 tonnes probable			
1900	1 958	1 107	165	63,7
1901	8 162	1 150	165	34
1902	7 160	2 208 ?	247,8	25,5
1903	4 662	2 208	196	63,7
1904	1 958 <sup>180</sup>	1 107	165	63,7
1905	2 148	1 107 ?	165	68
1906	5 012	1 200	206,5	42,5
1907	3 100	421	168	--

---

<sup>179</sup> 1 fanega de maïs équivaut à 70 kg et à 1,135 hectolitres.

<sup>180</sup> la consommation locale selon González (\*\*\*) s'élève à 1 220 tonnes (18 768 fanegas): on dégage donc un surplus exportable ; et cela est aussi valable pour les haricots et les pois chiches.

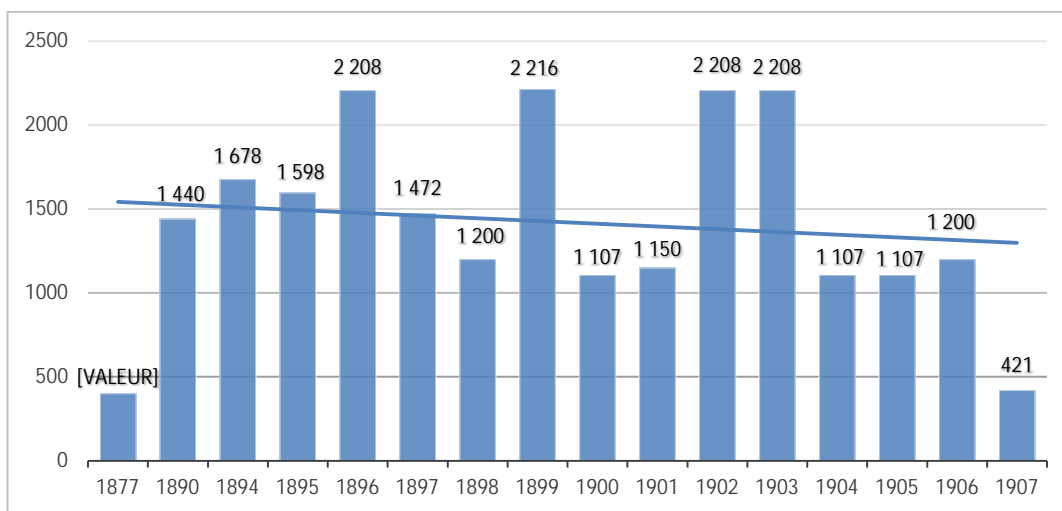


Figure 6 - San Francisco del Rincón : Production de blé (en tonnes)

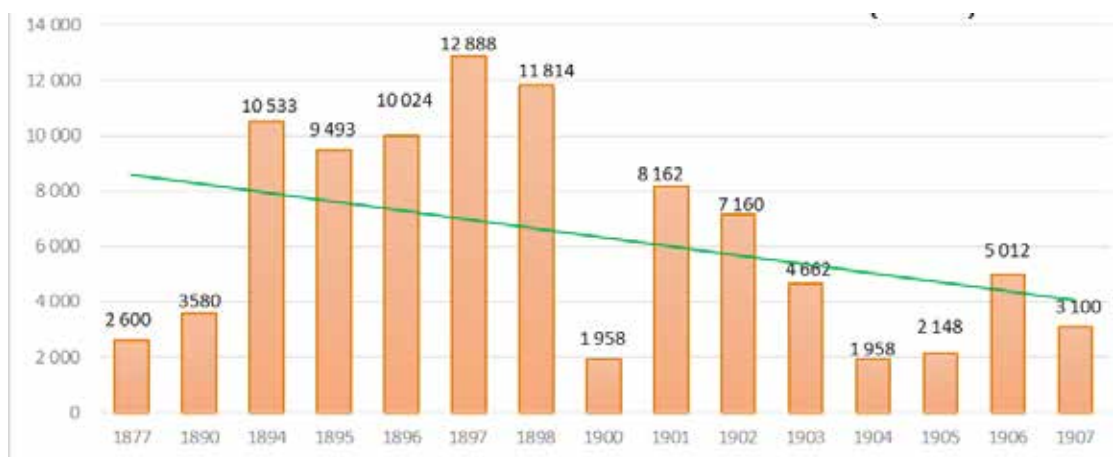


Figure 7 - San Francisco del Rincón : Production de maïs (en tonnes)

### Sources<sup>181</sup>

<sup>181</sup> Les chiffres obtenus sont issus :

- des rapports et des correspondances émises par la mairie de San Francisco;
- de Velasco, *op.cit.*, p.223.
- de Domenech, *op.cit.*
- de Muñoz Ledo – *Memoria... 1875,op.cit.* - *Informe sobre trabajo en los campos en Informes y documentos sobre comercio interior y exterior, Agricultura è industrias, N°11/1886, México.*
- *Producción agrícola del Municipio de San Francisco del Rincón* , Municipios, Caja 226 y 430, AHEG.
- *Producción agrícola y precios*, 16/11/1877, AHML, s/c.
- et bien sûr des *Anuarios estadísticos de la República Mexicana* de Peñafiel pour les années 1900-1907.

L'irrégularité des récoltes liées aux conditions climatiques caractérise les productions de maïs et de blé dans le municipe. L'exemple de 1877 est flagrant même si la sécheresse touche tout le territoire mais plus particulièrement le centre et le nord du pays. La dépendance du régime des pluies est visible sur les données dont nous disposons : les récoltes de blé, obtenues en grande partie sur des terres irriguées sont plus régulières malgré l'exemple catastrophique de 1877. L'impact d'une mauvaise récolte s'étale en outre sur plusieurs années ; ainsi en 1897 on prévoit pour l'année suivante de bonnes récoltes en particulier de maïs mais toutes les terres n'ont pas été exploitées par manque de main d'oeuvre et de bêtes de trait pour les labours. La sécheresse des années précédentes (1892-1896) avec une mortalité élevée du bétail et l'émigration des travailleurs des haciendas et des ranchos par manque de travail et de moyens de subsistance déboucheront sur des récoltes en 1898 bien inférieures aux prévisions. Cela n'empêche pas que l'on dégage des surplus destinés à la commercialisation en dehors du municipe : ainsi en 1875<sup>182</sup> on calcule un surplus exportable de maïs de 14 825 hectolitres et un excédent de la production de blé par rapport à la consommation de 484 tonnes.

#### **L'élevage**

Peu développé ou sous-estimé par les autorités. Velasco estime en 1890 le cheptel à 7 500 têtes (+ 3 432 têtes de bétail de trait) ; la « Comisión »<sup>183</sup> estime elle en 1899 le cheptel, sans doute décimé par les sécheresses des années précédentes à environ 3 500 têtes ; une seule exploitation, l'Hacienda de San Cristobal possède en 1899 (ou environ) 1 431 têtes de bétail ; les trois autres plus importantes haciendas ne dépassent guère les 400 têtes.

#### **2.1.2.2.3. Les équipements**

En 1899 (*Comisión*) ils sont limités (voir comparaison avec León) : à un maximum de 4 moissonneuses batteuses pour 3 haciendas, dont 1 actionnée par la vapeur.

---

<sup>182</sup> Antillon, *op.cit.*

<sup>183</sup> Comisión, *ibid.*

Tableau 53 – Les équipements agricoles

Exploitation	Machines agricoles	Charrues	Surfaces cultivables
Hda de Peñuelas	3 moissonneuses batteuses	116 charrues fer et bois	1860 ha
Hda de San Cristobal	1 batteuse vapeur	25 charrues Oliver	955 ha
Hda de Santiago	4 moissonneuses batteuses et égreneuses	50 en bois	370 ha
Hacienda de San Lorenzo del Lobo		35 en bois	812 ha
Maravillas		60 en bois	498 ha

Ceci pourrait être confirmé par l'équipement d'un nombre relativement faible d'exploitations (en dehors des haciendas) en matériel agricole: 15 d'entre elles (sur 45 ranchos) disposent en 1899 de charrues et de charrettes – cela va de 4 charrues à 60 charrues en bois.

### 2.1.2.3. Le municipio de Purísima del Rincón

#### 2.1.2.3.1. Terres cultivables et/ou cultivées

Tableau 54 - Typologie des terres agricoles à Purisima (surfaces en hectares)

Dates	Temporal	Riego	Cerril	Monte	Cerril + Agostadero	Total	Source
1874	7 267 (19 %)	2 654 (6,9 %)	18 857 (49,4 %)	9 413 (24,6 %)		38 191	184
1875 et 1894 !	7 174	2 654	18 872	9 414		38 216 (893 cab.)	185
1881	2 275	1 540				1070 Fanegas de sembradura soit 3 816 ha ! (a)	
1903	3 507	4 716	4 567 (pastos)	1 652 (bosque)			AERM 1903

<sup>184</sup> Antillon 1875. *Ibid.*

<sup>185</sup> Joaquín Obregón González, 01/04/1895, *op.cit.*

Dates	Temporal	Riego	Cerril	Monte	Cerril + Agostadero	Total	Source
1904	7 274	2 653	18 870	9 413		38 210	186
1904		11 209 (24,2 %)(b)			11 960 (50 %)	Mais Catastro 23 169 ha	187
1908	7274	2653	18870	7274		35981	188

Précisions\_: (a) Chiffre totalement sous-estimé si l'on se base sur les données relatives à Cañada de Negros et à Jalpa qui sont très éloignées des chiffres dont on dispose quelques années plus tard. (b) Erreur probable: il s'agirait du total Temporal + Riego.

On rappellera que le municipe est dominé par deux grandes haciendas étroitement liées entre elles et que 75 % des exploitations sont de très petites parcelles. Pour les haciendas la culture du blé est prise en charge par les propriétaires ou leurs gestionnaires. Pour le reste l'exploitation personnelle des « rancheros », le fermage et le métayage concernent les autres productions mais dans des proportions difficiles à établir. On dispose ainsi d'une correspondance au « Jefe político del Departamento de León » qui signale en 1877 que divers propriétaires (en particulier dans les ranchos dépendants de l'hacienda de Jalpa) cèdent leurs terres en échange de la moitié des récoltes, ou du témoignage de E. Villaseñor qui parle d'une centaine de medieros attachés à l'hacienda de Cañada de Negros....qui se convertissent comme de coutume en ouvriers agricoles à la morte saison.

Pour les ranchos on dispose de données fragmentaires : en 1881, un « padrón » signale 16 jornaleros dans le rancho « Cañada de Sotos » ; en 1883 aucun jornalero puis en 1894 l'existence de 16 métayers qui sont aussi des ouvriers agricoles intermittents (on retrouve ici la fâcheuse intégration de toutes les catégories de « non propriétaires » sous la rubrique « jornaleros »); toujours en 1881 la proportion de métayers et/ou de fermiers varie de 4 à 48 % (exception dans le rancho « Liebre-ro ») dans les ranchos dépendants de l'hacienda de Jalpa ; en 1883, sur la base d'un

<sup>186</sup> Pedro González 1904. *op.cit.*, p.290.

<sup>187</sup> Pas de variation depuis 1874 ! Toujours selon Pedro González.

<sup>188</sup> *Participación a la redacción de la enciclopedia universal* (Mayo 1908), Biblioteca Escuela de Minas, Guanajuato, Guanajuato.

recensement électoral on détecte moins de 10 % de « labradores » dans les haciendas et 23,7 % dans les ranchos indépendants ; en 1894 au rancho Cañada de Sotos on compte 16 métayers à la moitié, 2 métayers au rancho de San José el Alto.

Pour le reste on compte (haciendas et ranchos confondus), des travailleurs agricoles stables ou intermittents : pour les gros employeurs du municipe la proportion est de 42 % de « stables » et 58 % d'intermittents mais la situation varie d'une exploitation à l'autre : 80 % de « peones de hacienda » dans la moitié des ranchos dépendants de Jalpa mais 80 % de jornaleros dans l'autre moitié.

Le « jornal » est de 0,25 peso pour la grande majorité et descend parfois à 0,18 \$ pour les femmes et les enfants et est très rarement réglé pour moitié en numéraire, pour moitié en maïs.

### 2.1.2.3.2. Les productions essentielles.


Tableau 55 - Grands traits de l'évolution des productions

Dates	Maïs tonnes	Blé tonnes	Haricots tonnes	Pois chiche tonnes	Source
1874	3 311			Pois chiche tonnes	Antillon Memoria
1877 probable	702	676 Peu crédible : Jalpa produit 736 tonnes			AHEG Municipios
1878	1050				189
1888	756	772			190
1890	2148	462	75		Velasco
1892	2158	2249		59,5	AERM Peñafiel
1893			30		Id
1894	2761	2307	30		Id
1895	3251	3672		139	Id
1896	975				Id
1897	1968	2048			Id
1898	2148	139			AHEG

<sup>189</sup> Estimation faite par la municipalité pour le paiement des impôts mais concerne une production qui touche aussi des terres situées sur les municipes de Piedragorda et d'Arandas (Jalisco)

<sup>190</sup> Estimation fiscale de la production soumise à l'impôt.

Dates	Mais tonnes	Blé tonnes	Haricots tonnes	Pois chiche tonnes	Source
probable					Municipios
1898	1950	2613	135		Id
1899 probable	2670	2433		276	AHEG Cajas 430 et suivantes
1899	1968	2047	75,4		Figuroa Domenech Guia 1899
1900	1575	1742	36	72	AERM Peñafiel
1901	1790	1050	49,5	255	Id
1902				215	Id
1903	1409	1520	Baisse considérable	des productions 10 t.	Id
1905	1312	2612			Id
1906	1413	1900	433		Id
1907	1413	1430			Id

Pour le maïs : Une instabilité des résultats jusqu'en 1899. Puis une tendance à une plus grande régularité dans les récoltes malgré l'influence des conditions climatiques. Sécheresse = 

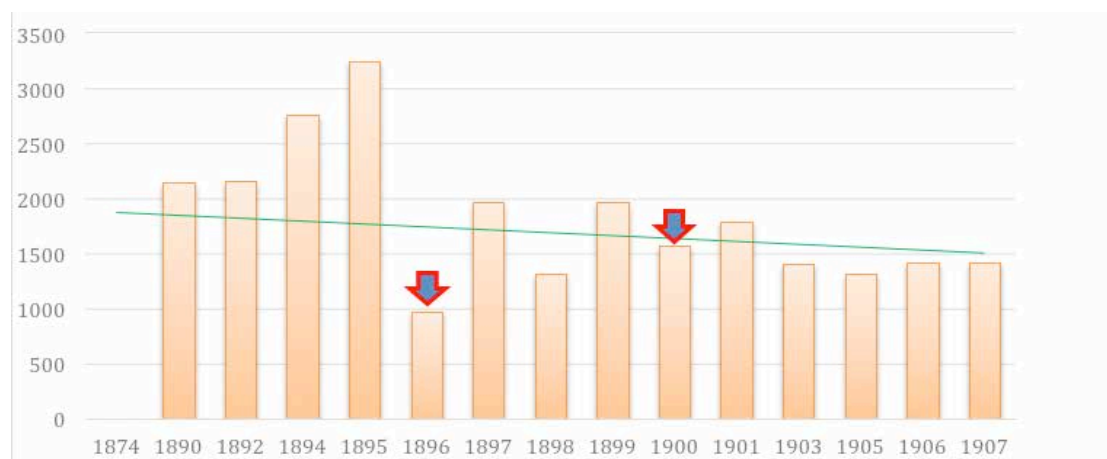


Figure 8 – Production de Mais (en tonnes)

Pour le **blé** qui est moins lié aux aléas climatiques en raison des disponibilités en eau des haciendas qui le produisent (même si les réserves elles aussi peuvent s'épuiser) les écarts sont moins fréquents et les seuls extrêmes sont ceux de 1895 (3672 tonnes) et de 1901 (1050 tonnes) :

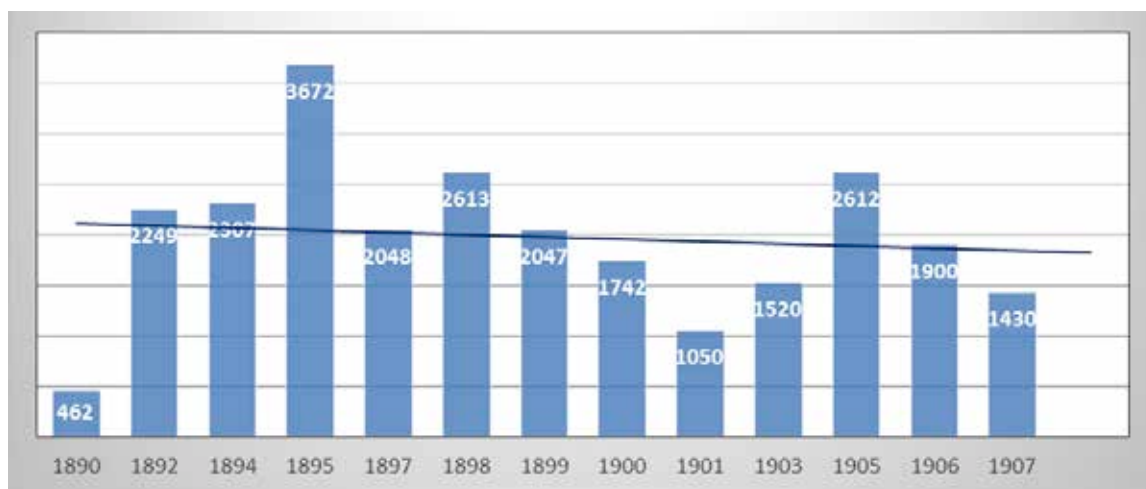


Figure 9 – Production de blé (en tonnes)

Pour les haricots et les pois chiche irrégularité dans les données partielles et dans les résultats : la baisse de la production ou des statistiques de production est constatée à partir de 1903.

#### 2.1.2.3.3. L'élevage

Les données relatives à l'élevage sont fragmentaires et très approximatives.

Pour Jalpa le simple fait que l'hacienda ait chevauché pendant bien longtemps les états de Guanajuato et de Jalisco rend impossible une analyse sérieuse de l'importance de son cheptel. En 1874 (Antillon 1875.) le municiple de Purísima del Rincón comptait 2 948 têtes de bêtes de trait et 15 400 têtes de bêtes d'élevage ; la production annuelle de bovins et d'ovins s'élevait à 2 470 têtes, celle de porcins à 850 têtes. L'importance des zones de pâturage rend plausible ces chiffres. Mais les données postérieures laissent à désirer. Ainsi en 1888 on renonce à décompter le cheptel de Jalpa en arguant du fait que l'élevage se fait dans les estancias de l'Etat de Jalisco ; pour l'hacienda de Cañada de Negros on compte 170 bœufs de trait, 150 bovins d'élevage et 40 ânes, ce qui semble dérisoire<sup>191</sup>. Puis, pour 1890 (et 1899 !) Velasco<sup>192</sup> reprend les chiffres du rapport d'Antillon de 1875 en rajoutant 1 000 bêtes d'élevage. Pour 1894 Jalpa produit 61 bœufs (!), Cañada de Negros 630 et dis-

<sup>191</sup> *Censo ganadero*, Noviembre 1888, AHEG, s/c.

<sup>192</sup> Velasco, *op.cit.*, p.227.



pose à cette date de 4 156 hectares de pâturage. Au début du XX<sup>ème</sup> siècle selon le témoignage d'un ancien employé de Cañada l'hacienda détient moins de 5 000 têtes et environ 1 000 chèvres.

Jalpa est dotée de nombreuses fermes d'élevage (Jalisco et/ou Guanajuato) et chaque ferme à sa couleur de bétail (le témoignage déjà signalé d'Ernesto Villaseñor avance un cheptel de 5 000 têtes par estancia soit au total un parc de 25 000 têtes, sur les deux Etats). Enfin, en 1899, la Commission pour l'Exposition Universelle de Paris<sup>193</sup> signale pour Jalpa un cheptel de 9 900 têtes, dont 9 000 bovins (essentiellement sur Jalisco), et pour Cañada de Negros un cheptel de 750 bovins. En 1906 à titre d'indice, Cañada passe commande de 150 têtes (veaux et génisses) pour l'élevage. En 1907, l'administrateur de Cañada envoie à León 66 gros bœufs destinés à la vente. A cette date il est dit que tous les medieros, arrendatarios ou labradores possèdent du bétail, petit ou grand. Pour Jalpa, Percy F.Martin<sup>194</sup>, très optimiste, écrit en 1907 que Jalpa dispose entre 8 000 et 10 000 têtes de bétail.

Ces deux haciendas disposaient de vastes étendues non cultivées et de ressources en eau qui pouvaient donc justifier un élevage relativement important. Les difficultés évidentes de comptage et les réticences des propriétaires à dévoiler leur patrimoine font que l'on est obligé d'omettre le rôle de cet élevage dans la prospérité et la dynamique de ces propriétés agricoles et contraint d'émettre de simples hypothèses quant à l'ampleur de cet élevage. Ainsi pour Cañada de Negros on décèle dans la correspondance de l'administrateur de l'hacienda des livraisons de paille d'orge à León essentiellement sans y trouver la moindre référence à une production et à des livraisons de grain d'orge.

Livraisons de paille d'orge (à Ramon Anaya (León), et à Antonio Guerrero) : en 1905 : 80 @ soit 920 kilos, en 1906 : 840 @ soit 9 660 kilos, en 1907 = 0 et en 1908 :160 @ soit 1 840 kilos.

Quelles que soient les variations dans les livraisons de paille d'orge il est constaté qu'aucune transaction (ou minimales) ne concernent l'orge en grain ce qui laisse à penser qu'elle est utilisée sur place et essentiellement pour l'alimentation animale ce

---

<sup>193</sup> *Comisión... op.cit.*

<sup>194</sup> Percy F. Martin Edward, *Mexico of the XXth Century*, Londres, Edward Arnold, 1907, pp.177-178.

qui justifie alors l'existence d'un cheptel relativement important. Ceci confirme les quelques données relatives à l'élevage dont nous avons disposé.

#### **2.1.2.3.4. La minoterie**

Selon Pedro González<sup>195</sup>, le municipe dispose d'importantes ressources en eau et il parle en particulier du magnifique réservoir de Cañada de Sotos. Les trois haciendas de Purísima disposent de terres irriguées qui permettent la culture du blé, plus qu'il n'en faut même si les 2 premières disposent de moulins à farine qu'il est intéressant d'exporter. Même en cas de mauvaise récolte locale les moulins peuvent traiter du blé qui vient d'ailleurs. Les deux moulins de Jalpa et de Cañada de Negros traitent des tonnages de blé qui vont selon les années d'un minimum atteint en 1894 de 1 279 tonnes à un maximum déclaré de 2 308 tonnes en 1907/1908. La mouture moyenne se situe sur une période de 8 ans à 1 904 tonnes l'an. Mais l'on doit envisager une sous-évaluation permanente des chiffres déclarés par les gestionnaires de ces moulins d'une dimension, au moins pour Jalpa, impressionnante. Ainsi, dès 1880 la municipalité conteste les chiffres fournis par l'hacienda de Jalpa qui fournit 88 % de la farine produite dans le municipe et affirme qu'en réalité son moulin peut traiter entre 20 000 et 25 000 cargas soit entre 3 680 et 4 600 tonnes de blé provenant des deux grosses haciendas du municipe mais aussi de toute une série de producteurs parfois éloignés de la zone.

#### **2.1.2.4. Le municipe de Piedragorda**

##### **2.1.2.4.1. Nature des terres agricoles**

Tableau 56 – Terres irriguées, terres sèches dans le municipe de Piedra Gorda

1881	6 332 ha (1 774 caballerías) de terres cultivées dont 1 342 de terres irriguées soit 21,6 % du total (Resumen... 20/12/1881), <i>ibid.</i>
1895	7 755 ha de terres cultivables dont 2 143 de terres irriguées soit 27,6 % mais les superficies totales sont totalement sous estimées (Memoria, 95, <i>op.cit.</i> ) - Chiffres repris de données datant de 1875 puis reprises par Pedro González en 1904...
1899	2 843 ha de terres irriguées sur un total de 27 727 ha soit 10,25 % mais il manque à cet

<sup>195</sup> González, Pedro, *ibid.*, p.288.

	inventaire relativement détaillé l'hacienda de Concepción - les quatre autres grandes haciendas ont des % de terres irriguées qui vont de 10,4 % à 64,7 %. Source : Comisión, <i>ibid.</i>
1903	2 145 ha irriguées sur un total de 21 790 ha soit 9,84 %; 11 119 ha de prairies (AERM 1903)

L'existence de réservoirs d'eau alimentés par le fleuve Turbio a toujours été signalée dans la littérature et les grandes haciendas ont toujours disposé d'une part importante de surfaces irriguées destinées essentiellement à la culture du blé.

#### 2.1.2.4.2. Productions et moyens de production

Le municipio a toujours été réputé plus pour son élevage (l'Hacienda de Jalpa se fournissait auprès de l'Hacienda de la Concepción) que pour ses productions traditionnelles de maïs et de blé malgré les disponibilités en eau de son territoire.

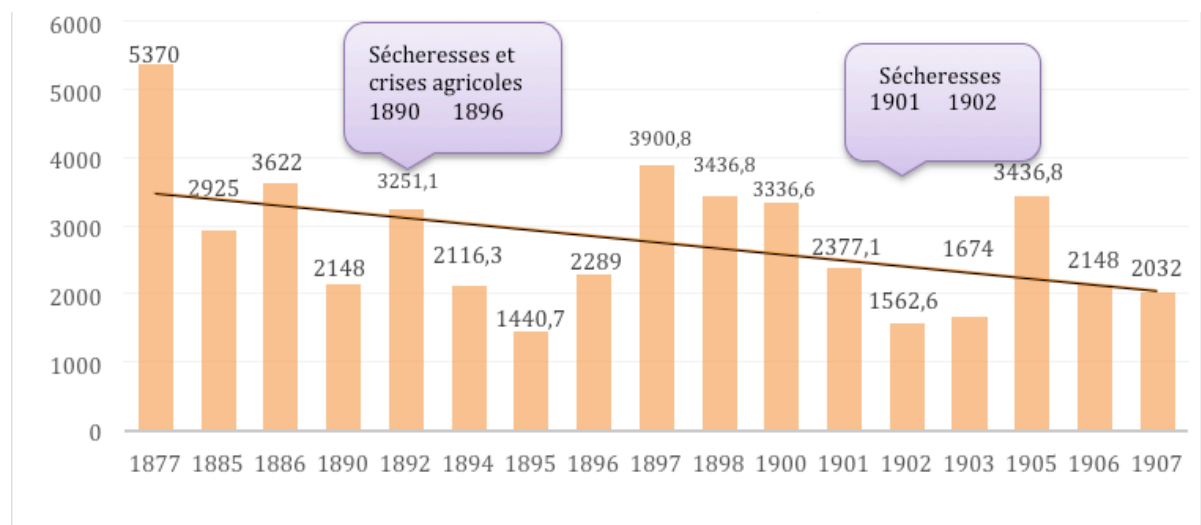


Figure 10 - Production de maïs (en tonnes)

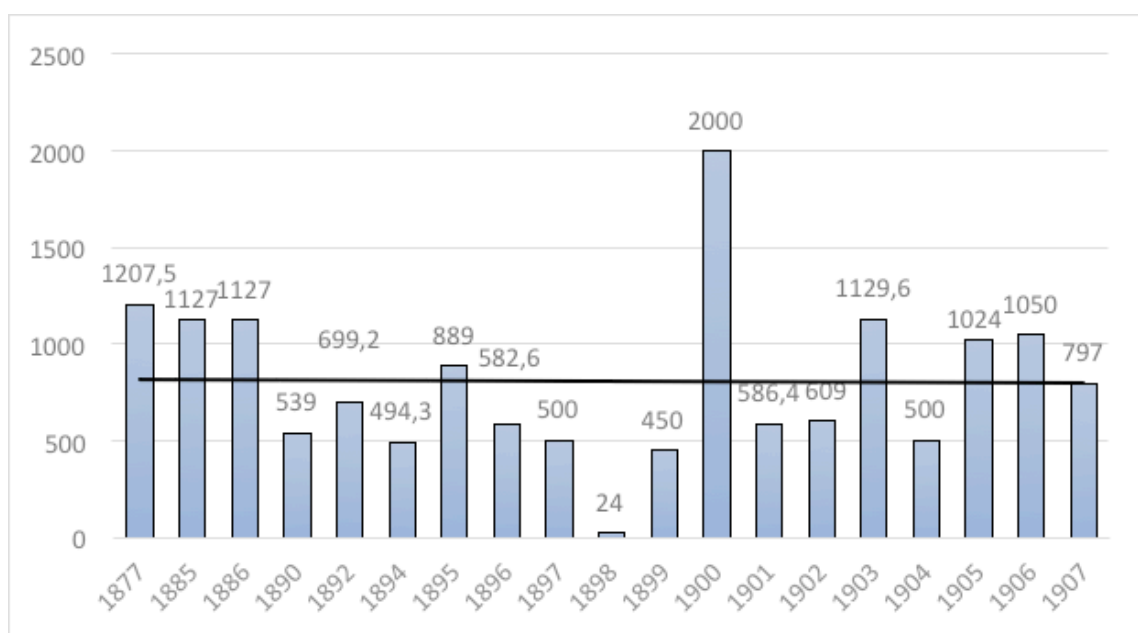


Figure 11 - Figure 12 - Production de blé (en tonnes)

Sources<sup>196</sup>

Pour le maïs, si on élimine l'estimation optimiste de 1877 on obtient une production annuelle moyenne de 1 605 tonnes et des productions extrêmes de 3 900,8 tonnes et 1 440,7 tonnes. L'impact du facteur climatique est notable et la production "régulière" tourne autour des 2 000 tonnes annuelles. L'irrégularité du régime des pluies (insuffisance ou excès de pluies) provoque, si les perturbations se répètent sur plusieurs années de suite, la réduction des surfaces cultivées, une forte mortalité du bétail, l'exode des ouvriers agricoles et si la production peut redémarrer (en 1897 par exemple, voir Municipios, Piedragorda, AHEG) ce sont les moyens de produire qui font défaut (hommes et bêtes). Pour le blé, et si l'on élimine de la même façon deux chiffres douteux pour 1898 et 1900, on obtient une production

<sup>196</sup> \* *Noticia que manifiesta esta Jefatura de la cantidad total del producto agrícola que corresponde por fanegas, cargas o arrobas que se producen en este Partido, 6/11/1877.*

\* *Informes sobre trabajo en los campos*, en *Informes y Documentos relativos a comercio interior y exterior*, Mayo 1885 y Noviembre 1886.

\* Velasco, *op.cit.*

\* *Producción probable de maíz y trigo*, 189, Cajas 430 y siguientes, AHEG.

\* González Pedro. *op.cit.*

\* *Anuario estadístico de la República Mexicana bajo la dirección de Peñafiel*, (1892-1907).

annuelle moyenne de 783 tonnes. On pourrait s'étonner de la variabilité des productions sur terres irriguées en période de sécheresse signalées pour le maïs mais les réserves en eau du municpe alimentées essentiellement par le rio Turbio ont été sérieusement perturbées par ces épisodes se développant pendant plusieurs années consécutives. Les extrêmes de production vont de 450 tonnes à 1 207,5 tonnes et font du municpe de Piedragorda un petit producteur en comparaison avec les autres municpes de la zone ouest.

#### **2.1.2.4.3. L'élevage**

Municpe reconnu pour la qualité de son élevage bovin, Piedragorda disposait, en 1800 d'haciendas comme Atotonilquillo qui consacraient 7 020 hectares à l'élevage en disposant en particulier de 2 643 têtes de bovins. Globalement Velasco dénombre, en 1890 18 660 têtes de bétail d'embouche et 2 160 bêtes de trait et une production de 2 850 bovins et ovins et de 2 840 porcins. En 1899 la Commission pour l'Exposition Universelle décompte 10 965 têtes de bétail mais oublie toujours la présence de la plus fameuse des haciendas d'élevage, La Concepción. L'essentiel du cheptel (8 450 têtes) est concentré sur trois autres haciendas (Atotonilquillo dispose à cette date de 13 50 têtes de bétail) qui détiennent 5 500 têtes de bovins.

#### **2.1.2.4.4. Les équipements**

La seule indication du niveau d'équipements des exploitations agricoles date de 1899. Globalement le municpe dispose de 3 batteuses et 2 égreneuses (Municipios, Piedra Gorda, AHEG) + 5 machines à vapeur (Puissance totale 75 cv).

Les principales haciendas disposent de chariots à 4 roues : Atotonilquillo (6), Maravillas (10), El Sauz (3) et/ou des charrettes (Atotonilquillo (6), Frias (12), Maravillas (20), Paso de Canoa (6) et San Juan de la Puerta (8). Les équipements de labour (charrues en bois avec soc en métal) sont « estimés » par les enquêteurs travaillant pour la « Comisión » : 300 charrues pour Maravillas, 100 pour Atotonilquillo, Frias et San Juan de la Puerta, 80 pour El Venado, 60 pour Paso de Canoa et El Ramblas, 50 pour El Sauz et pour les ranchos de Adjuntas et de San Miguelito. Les haciendas (hormis El Sauz et La Concepción dont on ne connaît pas les statistiques et sauf Maravillas qui possède 2 machines de 15 cv) détiennent chacune une machine à vapeur d'une puissance de 15 cv. ) (*Comisión, ibid.*)

### 2.1.3. Les agrégats de production de la zone ouest : Evolution et importance relative

L'agrégation des données disponibles pour les quatre municipes de la zone nous permet d'estimer son importance très relative dans la production de l'Etat.

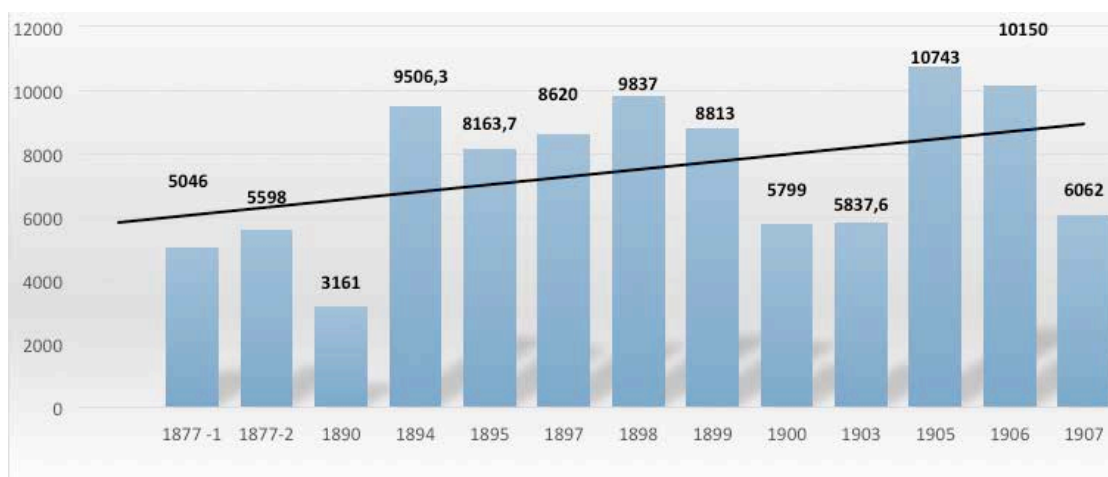


Figure 13 - Production de blé Zone Ouest (en tonnes)

On a avancé<sup>197</sup> que la production de céréales avait, sur la période 1877-1910, augmenté plus vite dans l'Etat de Guanajuato que dans le reste du pays. Le bilan doit être nuancé. Pour ce qui est du blé la production moyenne de la zone sur la période 1877-1907 s'élève à 7 487 tonnes. Les extrêmes vont de 3 161 à 10 743 tonnes. La tendance à l'accroissement des quantités produites est essentiellement imputable au municipe de León dont le poids pèse dans le total de la zone.

<sup>197</sup> Blanco M. ,*Breve historia de Guanajuato*, FCE, México, 2000.

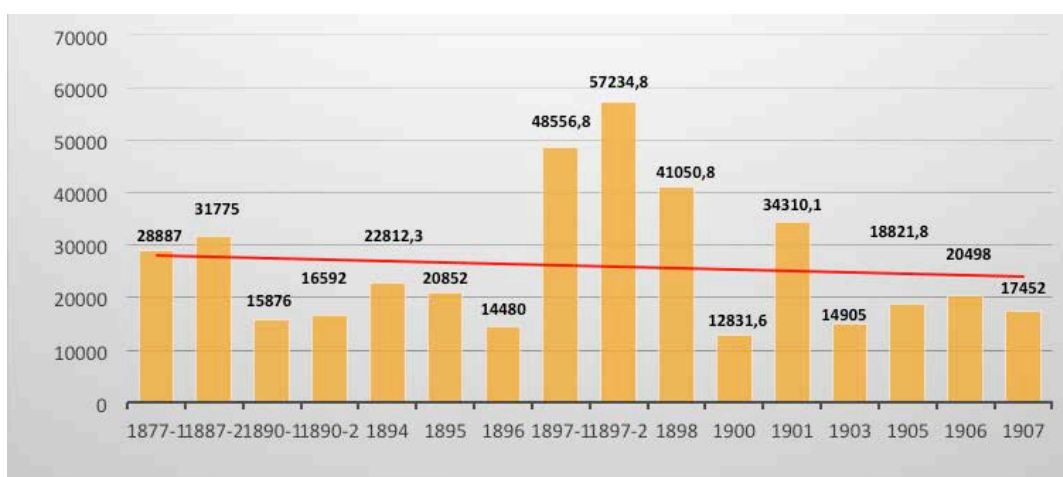


Figure 14 - Production de maïs de la zone Ouest (en tonnes)

Pour ce qui est du maïs, la production moyenne est de 26 107 tonnes avec des extrêmes de 12 831 et 57 234 tonnes. La tendance à la baisse ou au moins à la stagnation de la production est constatée dans tous les municipes et pose la question des modes d'exploitation des terres de temporal. La suppression dans les tableaux et leur traduction graphique des années reconnues comme étant de forte sécheresse et donc de pertes de récoltes n'a pas d'effet sur la droite de tendance.

Ce qui semble être plus grave c'est l'évolution des productions de la zone ouest dans une optique de relativisation par rapport aux productions de l'Etat de Guanajuato.

Pour le **blé** et pour 3 dates :

1895 : 8 163,7 tonnes sur un total de 40 820 tonnes soit **20 %** (2)<sup>198</sup>

1897 : 8 620 tonnes sur un total de 55 400 tonnes soit **15,56 %** (3)<sup>199</sup>

1900 : 5 799 tonnes sur un total de 91 117 tonnes soit **6,4 %** - la production de l'Etat s'étant considérablement développé alors que les récoltes de la zone de León sont catastrophiques (les sécheresses sont particulièrement sévères en 1899 et 1900), le reste du Bajío étant semble-t-il préservé ?

La production de l'Etat restant stable et celle de la zone ouest évoluant dans une fourchette allant de 6 000 à 10 000 tonnes on peut considérer que la part de cette zone dans la production de l'Etat se situe entre **7 et 11 %**.

<sup>198</sup> AERM, *op.cit.*

<sup>199</sup> Kaerger, Karl, *El cultivo de cereales*, in *Agricultura y colonización en México en 1900*, CIESAS, UA de Chapingo, México, 1986, p.214.

Pour le **maïs** :

Sur la période 1873-1877 : une comparaison entre la production dirons-nous normale en 1877 de la zone ouest qui oscille entre 29 865 et 32 753 tonnes et la production totale pour l'Etat de 246 827 tonnes nous donne donc une part qui va de **12,09 à 13,26** % de la production de l'Etat<sup>200</sup>.

Pour 1895 : 20 852 tonnes sur un total de 157 881 tonnes soit **13,20** % de la production de l'Etat<sup>201</sup> ;

Pour 1897 : 57 476 tonnes sur un total de 289 400 tonnes (très bonne récolte) soit **19,86** %<sup>202</sup> ;

Pour 1900 : 12 831 tonnes (plus bas historique pour la zone - cause : production déficiente de León) sur un total de 227 718 tonnes soit **5,6** %<sup>203</sup> ;

Pour 1901 : 34 310 tonnes sur un total de 268 546 tonnes soit **12,8** %<sup>204</sup> ;

Et enfin pour 1906 : 19 313 tonnes sur un total de 194 101 tonnes soit : **9,95** %<sup>205</sup>

Les chiffres dont nous disposons montre qu'en dépit des perfectionnements apportés aux techniques de production, de la concurrence même relative entre grandes exploitations et petits propriétaires et/ou exploitants, la part de la production de la zone Ouest à tendance à baisser dans le contexte de l'Etat. Il est vrai que les autres municipes du Bajío, en particulier au sud-est de l'Etat ont disposé très tôt d'atouts autres que ceux de notre zone : exploitations plus vastes, dotées de terres fertiles et bien irriguées, mieux équipées et mieux gérées (municipes d'Irapuato, de Valle de Santiago, de Salvatierra). Si l'on ramène la production locale moyenne à la population relativement stable de la zone on obtient une ration annuelle par habitant de 201 kg pour le maïs et de 54 kg pour le blé. Mais il faut reconnaître que l'on constate une baisse de cette ration entre la dernière décennie du 19<sup>ème</sup> (245 kg de maïs) et la première décennie du 20<sup>ème</sup> siècle (152 kg de maïs).

---

<sup>200</sup> Antillon, *op.cit.*

<sup>201</sup> AERM, *op.cit.*

<sup>202</sup> Kaerger, *ibid.*

<sup>203</sup> AERM, *op.cit.*

<sup>204</sup> AERM, *op.cit.*

<sup>205</sup> AERM, *op.cit.*



Les résultats de l'activité agricole de notre zone sont décevants. Nous sommes pourtant dans la partie occidentale du Bajío, région renommée pour ses capacités à produire des céréales en grandes quantités. L'explication des médiocres performances à l'ouest repose en partie sur une apparente dualité au sein de l'appareil productif. Le municipio de León pèse lourdement dans les agrégats de l'ouest par le nombre de ses haciendas « traditionnelles » relativement peu étendues : Santa Ana atteint les 8 678 hectares, la Sandía, 6 236 et la vaste Otates atteint les 12 150 hectares mais consacrés essentiellement à l'élevage. Ces exploitations dont nous avons précisé la propriété et la gestion sont bien souvent considérées comme un refuge symbolique de l'élite locale ou régionale. Certains stigmatisent à ce propos une mentalité de rentiers et l'absence d'initiatives afin d'améliorer la productivité de la terre. La pluri activité des propriétaires débouche souvent sur le peu d'intérêt d'un investissement lourd dans l'exploitation agricole. L'impact de ce comportement passif sur une surface qui représente 56 % du total de la zone ouest (et beaucoup plus si l'on écarte le municipio de Piedra Gorda consacré essentiellement à l'élevage) peut expliquer la faiblesse de l'activité céréalière de la zone.

A côté de cela nous avons, dans les petits municipios du Rincón le dynamisme de certains propriétaires-gestionnaires d'haciendas ayant choisi un créneau productif efficace en développant des innovations et en introduisant une certaine modernité dans le fonctionnement d'exploitations classiques dont la superficie productive s'était considérablement réduite au cours du temps, ce qui impliquait la recherche d'une productivité supérieure. Ces haciendas, aussi vastes toutefois que les plus vastes de León ont développé des modes de production intégrés où l'on se consacre essentiellement à l'élevage mais surtout à la culture du blé en utilisant progressivement du matériel agricole perfectionné et d'importantes ressources en eau ; on développe pour cela des infrastructures capables de rentabiliser l'usage de cette eau et de transformer sur place la production céréalière. Jalpa et Cañada de Negros s'opposent, à la fin du 19<sup>ème</sup> et au début du 20<sup>ème</sup> siècle aux propriétaires traditionnels d'haciendas qui ont une mentalité de rentiers et ne font pas d'efforts pour améliorer la productivité de leurs terres. De plus, comme le dit Brading, la concurrence du petit propriétaire ou du fermier dans le domaine du maïs déplace le gros propriétaire qui se retire ou investit dans la culture d'irrigation du blé ou en améliorant la qualité de son bétail. Nos deux haciendas travaillent essentiellement pour le marché national mais leurs débouchés ne dépassent guère pourtant le cadre régional. La farine de Cañada puis celle de Jalpa est orientée sur les deux villes de Guanajuato et de

León en passant par San Francisco del Rincón au début en charrettes puis par le chemin de fer (Jalpa dispose très tôt d'un vaste entrepôt à la gare de San Francisco).

La mécanisation de la production s'opère lentement mais s'accélère au début du 20<sup>ème</sup> siècle (avec l'arrivée d'Oscar Braniff) même si elle peut être ralentie par la présence et donc l'utilisation d'une main d'œuvre abondante et bon marché. La pratique du fermage et surtout du métayage pour les productions autres que le blé d'irrigation permettent en outre aux administrateurs de ces haciendas de disposer d'une force de travail flexible lors des grands travaux agricoles.

L'intégration des activités agricole et agroalimentaire débouche sur une production importante et continue de farine bien supérieure à celle générée dans le municipe de León. La complémentarité entre les deux principales haciendas du municipe de Purísima del Rincón illustre une efficacité notable de la production céréalière et de farine. Les moulins de Jalpa ont une réputation qui dépasse les limites de l'Etat. On notera enfin que les capacités de production installées à Jalpa permettent à l'exploitation de traiter avec profit les blés qui proviennent des haciendas voisines et parfois plus éloignées. Le bilan est une apparente prospérité qui sera confirmée par les gros investissements réalisés par Oscar Braniff dans les années précédant la période révolutionnaire.

Mais ce dynamisme relatif des hacendados de la zone du Rincón ne peut contrebalancer l'inertie des exploitants de la zone de León et le résultat apparait dans les graphiques que nous avons élaboré de la production céréalière (même si l'on décide de ne pas tenir compte des années marquées par des conditions climatiques catastrophiques) de la zone ouest de l'Etat.

## **2.2. L'EST DE L'ETAT**

### **2.2.1. Les structures agraires : propriétaires et exploitants agricoles**

L'analyse de ces structures agraires distinguera trois aires essentielles : celle de San Luis de la Paz, celle d'Iturbide et celle qui regroupe les petits municipes de la Sierra.

### 2.2.1.1. San Luis de la Paz et Pozos (ou Porfirio Díaz)

#### 2.2.1.1.1. San Luis de la Paz.

Le municipe est une vaste étendue de 1 200 km<sup>2</sup> (1902) comparables aux 1183 km<sup>2</sup> du municipe de León, au climat semi-aride, au relief irrégulier avec une partie orientale devenant montagneuse. Le municipe comme tous les autres appartiennent à la Sierra Madre orientale et l'essentiel des terres sont dite « arribeñas ».

Nature des terres : En 1894 (1875) les 141 500 hectares du municipe se répartissaient en 599 hectares de terres irriguées (soit 0,42 % du total), 27 985 hectares de terres sèches (19,78 %), 72 272 hectares de terrain accidenté (« cerril ») (soit 51,07 %) et 40 650 hectares de relief boisé (« monte ») (soit 28,73 %) <sup>206</sup>. On a donc affaire à un municipe disposant d'une part de terres cultivables relativement limitée, de peu de terres irriguées et d'un reliquat propice, semble-t-il, à l'élevage.

Tableau 57 - Analyse en termes d'haciendas et de ranchos

Années	Haciendas	Ranchos	Source
1862	10	125	
1881	11	166	Muñoz Ledo, <i>op.cit.</i>
1890 (1)	11	176	Velasco. <i>op.cit.</i> p.229.
1890 (2)	11	173	García Cubas Diccionario. <i>op.cit.</i>
1895	11	176	Velasco. <i>ibid.</i> p.229.
1899	13		“Comisión...”. <i>op.cit.</i>
1903	13	251	AERM District
1904	13		Pedro González. <i>op.cit.</i>

On constate une stabilité certaine du nombre d'haciendas et une augmentation du nombre de ranchos au début du 20<sup>ème</sup> avec de légères différences liées par-

<sup>206</sup> Cuadro que manifiesta, según documentos oficiales del año de 1875, la extensión territorial del estado, con la clasificación de terrenos, en Memoria de Obregón González, Guanajuato, 15/09/1894.

fois à l'incertitude quant aux références au municpe ou au partido. On découvre la même situation lorsque l'on suit les recensements des propriétaires-contribuables :

Tableau 58 – Propriétaires-contribuables (causantes) du municpe de San Luis de la Paz

Années ou années fiscales	Nombre de « causantes »	Source
1881	200	Muñoz Ledo, <i>op.cit.</i>
1894	401	Prontuario Fincas Rústicas, AHEG.
1895	380	J.Obregón González, <i>op.cit.</i>
1899	444	Prontuario
1899/1900	442	Id
1900/1901	430 ou 426	Id
1902/1903	423	Id
1903/1904	434	Id
1904/1905	444	Id
1905/1906	429	Id
1906/1907	433	Id
1907/1908	428	Id
1908/1909	442	Id
1909/1910	447	Id
1910/1911	449	Id

On ne constate pas de véritable variation du nombre de propriétaires recensés dans le municpe en dehors de l'estimation semble-t-il approximative figurant dans le rapport de Muñoz Ledo en 1881. L'explication résiderait dans le fait que la propriété est déjà amplement éclatée dans cette zone de l'Etat (comme nous l'avons déjà constaté dans certains municpes de l'ouest). On constate en effet à l'analyse des haciendas et de leurs superficies qu'elles ont des surfaces exploitées bien limitées et que leur valeur fiscale est bien faible. En 1894 65 % des exploitations valent moins de 1 000 \$ (valeur fiscale estimée, Obregón González 1895). Il n'existe que très peu de grandes propriétés car elles ont fait l'objet de fractionnements antérieurs ou à la frontière de la période porfirienne. Ainsi les principales exploitations (12 « gros propriétaires » signalés en 1901 par la présidence municipale (AHEG, Go-

bierno, Municipios Caja 1.) restent entre les mains d'un même propriétaire ou d'une même famille : Jofre appartient de 1886 à 1910 à Rafael Arias, Lourdes à Manuel Briones, Manzanares à Mariano Benítez, San Isidro à Manuel Briones puis à María Dolores Briones de C., Ortega à Antonio Huerta et Santa Ana y Lobos à José Yzita. On constate donc une stabilité de la propriété ce qui ne signifie pas que la propriété conserve son intégrité mais que l'essentiel des terres reste entre les mains d'un même propriétaire « principal ». En effet les successions s'enchaînent de 1878 à 1901 et l'on constate que des portions de Santa Ana, de Ortega, de Manzanares ou des ranchos qui en dépendent sont transférées à des héritiers (1879, 1884, 1888, 1900)<sup>207</sup>.

Ainsi Santa Ana y Lobos dont on dit qu'elle valait 400 000 pesos au milieu du 19<sup>ème</sup> est amputée d'un tiers de sa taille en 1873 en raison d'une dette s'élevant à 143 479 \$. En 1879 une autre grande part de l'hacienda est répartie entre divers créanciers et elle connaîtra d'autres amputations en 1881 et 1884 (Rionda, *op.cit.*). On constate parallèlement une certaine concentration des propriétés favorable à certaines familles : ainsi Cochran signale deux fois la famille Salazar en 1886. En 1901/1902 la famille Arias détient à la fois Purísima del Bozo et Jofre ; les Briones possèdent Lourdes et San Isidro, et les González de Cosío détiennent San Diego et ses annexes ainsi que Salitre de Frías (qui fait partie pourtant du municpe de Victoria). En 1909/1910 la famille Briones possède cinq propriétés dont, toujours, San Isidro et Lourdes.

Si on suit les évaluations fiscales des grandes exploitations de San Luis de la Paz, elles fluctuent logiquement en fonction des annexions et des cessions. Ainsi Ortega (« y otros ») voit sa valeur atteindre 179 191 \$ en 1909 ; Santa Ana qui vaut approximativement 240 000 \$ en 1879, ne vaut plus que 118 489 \$ en 1909, Lourdes est estimée à 87 338 \$ en 1909 contre 103 786 \$ en 1894 et Manzanares stagne autour des 50 000 \$ alors que San Isidro passe de 90 420 \$ en 1894 à 53 372 \$ en 1909. Il faut toutefois avancer que la valeur de ces propriétés peut être surestimée lorsque l'on note l'étendue des surfaces exploitées, la nature des terres et si l'on se réfère à la valeur des terres dans les municipes fertiles de l'ouest de l'Etat. Ainsi en 1899 (« Comisión. » *op.cit.*) les dix plus importantes exploitations en termes de surfaces exploitées qui sont essentiellement des terres sèches (299 hectares irriguées au total) vont de 166 à 3 858 hectares. La surface exploitée moyenne de ces haciendas est de

<sup>207</sup> Secretaria de planeación y finanzas, Pago de impuestos de sucesión, AHEG, s/c.

1 518 hectares alors que les superficies totales (avec une proportion élevée de terrain accidenté et de relief boisé») sont en moyenne bien plus importantes : 8 634 hectares. Y aurait-il sous-estimation de l'extension des terres exploitées lorsque l'on sait que les principales haciendas se situent dans la zone ouest du municipio relativement peu accidentée et une estimation alors correcte de leur valeur. L'analyse de leur production nous permettra peut-être de répondre à cette question.

#### **2.2.1.1.2. Le municipio de Pozos**

Il s'agit d'un petit municipio au sud de San Luis de la Paz (64 km<sup>2</sup> en 1904) ayant souvent été intégré administrativement et parfois statistiquement au district de San Luis. Nous disposons de très peu de données sur l'activité agricole, qualifiée d'inexistante par certains auteurs. González comptabilise en 1900, 21 hectares de terres irriguées sur un total de 6 375 hectares.

Pour ce qui est du nombre d'haciendas et de ranchos les données sont fragmentaires : ainsi Velasco signale en 1890, 2 haciendas de campo (La Carbonera et La Cebada) et 70 ranchos. En 1900 on signale 1 hacienda : El Ojo de agua estimée à 11 551 \$ avec 342 hectares en exploitation et 513 hectares non exploitées, toutes superficies de terres sèches avec en outre 900 hectares en zone montagneuse et 1 rancho d'importance : La Carbonera (qui n'est plus « Hacienda ») puisqu'il est estimé à 15 000 \$ avec 405 hectares exploités et 319 non exploités avec 870 hectares en zone montagneuse (« Comisión.. » *op.cit.*). En 1901 la municipalité dénombre 7 propriétaires notables ainsi que 4 fermiers dignes d'être signalés. C'est peu lorsque l'on sait qu'en 1867 il y avait au moins 72 fermiers sur le Mineral de Pozos. En 1910 le total des exploitations agricoles s'élève à 66 (« fincas rurales ») dont 2 haciendas (Ojo de Agua et La Cebada ; La Carbonera redevient Rancho) et 64 ranchos (treize des propriétaires de ces exploitations résident à Iturbide, à Querétaro ou à San Miguel de Allende). En 1911 le nombre de propriétés agricoles est de 63 sans que l'on sache s'il s'agit d'haciendas ou de ranchos ; la répartition des exploitations par taille nous donne une grande majorité de petites propriétés – 28 de moins de 50 hectares, 17 entre 50 et 199 hectares et 4 propriétés ayant entre 500 et 999 hectares avec au sommet une exploitation de 2 902 hectares dont seulement 855 sont semées en maïs. Globalement la part des superficies semées en maïs s'élève à 34 % du total des terres. L'absence de renseignements relatifs à l'activité agricole s'explique par l'exiguïté du territoire, la mauvaise qualité des terres et la faible taille des exploitations avec en outre des propriétaires qui, résidant parfois en dehors du municipio

(voir plus haut) se préoccupent peu de la gestion des terres : les autorités parlent, même pour les haciendas les plus importantes d'une production destinée à l'auto consommation ce qui montre bien la pauvreté de l'activité agricole. Le municipe de Pozos a toujours été spécialisé dans les mines et son approvisionnement en denrées agricoles était assuré par Iturbide et San Luis de la Paz et parfois par des villes plus éloignées du Bajío.

### 2.2.1.2. *Iturbide*

Le municipe d'Iturbide couvre une superficie deux fois plus faible que celle de son voisin San Luis de la Paz (517 km<sup>2</sup>). L'analyse de la composition des terres est fragmentaire et l'on reprend en 1904 (Pedro González) les estimations déjà faites en 1875 (Antillon). La part des terres irriguées est faible mais dépasse celle de San Luis de la Paz (942 hectares soit 1,35 % du total); les terres sèches sont relativement plus importantes : 30,3 %, les terrains accidentés représentent 22,8 % du total et les reliefs boisés sont dominants (31 746 hectares soit 45,6 % du total). En 1903 l'AERM signale des terres sèches pour plus de 50% du total mais des terres irriguées bien plus faibles (374 hectares soit 0,5 % du total). Cette répartition déséquilibrée des terres aura un impact sur l'importance et sur la nature de la production agricole.

#### Haciendas et ranchos

Tableau 59 - Haciendas et ranchos du municipe d'Iturbide

Dates	Haciendas	Ranchos	Source
1877	4	93	Noticia..26/10/77
1881	5	96	Muñoz Ledo
1887	5	96	División territorial RM
1889	5	96	García Cubas
1895	7	96 de campo, 21 de ganado	Velasco (pour Partido)
1897	6	99	Pedro González, pp.339-341.
1899	7	173	"Comisión.."
1904	6	99	Pedro González
1910	6	116	División territorial de los Estados Unidos Mexicanos

Le nombre d'haciendas varie peu et le nombre de ranchos augmente au début du 20<sup>ème</sup>. siècle. Mais il faut rappeler la confusion faite au niveau local entre hacienda et rancho. Ici aussi les fractionnements et la répartition des terres des grandes propriétés a déjà eu lieu avant le Porfiriato ; ainsi l'hacienda de « El Capulín », Noria de Charcas et San Gerónimo ont été divisées et réparties entre de petits propriétaires ; pour Noria de Charcas le fractionnement est signalé par Guadalupe Romero dès 1862 qui précise que les fermiers qui payaient 4 \$ par an la location de leurs parcelles en deviennent progressivement les propriétaires.

#### Propriétaires contribuables

Si l'on se base sur les registres du cadastre servant à la perception des taxes foncières sur les propriétés rurales ou sur les rares références des monographies sur l'Etat de Guanajuato on constate une étonnante stabilité du nombre de contribuables de la fin du 19<sup>ème</sup> siècle jusqu'à la veille de la Révolution.

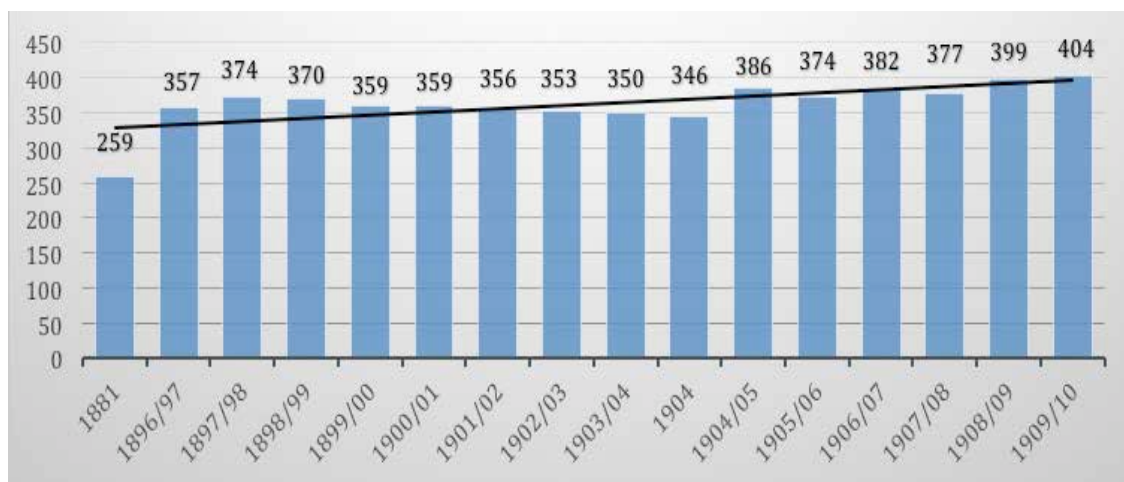


Figure 15 - Nombre de propriétaires contribuables

Le nombre élevé de contribuables semble refléter un processus déjà signalé pour San Luis de la Paz qui est le fractionnement précoce des terres dans cette zone. En 1894, 66 % des exploitations valent moins de 1 000 \$ (valeur fiscale estimée – Memoria del gobierno – 1895). A cela il faut ajouter l'instabilité dans la propriété des grands domaines dont il faut toutefois nuancer la taille : La Alameda, La Escondida, El Jovero, San Gerónimo changent de mains entre 1886 et 1909. En 1900 la présidence municipale signale que parmi les principaux agriculteurs on trouve 63 proprié-



taires et 11 fermiers, mais ces agriculteurs contrôlent des exploitations limitées en taille et en valeur patrimoniale : on compte en 1900, 9 propriétés dont la valeur fiscale estimée dépasse les 10 000 \$. Si l'on se réfère aux estimations fiscales, leur étonnante stabilité puis leur soudaine variation nous incite à croire que dans ce municipe les méthodes de calcul étaient particulièrement arbitraires. Les trois plus importants domaines, Noria de Charcas, San Diego et La Alameda ne dépassent guère les 60 000 \$, sauf pour la Noria qui approche des 100 000 \$ en 1900 alors qu'elle n'exploite que 326 hectares sur un total de superficie de 3 611 hectares; sa valeur chute d'ailleurs à 22 502 \$ en 1908. Globalement les plus importantes exploitations ont des surfaces exploitées très limitées ; elles vont de 199 hectares à 1 668 hectares avec une surface moyenne de 708 hectares et ce en 1899 (« Comisión.. »). Pour ce qui est des plus importants domaines mais aussi des autres exploitations (la « Comisión » en recense 178 toujours en 1899) c'est-à-dire celles qui ne dépassaient pas les 500 hectares, elles ont fait l'objet de fractionnements pour créer des parcelles de moins de 40 hectares, mais à une époque qui semble antérieure à 1896 puisque le nombre de contribuables n'augmente guère ou de façon marginale après cette date [valable en particulier pour San Gerónimo (Hacienda), La Escondida (Hacienda), Viborillas (classée parfois dans la catégorie des haciendas), La Concepción, La Llorona, Galomo, Noria del Refugio, Ojo de Diego, Santa Anita, San Rafael et Pozo Blanco].

En conclusion un municipe découpé en propriétés de dimensions modestes depuis l'ère pré-porfirienne puisque l'on compte autant de contribuables ruraux qu'à San Luis de la Paz sur un territoire deux fois moins étendu. On pourra en déduire qu'étant donné la faiblesse, pour ne pas dire l'inexistence des terres irriguées et la proportion non négligeable de terrains accidentés dans le total des superficies, les possibilités de production individuelles nous semblent bien limitées. Ceci sera à confirmer par l'analyse des productions et des moyens de production disponibles.

### ***2.2.1.3. Les petits municipes de la Sierra Gorda***

#### ***2.2.1.3.1. Structures agraires***

Les petits municipes de l'est de l'Etat appartenant tous à la Sierra Gorda de Guanajuato sont des entités montagneuses enclavées et donc difficiles d'accès. La superficie totale de ces municipes est importante mais la terre est peu propice à l'activité agricole.

L'analyse des structures agraires est ici particulièrement délicate dans la mesure où ces municipes ont été rattachés pendant le Porfiriato à des districts plus vastes en fonction des réformes de l'organisation politique des Etats. Ainsi le district (« partido ») de Victoria englobe de 1885 à 1895 les municipes de Victoria, d'Atarjea, de Santa Catarina et de Xichù mais pas celui de Tierra Blanca qui est lié au district d'Iturbide. La délimitation parfois approximative des frontières entre municipes, les demandes de certaines populations à être rattachées à telle ou telle entité (provenant parfois des Etats limitrophes), la taille parfois étonnante de certaines propriétés chevauchant plusieurs municipes rendent difficiles l'analyse des changements survenus dans la répartition des terres.

Le municipe de Victoria, le plus vaste s'étend selon les dates sur 13 740 hectares en 1875 (Memoria de Antillon de 1875 – reprise par Joaquin Obregón González en 1895) dont 17,4 % de terres cultivables, le reste étant du terrain accidenté, et sur 200 kms<sup>2</sup> selon une estimation de 1902 ; la Commission pour l'Exposition Universelle de 1900 est encore plus sévère et les terres « montagneuses » représentent de 80 à 99 % du total des terres des ranchos recensés ; en 1903 les terres cultivables, essentiellement de terres sèches, représentent 7,8 % d'un total de 22 709 hectares. Les pâturages (« pastos ») plus proches de la garrigue que de la prairie représentent 89 % du total avec une surface sans doute sous-estimée de bois et donc une confusion entre « pastos » et « bosques » (AERM 1903). En 1930, pour signaler la détérioration de la situation commencée bien plus tôt, on estime que les terres cultivables représentent 3,7 % du total des terres.

Santa Catarina, selon Velasco en 1895 est un municipe montagneux où les terres sont presque stériles. On estime dans l'actualité que l'on y dispose de 500 hectares cultivables sur un total de 16 019 hectares. (*EJP Sierra Gorda – Semarnat, Guanajuato 11/2005*).

Tierra Blanca est dotée selon une estimation de 1930 de 6,9 % de terres cultivables.

Xichù disposait en 1930 de 0,9 % de terres arables, 5,4 % de bois, 46,3 % étaient décrétées improductives le reste étant consacré au petit bétail (garrigue ?)

Pour ce qui est du municipe d'Atarjea, toujours selon une étude de 1930, les terres cultivables sèches représentent 1,6 % du total, les bois, 22 %, les « pâturages » 64 % (terres arides accidentées pour, éventuellement le petit bétail) et les terres dites improductives 6 %.

Quelle que soit la ventilation des terres en catégories distinctes et la confusion entre les appellations, ce qui ressort de ces chiffres c'est la rareté des terres cultivables, l'absence totale de terres irriguées, l'importance (sous-évaluée) des surfaces ouvertes au petit élevage et celles couvertes par les bois de tous genres.

#### **2.2.1.3.2. *Ranchos y haciendas***

##### **VICTORIA**

1886 : on y trouve une liste de 7 haciendas qui ne siègent pas toutes dans le municpe de Victoria mais dans le partido de Victoria qui englobe Victoria, Atarjea, Santa Catarina et Xichù : ainsi El agostadero de Charcas qui chevauche trois municipes, Salitre de Frías, El Chapín (qui appartient à Santa Catarina), Higueras, Noria de Charcas, San Diego de las Pitayas et enfin Santa Teresa qui appartient franchement à l'Etat de San Luis Potosí. On recense à cette date **70** ranchos.

1895 : **6** haciendas de campo (dont Ahorcados, Salitre de Frías, Higueras) et **81** ranchos;

1899 (AHEG) : **3** haciendas;

1899 (« Comisión... ») : **29** ranchos dont Salitre de Frías (rancho ?) et 2 fractions de Adjuntas (Hacienda) ; les surfaces non exploitées représentent entre 80 et 99 % du total des terres en raison essentiellement de la topographie de la zone ;

1903 : **3** haciendas, **43** ranchos et 51 « entités » sans classification ;

1904 : **3** Haciendas: Adjuntas, Higuerrillas, Salitre de Frías;

Avant la Révolution (fin 19ème - début 20ème) sur la base des témoignages : **4** haciendas: Salitre, Ortega, Corralillos, La Cueva (Témoignage de José Felix Ramírez né en 1881)

L'hacienda de Higueras (ou Higuerrillas) est fractionnée dès 1888 : 900 hectares réparties en parcelles de 3 à 4 hectares (Témoignage de Gabriela Ramírez, de Victoria). Il en est de même pour Milpillias qui fait l'objet d'un fractionnement et de la remise de titres de propriété par tirage au sort à 205 habitants du lieu (Acta del 08/01/1901 – AHEG – Municipios)

1905 : unique hacienda signalée : Salitre de Frías (propriétaire : J. Loyola y condueños résident à Victoria)

1910 : (Lista de las fincas rústicas...): **5** haciendas (Salitre de Frías, Corralillos, La Cueva, Adjuntas, Higueras); **14** ranchos importants mais en fait **64** ranchos car ranchos annexes (ainsi San Agustín est associé à 22 ranchos annexes, Ahorcados (que Velasco catalogue « Hacienda) a 16 ranchos annexes et El Nogal en a 12. On notera la présence de propriétaires d'origine espagnole ou française dans cette liste (Ducoing, Chaire et Charre).

En conclusion une grande confusion quant au nombre d'haciendas, leur localisation précise, le nombre de ranchos qui s'est sans doute accru dès la fin du 19<sup>ème</sup> siècle (voir témoignage) et plus généralement quant à la situation même de la propriété de la terre dans cette zone accidentée dont l'histoire tout au long du 18<sup>ème</sup> siècle est émaillée de révoltes paysannes souvent liées au partage du territoire.

#### **SANTA CATARINA**

Santa Catarina et Tierra Blanca vivent, selon le témoignage de Tarquín (voir plus loin), de la confection et vente de chapeaux, de cordes et des herbes de la sierra qui sont distribuées dans tout l'Etat même si les relations sont plus étroites avec Querétaro et San José de Iturbide qu'avec San Luis de la Paz.

1895 (Velasco): **1** hacienda (El Chapín), **5** ranchos et 35 sitios ;

1899 (« Comisión.. »): 25 exploitations dont **1** hacienda (del Chapín) d'une valeur fiscale de 3 000 \$ avec 100 hectares exploitées et 1 283 hectares de terrains montagneux; **8** ranchos de 200 \$ - Surface moyenne exploitée : 25 hectares; **11** ranchos valant entre 100 et 150 \$ (20 hectares en moyenne) et **5** ranchos valant entre 25 et 100 \$.

1901 (Municipios - Caja 1, AHEG): **1** Hacienda de campo mais 2 hacendados (Cuesta del Chilar, placée dans les ranchos par Velasco et hacienda del Chapín (fermier)

1904 (Pedro González): **1** hacienda (El Chapín)

1905 (Directorio de Holms): **1** hacienda (Cuesta del Chilar – Propriétaire: Cabrera)

On hésite tout au long de la période entre une et deux haciendas alors que les données concernant les ranchos sont inaccessibles.

**TIERRA BLANCA**

Les données relatives à Tierra Blanca et à Atarjea concernent beaucoup plus les terrains communautaires et les conflits qu'ils engendrent que les propriétés traditionnelles.

En 1879 on détecte l'existence d'egidos qui sont occupés par des fermiers qui occupent de petites parcelles dépendant de la municipalité ; au nombre de 45 ils payent des loyers annuels qui vont de 2,50 \$ à 19,50 \$ l'an ; cette même année, la municipalité réalise, en se référant à la loi Lerdo, une vingtaine d'adjudications.

1881: le rapport de Muñoz Ledo recense 10 propriétés rurales ;

1895 (Velasco): **2** haciendas de campo (El Capitán et Ocotillos); **21** ranchos de campo et 15 sitios. (reprise de la División territorial de la República Mexicana, Tipografía de la Secretaria de Fomento, México, 1877)

1899 (Comisión...: "Haciendas, no hay en esta jurisdicción"); Ranchos: **9** (le plus valorisé – El Capitán - atteint les 2 000 \$)

1901 (AHEG): un document signale l'hacienda de las Pitayas dans la juridiction de Xichù;

1904 (Pedro González): **1** hacienda (Carbajal) qui appartient en fait à Iturbide.

En 1905, un document nominatif énumère une liste de propriétaires ou plutôt d'occupants de terres communales<sup>208</sup>; il s'agit au total de 10 ejidos pour un total non négligeable de 2 788 hectares dont 1 485 sont loués mais appartiennent à des « cofradías » ; d'un autre côté 408 hectares sont sans titres. La présence et le rôle, en 1905 de ces cofradías, peut étonner mais il y a pourtant une distinction habituellement faite entre la « cofradía » qui possède des biens et gère des ressources en s'occupant collectivement du culte d'un saint et la « mayordomía » qui est une distinction individuelle, un statut. Cette liste d'occupants doit servir de référence à la municipalité qui désire vendre par adjudication « los terrenos llamados de comunidad a los labradores pobres y principalmente a los de la desvalida clase indígena... ». Il semblerait donc qu'il y ait eu une résistance dans ces zones de la Sierra à la pression libérale qui prônait la petite propriété individuelle. Mais il ne

---

<sup>208</sup> Estado que manifiesta el número de egidos de este municipio, AHEG, Municipios, Caja 6, 1904 y 1905.

faut pas oublier d'autre part qu'un amendement de 1901 à la constitution de 1857, autorise de nouveau les corporations civiles à acheter et administrer des biens fonciers.

#### ATARJEA

En 1860 une hacienda domine la région ; localisée à l'ouest du chef-lieu d'Atarjea et au croisement des municipes de Xichu, Victoria et Santa Catarina, l'hacienda del Agostadero de Charcas, propriété, à l'origine, de la Compañía de Jesús, appartenant à la juridiction de Victoria, est estimée sous les Jésuites à 100 000 hectares.

Elle est expropriée en vertu des Lois de Réforme et mise aux enchères en 1860 ; elle revient à Agustín González de Cosío, riche habitant de Querétaro qui veut fractionner la propriété et qui veut que l'on crée un petit pueblo en donnant une parcelle à chaque travailleur (peón ou autre) de l'hacienda à des prix dérisoires et avec des facilités de paiement.

L'analyse de ce fractionnement est difficile puisque la propriété appartient en fait à trois municipes: Victoria, Atarjea et Xichù. Il est à signaler que la famille Cosío est plusieurs fois signalée dans l'annuaire des Haciendas de México de Cochran (Carlos G. Cosío pour El Chapín de Santa Catarina et San Diego de las Pitayas, Agustín G. Cosío pour Salitre de Frías et Noria de Charcas);

En 1885 la superficie du municipe est presque intégralement occupée par une hacienda (Charcas) mais les terres cultivables sont insignifiantes et les seules ressources sont l'élevage, la fabrication de mezcal et d'ixtle (*Informes sobre comercio interior... N°26, Agosto 1887*)

1895 (Velasco): **1** hacienda et **19** ranchos;

1899 (« Comisión.. ») : 2 exploitations: **1** hacienda: Charcas (valeur fiscale inconnue) – surface exploitée: 6 hectares ? mais dotée de 359 hectares de terres irriguées, 7 684 hectares de terres sèches et 1 550 hectares de terrains accidentés ; le 2ème propriétaire cité est l'exécuteur testamentaire de Federico Ernest - 3 hectares de terres sèches pour une valeur de 3 000 \$ (alors que Jorge Uzeta, spécialiste de l'étude de cette zone, estime que les propriétés d'Ernest tournent autour des 12 000 hectares)

1905 (Directorio de Holms) : **1** hacienda: Charcas (Francisco G. de Cosío résidant à Querétaro)

1930 : à titre indicatif : 1 grande propriété de 24 455 hectares qui ne peut être qu'une fraction de l'ex-hacienda de Charcas;

Au-delà du décompte des propriétés entre haciendas et ranchos on détecte l'existence de terres communautaires qui vont faire l'objet, très tôt, de distribution ou d'attribution de la part de la municipalité ; dès 1872 les terrains appartenant à la municipalité sont loués et on décompte 43 fermiers dont 18 appartenant à trois familles (Leal, Zúñiga et Bernal) ; puis la municipalité va procéder à des adjudications, souvent polémiques. Porfirio Díaz a, en effet, poussant l'orientation anticorporatiste de la réforme libérale décidé d'ordonner la partition des egidos. Ainsi en 1877 elle vend une partie des « egidos » à Federico Ernest (AHEG, Secretaria de Gobierno – Municipios, Atarjea, Caja 412) ; en 1880 les adjudications se sont multiplié et les familles Bernal et Zúñiga, à elles seules, possèdent 26 parcelles sur les 61 ayant fait l'objet des ventes de terrains municipaux. En 1883 on voit réapparaître les noms de la famille Leal et Zúñiga dans la liste des propriétaires. En 1885 on projette de vendre 6 ranchos, propriété de la municipalité, qui sont toujours donnés en location (AHEG Secretaria de Gobierno, Municipios, Caja 420). Et en 1891 la municipalité demande au Gouverneur de l'Etat, en raison de la paralysie des mines depuis 14 mois l'autorisation de mesurer et de subdiviser le « fundo legal » et de distribuer en pleine propriété les terrains qui peuvent encore être répartis entre les habitants. (Référence à la loi de Juin 1856) (AHEG, Secretaría de Gobierno, Sección Municipios, Caja 430 et suivantes)

#### XICHU

Selon Jean Meyer « dans le municpe de Xichù comme dans toute la Sierra, la propriété est très concentrée. Pour un propriétaire il y a des milliers de misérables fermiers et métayers.... ce qui justifie les fréquents soulèvements.... »

Peu de sources : pour la fin du 19<sup>ème</sup> siècle le témoignage de Rafael González né en 1897 à Xichù, signale l'existence de deux haciendas: El agostadero de Charcas (dont on a parlé dans la section relative à Atarjea) et l'hacienda de Higueras appartenant à Teodoro Montes (signalée dans le District de Victoria en 1910) ; un autre document de 1897 signale comme unique propriété d'importance l'hacienda de Pitayas (localisée par ailleurs dans le municpe de Tierra Blanca en 1901)

La Commission de 1899 recense **8** ranchos et aucune hacienda; leur valeur fiscale ne dépasse pas les 1 400 \$ et le plus important dispose de 7,12 hectares de terres exploitées pour 1 009 hectares de terrains non exploitées pour être accidentés

(« montañoso »); le rancho « Joyas de Mirasol » est le seul à disposer de 1 755 hectares de pâturages.

A titre informatif on signale en 1930, l'existence d'une propriété de 65 525 hectares (qui serait une part seulement de l'hacienda de Charcas mais ce qui serait aussi en contradiction avec ce qui a été signalé dans l'historique de cette propriété et de l'intention de son propriétaire de distribuer ses terres).

Le municpe de Xichù a, semble-t-il disposé de terres communales étendues. Les conflits du milieu du 19<sup>ème</sup> siècle font que c'est la municipalité qui les gère en les donnant en location. Puis vient une période d'adjudications qui font que les fermiers deviennent propriétaires de petites parcelles (surtout autour du chef-lieu) de terres cultivables. En 1895 une expertise envoyée par P. Reygondard de Villabardet au gouverneur de l'Etat de Guanajuato estime la surface des egidos de Xichù à 1 759 hectares Mais on continue à se poser la question de savoir qui a droit à occuper certaines terres, communales ou non. Ainsi en 1894 le gouvernement de l'Etat demande au « Jefe politico del distrito (?) de Xichù » la liste des titres de propriété de certains paysans qui occupent des terres qui pourraient tomber dans la catégorie des « terrenos sujetos a desamortización ».

Le bilan de l'inventaire des sources relatives aux haciendas et ranchos de la zone n'éclaire guère notre recherche d'une éventuelle évolution dans les structures agraires qui ne semblent n'avoir guère jamais dépassé le stade de conflits permanents entre métayers, fermiers et locataires de terres communales et les propriétaires même modestes de la région. La plus « importante » exploitation de la zone extrême-orientale de l'Etat, en dehors de l'énigmatique domaine de l'Agostadero de Charcas atteint en 1899 la valeur de 3 000 \$. Les deux autres propriétés signalées dans les rapports atteignent 2 000 \$ et 1 400 \$. La comptabilité des terres a laissé, de tous temps à désirer dans cette zone isolée et conflictuelle. Les quelques documents sauvegardés à Guanajuato ne combent pas le vide laissé par la destruction totale des archives municipales ou ecclésiastiques brûlées lors des révoltes récurrentes dans la région puis lors de la Révolution.



Sources<sup>209</sup>

## 2.2.2. Productions et moyens de production

Le découpage pour analyser la création de richesse agricole sera le même que celui utilisé pour l'analyse des structures agraires.

### 2.2.2.1. San Luis de la Paz et Pozos

#### 2.2.2.1.1. San Luis de la Paz

Les données relatives à l'activité agricole ne sont véritablement suivies qu'à partir des années 1890 et leur fiabilité parfois discutable. Ainsi dès 1877 on discute

---

<sup>209</sup> Meyer, Jean, Problemas campesinos y revueltas agrarias, SEP, México. 1973. p.9 et 14.

- Témoignages: Rafael González (né en 1897 à Xichù), José Felix Ramírez (né en 1881) et Gabriela Ramírez, de Victoria, Sierra Gorda, 1967.

- Comisión, *op.cit.*

- Velasco, *op.cit.*, p.248.

- Holms, *op.cit.* EJP Sierra Gorda, Guanajuato, Semarnat 11/2005.

- AERM, Peñafiel, 1903, *op.cit.*

- González, Pedro, *op.cit.*, pp.385-386.

- Cochran John.C., The haciendas of Mexico, Root & Tinker, New York, 1886, pp.171-190.

- AHEG, Secretaria de Gobierno, Sección Municipios, Atarjea, Santa Catarina, Victoria.

- Informe sobre comercio interior..... N° 26, 1887, Secretaria de Fomento, México.

- Monografía municipal de Xichú, Tello Vásquez José, CEOCB, Guanajuato, Gto, 2010, pp.118-119.

- Lista de las fincas rústicas ubicadas en el Distrito de Victoria formada para remitir a la Sección especial de Estadística, AHMSLPaz.

- Muñoz Ledo, *op.cit.*

- Antillon, *op.cit.*

- Obregón González, *op.cit.*

- Rionda (Haciendas de Guanajuato)

- Tarquín Guerrero, Alfredo, Reminiscencias de un viaje à través de la Sierra Gorda, México, INAH, 1988.

- Reygondaud de Villebardet P., Memoria sobre el fundo legal y los egidos del Mineral de Xichù y Sierra del Astillero, 28/09/1895, Municipios, AHEG, s/c.

des données que l'on doit fournir aux autorités de l'Etat et l'on reconnaît au niveau de la municipalité l'absence de moyens scientifiques pour mesurer les récoltes ; les récoltes « habituelles » ne le sont pas. Il n'y a pas de récoltes normales et les conditions atmosphériques font qu'il y a une irrégularité récurrente des productions agricoles (pluies trop denses ou tardives ou trop faibles, gelées imprévisibles...); les pertes totales de récoltes ne sont pas rares (1896 ou 1899)

#### Les produits de base

Les évaluations statistiques des récoltes sont donc parfois farfelues et certaines ne peuvent être prises en considération pour évaluer le potentiel productif du municipe : ainsi les estimations optimistes du gouverneur Antillon (20 566 tonnes de maïs), de Velasco (12 888 tonnes de maïs et 210 450 litres de mezcal !) et de Busto (qui concernent le département de San Luis de la Paz c'est-à-dire les municipes de San Luis, d'Iturbide et de Victoria) ont été écartées de nos séries.

La production de maïs augmente notablement au début du 20<sup>ème</sup> siècle.

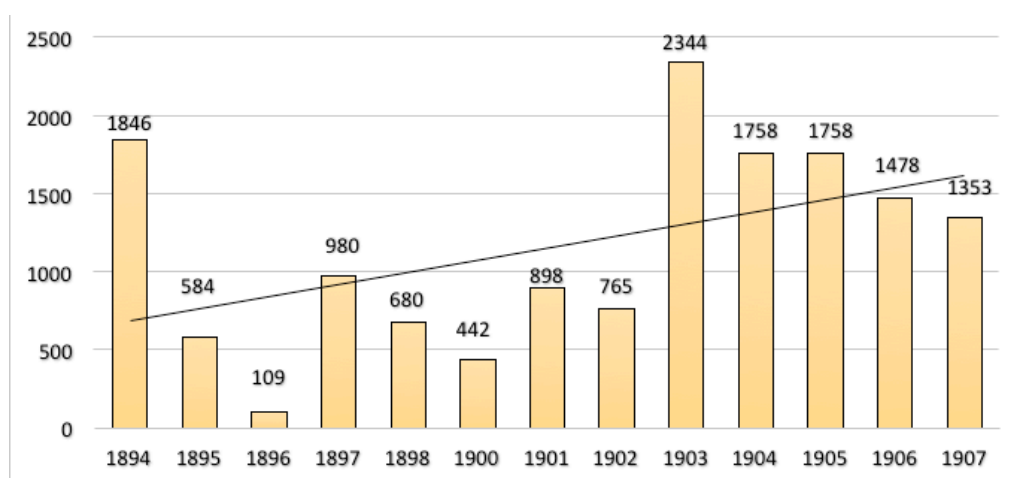


Figure 16 - Production de maïs du municipe de San Luis de la Paz (tonnes)

Malgré l'irrégularité des chiffres surtout constatée dans les dernières années du 19<sup>ème</sup> siècle et imputables aux sécheresses de 1894-95 et 1899 la production de maïs, même si elle est relativement modeste si on la compare avec les productions de l'ouest de l'Etat augmente notablement, et en niveau et en régularité au cours de la 1<sup>ère</sup> décennie du 20<sup>ème</sup> siècle.

Pour ce qui est de la production de blé le constat est similaire à celui que nous avons fait pour le maïs à la nuance près que la culture du blé est en grande partie faite sur des terres irriguées qui sont rares dans ce municipio (0,24 % du total des superficies) qui produisent toutefois la moitié des récoltes totales de blé. La seule exploitation dotée de terres de « riego » est l'hacienda de Santa Ana qui produit en 1903 140 tonnes de blé sur une production moyenne totale de 400 tonnes. Le reste de la production dépendra donc des aléas climatiques (et cela est notable dans les dernières années du 19<sup>ème</sup> siècle). Au-delà du constat d'une tendance à l'accroissement des quantités produites dans un contexte d'instabilité il faut noter la faiblesse de la production : 1 067 tonnes de maïs et 340 tonnes de blé en moyenne sur la période étudiée. Ce qui signifie 10 fois moins de maïs que pour le municipio de León et quatre fois moins de blé que pour le municipio, bien plus étroit de San Francisco del Rincón. On trouve ici les effets de conditions naturelles (conditions climatologiques et nature des terres peu favorables à une production efficace et régulière) mais aussi d'une mise en œuvre très conservatrice des possibilités de production : les chiffres des terres non exploitées sont à ce propos éloquentes.

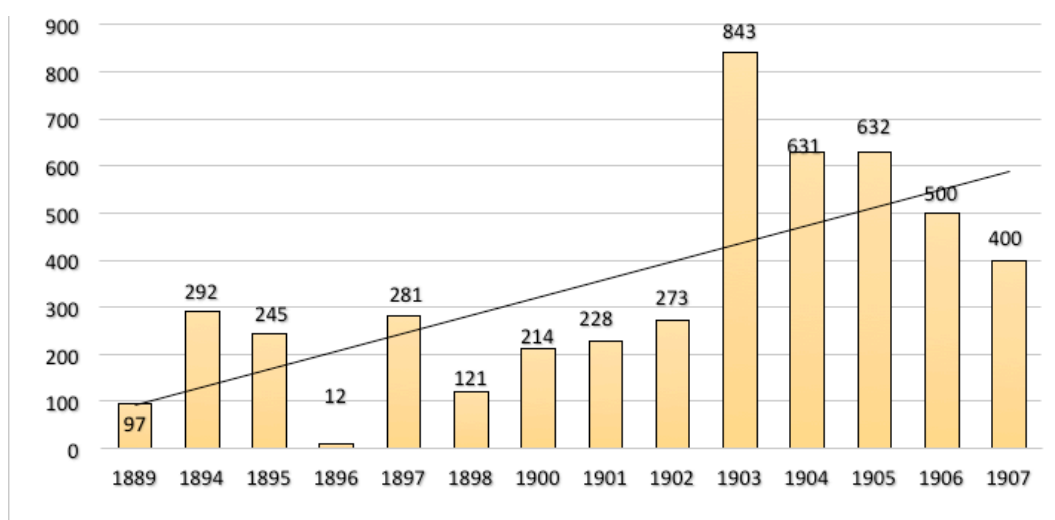


Figure 17 - Production de blé du municipio de San Luis de la Paz<sup>210</sup> (tonnes)

### L'élevage

Les données relatives à l'élevage sont très fragmentaires mais laissent à penser que la typologie des terres du municipio a été favorable à cette activité. Tarquín<sup>211</sup>

<sup>210</sup> Anuarios, *op.cit.*

nous a avancé que l'Hacienda de San Isidro a élevé jusqu'à 10 000 taureaux et que l'hacienda de Manzanares était traditionnellement une hacienda d'élevage.

Statistiquement Velasco<sup>212</sup> signale l'existence en 1890 de 53 830 têtes de bétail d'élevage et 4 130 animaux de trait mais il reprend en cela de vieux chiffres datant d'Antillon<sup>213</sup>. Plus sérieusement la « Comisión »<sup>214</sup> décompte plusieurs haciendas possédant plus de 2 000 têtes de bétail (dont San Isidro: 2 543 têtes, Santa Ana : 3 257 dont 1 248 bovins, San Diego : 3 195 têtes mais de petit bétail (caprins et ovins), Purísima del Bozo : 2 210 têtes de petit bétail. En 1895 (Obregón Gonzalez, *ibid.*) le rapport du Gouvernement estimait la valeur du bétail **et** des équipements agricoles à 442 994 \$ soit 86 000 \$ de plus que pour le municpe de León et quatre fois plus que pour le municpe de San Francisco del Rincón.

### 2.2.2.1.2. Pozos

Comme il a été dit précédemment le municpe de Pozos, indépendant ou non de San Luis de la Paz, n'est guère connu pour son potentiel agricole et n'est connu dans l'Etat que pour ses activités minières.

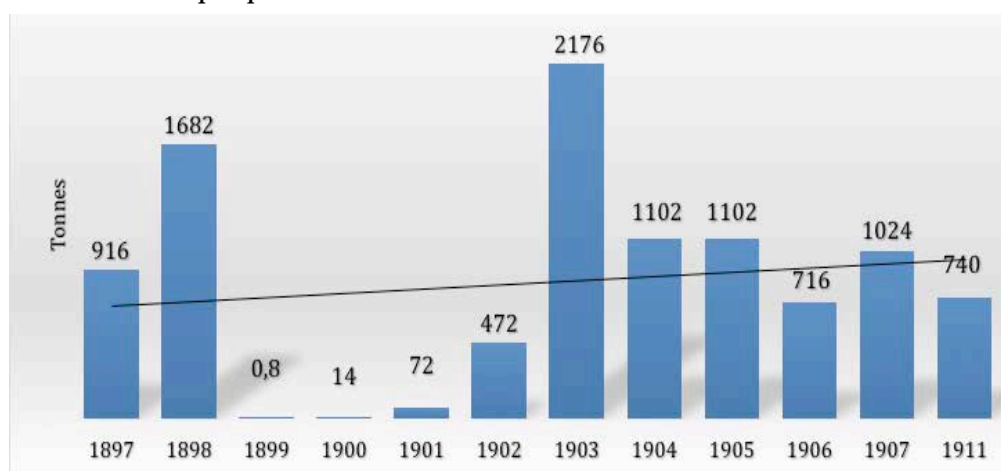


Figure 18 - Production de maïs dans le municpe de Pozos

Sources<sup>215</sup>

<sup>211</sup> Témoignage de Alfredo Guerrero Tarquín du 4/7/1968.

<sup>212</sup> Velasco, *op.cit.*p.231.

<sup>213</sup> Antillon, *op.cit.*

<sup>214</sup> Comisión....., *op.cit.*

<sup>215</sup> AERM, *op.cit.*

Les chiffres dont nous disposons, dont la majorité figurent dans les annuaires statistiques de la République du Mexique sous la direction de Antonio Peñafiel peuvent nous interpeller surtout si on les compare avec ceux du municipe voisin de San Luis de la Paz.

Sur la base de données partielles (à partir de 1897) la production moyenne de maïs s'élève à 834 tonnes ce qui semble peu probable ; si nous éliminons deux chiffres excessifs lorsqu'on les compare à ceux correspondant de San Luis de la Paz (1898 et 1903) notre moyenne devient plus plausible et tourne autour des 615 tonnes. Le caractère excessif de ces données est confirmé par les nombreuses remarques figurant dans la correspondance entre la mairie et les autorités de l'Etat : ainsi en 1897 on signale que les terres ne sont pas toutes exploitées en raison des sécheresses des années précédentes (1892-1896) qui ont provoqué une forte mortalité du bétail et l'exode d'une partie de la population ; en 1898, un responsable va conclure que « Por razón de ser el terreno montañoso es en su mayor parte árido y de consiguiente improprio para la agricultura » ; en 1900, suite à la « récolte » de 1899 on déclare, toujours au niveau de la mairie : « No hay producción agrícola en este distrito ».

En conclusion, la nature des terres et les conditions climatiques sévères justifient une production qui stagne autour des 615 tonnes de maïs par an, les autres produits agricoles ne valant pas la peine d'être pris en compte. Il faudrait ajouter à cela la pauvreté des équipements agricoles : les deux plus importantes exploitations, l'hacienda Ojo de Agua et le rancho La Carbonera disposait en tout et pour tout de 40 et de 62 charrues respectivement.

---

\* AHEG, Sección de Gobierno, Siglo 19 y 20, C 458 y Municipios (Ciudad Porfirio Díaz)

\* Velasco, *opt.cit.*, p.231.

\* Noticia que manifiesta el número de predios rústicos que hay en el distrito, 17 de mayo de 1911.

### 2.2.2.2. Iturbide

#### 2.2.2.2.1. Les produits de base

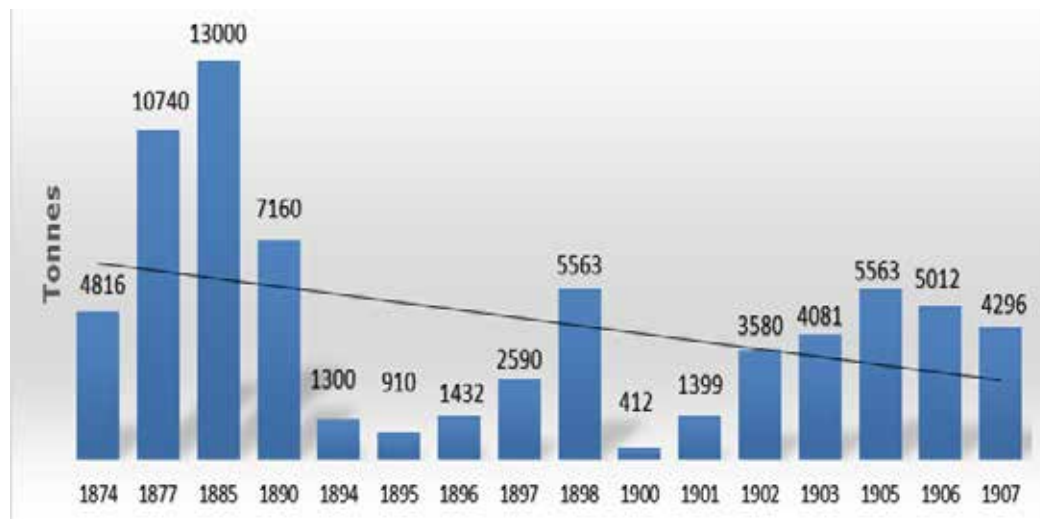


Figure 19 - Production de maïs en tonnes

(1877 : Production « probable » ; 1890 : Pour Iturbide et Tierra Blanca)

Sources<sup>216</sup>

L'analyse des chiffres de production de maïs mérite que l'on renonce à prendre en compte certains chiffres : l'estimation de probabilité en 1877 et de production « moyenne » en 1885, excessivement optimistes surtout si l'on signale pour 1885 le problème de la rareté de l'eau et la difficulté récurrente d'estimer l'importance des récoltes. Si on escamote ces deux chiffres on constate une légère augmentation de la production sur la période. La production moyenne s'établit alors à 3 437 tonnes/an, ce qui n'est pas négligeable surtout si l'on compare ce chiffre avec celui de San Luis de la Paz. La dépendance vis-à-vis du climat est lisible sur le graphique: les sécheresses de 1892-1896 et 1900 justifient en grande partie les faibles récoltes obtenues.

<sup>216</sup> - Antillon, *op.cit*

- Informes y documentos relativos a comercio interior y exterior N°11, México, Mayo 1886.pp.127-128.

- Velasco, *op.cit*.p.237.

- Informes sobre frutos de la agricultura, Secretaria de Fomento y Colonización, México, Noviembre 1877.

- AERM, *op.cit*.

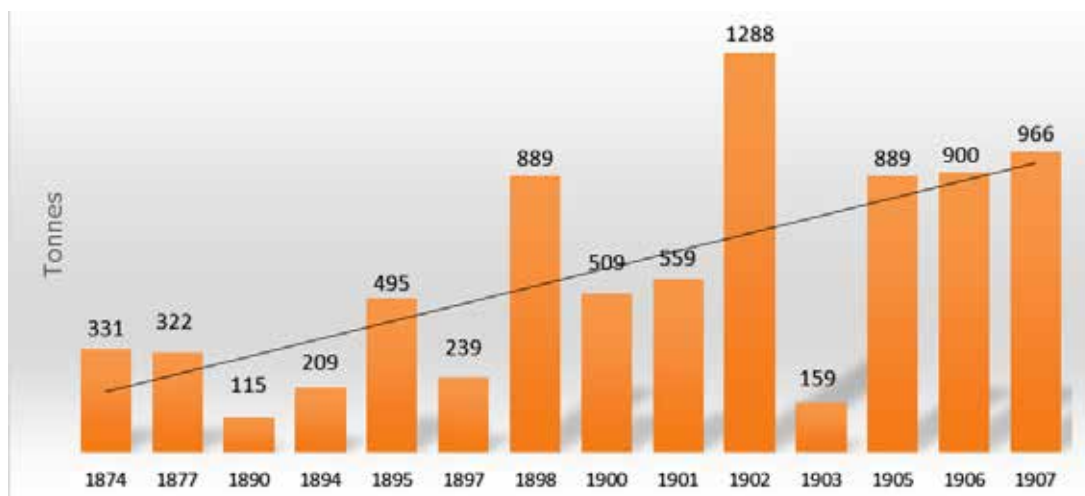


Figure 20 – Production de blé dans le municpe d'Iturbide (tonnes)

Pour la production de blé nous éliminerons d'office l'estimation de 1885 pour construire un graphique représentatif de l'évolution de la production. On constate alors une croissance relativement rapide d'une production qui dépend pourtant de l'importance des surfaces irriguées et plus généralement du système des pluies. La production moyenne annuelle s'élève à 562 tonnes ce qui est représentatif d'un potentiel de production bien limité.

Le municpe produit en outre, même si les statistiques sont très partielles, des haricots, du mezcal et du pulque.

Tableau 60 – La production de haricots

1898	983 tonnes
1903	1504 tonnes
1906	1032 tonnes
1907	1652 tonnes

La production de mezcal a atteint les 37 000 litres en 1894, les 55 700 litres en 1898 et enfin les 120 000 litres en 1906. Pour 1894 et 1898 la production de pulque a été estimée à 492 400 litres et 756 000 litres.

Source<sup>217</sup>

<sup>217</sup> AERM, *op.cit.*

**2.2.2.2. La minoterie**

Les moulins à blé existent surtout à partir des années 1860 sous l'impulsion d'entrepreneurs espagnols qui concilient la mouture et la boulangerie (Balbino Aramburu, Pablo Munuzuri et Miguel Barreneche). Mus d'abord par des chevaux ils passent à la vapeur dès 1873 (les quatre moulins existant en 1896 sont associés à une machine à vapeur qui est importée des Etats Unis et qui a de 10 à 36 cv de puissance)

Tableau 61 – L'activité des moulins à blé

Dates	Nombre de moulins	Blé moulu (tonnes)
1875	2	331
1890	3	770
1896/97	4	362
1897/98	4	424
1898/99	3	264
1899/1900	4	323
1901/02	3	513
1902/03	3	530
1904/05	2	96
1905/06	2	138
1906/07	2	72
1907/08	1	64
1908/09	1	64
1909/10	1	64

La production de farine, que l'on pourrait associer à l'activité agro-alimentaire et donc industrielle même si l'on sait que ces moulins sont essentiellement situés dans les exploitations agricoles, s'est maintenu jusqu'au début des années 1900 à un niveau qui permettait l'absorption de la production locale de blé. A partir du moment où le nombre de moulins diminue de façon étonnante et brutale à partir de 1904 la production se réduit à sa plus simple expression. La décadence du pôle minier de Pozos et de ses besoins explique en grande partie cette décadence (même si l'on sait qu'une grande part de la farine allait vers Querétaro).



### **2.2.2.2.3. L'élevage**

Les données relatives à l'élevage sont rares et contradictoires : ainsi la valeur globale du bétail et de l'équipement agricole, s'élevait en 1875 (Antillon, *op.cit.*) à 234 460 \$ (à titre comparatif le chiffre pour San Luis de la Paz était de 442 994 \$). Velasco (*op.cit.*) estimait en 1890 le cheptel à 27 765 têtes d'élevage et 6 652 bêtes de trait pour une valeur globale de 279 541 \$. La production annuelle s'élevait pour les bovins et ovins à 2 600 têtes, pour les porcins à 1 980 têtes.

Mais le municipe n'est pas spécifiquement une terre d'élevage et l'on ne distingue pas, contrairement aux petites municipes de la Sierra Gorda les « ranchos de campo » des « ranchos de ganado ».

### **2.2.2.2.4. Les équipements agricoles**

La seule indication de l'équipement des haciendas et ranchos du municipe est fournie par la « Comisión... » de 1899 et les principales haciendas sont dotées au maximum de 100 charrues, à l'exception de San Diego qui utilise 200 charrues et utilisent au grand maximum 10 chariots (San Diego) (5 pour San Geronimo, 4 pour Noria de Charcas, 3 pour El Terrero et La Alameda). On ne décèle aucune référence à un matériel de moisson ou à une machine à vapeur (qui est pourtant utilisée dans les moulins à blé).

## **2.2.2.3. Les petits municipes de la Sierra Gorda**

### **2.2.2.3.1. Victoria**

#### **Les produits de base**

Les municipes de la sierra se contentent de produire la base alimentaire de la population dans un contexte d'autosubsistance et d'échanges limités aux municipes voisins qu'ils soient de l'Etat de Guanajuato où des Etats limitrophes.

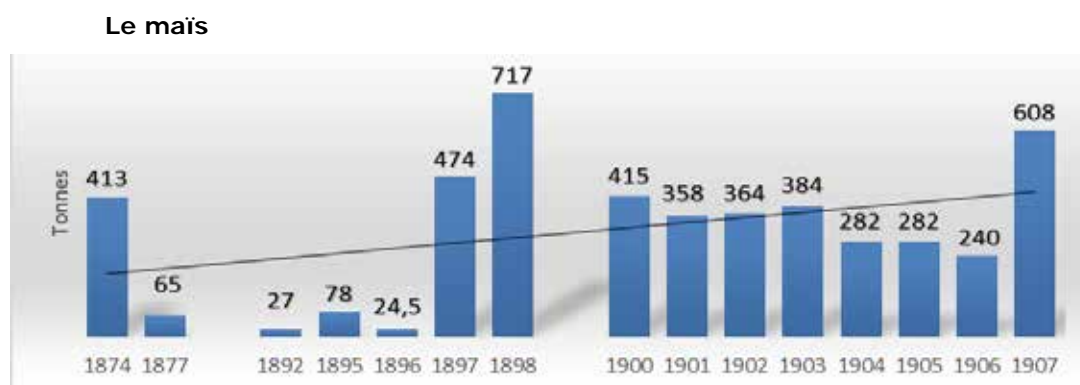


Figure 21 - Production de maïs (en tonnes)

Sources<sup>218</sup>

L'essentiel des données statistiques proviennent des annuaires statistiques de la République du Mexique sous la direction d'A. Peñafiel. Mais la division administrative et politique du territoire a connu de nombreuses modifications et Peñafiel utilise indifféremment dans ses tableaux les notions de District, « partido », Canton ou Département, sans jamais parler de municipe. Or la majorité de nos petits municipes ont été intégrés à des entités plus vastes qui ont été prises en considération dans les annuaires. Ainsi, dès 1885 les municipes de Xichù, Santa Catarina, Atarjea appartiennent au « partido » de Victoria alors que Tierra Blanca est rattaché au « partido » d'Iturbide. A partir du 20/12/1891, Santa Catarina, Atarjea et Tierra Blanca sont intégrés au District d'Iturbide alors que Xichù reste dans le district de Victoria. Les données relatives à la production agricole de nos petits municipes sont donc incluses dans les données d'Iturbide et de Victoria, sans véritablement participer à leurs dimensions.

Pour revenir à Victoria, les variations constatées et enregistrées par les services statistiques de Peñafiel dépendent aussi bien des déterminants climatiques que des estimations approximatives parfois des responsables municipaux. Il n'en reste pas moins que la production est médiocre si on la ramène à la superficie du municipe. Mais il faut se référer à ce que nous avons constaté en termes d'exploitation réelle des terres des haciendas et des ranchos (de 80 à 99 % de terres non exploitées, aux dires bien sûr des propriétaires).

<sup>218</sup> Antillon, *op.cit.* et AERM, *op.cit.*

On constatera toutefois que Victoria n'atteint même pas le niveau de production du municipe-annexe de Pozos.

Pour ce qui est des autres productions agricoles, celle de blé ne dépasse jamais les 20 tonnes, celle de mezcal atteint exceptionnellement les 66 400 litres pour produire plus régulièrement les 20 000 litres. Il en est de même pour la production de pulque qui, atteint régulièrement les 26 000 litres pour exceptionnellement (1895) dépasser les 48 000 litres. La diversité des climats permet une multiplicité de productions originales mais limitées en quantité: la tomate, l'arachide, le citron vert, l'orange de Chine, les figues de barbarie, la canne à sucre, l'abricot, le garambullo, la patate douce sans oublier un minimum d'haricots et de piments. Toutes ces productions ajoutées à celle du maïs permettent selon une correspondance entre la municipalité et le gouvernement de l'Etat d'atteindre une création de richesse d'une valeur de 4 107 \$ en 1877.

Les productions (autres que le mezcal) n'arrivent pas à satisfaire les besoins des populations : ainsi en 1874 le gouvernement considérait que les besoins de consommation en maïs atteignaient 21 370 fanegues pour une production moyenne estimée à 6 360 fanegues. L'approvisionnement complémentaire se faisait à partir de San José Iturbide ou de San Ciro de Albercas dans l'Etat de San Luis Potosí. Si cela ne suffisait pas on faisait appel aux haciendas du Bajío et parfois même de Toluca.

#### **L'élevage**

Les quelques estimations éparses relatives à l'importance de l'élevage font état :

1/ d'une valeur globale du bétail et du matériel agricole (qui se résume à peu de chose) s'élevant à 38 142 \$ dans le rapport d'Antillon<sup>219</sup> de 1875;

2/ d'un cheptel de bêtes de trait de 708 têtes et d'un cheptel de bêtes d'élevage de 3 990 têtes (Velasco<sup>220</sup> reprenant les chiffres de 1875) et d'une production de bovins et d'ovins de 6 100 têtes;

3/ de l'existence en 1895 d'un cheptel important dans l'Hacienda de Salitre de Frías, de 2 000 à 3 000 têtes de bovins et d'un élevage de taureaux à destination de Mexico<sup>221</sup>.

---

<sup>219</sup> Antillon, *op.cit.*

<sup>220</sup> Velasco, *op.cit.*p.242.

### 2.2.2.3.2. *Santa Catarina*

Nous avons à faire à un très petit municipe (193 kms<sup>2</sup>) dont les ressources agricoles peinent à satisfaire les besoins d'autoconsommation de la population. Une correspondance entre le municipe et le gouvernement estime, en 1875, la production de maïs à 26 tonnes, celle de canne à sucre à 45 tonnes.

En 1885<sup>222</sup> la production qui se limite au maïs et aux haricots suffit, pour les meilleures années à la consommation locale (ce constat sera repris en 1899 par la « Comisión.. »). En 1895<sup>223</sup> les terres sont presque stériles en raison d'un relief accidenté ; pas de rivières et des conditions climatiques peu favorables (le climat va de tempéré à chaud et les gelées sont fréquentes); on cultive, au-delà du maïs et des haricots, la canne à sucre mais de façon très irrégulière. Nous ne disposons pas de données chiffrées suivies et spécifiques au municipe pour la période du Porfiriat.

Les seules données chiffrées publiées concernent l'élevage et l'année 1899. Elles nous donnent une idée des capacités très restreintes de production du municipe. A cette date 14 exploitations sur 26 sont concernées mais à des niveaux très variables. Le cheptel total s'élève à 396 têtes dont 226 caprins ce qui dénote la pauvreté du municipe en bêtes d'élevage aussi bien que de trait. Deux exploitations concentrent en outre l'essentiel du cheptel : l'hacienda del Chapin avec 118 têtes et le rancho Partida avec 126 têtes. La valeur moyenne du cheptel est de 144 \$ mais si on enlève ces deux exploitations la moyenne descend à 60 \$.

Ces chiffres montrent bien, et cela semble être valable aussi pour l'agriculture au sens strict du terme, la pauvreté du municipe et de ses habitants. A titre d'illustration et à défaut de données chiffrées pour la fin du 19<sup>ème</sup> et le début du 20<sup>ème</sup> nous savons que la production d'haricots s'est élevée à 6,9 tonnes et que la récolte de maïs a atteint les 184 tonnes en 1930<sup>224</sup>.

### 2.2.2.3.3. *Tierra Blanca*

Ce municipe est plus vaste mais en restant peu propice à l'exploitation agricole. Inséré traditionnellement au « partido » ou « departamento » d'Iturbide, ce mu-

---

<sup>221</sup> *Témoignage de José Félix Ramírez, habitant de Victoria né en 1881.*

<sup>222</sup> Informe sobre trabajo en los campos en "Informes sobre comercio...", *op.cit.*

<sup>223</sup> Velasco, *ibid.*p.242.

<sup>224</sup> 1<sup>er</sup> Censo Agrícola-ganadero de la República Mexicana, DGE, México, 1936.

municipe produit en 1885<sup>225</sup> essentiellement des citrons, des avocats, des figues de Barbarie, des cactus, des « garambullos » et de l'agave dont on tire une fibre destinées à la confection de cordes.

Les ventes de ces produits dans le municpe sont rares. En 1887, le document référencé au niveau des structures agraires parlent de « ranchos de ganado » ce qui laisse à croire que l'élevage de petit bétail est une source d'alimentation dans ces zones défavorisées.

En 1890 Velasco signale une simple production de fruits, de figues de Barbarie et d'agave destiné à la production de mezcal en « grandes quantités ». Pedro González, dans sa Géographie élémentaire parle d'un municpe « muy atrasado » dotés de jardins potagers et de vergers et se consacrant à l'élaboration de chapeaux de paille.

#### **2.2.2.3.4. Atarjea**

Municipe enclavé de 313 kms<sup>2</sup> à l'extrême est de l'Etat sans ouverture sur l'Etat voisin de Querétaro et très éloigné du centre régional de San Luis de la Paz (à 128 kms de distance). Administrativement ce municpe est rattaché en 1885 à Victoria (qui n'a pourtant pas de frontière commune avec Atarjea) puis passe sous le contrôle du district d'Iturbide en 1891. Les données relatives à l'activité agricole sont donc insérées dans celles de ces deux entités de tutelle (voir AERM). Les quelques sources annexes (on notera que les archives municipales ont été brûlées en 1922) nous indiquent qu'en 1875 la production de maïs est estimée à 39 tonnes, celle de canne à sucre à 30 tonnes, qu'en 1885<sup>226</sup> la production de maïs ne suffit pas à satisfaire les besoins de la population et que certaines productions autrefois satisfaisantes sont tombées en désuétude : ainsi la production d'ixtle à partir de l'agave et celle du mezcal. Le petit élevage est une source de revenus d'appoint. La décadence de ces activités est confirmée par Velasco<sup>227</sup> qui signale peu d'activité agricole (on travaille à la mine) et on importe obligatoirement du maïs et du blé d'Iturbide, du mezcal et du sucre de Victoria.

---

<sup>225</sup> Informe sobre trabajo en los campos en "Informes sobre comercio...", N°11, Mayo 1886, p.127.

<sup>226</sup> Informe, *ibid.*

<sup>227</sup> Velasco, *ibid.*p.246.

Le municipe est coupé du reste de l'Etat et à plus forte raison de la nation toute entière, pour des raisons diverses, naturelles ou liées aux traits culturels des populations et des dirigeants. Pour montrer le degré d'isolement de ce municipe et sa non intégration à l'Etat de Guanajuato ou même à son district de tutelle on notera qu'en 1936 les autorités de la mairie envoyaient leur correspondance au gouverneur en fonction à la tête de l'Etat en utilisant comme destinataire « Intendant de Guanajuato » ce qui tendrait à montrer que l'on était resté à l'époque du vice-roi et que l'indépendance, la Réforme et la Révolution n'avaient pas existé.

González<sup>228</sup> de son côté décrit un municipe où l'on survit dans un contexte où on se préoccupe des problèmes de la propriété de la terre et des limites avec l'Etat voisin de Querétaro.

#### 2.2.2.3.5. Xichù

Municipe toujours rattaché à Victoria il fait partie des municipes de la Sierra Gorda peu aptes à la production agricole. Velasco (1895) signale que l'agriculture est peu développée et produit du maïs, de la canne à sucre et des agaves. La production de piloncillo (cônes de sucre brun), considérée toutefois comme peu efficace est vendue sur place et livrée à San Luis de la Paz, principal lieu de consommation, dans des sacs d'ixtle faits sur place et est estimée en 1897 à 400 « cargas » soit 55,2 tonnes. Elle permet l'emploi de 120 à 160 personnes<sup>229</sup>. En 1877 on estime, dans un courrier entre le municipe et le gouvernement, la production de maïs à 26 tonnes et celle de canne à sucre à 75 tonnes. En 1897<sup>230</sup> la zone produit du maïs, de la canne à sucre, des oranges, des avocats. La production de maïs est estimée à 107 tonnes, celle de canne en « piloncillo » à 20 tonnes, malgré une sécheresse qui sévit depuis 1889, le manque d'eau et de terrains plats. P. González (1904) se contentera de signaler l'originalité de la production de fruits tropicaux du municipe. A titre informatif, la production de maïs est estimée en 1930 à 158 tonnes<sup>231</sup>.

---

<sup>228</sup> González, *op.cit.* pp.365-366.

<sup>229</sup> Cuestionario sobre situación económica, Julio 1897, AHSLPaz. s/c.

<sup>230</sup> Réponse à une demande de renseignements relative à la production de "piloncillo". Gobierno de Guanajuato, Août 1897, AHSLPaz, s/c.

<sup>231</sup> 1<sup>er</sup> Censo Agrícola..., *op.cit.*

L'état déplorable du potentiel de production de biens de première nécessité (nature des terrains, ressources en eau mal contrôlées, conditions climatiques) justifie grandement les conflits liés à l'exploitation du bois dans la Sierra de Xichù. Considéré comme un droit traditionnel, la coupe de bois, à usage domestique ou industriel, constitue une ressource non négligeable pour la population. On comprend la persistance des conflits aussi bien entre les acteurs économiques (comme à Atarjea entre le mineur Ernest et les habitants du chef-lieu) qu'entre les autorités et la population. La perception de droits sur la coupe de bois a de tous temps stimulé les vols de bois. Avant 1894 il était interdit d'extraire du bois de la Sierra (à des fins essentiellement domestiques). A cette date les vols deviennent incontrôlables et la municipalité sollicite donc, en raisonnant aussi bien dans l'intérêt des populations les plus pauvres que dans celui des finances de la Mairie, le rétablissement des coupes de bois. La réponse du gouverneur est d'abord négative puis nuancée et on autorise un usage modéré des ressources en bois du municipe. Le problème concerne aussi bien la coupe de bois pour les besoins des mines que celle qui préoccupe la population dans son ensemble (petits bois destiné à la consommation et à la vente, bois pour la construction des habitations). Les chiffres dont nous disposons montrent bien les usages qui sont fait de l'exploitation des forêts de la Sierra : le déboisement à des fins de culture ou pour alimenter les mines a justifié l'opposition des autorités de l'Etat et même du gouvernement fédéral (le problème est identique dans le municipe d'Atarjea). Il n'en reste pas moins que le potentiel en bois et l'exploitation qui en résulte transparaissent dans les données qui suivent. En 1894 les estimations de coupes de bois parlent de 207 cargass de poutres et de 21 000 lattes de bois pour la construction.

En 1895 Reygondaud de Villebardet<sup>232</sup> estime, en dépit des difficultés liées au relief, les superficies où l'on coupe le bois (« el astillero de la sierra ») à 11 449 hectares. En 1895 toujours, on extrait 450 « cargass » de poutres et 50 grosses poutres et l'on perçoit les recettes fiscales correspondantes soit 178,89 \$ ce qui est énorme pour la municipalité. En 1896 on a estimé le total de bois de chauffage issu des egidos et coupé en 9 mois à 247 cargass ; 19 familles sont concernées qui coupent entre 2 et 60 cargass et qui payent des droits pour cela même s'ils sont limités. Le problème des droits de coupe est récurrent pendant toute la période et trouve ses racines dans

---

<sup>232</sup> Memoria sobre el fundo legal..., *op.cit.*

la remise en cause des droits historiques de la communauté et, bien sûr dans les conditions de vie extrêmement difficiles de la région.

### 2.2.3. Les agrégats de production de la zone Est : évolution et importance relative

Il est souhaitable, même si les données ne sont pas souvent homogènes de situer les productions fondamentales dans le contexte de l'Etat.

La production de maïs pour San Luis de la Paz, Pozos, Iturbide et Victoria (avec sans doute leurs satellites puisque les données proviennent des AERM)

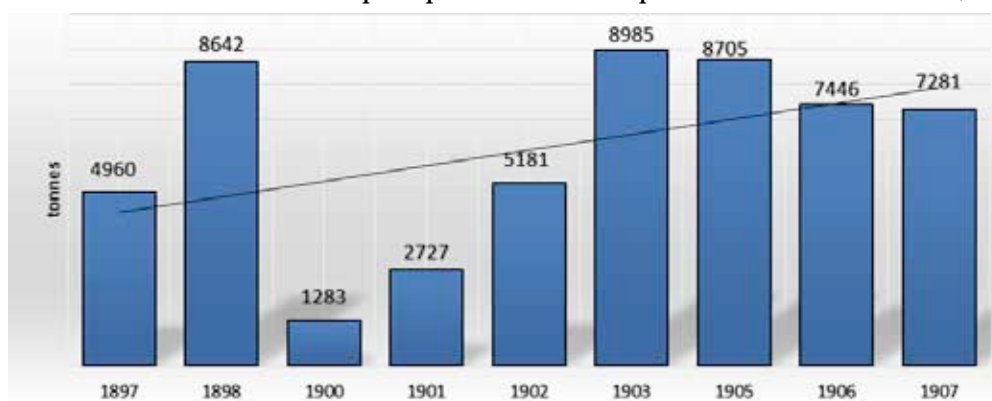


Figure 22 – La production de maïs (en tonnes)

La production de l'Est de l'Etat croit sur cette période restreinte par les données disponibles à cette plage de 10 ans, essentiellement grâce à la production du district d'Iturbide, alors que la production de San Luis de la Paz reste considérablement inférieure. La production moyenne de la zone s'élève à 6 134 tonnes à comparer aux 26 107 tonnes de la zone Ouest. En % de la production de l'Etat tout entière, la part de la zone Est fluctue entre un minimum de 0,56 % en 1900 à un maximum pour 1906 de 3,8 % (pour les données disponibles et comparables). L'année 1900 a été, à l'Est comme à l'Ouest une très mauvaise année de production en raison de conditions climatiques extrêmes. Et il semblerait alors qu'en termes relatifs la part de l'Est dans la production de l'Etat évolue dans une fourchette « normale » de 1 à 2 %.



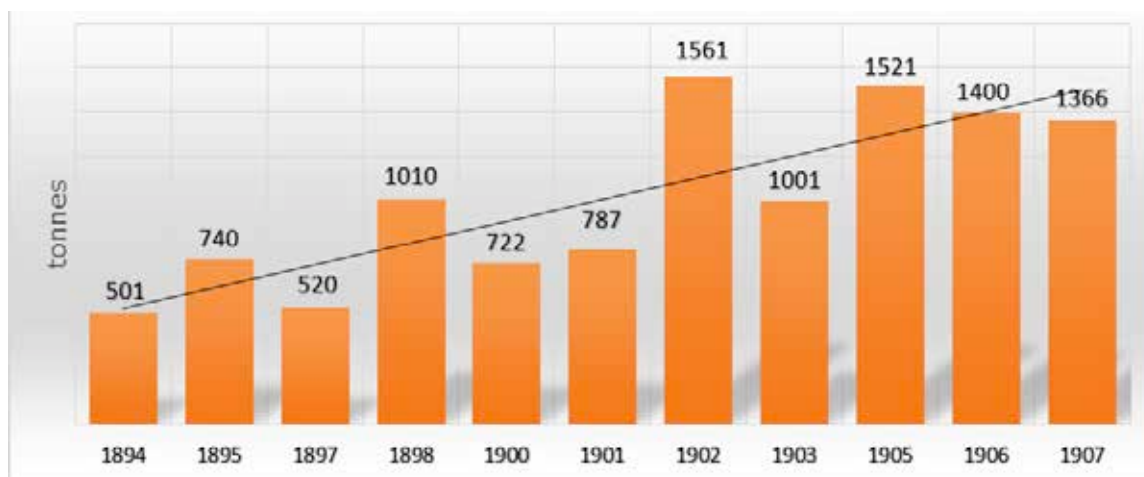


Figure 23 - La production de blé (en tonnes) pour San Luis de la Paz et Iturbide

Ici aussi la production de blé augmente sur la période 1894-1907 en raison de performances du complexe d'Iturbide. La production moyenne sur la période atteint 1 012 tonnes à comparer aux 7 487 tonnes de la zone Ouest. Et en termes relatifs cette production représente de 0,8 à 1,8 % de la production de l'Etat.

Nous avons là une indication du faible potentiel de production agricole de cette zone particulièrement défavorisée de l'Etat de Guanajuato, même si l'on constate une tendance à l'amélioration des rendements sur la période qui englobe la dernière décennie du 19<sup>ème</sup> et la première du 20<sup>ème</sup> siècle qui fait que les productions de maïs comme de blé, même modestes, sont multiplié par deux. Ce résultat peut sembler satisfaisant lorsque l'on sait que la population n'a guère augmenté sur la même période mais l'on ne doit pas oublier que ces productions même croissantes sont incapables de satisfaire les besoins fondamentaux des habitants, plus ou moins défavorisés selon leur localisation, de cette zone de l'Etat de Guanajuato. On peut estimer la ration annuelle (produite localement) de maïs à 66,7 kg par personne et celle de blé, sans doute peu pertinente, à 11 kg.

**3.**  
**PRODUCTIONS**  
**INDUSTRIELLES**  
**ET ACTIVITÉ MINIÈRE**



L'ère porfirienne a vu se développer une industrie moderne dans certaines régions du Mexique. Timide jusqu'en 1890 le développement industriel s'est concentré sur la production de biens de consommation, sans jamais déboucher sur la production de biens d'équipement avec pour corollaire une forte dépendance à ce sujet de l'extérieur. La construction d'un réseau ferré et une politique fiscale stimulante ont ensuite permis une concentration plus importante de capitaux et l'apparition de véritables entreprises industrielles capitalistes. Les histoires régionales ont, d'une certaine façon, construit les tentatives d'industrialisation très diverses de cette période. L'Etat de Guanajuato longtemps marqué par la prédominance des activités agricole et minière a connu un développement industriel très inégal. Dans l'Ouest de l'Etat seuls les deux municipes de León et de San Francisco del Rincón ont connu une véritable expansion des activités artisanales et/ou industrielles avant la Révolution.

### **3.1. PRODUCTIONS ET MODES DE PRODUCTION INDUSTRIELS DANS L'OUEST DE L'ÉTAT**

L'analyse des sources relatives au développement industriel de l'ouest de l'Etat nous amène à penser que ces deux municipes ont, au-delà de la spécificité de leur parcours, appliqué les mêmes modes de production avec une différence ou « nuance » qui fait que dans la ville de León on assiste à une diversification et un basculement des priorités (la sellerie et le textile vers la chaussure) alors que San Francisco del Rincón reste sur sa tradition de mono production de chapeaux de paille; mais dans les deux cas on aboutit à une spécialisation qui est un indice de participation au marché national (au-delà du marché local et même régional) en écoutant chaussures et chapeaux jamais destinés à la seule autoconsommation et intégrés depuis toujours à l'économie marchande.

#### **3.1.1. Artisanat et industrie dans la ville de León**

Pour cerner l'apparition d'une véritable industrie dans la ville de León nous devons nous poser deux questions essentielles : quelles ont été la nature et l'ampleur de ce développement ? quels ont été les modes de production utilisés et les mécanismes de répartition de la valeur ajoutée générée par cette nouvelle activité ?

Si l'on recense les activités traditionnelles de l'artisanat qui remontent à la Colonie on sait que León produit des harnachements, fait de la sellerie, tanne les peaux, élabore les parties métalliques de ces mêmes harnachements, confectionne les habits de charros et développe même dès 1645 une activité « réservée » de fabrication de chaussures destinées à l'élite. Mais tout cela se fait à une petite échelle. On est dans le domaine de l'artisanat et cela est vrai aussi pour l'activité qui va dominer par la suite pendant une longue période, le textile de laine bien sûr mais surtout de coton. Jusqu'au dernier quart du 19<sup>ème</sup> siècle León développera ses forges, ses tanneries, ses ateliers d'harnachements et leurs fournisseurs en bourrellerie, ses ateliers de tissage de couvertures et surtout ses ateliers de confection de châles. Avec le Porfiriat on détectera un mouvement lent de conversion de l'activité artisanale/industrielle tant en ce qui concerne les priorités qu'à ce qui touche aux façons de produire. Ces mouvements caractérisent un processus dont il faut essayer, tout d'abord, de cerner la nature puis l'ampleur.

Les difficultés d'approche sont toujours de la même nature et force est de constater la rareté de données fiables relatives en particulier au nombre d'établissements industriels et commerciaux étant donné le mode opératoire des principales activités préindustrielles de la fin du 19<sup>ème</sup> et même du début du 20<sup>ème</sup> siècle. Pendant le Porfiriat la répartition par branches du secteur secondaire va évoluer de façon irréversible. Au fur et à mesure que le textile perdait de son importance (concurrence et baisse de la qualité de la production) la production liée au cuir se développe. Dès 1884, selon le *Mexican Financier*<sup>233</sup>, on constate une baisse de la demande de « rebozos » destinés essentiellement aux Etats du Nord et leur production estimée autrefois à plus d'un millions d'unités serait descendue à 540 000 à cette date. Dans la dernière décennie du 19<sup>ème</sup> siècle on constate la multiplication d'unités de production de toutes tailles pour fabriquer des chaussures ou les matériaux nécessaires à leur production et ce au détriment essentiellement du textile qui passe en 2<sup>ème</sup> position après la chaussure en termes de PAO et de production. En 1875 l'activité « chaussure » est marginale et ne fait l'objet d'aucune promotion lors de l'exposition montée à León à l'occasion du 3<sup>ème</sup> centenaire de la fondation de la ville. L'industrie de la chaussure

---

<sup>233</sup> The Mexican Financier, 25/03/1884, pp.416-417.

fait, selon Mariano Leal<sup>234</sup> un bond foudroyant de 1889 à 1890: elle augmente de 2000 % et entraîne derrière elle l'industrie de la tannerie qui emploie 486 personnes en 1900 puis 418 en 1908. Le 29/05/1899 on dénombre 1 287 ateliers qui emploient 2 750 personnes (Tableau 62) qui produisent et écoulent une production croissante qui répond à une augmentation de la demande qui se justifie en partie par l'augmentation du prix de la chaussure américaine découlant de la dépréciation progressive de la valeur de l'argent (les Etats du Nord qui achetaient « américain » se tournent vers la production nationale dont celle de León).

Si l'on s'intéresse aux activités majeures du secteur industriel on peut essayer d'appréhender le changement en suivant l'évolution des établissements industriels et en détectant la diversification des activités comme signe d'une adaptation à une économie en mutation où spécialisation et interdépendances se combinent.

Tableau 62 - Principales activités industrielles de León.

Activité	1872	1882	1890	1894	1899	1904	1913
Forges et forgerons	64	64			30 avec 125 employés	120	
Ateliers de Tissage de la laine		77 et 96 métiers	12	43 avec 255 métiers	12 avec 288 employés	X avec 281 métiers et 443 employés	22
Rebocerías	634 avec 866 métiers et 4 000 personnes	361 avec 664 métiers et 1 928 personnes	634 et 866 métiers	7 déclarés	265 avec 2 070 personnes	265 avec 2 070 personnes	74
Bourreliers	48 avec 290 personnes	12 avec 281 personnes	48	2 déclarés	48 avec 119 personnes	21	
Tanneries	17 avec 68 personnes	17	17	27 ou 8 déclarés	35 ou 30 "honnêtes" avec 478 employés	35 avec 478 personnes	42
Ateliers de chaussures	50 mais 1 273 personnes	65 avec 1273 personnes			1287 avec 2750 personnes	1287 avec 2750 personnes	

Sources<sup>235</sup>

<sup>234</sup> Contestación del Sr Mariano Leal al Cuestionario formulado por el Ingeniero D. Alberto S. Cárdenas, Observatorio Meteorológico, León, Gto, 1899.

<sup>235</sup> 1872: Memoria de F. Antillon de 1875, Industria fabril y manufacturera, *op.cit.*

L'importance numérique des unités de production par spécialité ne reflète qu'en partie les modifications éventuelles des orientations de l'activité artisanale ou industrielle, pour la simple raison que la notion d'établissement industriel recouvre, comme nous l'avons déjà dit des réalités fort différentes : la faiblesse des chiffres pour certaines années peut très bien signifier que l'observateur a simplement privilégié les ateliers dignes de ce nom en oubliant de recenser les activités se déroulant dans le cadre familial. Les données de ce tableau nous confirment simplement, au-delà de l'augmentation du nombre de forges, fonderies et forgerons, la baisse de l'activité de production de châles dès la fin du 19<sup>ème</sup> siècle, la chute de l'activité lainière à la fin de la 1<sup>ère</sup> décennie du 20<sup>ème</sup>, la stagnation de l'activité traditionnelle de la bourrellerie et la croissance corrélée de l'activité de tannerie et de production de chaussures.

Au-delà des productions destinées à satisfaire les besoins fondamentaux de la population locale on constate assez tôt une diversification des activités que nous avons détecté au moment de suivre l'évolution des tâches et des métiers lors de l'analyse de la population active ; on voit ainsi apparaître des fabriques de soda et d'eau gazeuse, de glace, des brasseries (dont celle, bien connue de Kilian), dans la branche alimentaire, des fabriques de bas en 1894, de lacets, et, plus intéressant, des ateliers de mécanique et de fabrications de meubles, de fabrication de machines et de carrosserie dès 1888 et enfin une fabrique d'emballages en carton dès 1890 (dans le cadre d'une intégration de productions tournant autour de l'activité « chaus-

---

1882: Informe de la Comisión de Geografía sobre el estado de la industria en la ciudad de León. Agosto 1882, *op.cit.*

Suite des sources 235 :

1894: Joaquín Obregón González, *Memoria*, 1895, *op.cit.*

1890: Velasco, *op.cit.*p.218.

1899 : Cuadro que manifiesta el número y clase de industrias que existen en la ciudad de León así como los jornaleros que en ellas trabajan, el importe en un año del producto de cada industria y el total general, Estado de Guanajuato, Sección especial de Estadística, Distrito de León, 1899, AHEG, Sec.de Gobierno, Municipios, León, 1899.

1904: Pedro González. *op.cit.*pp.126-127.

1913: Informe sobre los establecimientos industriales en esta ciudad. Ayuntamiento de León. Guanajuato. AHML, s/c.

sures »). Pour revenir à la diversification des activités il faut signaler dès à présent qu'elle se manifesterait surtout au plan commercial.

Au-delà de cette diversification de l'activité industrielle il est intéressant de constater une orientation, confirmée en 1899, de certaines activités vers l'extérieur. Si, dès les années 1825/1830 on exporte des produits élaborés à León vers le Nord du pays (Durango, Chihuahua, Tamaulipas, Nuevo León, Sonora et Sinaloa), essentiellement de la « talabartería » il faudra attendre les années 70 pour exporter la production léonaise dans toute la République et même vers l'étranger. Il en est ainsi, en 1899, de la production d'articles de sellerie, de bourrellerie qui est orientée pour 97 % vers l'extérieur, du textile (toutes activités confondues) qui travaille à 93,8 % pour l'extérieur, des chapeaux (autres qu'en palme) exportés à 88 %, des chapeaux de palme à 80 %, des forges qui écoulent 79 % de leurs produits vers l'extérieur, des chaussures enfin qui sont destinées à 76,3 % aux marchés extérieurs. La logique qui préside à cette orientation des productions repose essentiellement sur l'étroitesse du marché domestique incapable d'absorber des biens spécifiques issus d'une spécialisation traditionnelle ou plus récente de l'activité industrielle de la ville de León. Il est toutefois étonnant de constater que 85 % de la production des tanneries n'est pas destinée à être utilisée sur place<sup>236</sup>. Il faut en outre ajouter le rôle de la dépréciation des cours mondiaux de l'argent dans le renchérissement des importations et donc la stimulation d'une production locale destinée à se substituer aux produits importés essentiellement des Etats Unis. Dans une optique de l'offre on constate donc une spécialisation synonyme d'intégration à un espace économique plus vaste que la région. Dans une optique de la demande il nous faut essayer de quantifier la création de richesse par l'industrie et de tenter de savoir comment elle s'est distribuée.

Si l'on tente de donner la mesure de la richesse créée et, on le suppose, répartie entre les différents acteurs économiques, les données en valeur et en volume sont rares.

On peut toutefois entrevoir cette évolution en comparant le chiffre relatif de la production en valeur des principales activités du secteur secondaire entre 1888 et 1908 : la production industrielle totale est estimée en décembre 1888 à 3 052 000 \$<sup>237</sup>. En 1899 elle atteint 8 398 881 \$ dont 59,3 % sont déjà le fait de l'industrie de la

---

<sup>236</sup> Leal, Mariano, *op.cit.*

<sup>237</sup> *El Pueblo Católico*, León, 6/12/1888.



chaussure, 12,5 % de la confection de châles et 5,3 % de la tannerie ; ce chiffre qui représente 70,3 % de la production industrielle de l'Etat ne fait pourtant pas de León un centre industriel de premier plan<sup>238</sup>.

En 1907/1908, la production industrielle dépasse les 10 000 000 \$ dont 6 000 000 \$ sont imputables à la chaussure et seulement 1 156 000 \$ à l'élaboration de « rebozos »<sup>239</sup>.

Pour rendre compte de l'évolution de la richesse créée par le secteur secondaire il n'existe pas de données suivies des volumes de production par branches ; les renseignements sont épars et strictement ponctuels et ne peuvent nous renseigner sur une éventuelle évolution des activités. On constatera simplement l'étroitesse relative des capacités de production signalées par diverses sources : ainsi les bourreliers de León, dont la réputation remonte à la colonie ne produisent selon Antillon (1875)<sup>240</sup> que 29 952 pièces dont on ne connaît pas la composition (le chiffre est repris en 1890 par Velasco) ; la production lainière de « ponchos » se limite à 5 000 pièces, celle de couvertures à 8 000 pièces, et celle de drap à 5 000 coupons. La production des tanneries se situe à la même époque à 32 000 peaux tannées par an. Seule la production de châles situe León dans la catégorie des gros producteurs et se situe entre 447 500 et 540 000 pièces par an (mais est considérablement plus faible qu'au 18<sup>ème</sup> selon les dires du « Mexican Financier »)<sup>241</sup>. Pour ce qui est de la production de fils et de tissus de coton, la seule donnée disponible qui concerne la seule entreprise notable de la ville, « La Americana », concerne l'année 1908 où elle produit 22 085 pièces de cotonnade et 36 432 kilos de fil sur une base semestrielle (l'activité étant intermittente); de la même façon la fabrique de chaussures Fisch et Cie écoule 93 000 paires de chaussures par an en 1897<sup>242</sup>

Ces données éparses nous donnent toutefois une idée de l'étroitesse de la production industrielle de la ville de León sous le Porfiriat.

---

<sup>238</sup> Cuadro... 1899, *op.cit.*

<sup>239</sup> Dollero, A. *op.cit.* pp.144-145.

<sup>240</sup> Antillon, *op.cit.*

<sup>241</sup> The Mexican Financier, *op.cit.*

<sup>242</sup> Labarthe Rios, Maria de la Cruz, *León entre dos inundaciones*, Ediciones La Rana, Guanajuato, 1997.p.282.

La production industrielle en valeur a été multipliée par 3,2 en 20 ans entre 1888 et 1907/08 (sans préjuger de l'évolution des prix). Pendant la période qui court de 1882 à 1900 la population active occupée « industrielle » a été multipliée par 1,82 (9 235 personnes dans les activités majeures en 1900 contre 5 060 en 1882). D'un autre côté le recensement de 1895 fait référence à 7 542 personnes, chiffre que l'on peut comparer à celui fourni par Ibarra pour 1908 : 15 670. Dans le meilleur des cas la population active industrielle de la ville de León a donc été multipliée par 3,09 entre 1882 et 1908 même si l'on détecte une accélération de la croissance de cette population industrielle dans la première décennie du 20<sup>ème</sup> siècle.

La production par personne employée n'a guère évolué pendant la période pour laquelle nous disposons de données chiffrées. Plus intéressante est la question de savoir quelle a été la répartition de cette richesse, de la valeur ajoutée par une population reconnue comme « laborieuse » mais qui n'est pas organisée pour tirer le maximum de profit de son travail. Pour cela il faut nous intéresser aux modes de production artisanale ou industrielle qui se côtoient tout au long de notre période d'étude. S'il y a coexistence du « domestic system » et de la fabrique dès la fin du 19<sup>ème</sup> l'essentiel de la production est le fait de petits ateliers ou d'unités familiales sans envergure.

Dans les années 1830<sup>243</sup> on produit déjà des biens de consommation intermédiaire de bourrellerie fournissant les fabricants d'harnachements indispensables essentiellement pour le transport. Quelles que soient les sources et les témoignages le mode de production principal est domestique. Si l'artisanat est le fait d'exercer un métier, une spécialité à son compte on constatera rapidement que cette indépendance présumée est aussi synonyme d'exploitation et de vie misérable.

Dès 1872 Antonio J. Cabrera<sup>244</sup> est frappé par la pauvreté qui règne à León où tout est, malgré tout, « bon marché » (fruits et légumes, loyers, etc). La population, laborieuse, travaille avec des outils rudimentaires qui datent de la colonie ; ceci est vrai pour le tissage du coton et de la laine sur des métiers qui n'ont connu aucun perfectionnement, mais aussi pour le travail du cuir. En 1888<sup>245</sup> la production de

---

<sup>243</sup> Lesaga Iglesias, Esther, La macro región del calzado guanajuatense: un espacio en transición, *Revista Pueblos y Frontera*, N° 1, 2006, UNAM, México, p.9.

<sup>244</sup> Cabrera, Antonio, J., Noticias topográficas y estadísticas de la ciudad de León de los Aldamas, 1872, Presidencia Municipal de León, Gto, 1985. pp.43-56.

<sup>245</sup> *El Pueblo Católico*, León, 7/12/1888.

châles se fait sur des métiers manuels peu perfectionnés. La production quelle qu'elle soit (textile, sellerie, chaussures) est achetée par les maisons de commerce et expédiée vers les Etats du Nord ; à cela il faut ajouter la concurrence des intermédiaires qui viennent des villes de l'alentour et même de Mexico pour acheter la production d'un atelier, achat qu'ils régleront en revenant de la vendre. En 1889<sup>246</sup> l'auteur résume la situation qui prévaut dans les quartiers industriels de León : chaque famille est un groupe d'ouvriers.

Dix ans plus tard, avec le développement progressif de la production de chaussures, on constate que l'organisation du travail repose sur les mêmes principes : les artisans sont exploités par les « comisionistas », intermédiaires entre les ateliers et les marchands de chaussures (à León ou ailleurs). L'essentiel de la valeur ajoutée va aux « comisionistas » et aux marchands. Domenech<sup>247</sup> recense 10 « comisionistas » à cette même date [ils étaient 17 en 1891<sup>248</sup>]. Ces intermédiaires commerciaux et financiers assument en général de multiples fonctions qui leur permettent d'avoir une position dominante sur la place de León, du municpe et même de la région : ils contrôlent l'importation, le stockage et la distribution de produits de base ou bien plus sophistiqués, servent d'intermédiaires entre producteurs locaux et commerçants éloignés, vendent des services et prêtent à des taux considérés comme usuraires avant que la banque fasse son apparition dans la ville. On constate à la lecture des annuaires commerciaux de la ville que ces « comisionistas » ou « almacenistas » sont bien souvent d'origine allemande, espagnole ou française.

L'artisan producteur est, lui, inséré dans un cadre étroit qui ne lui laisse que très peu de marge de manœuvre. Il est dans la plupart des cas amené à livrer chaque soir sa production et il reçoit en échange de quoi financer les dépenses de fournitures pour l'activité du jour suivant. Le solde est réglé en général en fin de semaine. Si cette situation de dépendance conditionne en grande partie le revenu du chef de famille et d'atelier on se pose la question de la rémunération des employés qu'ils soient membres de la cellule familiale ou extérieurs à celle-ci. L'on sait que la proportion de femmes employées dans les activités industrielles toutes branches con-

---

<sup>246</sup> Leal, Mariano, *op.cit.*

<sup>247</sup> Domenech, *op.cit.*

<sup>248</sup> México, Bulletin N° 9, Bureau of The American Republic, Washington, USA, July 1891.

fondues était de 22,8 % en 1899 ; les enfants, de leur côté représentaient 21,5 % de la population industrielle. Et l'on se pose alors la question de leur rémunération qu'il s'agisse de personnes employées dans les fabriques et à plus forte raison dans les ateliers familiaux... En 1896, le « Pueblo Católico »<sup>249</sup> s'insurge contre les déplorables rémunérations des artisans de la chaussure qui leur permettaient à peine de subvenir aux besoins de leurs familles. Certains recevaient 1 \$ pour la fourniture de 12 paires de chaussures. Ce qui était payé ce n'était pas la valeur du produit mais la force de travail largement disponible sur la place de León. En 1911 les choses n'ont guère évolué du côté des ateliers familiaux: Dollero<sup>250</sup> signale alors que la majorité de la population industrielle est toujours faite d'artisans qui vit au jour le jour exploitée par les grands commerçants qui achètent leur production à vil prix (qu'il s'agisse des châles, des chapeaux de paille, des produits de la sellerie ou de la chaussure). Et pourtant selon certains chroniqueurs de l'époque on voit apparaître dans le dernier quart du 19<sup>ème</sup> siècle des structures productives qui regroupent plusieurs dizaines et parfois centaines de travailleurs sur un même site en utilisant un capital fixe relativement important dans le contexte régional. Même si Antillon<sup>251</sup> dans son rapport ne signale qu'une manufacture à León, le Pueblo Católico<sup>252</sup> parle d'une magnifique filature de coton et d'un important atelier de mécanique en 1888. Isabel Macías a déjà créé la première fabrique de chaussures en 1881. Dès 1884<sup>253</sup> on cite la maison « Fisch et Cie » qui fabrique 300 paires de chaussures par jour (bottes, chaussures et semelles). En 1894 on signale la fonderie « La Esperanza », puis la tannerie « La Hormiga » dès 1899.

Pour suivre l'apparition de ces structures capitalistes on peut se référer aux capitalisations déclarées de ces fabriques. La « Manifestación de giros mercantiles para 1889 » signale deux capitalisations notoires : une fabrique et commerce de chapeaux dotée d'un capital de 11 000 \$ et la fabrique de filés La Americana fondée en 1877, dotée d'un capital de 40 000 \$ qui réalise un chiffre d'affaires de 5 000 \$ par mois. En 1894, la fonderie La Esperanza dispose d'un capital de 125 000 \$. Puis

---

<sup>249</sup> *El Pueblo Católico*, León, 18/10/1896.

<sup>250</sup> Dollero, *op.cit.*p.144.

<sup>251</sup> Antillon, *op.cit.*

<sup>252</sup> *El Pueblo Católico*, *op.cit.*

<sup>253</sup> *El Pueblo Católico*, *op.cit.*

pour 1902 on trouve encore des fabriques de filés dont toujours La Americana dont le capital atteint les 70 000 \$, La Constancia, née en 1887, disposant d'un capital de 50 000 \$ et El Progreso travaillant les fils et les tissus de laine avec un capital de 40 000 \$, la tannerie El Elefante avec 20 000 \$ de capital et enfin et surtout la tannerie La Hormiga créée avec 100 000 \$ et qui augmente son potentiel de production et fait passer son capital à 200 000 \$ dès 1900<sup>254</sup>. "El Templo del Calzado" créé en 1905 dispose seulement d'un capital de 42 000 \$. Le capital de ces entreprises, rarement constituées sous forme de sociétés anonymes (seules La Hormiga et La Esperanza avaient adopté de statut en 1901) mais essentiellement sous forme de sociétés en commandite dont la réputation et le sérieux reposaient donc sur la personnalité des commandités, originaires de la zone de León mais aussi des Altos de Jalisco, provenait pour l'essentiel de leurs activités agricoles mais surtout commerciales (on signalera à ce propos les noms de Ildefonso Portillo, Jorge Heyser et Wenceslao Torres).

Il est notable ici de rappeler la tradition semble-t-il, à diversifier les placements et les activités en établissant des passerelles entre agriculture, commerce et industrie. W. Torres illustre bien cette tradition puisqu'il devient propriétaire de la filature « La Constancia » en 1890, alors qu'il commerce sur la place de León (Magasin « El Progreso ») et qu'il possède l'hacienda d'Ibarrilla d'une superficie de 2 500 hectares. Cette pluriactivité lui permettra d'investir pour équiper sa filature d'équipements de plus en plus modernes (machine à vapeur et dynamo puis moteur à gaz pauvre). Ce capital, modeste au départ, a tendance à se développer pour répondre aux besoins d'adopter de nouvelles méthodes de production impliquant l'utilisation de biens d'équipement durables plus perfectionnés. On s'équipe ainsi de machines à vapeur que l'on associe à des équipements industriels importés. Dès 1884<sup>255</sup> la fabrique Fisch et Bischoff utilise des machines pour la fabrication de semelles et est dotée d'une machine à vapeur. « El Pueblo Católico » du 8 Décembre 1888 signale une machine de 60 cv équipant la fabrique de filés « La Americana » et un atelier de mécanique doté d'une puissance de 20 cv. Dix ans plus tard on dénombre officiellement 9 machines (ingenios) à vapeur dans des fabriques de

---

<sup>254</sup> Labarthe Ríos, María de la Cruz, León, Guanajuato, El surgimiento de una ciudad industrial (Segunda mitad del siglo XIX-1926), *Norcentro N°1-2*, El Colegio del Bajío, 1985, p.277.

<sup>255</sup> *The Mexican Financier*, op.cit.

León<sup>256</sup>. Puis en 1899 les fabriques actionnées par la vapeur sont les suivantes: « La Americana » avec 65 cv de puissance (100 cv pour Domenech)<sup>257</sup>, la brasserie « Kilian » avec 25 cv, la tannerie « La Hormiga » avec 20 cv, une fabrique de carton avec 12 cv et la fabrique de bas « La Purísima » avec 5 cv. Une 2<sup>ème</sup> liste<sup>258</sup> toujours de 1899 énumère les fabriques mues par la vapeur: 1 fabrique de chapeaux (18 cv) ; 1 atelier de papier de verre (16 cv); 1 atelier de fabrication de cigarettes (4 cv) ; 1 atelier de carrosserie (15 cv) ; 1 atelier de menuiserie (3 cv) ; 1 tannerie (La Hormiga SA) (20 cv) ; 1 fabrique de tissages de laine (36 cv) ; 1 fabrique d'emballages (carton) (12 cv); 1 fabrique de galons, ruban, lacets (4 cv) ; 1 brasserie (25 cv) ; 1 fabrique de bas (5 cv) ; 1 fabrique de cotonnade et de fils (« La Americana ») (65 cv). Puis en 1902 La Hormiga fait un pas en avant vers la modernité en utilisant des machines travaillant à l'électricité (la 1<sup>ère</sup>, semble-t-il du Bajío). Dans le même sens on signale en 1910 une fabrique de chapeaux (« Gran Sombreria Alemana ») fonctionnant grâce au gaz pauvre.

L'équipement des usines et ateliers de León fait pâle figure au regard du potentiel installé dans tout le pays. Si l'on se réfère à tous les usages que l'on peut faire de la machine à vapeur, la puissance installée dans le municpe de León était de 656 cv en 1899 ; en 1902 Peñafiel estime à 70 180 cv celle qui est installée sur l'ensemble du territoire<sup>259</sup>. La faible puissance de ces sources d'énergie coûteuses à l'usage en raison du prix du bois (qui augmente en raison du développement des chemins de fer et des moulins à blé) est représentative du potentiel productif de ces ateliers ou fabriques qualifiées de « modernes » par les observateurs de l'époque.

Le développement de l'usage de l'électricité, produite par les entreprises elles-mêmes ou fournie par les sociétés qui vont se développer dans l'Etat de Guanajuato et les Etats voisins permettra l'expansion de l'industrie motrice de la ville de León, l'industrie de la chaussure. Pour illustrer l'apparition de structures de production

---

<sup>256</sup> Memoria del Ayuntamiento Constitucional de LEÓN, 1898, Imprenta de Gómez Hermanos, León, AHML, A 27489.

<sup>257</sup> Domenech, *op.cit.*

<sup>258</sup> Noticia de las fábricas que usan máquinas de vapor, AHEG, Sec. de Gob. Municipios, León, 1899,s/c.

<sup>259</sup> Historia Moderna de México, El Porfiriato, Vida Económica, La Industria, Ed. Hermès, Mexico, 1965, p.426.

industrielle capitalistes, Maria de la Cruz Labarthe<sup>260</sup> avance le rôle important des filatures de coton. Selon l'auteur elles participent à la dynamique productive car elles constituent l'avant-garde industrielle dans le dernier quart du 19<sup>ème</sup> siècle ; localement « significatives » elles sont loin derrière ce qui se fait de mieux au Mexique. On dénombre 3 fabriques de filés de 1896 à 1908/09 puis 4 en 1909/10 (La Americana, La Constancia, El Progreso et La Soledad). L'exemple de La Americana, souvent cité dans la littérature relative à la région de León, résume l'effort fait par certains entrepreneurs de la zone plus vaste du Bajío et des « Altos de Jalisco » pour diversifier leurs champs de manœuvre. Créée en 1877, elle est signalée comme une « magnifique filature de coton » dotée d'une machine à vapeur par le « Pueblo Católico »<sup>261</sup>. En 1889 elle apparaît dans la liste des « Giros mercantiles » comme appartenant aux sieurs Portillo et Heyser avec un capital de 40 000 \$ et un chiffre d'affaires moyen de 5 000 \$ par mois<sup>262</sup>; elle travaille avec 1 584 fuseaux dont 1 300 sont en service et ce jusqu'en 1894 (la moyenne nationale est de 2 000 fuseaux en 1880). Elle est imposée entre 1896/97 et 1908/10 pour un minimum de 4 000 \$ (1896) et un maximum de 5 050 \$ (1908/10)<sup>263</sup>. En 1892 elle passe entre les mains de son unique propriétaire, Ildefonso Portillo et s'agrandit en se dotant d'une machine à vapeur de 100 cv<sup>264</sup>. Elle se lance dans la fabrication non plus seulement de filés mais aussi de tissus de coton assez rustiques mais qui s'écoulent sur le marché local, régional et même national car ils répondent aux besoins de la grande masse des paysans. L'entreprise emploie à cette date 120 personnes, essentiellement des femmes. En 1899, Domenech<sup>265</sup> décrit l'entreprise, qui emploie selon lui 250 ouvrières et dispose alors de 60 métiers à tisser mécaniques modernes en produisant 1 000 kg de fils et de tissu par jour. En 1902 son capital est de 70 000 \$<sup>266</sup>. Sa réputation dépasse les frontières et elle décroche en 1905 une médaille d'or à

---

<sup>260</sup> Labarthe, *op.cit.* pp.256-271.

<sup>261</sup> *El Pueblo Católico, op.cit.*

<sup>262</sup> Labarthe, *ib.* pp.256-271.

<sup>263</sup> Libros de prontuarios de 1896 a 1910, Fondo Secretaria de Planeación y Finanzas, Sección Catastro e impuesto a la propiedad raíz, AHEG.

<sup>264</sup> Labarthe, *ib.* pp.256-271.

<sup>265</sup> Domenech, *op.cit.*

<sup>266</sup> Libros de prontuarios, *ibid.*

l'Exposition Internationale de St Louis Missouri aux Etats Unis<sup>267</sup>. En 1908<sup>268</sup> elle dispose de 200 postes de travail et en 1910, selon Dollero<sup>269</sup>, fait travailler 2 700 fuseaux et 72 métiers actionnés par l'électricité pour produire fils et cotonnades.

Mais ne nous trompons pas, cette « fabrique » n'a rien à voir avec les entreprises des environs de México. En effet la taille moyenne d'une entreprise textile est passée de 2 000 fuseaux en 1880 à 4500 fuseaux en 1910 et plus de 20 établissements disposent de plus de 10 000 fuseaux<sup>270</sup>. Le Mexique disposait en 1907 de 142 usines textiles dotées de 23 500 métiers et de 693 842 fuseaux.

Cette icône de l'industrie léonaise décrite avec enthousiasme dans tous les écrits nous permet de relativiser la présence, à León d'un « factory system » associant un capital important et une main d'œuvre dense en un même lieu de production et ne peut occulter le peu d'envergure générale de l'activité manufacturière de la zone.

La multiplicité des structures de production confirme cette non volonté d'entrer de plein pied dans le mode de production capitaliste. Ainsi entre l'atelier familial et la fabrique on voit s'insérer des modes de production « articulés » à la limite de la sous-traitance. Ainsi dans la branche « chaussure », une fabrique/entrepôt peut exploiter plusieurs « maistros » afin qu'ils produisent une quantité donnée de chaussures. Le donneur d'ordre fournit les matériaux nécessaires à la réalisation de la quantité convenue et récolte la production à un rythme lui aussi convenu. Le témoignage recueilli par Labarthe<sup>271</sup> concerne Isaac Rocha qui a travaillé pour le compte d'Isabel Macías, en 1904, en se levant tous les jours à six heures du matin pour assembler deux paires de chaussures et les livrer le soir à la fabrique. En échange de quoi il recevait les matériaux nécessaires à la production du jour suivant. Il recevait 1,10 \$ par paire de chaussures dans une situation de totale dépendance par rapport au propriétaire de la fabrique qui n'ayant aucun investissement à réaliser, ou si peu, dans le domaine strict de la production, s'appropriait la plus-value générée par le

---

<sup>267</sup> Labarthe, *ib.* pp.265-266.

<sup>268</sup> Labarthe, *ib.*, p.223.

<sup>269</sup> Dollero, *op.cit.*, p.148.

<sup>270</sup> Cárdenas E. *Cuando se originó el atraso económico de México, La economía mexicana en el largo 19, 1780-1920*, Madrid, Biblioteca Nueva, 2003. pp.185-210.

<sup>271</sup> Labarthe, *ibid.*



travail du chausseur. On notera à titre indicatif que le prix moyen d'une paire de bottines est de 5 à 7 pesos en 1903<sup>272</sup>.

La multiplicité des modes de production, la coexistence de structures, la faiblesse des résultats obtenus est étonnante au vu des avantages naturels et octroyés. Ainsi Leal<sup>273</sup>, dès 1899 faisait le bilan des atouts dont pouvait bénéficier León dans le développement industriel. Il citait ainsi le faible coût de la main d'œuvre alimentée par les migrations en provenance de la campagne qui permettrait à la ville de concurrencer avantageusement la main d'œuvre des autres Etats. Il ajoutait à cet avantage la facilité avec laquelle la ville pouvait disposer de matières premières qui, pour certaines étaient produites dans la localité ou les environs (fer de Comanja et produits de l'élevage) et pour les autres, venant d'ailleurs, étaient obtenues aux meilleurs prix puisque León se situe presque au centre du pays ce qui lui permet de bénéficier de coûts de fret ferroviaire relativement faibles. Ceci nous amène à confirmer que le développement des voies ferrées passant par León et reliant le nord-ouest du pays à la capitale et au golfe du Mexique aurait pu jouer un rôle moteur sur le développement industriel porfirien de León.

A ces avantages acquis signalés par Leal, viennent s'ajouter les avantages octroyés par les autorités politiques dans leur volonté non pas d'intervenir directement dans la production industrielle mais de stimuler de nouvelles activités. Il en est ainsi des franchises et exemptions diverses accordées tant au niveau fédéral qu'au niveau de l'Etat aux entreprises minières et industrielles. Concédées dès 1885 pour les entreprises minières elles sont élargies, par la loi du 30 mai 1893 aux entreprises industrielles qui investissent un capital minimum de 250 000 \$ et qui bénéficient alors de l'exemption pour dix au plus des impôts directs fédéraux dont serait passible le capital engagé.

A ces concessions il faudra ajouter l'autorisation d'importer en franchise de droits de douane les machines nécessaires à leur installation. Cette politique porfirienne sera relayée au niveau de l'Etat par l'action de Manuel González (1884-1893) mais surtout de Joaquín Obregón González (1894-1911). Les impératifs budgétaires avaient bien souvent poussé, au gré d'une conjoncture parfois incertaine, le gouver-

---

<sup>272</sup> Roland Bonaparte et autres, *Le Mexique au début du XXème siècle*, Librairie Ch. Delagrave, Paris, 1905, p.364.

<sup>273</sup> Leal, *op.cit.*

nement fédéral et les autorités de l'Etat à augmenter, l'un les droits de timbre, les autres les droits sur la consommation de certains inputs nécessaires à l'industrie. Mais à la suite du tournant de 1893 le gouvernement de l'Etat dans la "Ley de Hacienda" du 19 mai 1896 décide de protéger les entreprises industrielles de main d'œuvre en adoptant le décret du 18 juin 1896 qui va exempter les ventes de matières premières les plus fréquemment utilisées dans la petite industrie (ce qui cadre bien avec la situation léonaise). Parmi ces matières premières on trouvera le bois, le charbon, les filés de coton et de laine, le fil repassé pour les châles, les produits de teinture, le fer brut ou forgé, les peaux de toutes catégories, les semelles et autres composants pour le travail de la chaussure<sup>274</sup>. Ces facilités accordées aux entreprises industrielles par l'Etat et la municipalité font que de nombreuses entreprises parfois importantes s'installent à León. Ainsi des neuf fabriques qui utilisent des machines à vapeur, 4 ont été installées en 1898 et trois autres sont en chantier. On constatera toutefois que les exemptions accordées, dès 1893 par le gouvernement fédéral et soumises à des conditions de taille du capital investi concerneront peu ou pas les sociétés léonaises. Ceci dit, les exemptions de taxes sur les inputs au niveau de l'Etat seront reconduites en 1897 et 1898<sup>275</sup> et nombreuses seront les exemptions diverses d'impôts accordées (dont certaines sur dix ans) de 1900 à 1909. Labarthe en dénombre 18 parmi les plus significatives<sup>276</sup>.

Il faut toutefois remarquer que ces exemptions concernent des entreprises de l'agro-alimentaire essentiel mais parfois aussi tourné vers la satisfaction des besoins d'une élite économique et sociale (sodas, bière, alcool, chocolat). Les avantages potentiels signalés par l'ingénieur Leal et les incitations officielles destinées à faciliter l'installation d'entreprises industrielles dans la zone de León, bien limitées quant à leur impact réel sur la création de richesse et d'emploi auraient pu, malgré tout autoriser l'expansion d'un secteur manufacturier prospère. Mais deux obstacles essentiels ont été signalés qui pourraient justifier la faiblesse de cette expansion. D'un côté, c'est la faiblesse de la mobilisation de capitaux nécessaires à la mise en place de

---

<sup>274</sup> *Monografía histórica del Municipio de León*, Colección Monografías Municipales de Guanajuato, Gobierno del Estado de Guanajuato, 2010, p.172.

<sup>275</sup> *Memoria del Ayuntamiento Constitucional de León*, 1898, Imprenta de Gómez Hermanos, León. AHML A 27489.

<sup>276</sup> Decretos expedidos por el Congreso Constitucional del Estado de Guanajuato de 1900 a 1909. s/c, s/f.

structures de production modernes : les capitaux investis dans des sociétés industrielles ne dépassent guère les 200 000 \$ et n'ont rien à voir avec les 6 500 000 \$ de la C<sup>ia</sup> Industrial de Orizaba. Les capitaux nationaux sont pourtant mobilisés dans l'Etat de Guanajuato et dans les mines et dans les chemins de fer. Entre 1880 et 1900 les entreprises minières mobilisent des fonds qui vont de 180 000 à 400 000 \$. Et nous ne parlons pas de l'afflux de capitaux étrangers qui ont fait cruellement défaut dans la zone de León. Il est vrai que la structure juridique choisie (le commandite) par les entrepreneurs léonais n'était pas propice à la réunion d'une masse importante de capitaux. Il est vrai aussi que les contraintes mises par les autorités fédérales au bénéfice d'exemptions fiscales n'ont guère réussi à forcer les investisseurs à prendre des risques. Et l'on en arrive au deuxième obstacle signalé par les autorités locales<sup>277</sup> à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle. Elles parlent en effet d'une défaillance au niveau des acteurs de l'économie : il n'apparaît pas encore (en 1897) chez les travailleurs et chez les capitalistes, cette volonté, cette propension à vouloir stimuler le développement de la grande industrie.

L'esprit de coopération dans un but commun est peu développé et l'éducation répond peu ou mal aux exigences du progrès et de la modernité qui exige la mobilisation de grands capitaux et la création de grandes entreprises afin de réduire les frais généraux et de baisser les prix en élaborant à grande échelle une production parfaite et accélérée qui résulterait de la spécialisation et de la division du travail. En d'autres termes le modèle capitaliste classique n'a pas été adopté à León contrairement à ce qui s'est passé dans d'autres régions et d'autres activités au Mexique. Cette opinion d'un responsable local mais étroitement lié au gouvernement de l'Etat favorable à l'application de la politique économique porfirienne confirme ce non engagement des acteurs économiques à participer au développement de la zone. On rappellera à ce propos la tendance des élites économiques à diversifier leurs activités et leurs prises de risques en développant avec modération leurs implications agricoles, industrielles et commerciales. Cela peut étonner lorsque l'on sait que certains entrepreneurs issus des Altos de Jalisco partageaient avec les rancheros de la région un esprit d'entreprise et un dynamisme individualiste peu commun.

---

<sup>277</sup> Informe sobre industria y comercio. Jefe político, León, 1897, AHML s/c.

La conclusion que l'on peut apporter à cette étude du développement industriel de León est que ce développement n'a guère eu l'amplitude souhaitée ou souhaitable, que la création de richesse a été bien limitée, que sa répartition n'a guère favorisé les classes populaires et au contraire permis l'apparition d'une classe d'entrepreneurs hybrides, tant dans le strict domaine de l'industrie que dans celui du commerce, l'apparition d'intermédiaires et de fournisseurs de services divers de plus en plus nombreux qui ont prospéré aux dépens des classes laborieuses en accaparant une part non négligeable de la richesses créée. Seules ces couches intermédiaires ont pu profiter d'une amélioration de leur niveau de vie et bénéficier de la distribution d'une gamme de plus en plus diversifiée de biens et de services et participer, du côté de la demande à leur intégration au marché national.

Du côté de l'offre on retiendra, toujours en termes d'intégration, le basculement de la spécialisation de l'industrie léonaise vers l'industrie du cuir et surtout de la chaussure qui ne sera effective qu'après la Révolution et qui fera de León la capitale de cette industrie en participant ainsi à la division du travail au plan national.

### **3.1.2. Artisanat et industrie à San Francisco del Rincón**

L'évolution de l'activité artisanale ou industrielle dans le municipe de San Francisco del Rincón, très similaire en termes de modes de production à celle de León peut être cernée au travers des quelques données de production, de main d'œuvre mobilisée mais aussi des données fiscales relatives aux établissements industriels et commerciaux. Les seules activités dignes d'être signalées sont la tannerie, le textile et bien sûr l'élaboration de chapeaux de paille. Le travail du cuir est régulièrement signalé dans les documents recensant les activités autres qu'agricoles. Ainsi en 1873/74 on signale<sup>278</sup> l'existence de 2 tanneries qui travaillent 1 040 peaux par an. On les retrouve en 1890 chez Velasco. Puis une tannerie existante en 1894. On repasse à deux établissements en 1896 puis l'on déclare l'existence de 19 tanneurs ou employés des tanneries en 1900. Ils ne sont plus que 13 dans le recensement de 1910. On a de toute évidence à faire avec une activité marginale pour la période du Porfiriato. Elle prendra semble-t-il de l'importance par la suite avec le développement d'un artisanat de la chaussure sur le modèle de la ville de León.

---

<sup>278</sup> Antillon, *op.cit.*

Pour ce qui est du textile elle est aussi marginale, à tel point que les renseignements dont nous disposons concernent la période pré-porfirienne : en 1831 on signale un total de 40 métiers à tisser en action (21 pour l'élaboration de couvertures et 19 pour l'élaboration d'autres textiles de laine et de coton). Les débouchés sont locaux et les employés partagent leur temps entre le tissage et les travaux aux champs. En 1843 quatre métiers sont en activité pour élaborer des toiles. Antillon dans son Rapport de 1875<sup>279</sup> dénombre 8 « fàbricas » (appellation peu crédible) dotées de 12 métiers, employant 36 personnes et produisant à l'année, 3 744 couvertures et 144 pièces de drap. La dernière trace disponible de l'état de l'activité textile hormis le signalement dans le recensement de 1910 de l'existence de neuf tisserands dans la population active, est celle fournie par Velasco en 1890 qui reproduit, hélas, à quelques nuances près les chiffres d'Antillon (8 ateliers de tissage, 3 800 couvertures et 150 coupons de drap). Le textile disparaît donc du paysage industriel de la ville de San Francisco.

On constate donc une focalisation de l'activité industrielle sur la production, traditionnelle, de chapeaux de paille. Mais malgré le développement évident de cette activité comme activité essentielle du municpe et de son chef-lieu, les renseignements concernant les quantités réelles issues des multiples cellules de production sont rares et, étonnamment, antérieures à la période porfirienne.

Ainsi dès 1831<sup>280</sup>, il est dit qu'il s'élabore 2 628 « gruesas » (une « gruesa » équivaut à 12 douzaines) d'une valeur de 34 164 \$ par an, que cette production mobilise environ 2 000 personnes, hommes, femmes et enfants confondus. Ceci est confirmé en 1851 par les chiffres du « padrón »<sup>281</sup> levé dans le municpe qui recense la population active masculine et détecte 520 employés à la fabrication de chapeaux sur un total de population active masculine employée de 850 personnes : 61,1 % des hommes du chef-lieu se consacrent donc à l'élaboration de chapeaux. On imagine donc facilement l'importance de la population active totale qui participe à cette activité dont on sait que ses débouchés, limités, à l'origine, aux transferts par muletiers à

---

<sup>279</sup> Antillon, *op.cit*

<sup>280</sup> Informe de don Victoriano López, alcalde del San Francisco del Rincón, 1831 en Jesús Zamora Corona, *San Francisco del Rincón, una historia, Memoria Historica del municipio de San Francisco del Rincon*, CEOCB, Guanajuato, 2010.

<sup>281</sup> Arias, Patricia - Durand, Jorge, Dos modelos de industrialización rural durante el Porfiriato, *Espiral, Vol.2, N°6*, Universidad de Guadalajara, 1996, pp.141-160.

partir de Santa Cruz, près de Salamanca, se sont considérablement élargi vers Mexico, Veracruz, et même Tehuantepec, Mazatlán, El Rosario, etc.. avec l'apparition sur la place de San Francisco des premiers commerçants extérieurs et même étrangers (le Russe, Nicolas Brejnev en 1869). Puis à partir de 1894 on détectera de façon très aléatoire, l'évolution de l'activité « chapeaux » au travers des déclarations fiscales des établissements industriels et commerciaux: ainsi en 1894 on déclare 11 magasins de vente de chapeaux de paille (palma) et une fabrique de chapeaux « fins » ; en 1895 étonnamment un magasin unique de chapeaux ; en 1896, deux fabriques de chapeaux, deux magasins de chapeaux et 7 dépôts de paille; et enfin en 1904<sup>282</sup>, 14 magasins de chapeaux et une consommation (fiscalement détectée) de paille de 10 974 « cargás » considérablement supérieure à celle enregistrée pour Purísima del Rincón (64 cargás !) et deux fois supérieure à celle de León (5 091 cargás). Il faudra attendre le recensement de 1910 pour se rendre compte, non pas du volume de production atteint pas cette activité mais de son importance en termes d'emploi et donc de revenus pour la population du municipe puisque on y décompte 2 508 personnes (1730 hommes et 778 femmes) sous la rubrique « chapeliers » dans une population active totale employée s'élevant à 8 370 personnes.

La ville de San Francisco del Rincón traditionnellement productrice de chapeaux à l'échelle artisanale depuis l'indépendance a connu une accélération de son développement avec l'arrivée du chemin de fer à partir de 1882. Elle a bénéficié en effet d'une gare sur la ligne qui allait relier dès 1884 México à Ciudad Juárez et ce, à seulement 17 kms de la gare de la métropole León. Elle semble être devenue, comme le dit Patricia Arias, le petit épicerie des routes clés de la micro région du Rincón et même d'une portion non négligeable des « Altos de Jalisco » autour d'Arandas, de San Diego de Alejandría, de la Unión de San Antonio et de San Julián. Le chemin de fer a transformé San Francisco en un centre de tri et d'envoi d'une production de porcs, de volailles et d'œufs issus de tous les villages des Altos qui a été stimulée par la possibilité d'écouler une production croissante vers la ville de León mais surtout, et ce en seulement trois jours de voyage, vers Mexico. La connexion au réseau ferré national engendre l'apparition d'un tissu de producteurs et d'intermédiaires qui écoulent une production croissante en dehors de la région. Mais c'est surtout la production de chapeaux qui a bénéficié de l'arrivée du chemin de fer.

---

<sup>282</sup> Velasco, *op.cit.*p.226.

A l'origine activité artisanale essentiellement masculine et manuelle (voir recensement de 1851) elle se développe dans le cadre d'unités familiales restreintes et est stimulée par l'entrée de négociants venant de l'extérieur attirés par la possibilité de gain en achetant la production locale afin de l'écouler, vers le centre et surtout le Nord de la République (particulièrement abordable en raison de l'absence de concurrence locale). Arias signale ainsi la multiplication des négoce d'achat-vente de chapeaux et de fourniture de paille entre 1897 et 1899 dont le nombre passe de 10 à 28. En 1913/1914, 39 des 195 établissements industriels et commerciaux (généralement très petits) recensés par le fisc concernent des activités liées à la production et la distribution de chapeaux. La possibilité de gains liée à la confection de chapeaux se diffuse dans toute la région (Pueblos del Rincón et Altos de Jalisco) et stimule le tissage de la paille, l'installation de dépôts de paille qui récoltent ensuite la production des ateliers familiaux et les font ensuite parvenir aux négociants de la ville de San Francisco. L'activité, rémunératrice, éloigne parfois de façon temporaire, les hommes des tâches agricoles traditionnelles. Quant au mode de production on insistera sur le parallèle avec l'industrie de la chaussure à León et l'existence et le développement de cellules familiales qui intègrent avec le temps les femmes et les enfants en provoquant une division du travail toutefois beaucoup plus limitée que celle développée dans l'industrie de la chaussure. L'expansion des unités de production repose sur plusieurs facteurs: une culture du travail et de l'effort propre à la région, un savoir-faire traditionnel, une mise de fonds insignifiante limitée à l'achat de la paille, une main d'œuvre bon marché et disponible (pas de grosses exploitations agricoles à la recherche de bras); d'où le développement de petites cellules individuelles en dehors de toute intervention des pouvoirs publics (si ce n'est très indirectement par le développement des chemins de fer), manifestant un certain esprit d'entreprise, d'initiative, d'un certain individualisme partagé avec les rancheros des Altos de Jalisco. Cela explique sans doute que l'on ne signale pas, contrairement à ce qui a été noté pour León, un détournement démesuré de la valeur ajoutée par le travail des artisans par les commerçants et autres intermédiaires qui ont permis l'expansion de cette activité. Il n'en reste pas moins vrai qu'une petite classe de négociants et de muletiers issus du municpe ou de l'extérieur a tiré de confortables profits du développement d'une industrie du chapeau reconnue au niveau national. Les artisans de

San Francisco del Rincón ont manifesté une volonté de s'affirmer en évitant la domination commerciale et industrielle de León. Pour Arias<sup>283</sup> un certain esprit d'innovation a forgé une économie diversifiée toujours en processus de spécialisation. Globalement il y a eu création d'une richesse croissante issue de l'activité industrielle et cette richesse a été relativement bien répartie dans la mesure où les artisans ont progressivement contrôlé la distribution de leurs produits. La distribution de revenus croissants et la proximité des marchés de biens de consommation de León ont participé à l'intégration potentielle au marché national d'une part non négligeable de la population du chef-lieu sinon du municipe dans son intégralité

### **3.1.3. Quelques données relatives à l'artisanat des municipes de Purísima del Rincón et de Piedra Gorda**

#### **3.1.3.1. Purísima del Rincón**

Ce municipe doté d'une agriculture prospère a connu un antagonisme permanent avec le municipe de San Francisco et passe d'une position démographique et commerciale dominante à un retrait sur l'exploitation de domaines agricoles modernes et efficaces. Son industrie défavorablement concurrencée par celle de San Francisco ne réussira pas à décoller sous le Porfiriat. On y détecte pourtant quelques activités de tissage de la laine dès les années 70 et Antillon signale dans son rapport de 1875 sous la rubrique « Industria fabril y manufacturera » l'existence de cinq « fábricas » avec 8 métiers, 24 employés qui produisent à l'année 2 496 couvertures et 56 coupons de drap, d'une tannerie qui travaillent 520 peaux à l'année et 3 ateliers de poterie employant 5 personnes et produisant 458 douzaines de pièces. Le « Padrón general de la demarcación de Purísima del Rincón » du 31/01/1880 détecte 281 artisans (au sens large du terme) dans le municipe et dès 1883 on peut voir apparaître dans les recensements partiels à des fins électorales des « sombreroeros » dans les haciendas et ranchos du municipe (19 dans un recensement très partiel donc). Une production de chapeaux de paille existe donc mais bien limitée est la

---

<sup>283</sup> Arias, *op.cit.* pp.141-160.



part qui est exportée. Velasco<sup>284</sup> à la fin des années 80 ne parle pas de cette activité et énumère seulement 5 « fábricas » de tissu de laine produisant 2 500 couvertures et 100 coupons de drap, une tannerie, 3 ateliers de poterie et une bourrellerie. On se doute de la reprise des chiffres d'Antillon. Le secteur secondaire représente seulement 12,4% de la population active occupée en 1895. A cette date le nombre d'établissements payant la patente est de 17 touchant 9 activités différentes ; cela est peu si l'on se réfère au concurrent San Francisco qui dispose de 74 contribuables à la patente sur 20 activités différentes. On rappellera que le municpe est essentiellement agricole. Puis réapparition de l'activité artisanale/industrielle liée aux chapeaux de paille dans le recensement de 1900 : peu de « sombreroeros » mais beaucoup de « tejedores de palma » : ils sont 740 à exercer cette activité, ce qui représente 19% de la population active occupée (mais rien à voir avec le chiffre de San Francisco del Rincón). On détecte aussi 4 tanneurs travaillant dans l'unique tannerie existante. Pedro González, dans sa « Geografía local del estado de Guanajuato » est sévère ou réaliste quant à l'état du commerce et de l'industrie de Purísima en les qualifiant de « pauvres activités ». Pas de référence de sa part à l'activité « chapeaux » qui sont pourtant produits et vendus à San Francisco. Il reproduit son jugement en 1905 dans sa « Geografía elemental... » en signalant que la production de chapeaux manque de débouchés en raison de la proximité de San Francisco qui bénéficie du passage du chemin de fer et qui domine le négoce.

Enfin le recensement de 1910 décompte 23 tisserands (laine et coton), 6 bourrelliers et surtout 389 personnes travaillant au tissage de la paille et à la confection de chapeaux ce qui représente 8,7% seulement de la population active occupée. Il semblerait donc, à travers ces chiffres que l'on compare avec ceux de 1900 que la domination de San Francisco del Rincón comme centre industriel s'est affirmée.

Le municpe de Purísima del Rincón n'a donc pas réussi à mettre sur pied une industrie digne de ce nom et une spécialisation qui lui aurait permis de s'intégrer à un réseau d'échanges de complémentarité au sein d'un marché régional ou même national comme ce fut le cas pour sa voisine et concurrente.

---

<sup>284</sup> Velasco, *op.cit.*p.228.

### 3.1.3.2. Le municipio de Piedra Gorda ou Manuel Doblado

Ce municipio lui aussi essentiellement consacré à l'agriculture est caractérisé par un évident déficit de structures industrielles et même artisanales. En 1879 un document signale que « no hay aquí establecimientos industriales ni fabriles ». En 1881 le fisc local signale 31 «Giros mercantiles y establecimientos industriales» ce qui donne une idée de la faiblesse et de l'industrie et même du commerce. La réponse adressée aux rédacteurs de la «Geografia Médica de la Republica»<sup>285</sup> parle de deux activités principales dans le municipio: l'agriculture d'une part, la poterie d'autre part. Ce sera confirmé par le travail de Velasco<sup>286</sup> qui compte 4 « fábricas » de tissus de laine d'où sortent 1 300 couvertures à l'année, 8 tanneries qui travaillent 5 000 peaux et enfin et surtout 14 ateliers de poterie qui élaborent 5 000 douzaines de pièces orientées essentiellement vers León. Mais le recensement de 1900 ne fait plus de référence aux potiers et signale 36 tanneurs, 59 tisseurs de chapeaux, 37 tisserands de laine et de coton : on voit que le municipio ne sait pas choisir une spécialisation qui lui permettrait d'être compétitif et présent sur les marchés locaux et régionaux et l'on a l'impression que l'on se limite presque à satisfaire les besoins d'une population qui s'élève quand même à 17 558 personnes.

Les potiers réapparaissent en 1904<sup>287</sup> : l'industrie se limite à 8 ateliers de poterie, 5 ateliers de tissage, 4 tanneries, 1 bourrellerie et 1 magasin de chapeaux de paille. Et en 1910 on a confirmation de cette dispersion des activités industrielles avec toutefois une accélération de l'activité poterie : les potiers sont en effet au nombre de 112, hommes et femmes, les tisseurs de paille et les chapeliers, 59, les tisserands, 29 et les tanneurs, 23. Pour une population de 17 261 habitants nous n'avons pas à faire à une force de frappe industrielle.

Pour ce qui est de la création et de la répartition d'une richesse autre que celle issue de l'agriculture et du commerce on doit imaginer qu'elle est bien restreinte et qu'elle ne participe guère à une intégration de cette faible main d'œuvre industrielle à un marché plus vaste que le marché local ou micro régional.

---

<sup>285</sup> Geografia médica..., *op.cit.*

<sup>286</sup> Velasco, *op.cit.*p.222.

<sup>287</sup> González, Pedro, *op.cit.*p.278.

**Propos d'étape :** Le développement des activités industrielles à l'ouest de l'Etat se limite véritablement aux deux municipes de León et de San Francisco. Les modes de production se ressemblent avec, du côté de la métropole un basculement progressif d'une activité traditionnelle et commune à bien des régions du Mexique (sellerie mais surtout textile de laine et de coton) vers une production croissante de chaussures et de l'autre, une spécialisation marquée sur la production de chapeaux de paille. Ceci participe donc à une division du travail qui insère ces municipes dans un marché qui dépasse les limites de la région surtout si l'on sait les vellétés traditionnelles des artisans puis des fabricants de trouver, même pour une production limitée en volume des débouchés parfois très éloignées des lieux de production (marchés du Nord en particulier). Si la diversité des branches industrielles se maintient à León, la mono production caractérise l'industrie de San Francisco. Mais les deux municipes partagent le même mode de production à quelques exceptions près : sauf à signaler l'apparition de fabriques plus importantes à la fin du 19<sup>ème</sup> et début du 20<sup>ème</sup> siècle à León, l'essentiel des productions traditionnelles ou plus orientées vers la chaussure, sont générées dans un cadre domestique pré capitaliste où l'apport en capital est excessivement faible et où la production repose essentiellement sur la force de travail.

L'artisan producteur côtoie le donneur d'ordre qui est souvent un négociant, un commerçant qui navigue bien souvent entre agriculture, industrie, commerce et parfois politique. Il fait l'objet de la même exploitation à León pour la chaussure et à San Francisco pour les chapeaux de paille. Si dans ce dernier municipe les producteurs vont réussir à s'émanciper des acheteurs de la place ou provenant de l'extérieur et gouverner leurs débouchés il n'en sera pas de même pour les sous-traitants parfois spécialisés de León.

Si, à côté de ces structures, on détecte à León des fabriques de plus en plus modernes, dans le domaine du textile, de la tannerie puis de la chaussure, les capitalisations sont limitées à 200 000 \$ et les capacités sont insuffisantes pour générer des économies d'échelle. Malgré les atouts dont parlait Leal (faible coût de la main d'œuvre, accès aisé aux matières premières et locales et plus éloignées en raison de la localisation centrale de la ville sur la carte du Mexique) et le rôle stimulant joué par les autorités municipales et de l'Etat, les entreprises refusent d'entrer de plein pied dans le mode de production capitaliste et la création d'emplois industriels générant les revenus monétaires aptes à stimuler une consommation n'est pas au rendez-vous.

L'existence, très tôt de moyens de transport modernes qui traversent le municpe n'est guère utilisée à la conquête de nouveaux marchés et au développement consécutif des productions. La création de richesse, limitée, ne profitera qu'à une frange bien étroite de la population active. On notera enfin qu'un contre-exemple à la défaillance des acteurs économiques de León sera fourni par les producteurs de chapeaux des «pueblos del Rincón» qui développent un esprit d'entreprise et une culture du travail inspirés par les populations des Altos de Jalisco. Ils profiteront pleinement du passage du Ferrocarril Central dans leur municpe pour écouler une production croissante qui entrera en concurrence avec les autres producteurs de la République.

### **3.2. INDUSTRIE ET MINES DANS L'EST DE L'ÉTAT**

Les petits municpes de la Sierra Gorda sont presque totalement dépourvus d'unités de production artisanale ou industrielle. Seuls les municpes de Xichù et d'Atarjea ont développé des activités d'extraction et de traitement de minerais divers avant et pendant le Porfiriato. Nous considérons que ces activités sont à intégrer au domaine industriel et elles feront l'objet d'un traitement spécifique dans la suite de nos analyses. Le municpe de Victoria a toutefois secrété une production agro-alimentaire autour de l'exploitation des champs de maguey et l'élaboration de mezcal.

Pour ce qui est des municpes de Santa Catarina et de Tierra Blanca, les quelques activités non agricoles signalées par les auteurs et les documents officiels se résument à peu de chose.

Seuls les municpes de l'ouest de la zone - Iturbide, San Luis de la Paz et Pozos - vont développer des activités artisanales ou industrielles.

#### **3.2.1. Les industries de consommation**

Nous entendons par industries de consommation celles qui sont destinées à satisfaire les besoins des populations, locales ou extérieures à la zone, en biens capables de satisfaire directement ou indirectement ces besoins. Il en est ainsi des ateliers de tissage, de tannerie, de fabrication d'alcool et des moulins à blé. Seuls les municpes de San Luis de la Paz, d'Iturbide et de Victoria méritent que l'on signale ces productions.

### 3.2.1.1. L'industrie du cuir

Les documents fiscaux élaborés par les mairies et les déclarations diverses destinées aux autorités de l'Etat (« Lista de la Cotización de Giros Mercantiles y Establecimientos Industriales para el ejercicio fiscal de... », « Lista de las cuotas que la Junta calificadora del impuesto de patente asignó para el ejercicio fiscal de... a los Giros Mercantiles, establecimientos industriales y talleres de artes y oficios que en seguida se expresan... », etc.) font apparaître, à San Luis de la Paz, une activité de tannerie permanente qui se manifeste par l'existence d'un nombre non négligeable d'ateliers de travail du cuir : 15 en 1886, ils sont 18 en 1897 et se maintiennent à ce niveau jusqu'en 1909/1910 (année fiscale) en travaillant plus de 3 000 peaux par an. Iturbide, de son côté dispose dès 1873, de 5 tanneries employant une quinzaine de personnes mais travaillant relativement plus de peaux qu'à San Luis de la Paz. Le nombre de tanneries oscillera entre 5 et 7 jusqu'en 1910 où l'on recense 16 tanneurs dans la population active. Le nombre de peaux travaillées selon Antillon<sup>288</sup> puis Velasco<sup>289</sup> tourne autour des 5 000 peaux. Nous sommes toutefois très loin des niveaux de travail des tanneries de León.

### 3.2.1.2. Le textile

San Luis de la Paz. Même si Velasco<sup>290</sup> affirme l'existence à la fin des années 1880 de 26 ateliers de tissage de la laine (21) et du coton (5) et aboutissant à l'élaboration de 7 000 couvertures et des 4 000 châles par an et d'ateliers de poterie d'où sortaient 4 000 douzaines de pièces par an, on ne trouve guère de traces pérennes de ces ateliers dans les documents disponibles jusqu'en 1910. De son côté Iturbide est doté dès 1873/74<sup>291</sup> de 6 ateliers de travail de la laine dotés de 6 métiers seulement et produisant 4 800 couvertures par an en employant une trentaine de personnes. Velasco reproduit ces données à peu de choses près en 1890 ; Pedro

---

<sup>288</sup> Antillon (1875), *op.cit.*

<sup>289</sup> Velasco (1890), *op.cit.*p.228.

<sup>290</sup> Velasco (1890), *op.cit.*p.228.

<sup>291</sup> Antillon (1875), *op.cit.*

González<sup>292</sup> parle lui, en 1904, de 12 ateliers et le recensement de 1910 comptabilise 49 tisserands. Cela reste très marginal en termes de création de richesses et d'emplois. Victoria, malgré son isolement possède en 1873/74 (Antillon) 12 « fabricas » de tissage de la laine dotées de 12 métiers produisant bon an mal an 3 744 couvertures et 246 pièces de drap qualifié de très « rustique ». Ces chiffres sont repris pour 1890 par Velasco (4000 couvertures et 300 pièces de drap) et le recensement de 1910 comptabilise 52 tisserands de laine et de coton. Nous reprendrons la remarque signalée plus haut sur le faible impact de ces activités sur la création d'emplois et la distribution de revenus, lorsque l'on sait le niveau du salaire journalier jusqu'à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle qui oscille entre 16 et 25 centimes de peso.

### **3.2.1.3. Les moulins à blé**

On sait l'existence à San Luis de la Paz, d'un moulin à blé permanent et qui travaille en 1899 jusqu'à 560 tonnes de grain. Le municipe d'Iturbide est, dans ce domaine plus présent au plan de la micro région : il disposait, au chef-lieu de San José Iturbide et dans 3 haciendas et ranchos de 2 moulins en 1873/74 puis 3 en 1890, 4 de 1896 à 1904, puis 3 de nouveau en 1908/1909. Ces moulins, installés à l'initiative de commerçants espagnols et tous mus grâce à des machines à vapeur travaillent des quantités de blé qui, selon les auteurs, géographes ou politiques vont de 770 tonnes à 909 tonnes par an (selon les estimations toujours optimistes du rapport du gouverneur Antillon). Mais les déclarations officielles destinées au fisc, logiquement sous estimées vont de 263 tonnes à 530 tonnes au maximum en 1902/1903.

### **3.2.1.4. La fabrication d'eau de vie**

Cette activité à la frontière de l'agriculture est sans doute la plus spécifique à la région. On détecte dans les documents officiels l'existence d'un nombre relativement stable de fabriques de mezcal et/ou d'eau de vie (la distinction entre « aguardiente » et « vino mezcal » n'ayant pas lieu d'être dans le contexte local : la région est

---

<sup>292</sup> González (1904), *op.cit.*p.355.

connue pour son maguey et son sotol). Localisées dans les haciendas et ranchos du municpe leur nombre se réduira toutefois avec le temps:

Tableau 63 – Production d'eau de vie dans le municpe de San Luis de la Paz

1885/86	1893	1894	1897	1899	1901	1902	1907	1908	1909
5 (eau de vie) et 15 fabriques de mezcal	8	11	9	4	4	3	6	8	5

Pour Iturbide le bilan sur la période n'est guère plus brillant : le nombre de « fabricas » ou « trapiches » oscille entre 3 et 6 selon les sources, administratives ou fiscales. La production évolue à la baisse sur la période pour laquelle nous disposons de données et passe de 76 320 litres (sans doute surestimée) en 1873/74 à 12 000 litres en 1906 (AERM). La production moyenne annuelle s'élève à 42 937 litres.

Enfin le municpe de Victoria, malgré son étendue, n'a pas atteint les niveaux de production de ses voisins et ne produit que 25 877 litres/an en moyenne. La production fluctue considérablement entre 4 200 litres en 1898 et 66 400 litres en 1894<sup>293</sup>. L'existence de ces traces d'activité frontalière entre l'artisanat et l'industrie nous montre une zone de pratiques d'auto-alimentation ou de distribution sur des marchés locaux (dépassant parfois les limites de l'Etat mais très peu éloignés du lieu de production) sauf sans doute pour la production de mezcal.

La population active occupée à ces activités ne dépasse guère quelques centaines de personnes dans les trois municpes cités et les revenus qu'ils perçoivent ne dépassent guère le niveau des « jornales » moyens dans la région, sauf peut-être pour la poignée de personnes gérant les distilleries et les moulins à blé. L'impact de ces activités en termes de revenus distribués et sur l'intégration de nouvelles couches de la population active à un marché plus ouvert permettant des consommations plus importantes et plus diversifiées est négligeable.

<sup>293</sup> AERM pour les années 1893 à 1906.

### 3.2.2. L'activité des mines et usines de traitement

#### 3.2.2.1. Le « système » Pozos-San Luis de la Paz

L'activité industrielle de la zone de San Luis de la Paz/Pozos comporte deux volets qu'il est parfois difficile de séparer : celui de l'exploitation minière à proprement parler et celui du traitement du minerai extrait. L'activité minière est le fait de la zone de Pozos même si certains documents primaires enregistrent des mines ou des sociétés minières sur le municpe de San Luis ou, à une certaine époque de façon très évasive dans le district de Sierra Gorda sans spécifier leur véritable localisation géographique. Nous avons procédé à l'élimination des localisations douteuses sur la base d'un document daté de 1902 qui signale, à propos du district de San Luis de la Paz que « Minas: No hay datos que anotar porque no existen fondos mineros en este Distrito »<sup>294</sup>.

L'activité de traitement du minerai est concentrée à San Luis de la Paz même si l'on détecte sur la période une « hacienda de beneficio » sur le territoire du municpe de Pozos. La zone est intimement reliée aux marchés locaux et régionaux grâce aux routes et au chemin de fer. San Luis de la Paz alimente la zone de Pozos en produits agricoles et le reste (machines lourdes : pompes, tritureuses, perforatrices mues par la vapeur...) arrive par chemin de fer et le même chemin de fer ramène le minerai brut (en « bultos ») et le métal traité. L'analyse de ces deux facettes de l'activité industrielle de la zone consistera à cerner l'importance du développement minier pendant la période du Porfiriât en termes de création de richesse en essayant de prendre la mesure de ce développement en termes de revenus distribués et d'emplois créés.

#### 3.2.2.1.1. Mines, entreprises minières et usines de traitement : « bonanza » et « borrasca »

Historiquement l'activité minière de la zone de Pozos est connue depuis le début du 18<sup>ème</sup> siècle. Des mines aussi renommées que Santa Brígida et Ocampo sont ainsi gérées par les Jésuites. Leur expulsion du Mexique en 1767 aboutit à une

---

<sup>294</sup> Boletas para recoger datos sobre la industria minera, DGE, Secretaria de Fomento, México, AHEG, CI, Caja 466.



longue période pendant laquelle les mines sont l'objet d'une exploitation sans méthode jusqu'en 1844 date à laquelle on constate que la majorité d'entre elles sont abandonnées.

Si le rapport du Gouverneur Antillon<sup>295</sup> recense 21 mines à Pozos elles sont en piteux état. Certains jugent pourtant que les capacités du champ minier sont sous exploitées et il faudra attendre la relance rapide de l'activité de Santa Brígida en 1873 à l'initiative de la famille Parkman pour que la zone connaisse une nouvelle ère de prospérité qui culminera dans les années 1894/1896.

On dénombrera 16 mines sur la zone de Pozos en 1874<sup>296</sup> mais la réponse, le 01/04/1878, des autorités de San Luis de la Paz à la circulaire N° 17 du 01/08/1877 de la Secretaria de Fomento affirme pourtant que les mines de la zone de Pozos sont paralysées sans en préciser la cause.

La renommée de Pozos comme zone de production de minerai autorisant des profits importants se diffuse pourtant un peu partout après 1880 et dès 1888 de nombreuses compagnies sont créées et fonctionnent avec succès (dont, à côté de Santa Brígida, la fameuse Compañía Cinco Señores avec ses trois principales mines, Joya, Nayalito et Justicia dont on dira, avec quelque exagération qu'elle aura distribué de la date de sa création (1888) jusqu'en 1895 3 millions de pesos de dividendes à ses actionnaires). Les mines Angustias et Argentina auraient de leur côté secrété 2 500 000 pesos de bénéfices.

La « bonanza » de la zone débute en 1892/1893 et va se traduire par le boom des demandes de titres lorsque l'on connaîtra, en particulier, les bons résultats de la Compañía Cinco Señores.

On constate dans le tableau suivant l'accélération, en 1894 et 1895 de la demande de concessions dans la zone<sup>297</sup>.

---

<sup>295</sup> Antillon (1875), *op.cit.*

<sup>296</sup> Pons Gutiérrez, Juan Manuel , *Bonanza y borrasca, Minería y sociedad en Pozos., Guanajuato durante el Porfiriato (1877-1911)*, Tesis, UNAM, 2011, p.95.

<sup>297</sup> Noticia del N° de Hectáreas solicitadas ante la Agencia de Minería de esta ciudad, durante cada uno de los últimos cuatro años y extensión ocupada por las zonas de explotación, San Luis de la Paz, 13/08/1897, AHSLPaz, s/c.

Tableau 64 – Demandes de concessions

Année	Demandes (en Ha)	Autorisations (en Ha)
1893	287	142
1894	4 201	2 103
1895	3 128	176
1896	390	0
1897	101	0

L'évolution de la législation minière à la fin du 19<sup>ème</sup> a considérablement facilité le développement de l'activité minière à Pozos et dans tout le pays. Le Code Minier de 1884 unifie la législation considérablement disparate d'Etat en Etat et réduit l'impôt sur les produits miniers à 1 %. La loi du 6 juin 1887 exempte de taxe à l'importation les inputs nécessaires à l'activité minière en enfin la loi de 1892 qui se substitue au « Código Minero » de 1884 libéralise totalement la propriété privée du sous-sol. Cette nouvelle loi joue un rôle moteur dans cette accélération en autorisant les entrepreneurs et les spéculateurs à demander de grandes extensions de terres destinées à l'exploration et normalement, à l'exploitation de ressources minières.

L'ingénieur Manuel Balarazo, dans une intervention à la Société Géologique Mexicaine<sup>298</sup> considère que le « délire » de la ruée vers Pozos va durer de 1890 à 1896. Pour d'autres (dont Pons) la « bonanza » va courir jusqu'en 1901, pour être suivie d'une période de production estimable. Toujours est-il qu'au-delà de la réalité de la richesse exploitée par certaines grandes compagnies les demandes de concessions vont dépasser l'entendement et l'on atteint des zones où les filons sont parfois notables... par leur absence et l'on développe la croyance que les « abords » (*demasías*) des mines reconnues regorgent de minerai à exploiter. La filière de la spéculation s'empare d'un certain nombre d'intervenants (de toutes origines et professions) qui veulent acheter non pas pour exploiter le sous-sol mais pour revendre en réalisant une plus-value. On voit se constituer en quelques années plus de 50 sociétés dont 30 fonctionnent réellement. Inutile de dire que ces entités disparaissent à

<sup>298</sup> *The Mexican Mining Journal*, July 1915, pp.254-255.

partir du moment où le boom de la production des principales mines cesse en accélérant le discrédit qui concerne alors l'ensemble de la zone. Il en est ainsi de la Compañía Minera San Luis née en 1893 à San Luis Potosi avec un capital relativement faible dont la disparition sera officialisée en 1900 mais dont on sait que, dans la correspondance échangée par ses dirigeants, on parle dès 1896 de la « extinguida Mina de San Luis » qui est progressivement liquidée au profit de la Compañía Cinco Señores. Suivre l'évolution du nombre de mines et d'exploitants est difficile : les demandes de concessions sont nombreuses, n'aboutissent pas toujours à l'ouverture d'une mine et à son exploitation. Celles qui commencent à fonctionner, cessent leur activité au bout de quelque temps et sont reprises par d'autres demandeurs ou disparaissent, tout simplement, sans que cela n'entre les statistiques officielles. Cela concerne les mineurs indépendants mais aussi les sociétés d'importance qui sont créées pour des motifs bien divers qui vont de la recherche du profit par l'exploitation, la vente et le traitement du minerai à la recherche d'un simple gain spéculatif lié à l'achat et à la vente de titres de sociétés créées lors d'une bonanza dont on manipule les informations économiques et financières.

Résumer l'histoire d'une mine ou d'une société minière dans une zone comme celle de Pozos peut s'avérer utile à ce niveau. Lorsque la rumeur incite un « investisseur » à venir vérifier que la roche est susceptible, dans telle ou telle zone, réputée pour avoir recelé des gisements de métaux précieux, de contenir quelques points d'argent ou d'or on dénonce une mine. Après un délai légal de 60 jours suivant la dénonciation la loi exige que l'on creuse dans le filon un puits d'au moins 8m48 de profondeur. Si cette mine est reconnue nouvelle ou a cessé d'appartenir à un dénonciateur antérieur, on donne possession d'une concession qui doit réunir au moins quatre « pertenencias » c'est-à-dire de quatre hectares en surface. Le dénonciateur cherche alors des associés pour lancer les travaux d'exploitation que le manque de fonds ne lui permet pas de continuer (la mise de fonds de départ étant bien souvent limitée et non libérée). On divise alors la valeur de la mine en 24 actions appelées « barras »; et on cède au moins la moitié aux bailleurs de fonds nommés « aviadores ». Les « barras » font souvent l'objet d'un fractionnement pour attirer les futurs investisseurs. On cherche ensuite à extraire le minerai en suivant la veine du filon et ce n'est que lorsqu'on atteint une certaine profondeur qui rend l'extraction du minerai ou l'évacuation des eaux trop difficile qu'on décide de creuser un puits perpendiculaire supplémentaire que l'on fait communiquer dans le bas avec la veine. Les travaux continuent alors en plaçant des ouvriers à différentes hau-

teurs sur toute la ligne. La nécessité de poursuivre l'exploitation pousse à creuser davantage et plus on s'éloigne du sol et plus les eaux augmentent dans les galeries. Un nouveau puits sera nécessaire et comme c'est presque toujours le cas, les exploitants ont dépensé, en dehors de l'opération, la plus grande partie des produits de la mine, à moins qu'elle ne soit fort abondante en minerai riche, on est forcé de s'arrêter faute d'argent pour ces ouvrages qui, faits en dehors du filon, sont appelés « obras muertas » que le manque d'air et l'abondance des eaux rendent nécessaires. Comme le dit déjà Saint Clair Dupont en 1843<sup>299</sup> « Celles-ci (les eaux) continuant à monter, l'extraction réduite à quelques points laissé à sec, languit et finit par devenir ruineuse ; on cherche encore de nouveaux associés : si la mine présente des probabilités de richesses à une plus grande profondeur, on en trouve qui, moyennant une partie des « barras » avancent des capitaux dont le remboursement est assigné sur les premiers produits disponibles ; les répartitions de bénéfice entre les anciens et nouveaux actionnaires ne commencent qu'après ces remboursements ».

Combien de mines et de sociétés minières ont cessé de fonctionner faute de moyens ou de confiance dans les possibilités d'obtenir des gains justifiant le risque pris ou ont été obligées de lancer des augmentations de capital pour poursuivre leur aventure. Si l'eau est éliminée, les percements de puits et galeries réussis et si le site est vraiment riche en or et argent, commence alors la belle époque de la mine. Si la masse des eaux et les frais de remontée du minerai ne sont pas trop importants et la zone du filon riche en métal les travaux deviennent très intéressants; c'est ce qu'en langage de mineur on appelle la « bonanza ».

Cette époque est celle que désire avec ardeur non seulement les propriétaires des mines et les ouvriers mineurs, mais encore toute la population environnante; « car dans ce cas les exploitants sont peu difficiles sur les prix des journées (« jornales ») et des denrées de toute espèce que nécessite une grande exploitation; en outre l'argent gagné avec facilité est dépensé de même et tout l'entourage du site métallifère se ressent de cet état prospère »<sup>300</sup>. Ceci est particulièrement vrai pour le système San Luis de la Paz-Pozos. Mais il ne faut pas oublier que le capital des sociétés minières est partagé entre des personnes d'origines diverses qui présentent

---

<sup>299</sup> Saint Clair Dupont, *De la production des métaux précieux au Mexique...*, Firmin Didot Frères, Imprimerie de l'Institut de France, Paris, 1843, p.31.

<sup>300</sup> St Clair Dupont, *ibid.* p.32.

une foule d'idées et d'intérêts (parfois spéculatifs) qui se croisent, et semblent ne s'accorder que pour sortir de l'entreprise le plus de revenus possible sans s'inquiéter d'un avenir même de quelques mois. Cette manière de voir fait qu'on ne trouve aucune marche régulière dans les travaux, l'extraction la plus rapide possible du minerai se faisant sur plusieurs points et dans les parties riches, en laissant derrière soi des masses de minerai plus pauvre, sur lequel on revient quand cesse la bonanza. La zone de minerai à forte teneur une fois traversée, si l'augmentation en profondeur rend le prix d'extraction trop élevé, la bonanza s'épuise : on se replie alors sur le minerai moins riche laissé dans les parties hautes de la mine, et une des plus grandes dépenses étant l'épuisement des eaux (« desagüe ») on leur abandonne les parties basses qu'elles ne tardent pas à envahir. Pendant quelque temps les réserves de minerai de richesse moyenne ou médiocre suffisent aux débours. Mais c'est ici que se pose le problème du coût de transport et de traitement de ce minerai relativement pauvre. Une fois les réserves vendues en l'état ou traitées, deux options se présentent aux exploitants : l'abandon, après une période où on laisse quelques mineurs sur place afin de ne pas perdre les droits de propriété ou la relance à partir d'un projet consistant à épuiser les eaux et continuer les travaux dans le bas de la mine ou percer des galeries de recherche sur des points qui promettaient mais qu'on a négligé d'examiner à l'époque où la mine était à sec, relance qui implique de chercher de nouveaux « aviadores ». L'histoire des mines de Pozos et d'Atarjea reflète ce scénario d'une évolution chaotique de l'activité minière. On comprendra aisément que la comptabilité des établissements est donc difficile à suivre même si des études récentes ont fait faire d'énormes progrès à l'étude des demandes de concessions minières dans la zone centre/nord du Mexique<sup>301</sup>.

L'instabilité du monde minier se manifeste d'une autre façon et même en plein cœur de la bonanza les rumeurs qui circulent se traduisent par des variations parfois brutales des cotations des sociétés les plus importantes. Pour illustration nous citerons l'exemple des titres libérés ou non de la Compañía Cinco Señores dont les statuts ont été approuvés le 14/02/1891 et qui voit ses cours considérablement fluctuer sur une courte période qui va du 07/01/1893 au 16/09/1895. On constate aisément

---

<sup>301</sup> Gámez Rodríguez, Moisés, *Propiedad y empresa minera en la Mesa centro-norte de México. Guanajuato, San Luis Potosí y Zacatecas, 1880-1910*, Tesis de Doctorado, Universidad de Barcelona, abril de 2004.

qu'après avoir atteint un sommet en octobre 1894 le titre perd 44 % de sa valeur en moins de 11 mois.

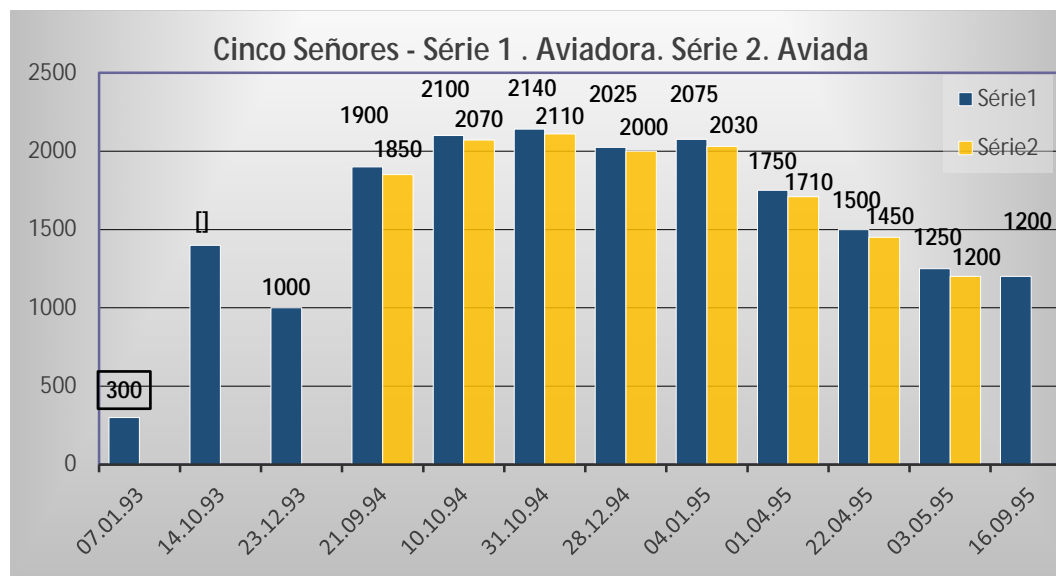


Figure 24 – Fluctuation des cours des actions de la compagnie Cinco Señores

Sources<sup>302</sup>

Le cours des actions des sociétés les plus significatives reflète à la fois la situation réelle des entreprises (production et dividendes versés) mais aussi, et le partage est délicat, les pressions spéculatives à la hausse comme à la baisse. On se rend compte assez facilement que le moindre évènement conjoncturel pousse les possesseurs d'actions à des réactions parfois inconsidérées. Il suffit d'une inondation non contrôlée d'un puits ou d'une galerie, d'un refus de traiter le minerai de la part d'une « hacienda de beneficio » ou de l'invasion de certaines propriétés pour que les cours chutent de façon significative. Mais sur le long terme on peut lire la progressive décadence des mines de Pozos en suivant l'évolution du cours des actions des sociétés et la disparition de certaines d'entre elles de la cote de la Bourse de Mexico<sup>303</sup>. En

<sup>302</sup> *El Economista Mexicano*, Mexico DF, du 22/09/1894 au 03/05/1895 + données ponctuelles pour 1893 et le mois de septembre 1896.

<sup>303</sup> Chirino Campos, Jorge, *Pozos, de coyotes, crac y optimismo: origen y clausura de la Bolsa de México, 1895-1896*, Tesis en economía. ITAM, México, Agosto de 1999, pp.102-137.

1880 Busto<sup>304</sup> recense 21 mines à Pozos essentiellement de cuivre argentifère (10) et d'or et d'argent<sup>305</sup> sans faire référence aux mineurs ou aux sociétés qui les possèdent ou les exploitent. Pour la période 1886-1910 nous disposons, au-delà des documents primaires parfois fragmentaires ou approximatifs de diverses sources de synthèse qui peuvent nous permettre de suivre l'évolution de l'activité minière. Il en est ainsi du travail de Moisés Gámez<sup>306</sup> relatif aux entreprises minières de Guanajuato, Zacatecas et San Luis Potosí qui, à partir de sa base de données (BDATIMCEN) recense, pour la zone de Pozos, l'enregistrement de 40 sociétés minières plus ou moins importantes pendant cette période. Selon Gámez 50 % des constitutions de sociétés minières se font entre 1893 et 1895. Il est alors possible à partir d'un recoupement entre les données de cette base et de sources complémentaires partielles de mesurer la capitalisation boursière (minimale car certaines données font défaut) de l'ensemble des sociétés créées. Cette capitalisation totale s'élève, de 1886 à 1910 à 6 258 290 pesos mais ne tient pas compte des disparitions (qui sont rarement enregistrées), des transformations et des changements de statuts de sociétés minières. En effet, Moisés Gámez parle d'un investissement de fonds mexicains de l'ordre de 7 800 000 pesos dans l'Etat de Guanajuato. D'un autre côté on dispose de données relatives aux sociétés anonymes créées entre 1894 et 1897. Pour cette période d'intense activité productrice et/ou spéculative on dénombre 28 Sociétés anonymes localisées à San Luis de la Paz, Pozos et la Sierra Gorda pour un total de 2 879 900 pesos dont 1 541 140 pesos correspondent au capital libéré qui correspond sans doute à la valeur des mines apportées à chacune de ces sociétés<sup>307</sup>. Ces sociétés, dont on précise seulement les mines qu'elles possèdent et non leur appellation juridique sont essentiellement domiciliées à México (avec une capitalisation moyenne de 176 642 \$) puis à San Luis de la Paz (avec une capitalisation moyenne de 54 975 \$) et enfin San Luis Potosí (avec une moyenne de 40 750 \$).

La différence entre ces deux niveaux de capitalisation sensés refléter le poids global des sociétés minières dans la zone repose en grande partie sur la création ou

---

<sup>304</sup> Busto, *op.cit.*

<sup>305</sup> Busto, *op.cit.*

<sup>306</sup> Gámez, *ibid.*

<sup>307</sup> Noticia de las sociedades anónimas que hay en el Distrito de San Luis de la Paz, AHEG, Fondo Secretaria de Gobierno, Sección Municipios, caja 1, 1901.

re-création en fin de période de sociétés au capital social d'importance. A cela il faudra associer les fréquentes augmentations de capital décidées au début du 20<sup>ème</sup> siècle pour résister à une décadence programmée de la zone minière de Pozos. Dès 1902 on voit apparaître la *Negociación Minera y Beneficiadora de Pozos SA*, domiciliée à Guanajuato et dont le capital est de 1 200 000 \$ qui gère les mines de l'ancienne *Negociación Minera de Pozos* et de l'usine de traitement « *La Purísima* » (de ce capital 330 000 \$ sont de l'argent frais disponible immédiatement). *Angustias, Dolores y anexas* est créée en 1910 avec un capital de 1 000 000 \$ (et dispose d'une usine de cyanuration depuis 1908). *La Compañía Minera La Constancia* réapparaît le 6 août 1908 avec un nouveau capital de 600 000 \$ (historiquement maintenu à 50 000 \$ jusqu'à cette date). *La Compañía Minera y Beneficiadora de El Coloso SA*, sera le fruit de la fusion de la *Compañía Minera El Coloso* et de la *Compañía Minera y Beneficiadora de Pozos SA*, citée précédemment pour 500 000 \$ toujours en 1910. Suivra la *Compañía Minera Ocampo y anexas* pour 330 000 \$ le 23/07/1910. L'une des plus anciennes et prospères de la zone, la *Compañía Minera Cinco Señores* (créée pourtant en 1888) sera mise sur le marché le 18/01/1907 pour 300 000 \$ puis le capital passera à 400 000 \$ le 28/02/1907 sur décision d'une assemblée générale extraordinaire (confirmée par une AG du 28/02/1910)(ceci pour, semble-t-il mettre le capital en adéquation avec ce qui figure déjà dans le bilan de la société - Mines et usine de traitement - le 31/12/1899, soit un capital social de 411 339,72 \$). Ces cinq sociétés recapitalisées représentent donc un passif social global de 2 830 000 \$<sup>308</sup>.

On constate une stabilité relative du nombre de mines jusqu'en 1904 sans connaître celles qui travaillent réellement et à plein temps. En 1896, au plus fort du boom minier on a vu apparaître plus de 50 compagnies dont 34 restaient « ouvertes » : 6 étaient bénéficiaires, 12 sortaient du minerai et 16 se préparaient à l'exploitation<sup>309</sup>. En 1897 une source américaine<sup>310</sup> liste 28 Compagnies ou proprié-

---

<sup>308</sup> Noticia del movimiento de sociedades mineras y mercantiles habido en la Oficina del Registro Público de la propiedad y del comercio durante los años de 1896 a 1907, DGE, Secretaria de Fomento, México 1908 y 1911.

AHEG, Fondo Ayuntamiento, San Luis de la Paz 1899, Sección Minería, Caja 8, Exp.358.

Periódico *La opinión libre*, San Luis Potosí, 17/02/1901, N° 303.

<sup>309</sup> Pons, *op.cit.*, pp.107-113.



taires de mines dont 10 sont domiciliées à San Luis de la Paz, deux à San Luis Potosí et 16 à México D.F. mais il semble qu'à cette date deux sociétés dominent le lot, la Compañía Cinco Señores et la Compañía Angustias.

A la fin du 19<sup>ème</sup> siècle Pons<sup>311</sup> signale l'existence de six principales compagnies d'exploitation : la Compañía Minera Cinco Señores, la Negociación Minera y Beneficiadora de Pozos (avec 4 mines et une usine de traitement), La Compañía Minera La Trinidad, la Compañía Minera Providencia, San Juan de la Luz y anexas et Angustias, Dolores y Anexas.

Les chiffres du début du XX<sup>ème</sup> siècle nous paraissent optimistes et ne reflète sans doute pas la réalité de l'activité minière dans la zone de Pozos. Pons signale 36 mines en 1901, 35 en 1902 et 41 en 1904. Ce nombre tombe à 23 mines en 1905. Ce qui se passe au niveau de l'Etat de Guanajuato va concerner également la zone de Pozos : le nombre de mines en exploitation passe de 80 à 53 dans l'Etat de Guanajuato entre 1897 et 1899 et un document détaillant la situation des mines existantes sur Pozos ne concerne que 11 mines qui travaillent (dont 6 à plein temps c'est à-dire toute l'année) et fournissent des résultats<sup>312</sup>.

Ces chiffres seront confirmés par la production par la Direction Générale des Statistiques d'un nouveau bilan en 1902. Ce rétrécissement du nombre de sociétés et de mines s'explique par la disparition des petites et moyennes entreprises incapables de poursuivre leur activité en raison d'un phénomène commun à toutes, l'épuisement des mines et la faiblesse croissante des teneurs en métaux du minerai extrait. Il ne faut pas oublier que les producteurs d'argent, essentiellement mexicains dans cette zone, ont, depuis les années 1870 à faire face à une baisse du prix international de l'argent qui s'aggrave dans la dernière décennie du 19<sup>ème</sup> siècle en atteignant 40 % entre 1891 et 1898 ; certains ne résistent pas et leur disparition laisse la place à

---

<sup>310</sup> Commercial Directory of the American Republics, International Bureau of the American Republics, Washington DC., USA, 1897.

<sup>311</sup> Pons, *op.cit.*, pp.107-113.

<sup>312</sup> Negociaciones que trabajan y haciendas de beneficio, 29/12/1900 et Boleta para recoger datos sobre la industria minera, Secretaria de Fomento, Colonización e industria, DGERM, Año de 1899), AHSLPaz, s/c.

des entreprises plus importantes qui vont résister en modernisant leur appareil de production.

A cela il faut ajouter l'absence de connexion ferroviaire, malgré les tentatives qui remontent à 1893, entre Pozos et San Luis de la Paz puis la gare de Rincón sur la ligne Nord-Sud du Ferrocarril Central et les usines de traitement de San Luis Potosí et Aguascalientes. L'installation d'usines de traitement près des mines a été rendu difficile (à une exception près : « La Purísima ») en raison de la rareté de l'eau et de sa mauvaise qualité (trop acide et trop chargée en sels ferreux et donc impropre au traitement par la méthode du patio). Le minerai devait donc être transféré par caravanes de mules jusqu'à l'établissement du petit chemin de fer del Bozo (Système Decauville) qui reliait les mines de Pozos aux usines de traitement de San Luis de la Paz et à l'Hacienda del Bozo situé sur le municpe de San Luis. Cette même installation à voie étroite permettait l'approvisionnement des mines en bois de construction.

La faiblesse des recettes tirées des mines n'autorise guère leurs propriétaires à faire les travaux d'entretien et nombreuses sont les mines abandonnées en raison de l'inondation de leurs parties basses, celles qui devaient faire l'objet d'une exploitation rendue nécessaire. L'épuisement des filons touchera rapidement les petits mineurs et les sociétés peu capitalisées en rendant l'exploitation des mines et le traitement du minerai insuffisamment rentable par les méthodes traditionnelles (« patio » et « panes »). Seules vont perdurer et se développer les sociétés les plus connues qui s'adaptent à cette situation en investissant et en modernisant leur appareil productif. Les sociétés qui réagissent ce sont les plus grosses, celles qui résistent ou veulent résister : en 1902 la Negociación Minera de Angustias SA travaillait 3 mines, la Negociación Minera y Beneficiadora de Pozos, 14 ; en 1904, Cinco Señores a 9 mines, Angustias 5, la Negociación Minera y Beneficiadora de Pozos, 15. Mais en 1906 seules 12 mines au total sont considérées comme étant significatives par l'AERM de Peñafiel (dont bien sûr Cinco Señores, Angustias, Santa Brígida, Argentina, Santa Lucia, Potosina, Constancia et El Dorado). Les trois sociétés essentielles dans le paysage de Pozos vont concentrer leur exploitation sur un nombre restreint de mines : Angustias avait 3 mines principales en 1902, puis 5 en 1904 et 2 en 1906 ; la N.M.y B. de Pozos en avait 14 en 1902 puis 15 au plus fort de son développement puis seulement 3 en 1906. Les trois sociétés considérant que la rentabilité des exploitations peut être rétablie vont investir. Ainsi Cinco Señores construit en 1909 une usine de traitement à Pozos (donc sur le lieu de l'extraction du minerai) pour raffi-

ner en particulier le minerai à faible teneur accumulé à la sortie de ses mines et adopter pour cela la méthode plus rentable de la cyanuration. De la même façon Angustias et son associée Dolores qui sont de bonnes mines réforment avec succès mais après quelques déboires leur usine de traitement (Santa Elena) de San Luis de la Paz. L'hacienda « Ojo de agua » à San Luis de la Paz adopte elle aussi la cyanuration et doit commencer à travailler en 1910 et Santa Brígida de son côté s'équipe en fourneaux nouveaux pour réduire son minerai mais sans succès. Son minerai à forte teneur est expédié vers les usines de la zone. Ces usines travaillent le minerai de leurs mines mais aussi celui des petits exploitants<sup>313</sup>. Et cela donne de bons résultats. Ainsi Angustias, qui achève une nouvelle adaptation de son usine de traitement en mars 1910 (cyanuration) traite du minerai dont elle tire 15 pesos par tonne et génère donc 300 000 pesos par an. Il est dit qu'il y a accumulation de 150 000 tonnes de minerai à faible teneur en cuivre, plomb et argent autour des puits des mines du « Santa Brígida Group »<sup>314</sup>. La relance de la mine a un impact sur le cours de l'action qui passe de 40 à 500 pesos à la Bourse de Mexico. La valorisation nouvelle de la mine s'élève à 5 000 000 de pesos<sup>315</sup>.

L'activité de ces « haciendas de beneficio » est indissociable de l'activité minière du système San Luis de la Paz-Pozos. Leur nombre, leur importance et leur activité ont bien sûr évolué avec l'intensité de l'exploitation de la zone. De six haciendas au plus fort de la bonanza on est passé à trois haciendas à la fin 1910 (dont une création à Pozos). La première à s'installer à San Luis est celle de Cinco Señores. Suivrons les usines « Ojo de Agua », « San José » (de la Cía. Mexicana Beneficiadora) et « Santa Elena » (appartenant à la Cía. Minera Angustias). Mais il existe aussi depuis 1894 une hacienda de traitement à Pozos contrôlée dès 1895 par la Negociación Minera de Pozos, qui travaille de façon épisodique en raison des difficultés liées à la qualité de l'eau. On sait seulement qu'à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle sa production en valeur n'atteint pas les 50 000 \$<sup>316</sup>.

---

<sup>313</sup> *The Mexican mining journal*, July 1915, pp.254-255.

<sup>314</sup> Mexican Year Book, 1909-1910.

<sup>315</sup> Herbert A. Megraw, The Pozos Camp, Gto, *The engineering and mining journal*, 18/02/1911, p.374.

<sup>316</sup> Boletas para recoger datos sobre la industria minera, DGERM, Secretaria de Fomento, colonización e industria, 1900 et 1904, AHSLPaz, s/c.

A San Luis de la Paz l'hacienda privée « San Bernardo » appartenant au commerçant espagnol Bernardo López Díaz existe dès 1894 mais son capital social est limité à 15 000 \$ et on ne trouve plus trace de son existence après 1897.

Sa production chaotique et limitée parfois à quelques mois de fonctionnement va de 2 290 « cargos » (316 020 kg) traitées en cinq mois en 1894 à un maximum de 5 600 « cargos » (772 800 kg) en 1896.

Au plus fort de la bonanza de Pozos et ce jusqu'en 1899 il y avait donc quatre notables usines de traitement en activité à San Luis : l'hacienda de San José (appartenant à la Cía. Mexicana Beneficiadora), l'hacienda de « Ojo de Agua » (gérée par Dwight Furness et appartenant à la Cía. Minera San Luis jusqu'à sa disparition), l'hacienda de « Santa Elena » (Cía. Minera Angustias) et l'hacienda de « Cinco Señores » (Cía. Minera Cinco Señores)<sup>317</sup>. Les difficultés liées à la baisse des cours mondiaux de l'argent et à l'épuisement des filons vont provoquer rapidement le blocage progressif des usines de traitement qui, faute de minerai à travailler et confrontées à des coûts de production difficiles à supporter vont fonctionner de façon totalement aléatoire. San José est ainsi paralysée en 1897 et de ce fait ne paye aucun impôt. Et au début du XX<sup>ème</sup> siècle ne vont subsister que les deux haciendas de beneficio « Ojo de Agua » et « Santa Elena » sur la place de San Luis de la Paz qui vont investir pour améliorer leurs installations et adopter enfin des unités de cyanuration qui fonctionnent dès 1909, sans oublier l'installation à cette même date d'une unité de cyanuration à Pozos de la part de la Cía. Cinco Señores. La Cía. Beneficiadora San Luis aurait investi 180 000 \$ dans son usine à la date de 1908. Tout comme Angustias qui aurait de son côté injecté 150 000 \$ dans le traitement du minerai<sup>318</sup>

---

<sup>317</sup> Pons, *op.cit.* pp.129-133.

<sup>318</sup> *Idem.*

### 3.2.2.1.2. Evaluation des richesses générées par le système

#### Les Mines

Tableau 65 – Production des mines de Pozos

Dates	Production en volume	Production en valeur	Mines	Source
1886	Exporté : 718 152 kg Base annuelle			Extracción de frutos minerales en el 1 <sup>er</sup> semestre del presente año, AHSLPaz, s/c.
1884 à 1886	912 600 kg		Sulfate de cuivre Santa Brigida et Reforma	Memoria Manuel González 15/11/1886, <i>op.cit.</i>
1890		1 277 250 \$		
1892	3 563 294 kg		Dont 58 % sont le fait de Escondida et Angustias	Pons, <i>ibid.</i>
1893	9 411 600 kg	378 846,50 \$		Memoria Joaquín Obregón González 01/04/1895, <i>op.cit.</i>
1894	15 912 820 kg	1 744 632 \$		AHSLPaz, s/c. Valor del mineral exportado
1894	Extracción de frutos minerales	Chiffres de production hebdomadaires	Extrapolation difficile	
1896	12 578 930 kg	750 000 \$	Angustias	Document interne Junta general verificada el 15 de enero de 1897, AHSLPaz, s/c.
1896	10 073 448 kg	Extrapolation <b>676 000 \$</b> ( <b>338 000 \$</b> par semestre)	Angustias	Pons, <i>ibid.</i>
1897		<b>808 087 \$</b>	Angustias 1 <sup>er</sup> semestre 1897 Bénéfice = 537 850,58 \$	Comptabilité de la NM Anónima Angustias, San Luis Potosí 1897, AHSLPaz, s/c.
1897/ 1898	17 813 146 kg	2 722 216 \$ - 404 499 \$ (Métal issu des HB) = 2 317 717 \$		Cuadro que manifiesta la recaudación practicada en el ramo de platas... en el año fiscal de 1897 a 1898, AHSLPaz, s/c.

Dates	Production en volume	Production en valeur	Mines	Source
1898	26 083 694 kg	5 008 735 \$	Présence de la mine la Nona comme étant la plus productive	Boleta para recoger datos de minas y canteras AHEG, Sec.Gob., Municipios, Pozos 1898.
1898/ 1899		2 117 145 \$ mais Minerai seul 1 651 235 \$	Baisse en 1899	AHEG Sec. Gob. Hacienda.
1899	51 397 814 kg (??)	1 386 670 \$	Surévaluation liée au fort tonnage généré par Santa Brígida (ag,cu,pb) représentant plus de la moitié de la production totale	Boleta para recoger datos sobre la industria minera, DGERM, 1899, AHSLPaz, s/c.
1900		441 432,56 \$	Production de Cinco Señores (Mines)	<i>La Opinión libre</i> , N° 303, Año VI, 17/02/1901, Compte d'exploitation et Bilan.
1901	33 000 000 kg	808 000 \$		Pons, <i>ibid</i> .p.108.
1901	32 913 672 kg	811 326 \$		Producción minera habida en la Republica durante el año de 1901, AERM, 1901.
1902	12 556 005 kg	399 894 \$		Boleta para recoger datos sobre producción de las minas, Sec. Gob., Minería, Caja 4, AHEG.
1902	8 815 195kg	505 048 \$	Cinco Señores	Id.
1903	8 051 604 kg	1 345 592 \$ ou seul minerai= 914 574 \$	Pozos, Atarjea, Xichù	(Administración de rentas de San Luis de la Paz), González, <i>op.cit</i> .
1904	17 524 762 kg	344 765 \$	pour 3 mines travaillant à temps plein	Réponse au questionnaire de la DGE de la RM sobre minería, AHSLPaz, s/c.
1904	22 679 684 kg	536 015 \$		Pons, <i>ibid</i> . p.108.
1905	20 400 000 kg	417 000 \$		Pons, <i>ibid</i> . p.108.
1911		300 000 \$	Angustias	Megraw, <i>op.cit</i> .

Les données relatives à la production physique de minerai en 1899 ne semble pas cadrer avec l'ensemble des données dont nous disposons, qu'il s'agisse de la production globale de la zone ou des productions partielles de certaines mines.

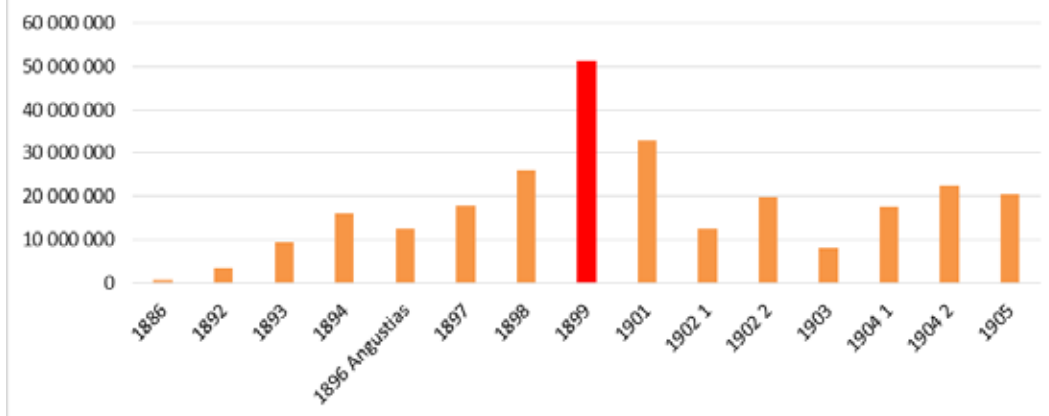


Figure 25 – Production en volume (kg)

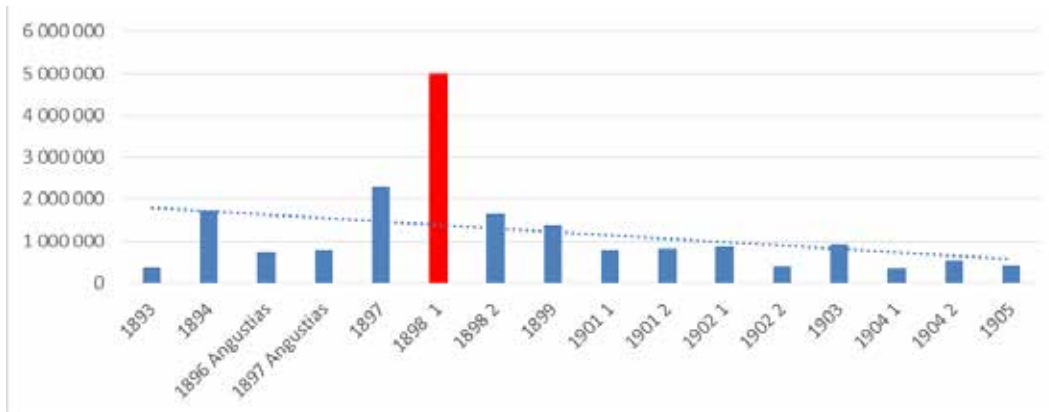


Figure 26 - Production en valeur (pesos)

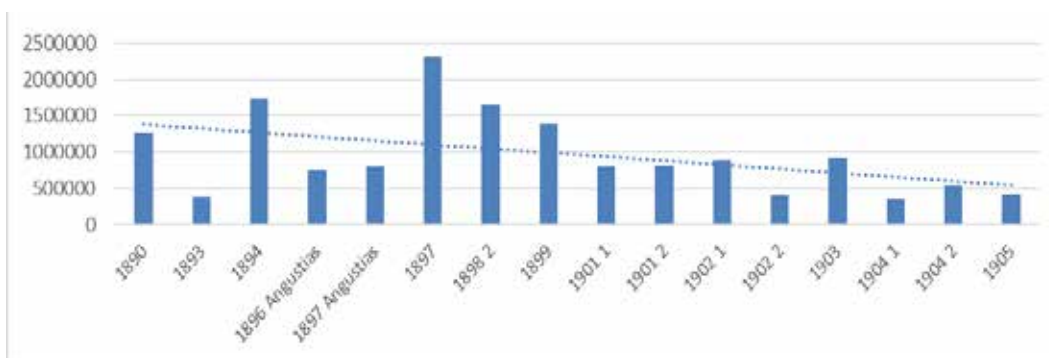


Figure 27 – Production en valeur rectifiée<sup>319</sup> (pesos courants)

<sup>319</sup> en raison du peu de vraisemblance du chiffre de [1898 (1)]

En termes de richesse créée on a longtemps insisté sur le boom minier des années 1893/1894 illustré par l'explosion des cours des actions de certaines sociétés en activité dans la zone mais les chiffres dont nous disposons (avec les limites qui les concernent) semblent montrer que la production en volume ne se stabilise qu'à partir de 1902 alors que la production en valeur ne baisse dans nos données qu'à partir de 1898 (pour deux raisons évidentes, la baisse des cours de l'argent qui s'est pourtant accéléré dès 1891 et celle des teneurs des minerais en métal or ou argent). L'absence de séries continues (chiffres pour 1895 et 1896 qui sont sans doute des années cruciales – voir cours des actions de la *Cía. Cinco Señores* et les productions partielles de la seule mine *Angustias* pour 1896) ne permet guère de préciser dans le détail l'évolution de l'activité sur l'ensemble de la période. Les chiffres dont nous disposons et les témoignages reproduits par Pons<sup>320</sup> nous incitent à croire que la production en valeur a gardé un niveau honorable jusqu'en 1902, la baisse des prix du minerai étant partiellement compensée par une augmentation des volumes extraits.

On peut avancer au regard des données dont nous disposons en termes de volumes de production qu'il y a deux phases dans l'évolution de l'activité de la zone: une première phase de prospérité soutenue qui va de 1893 à 1901, suivie d'une phase de ralentissement progressif de l'activité qui cours de 1902 à 1905 mais à des niveaux plus que respectables. En termes de valeurs le découpage va de 1893 à 1899 puis de 1901 à 1905. Mais l'on sait et on peut le constater dans le tableau et les graphiques de production en volume et en valeur que l'activité des sociétés (essentiellement) qui maintenaient leur présence sur les champs de Pozos s'est maintenue après 1903 à des niveaux, si l'on raisonne en volume, très comparables à ceux de la fin du 19<sup>ème</sup> siècle. Mais, et nous l'avons déjà signalé, cette même activité génère des ressources de plus en plus faibles malgré les efforts faits par ces sociétés pour rentabiliser leur production. Cela sera à confirmer par l'analyse du travail des usines de traitement. Le ralentissement de l'activité et la disparition d'un grand nombre d'exploitations minières provoque l'exode d'une partie de la population directement concernée par l'absence de travail dans la zone. La décadence des champs de Pozos est confirmée en 1908 par un rapport qui précise les seules sociétés en activité qui sont au nombre de quatre : *Negociación Minera y Beneficiadora de Pozos, SA* ; Ne-

---

<sup>320</sup> Témoignage adressé au journal « *La Patria* » de Mexico, Mars 1899, selon lequel la production de minerai serait passée de 300 000 \$ en 1893 à 2 200 000 \$ en 1898. (Pons, *op.cit.*, p.142)



gociación Minera de Angustias, SA ; Mina « La Trinidad SA » ; Mina « La Potosina ». San Luis de la Paz n'héberge plus que deux usines de traitement : Ojo de Agua (qui appartient à la Cia Beneficiadora San Luis puis plus tard à Bermejillo y Cía, de Mexico) et Santa Elena (qui appartient à Angustias).

Mais la mort définitive de l'activité minière de cette zone sera toutefois scellée par la fermeture en novembre 1926 de la « Negociación Minera Angustias, Dolores y anexas »<sup>321</sup>.

#### Les usines de traitement

L'évaluation de l'activité des usines de traitement est parfois délicate dans la mesure où elles dépendent parfois de sociétés minières qui ne séparent pas toujours les résultats des mines proprement dites d'une part et le traitement du minerai d'autre part.

Tableau 64 - Les chiffres pour la zone: minerai traité et métal obtenu.

Exporté et/ou traité	Production d'or et d'argent	Argent exporté	Argent travaillé et exporté	Argent exporté	Minerai traité dans la zone Volume (tonnes) et valeur
1893	378 800 \$				
1896					14 715 (sans 5 Señores)
1897/1898		En pièces 404 499 \$			Entre 20 842 et 26 842 t. ou <b>639 849 et 824 049 \$</b>
1899/1900			608 116 \$		<b>608 116 \$</b>
1901					<b>834 531 \$</b>
1902					<b>826 713 \$</b> (sans San José)
1903				En pièces 431 017	
1905/1906					<b>411 790 \$</b>
1911					<b>600 000 \$</b>

Sources<sup>322</sup>

<sup>321</sup> La industria, el comercio y el trabajo durante la gestión administrativa del General Plutarco Elisa Calles, Tipografía Galas, México, 1928.

Tableau 65 - Les quatre usines 1896-1911

Unités	Dates					
	1896	1897	1899 1900	1902	1905/06	1911
Ojo de Agua	8000 t ou 245 600 \$	8 000 t ou 245 600 \$	130 230 \$	269 151 \$	50 t/24 h ou 184 478 \$	
Santa Elena (traite 116 t. par semaine)	5813,94 t. ou 178 487 \$ 20 120 kg d'Ag	6 185,712 t. ou 189 911 \$	219 920 \$	266 817 \$	227 312 \$	Capacité de 100 t/jour 300 000 \$
San José		5528 t. ou 169 709 \$				
Cinco Señores		5 244 t. ou 160 991 \$	206 739 \$	290 745 \$		

<sup>322</sup> Pour 1894, 1895, 1896 et 1897 : Données relatives aux principales usines de traitement : « Resolución que dio esta Jefatura al cuestionario sobre minería únicamente por lo relativo a establecimientos metalúrgicos », Oficio de fecha 6 de Julio de 1897, AHSLPaz, s/c.

- Pour 1897 : « Informe del arrendatario de la hacienda de beneficio « Ojo de Agua » al Jefe Político de San Luis de la Paz, 17/11/1897, AHSLPaz, s/c. et

« Cuadro que manifiesta la recaudación practicada por el ramo de platas..... año fiscal de 1897 a 1898 », AHSLPaz, s/c.

- Pour 1899/1900, « Boleta para recoger datos sobre minería », DGE, Secretaria de Fomento, AHSLPaz, s/c.

- Pour 1901, « Producción minera habida en la República Mexicana durante el año de 1901 » AERM, 1901, *op.cit.*

- Pour 1902, « Boleta para recoger datos sobre minería », *op.cit.*

- Pour 1904 (1903 ¿) Pedro González, Geografía, *op.cit.* pp.373-374.

- Pour 1905/106, Pons, *op.cit.*

- Pour 1911: Megraw, H.A., The Pozos camp, *op.cit.*, p.374.

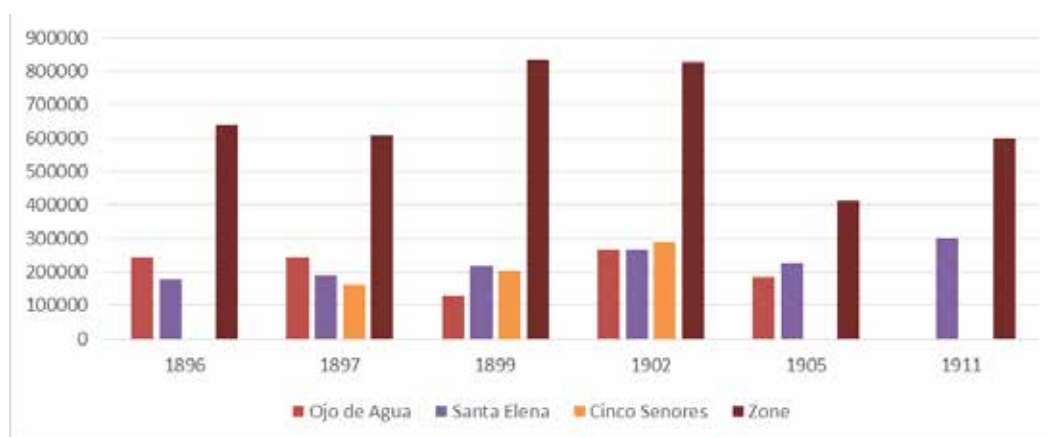


Figure 28 - Production des usines de traitement (pesos courants)

L'analyse des données disponibles se résume aux trois et éventuellement aux quatre usines de traitement de San Luis de la Paz ayant eu une activité significative (même si elle était soumise aux aléas de l'exploitation des mines de la zone) : Ojo de Agua, Santa Elena, San José et Cinco Señores ; les deux autres haciendas ayant fonctionné dans la zone, de façon sporadique, San Bernardo à San Luis et Purísima à Pozos n'ont guère dépassé pour la première les 1 128 tonnes de minerai traité (en 1897) et une valeur de traitement de 50 227 \$ pour la seconde en 1900.

Globalement le minerai traité en une année ne dépasse pas les 830 000 \$ en valeur et les 26 842 tonnes en volume pour la période pour laquelle nous disposons de données même partielles. La production en valeur la plus élevée pour une usine est celle de Cinco Señores en 1902 (290 745 \$). Qu'en était-il pendant la période de bonanza des mines de la zone ?

Peu de renseignements à ce propos. L'on remarquera en outre que le minerai extrait à Pozos est souvent destiné à des haciendas de Guanajuato, San Luis Potosí et Aguascalientes. Ainsi Angustias destine en 1896 28% de son minerai à la Cía. Metalúrgica Mexicana de San Luis Potosí. (Chiffres en tonnes : 3 041 tonnes)<sup>323</sup>. Dans les statistiques de trafic ferroviaire entre Rincón et San Luis on détecte en 1897 le transport de 25 814 tonnes de fret constitué essentiellement de "piedra mineral" et de grain ; en 1898 17 889 tonnes et 19 170 tonnes en 1899<sup>324</sup> même sur des tronçons de voie incomplets. On remarquera en outre que l'activité des deux principales usines, Ojo de Agua et Santa

<sup>323</sup> Informe Junta General Angustias, *op.cit.*

<sup>324</sup> AERM 1897, 1898 et 1900, *op.cit.*

Elena se poursuivra jusqu'à la fin de notre période, avec de nouveaux procédés de traitement puisque l'on estime leur chiffre d'affaires moyen à 600 000 \$ par an en 1910. Ces usines de traitement implantées à San Luis de la Paz pour des raisons techniques et économiques puis celle installée en fin de période à Pozos devaient assumer une transformation du minerai, d'abord en utilisant des méthodes traditionnelles mais coûteuses applicables aux bons minerais. Le reste était transféré vers les usines des Etats voisins ou traité, en fin de période, près des puits par des méthodes plus modernes et plus économiques (cyanuration). Les retombées de l'activité de ces usines de traitement étaient donc partagées entre la zone et les usines des Etats environnants. C'est en cela que l'analyse de l'emploi et des revenus distribués présente un intérêt direct dans la cadre de notre problématique.

### 3.2.2.1.3. L'impact de la bonanza en termes d'emplois et de salaires

#### Les emplois

Tableau 66 – Les emplois

Années	1894	1895	1899	1900	1901	1902	1904	1905	1910
Effectifs	1517	1371	2060	1934	1593	2085	1760	1603	887

Sources<sup>325</sup>



Figure 29 – l'évolution des effectifs employés

<sup>325</sup> Cuadro 246, Memoria J.O.González,1895, *op.cit.*

- Boletas para recoger datos sobre minería,1899,1902,1904,*ibid.*

- AERM Peñafiel, 1901, *op.cit.*

- Pons, 1902,1904,1905, *op.cit.*,p.108.

- Censos 1900,1910, *op.cit.*

C'est donc entre 1899 et 1905 que l'on constate les plus forts effectifs de travailleurs dans les mines de la zone. En 1900 le personnel employé dans les mines représente 50 % de la population active employée. Ce pourcentage n'est plus que de 28 % en 1910. Les gros employeurs sont les sociétés : Cia Cinco Señores, Negociación Minera y Beneficiadora de Pozos et la Cia Minera Angustias SA. A titre d'exemple ces trois sociétés emploient 66 % de la population minière en 1894, 87% en 1902 et 76 % en 1904.

Il va de soi que cette main d'œuvre souvent importée (en 1900, 274 mineurs viennent de San Luis Potosi et 266 viennent de Zacatecas) va bénéficier d'un emploi certes incertain et lié à la bonne ou mauvaise fortune des entreprises minières mais associé aussi à des rémunérations qui dépassent celles versées aux travailleurs des autres branches d'activité.

Dans les usines de traitement du minerai les effectifs sont logiquement fluctuants sauf pour Ojo de Agua qui emploie de 80 à 92 personnes (employés et ouvriers) jusqu'en 1905. Ainsi Cinco Señores emploie 70 personnes en 1894 puis 15 seulement en 1897 et 50 en 1902. Pour Santa Elena on ne dispose que d'une donnée pour 1902 mais qui semble peu crédible (160 personnes !). En se basant sur les chiffres de production disponibles on peut avancer des effectifs probables de 70 à 80 personnes (employés et ouvriers) sur la période 1894-1910. San José a une existence fugace et emploie 71 personnes (11 employés et 60 ouvriers) en 1897. San Bernardo enfin, emploie 20 personnes (4 employés et 16 ouvriers) jusqu'en 1897. On pourrait avancer qu'au plus fort de l'activité minière les usines de traitement ont utilisé les services d'une main d'œuvre d'employés et d'ouvriers qui oscillait entre 250 et 300 personnes. Le nombre d'ouvriers répertoriés lors de l'analyse de la population active à San Luis de la Paz ne dépasse pas les 200 personnes. Mais ce personnel, relativement nombreux reçoit des rémunérations bien supérieures à la moyenne<sup>326</sup>.

---

<sup>326</sup> Pour 1894, Informe Joaquín Obregón González, *op.cit.*

Pour 1897, Resolución del 6/7/1897, *op.cit.*

Pour 1902, Boletas para recoger..., 1902, *op.cit.*

### Les rémunérations

Le personnel employé dans les mines (ouvriers et employés) :

Les données relatives aux masses salariales distribuées par les entreprises minières sont rares et lorsqu'elles existent elles sont noyées dans des rubriques comptables hétérogènes : à titre d'exemple Angustias dépense en 1897, au titre des salaires et des « memorias » qui recensent les dépenses courantes autres que les salaires, une somme de 375 116 \$. Cinco Señores en 1900 dépense au même titre une somme de 202 026,25 \$. La société paye les dépenses de secrétariat et la rémunération de l'ingénieur-consultant pour un montant annuel de 2 944 \$.

Mais contrairement à ce dont nous disposons pour les usines de traitement, il n'est guère possible de séparer les masses salariales distribuées au personnel. Seules sont disponibles les échelles de salaires versés aux ouvriers et aux employés. On peut grosso modo distinguer deux grandes catégories de personnel : un groupe réduit et bien rémunéré, chargé en général du travail technique ou administratif de la mine et un groupe plus nombreux de journaliers faiblement payés et chargés du travail pénible et dangereux. Pour les « jornales » payés aux ouvriers on détecte une évolution lente des rémunérations où l'on tient compte progressivement des qualifications (modernisation des installations au XX<sup>ème</sup> siècle). Le « jornal » minimum reste faible jusqu'en 1904, de 0,25 à 0,31 \$. Il faudra attendre 1908 pour qu'il atteigne 0,50 \$. Le maximum passe de 1 \$ en 1894 à 1,25 \$ en 1902, 2 \$ en 1904 et 3 \$ en 1908 pour les travailleurs, rares, les plus qualifiés. Pour ce qui est des rémunérations des « employés » les données disponibles sont difficilement exploitables dans la mesure où elles concernent aussi bien le personnel de secrétariat ou les hommes à tout faire, les techniciens et les gestionnaires jusqu'au directeur ou gérant de la mine. Ces rémunérations calculées sur une base annuelle vont, logiquement, d'un extrême à l'autre dans une fourchette qui va de 109 \$/an à 6 000 \$/an en 1902, puis, selon les mines (Angustias, Cinco Señores et Negociación Minera de Pozos), de 208 \$/an à 5 200 \$/an en 1904. Certains « employés » reçoivent dans certaines mines des rémunérations qui sont 25 fois supérieures à celles des moins favorisés. Il n'en reste pas moins vrai que le salaire journalier le plus faible d'un employé est considérablement plus élevé que celui d'un ouvrier<sup>327</sup>. A titre de comparaison pour toutes les catégories confondues et pour l'ensemble de la région Centre le salaire journalier

---

<sup>327</sup> Boletas para recoger datos sobre minería, *ibid.*

maximum passe de 2,36 \$ en 1903 à 3,64 \$ ; le salaire minimum passe de 0,30 \$ en 1893 à 0,59 \$ en 1907<sup>328</sup>.

On peut toutefois, en faisant des hypothèses sur le niveau moyen des rémunérations et sur le nombre de jours travaillés avancer des masses salariales minimales ou moyennes en se basant sur les données précises de certaines mines à certaines époques et ce pour avoir une idée des sommes distribuées aux travailleurs de la zone de Pozos.

En 1902 nous disposons de données d'effectifs et de salaires moyens pour les ouvriers et les employés de cinq mines parmi les plus importantes : Angustias, Dolores, La Potosina d'un côté, Porvenir et La Argentina, toutes deux appartenant à la *Negociación Minera y Beneficiadora de Pozos*. Ces mines réunissent à cette date une population de travailleurs de 1 157 personnes. En se basant sur une hypothèse de 314 journées de travail à l'année on peut approcher une masse salariale « minimale » puis une masse plus optimiste qui repose dans le premier cas sur un salaire minimum ouvrier de 0,25 \$/jour et un salaire moyen de 0,70 \$/jour pour les employés et dans le deuxième sur un salaire moyen ouvrier de 0,50 \$/jour et une rémunération moyenne « employé » de 1,20 \$/jour. On obtient ainsi une masse salariale minimale pour ces cinq mines de 104 248 \$ et une masse plus optimiste de 202 530 \$.

Si on extrapole ces données pour l'effectif total des mines en 1902 (2 085 personnes) on a une idée même approximative des sommes distribuées dans les mines de la zone de Pozos qui se situeraient donc dans une fourchette allant de 187 862 \$ à 364 974 \$.

Le personnel des usines de traitement du minerai (essentiellement sur San Luis de la Paz) :

Pour ce qui est des usines de traitement les données salariales sont plus précises même si elles sont noyées dans des agrégats plus vastes dont on ne connaît pas la structure. Ainsi pour 1897 on sait que les quatre haciendas : Ojo de Agua, San José, Santa Elena et San Bernardo ont distribué un total de 88 940 \$. Cinco Señores, à la même date distribue 78 000 \$ en salaires et « efectos para el consumo » dont on ne connaît pas la composition. Le total attendrait donc une somme minimale de

---

<sup>328</sup> Nava Oteo, Guadalupe, *La minería bajo el Porfiriato*, en México en el siglo XIX, Ed. Nueva imagen, México, 1981, p.394.

128 940 \$ et maximale (salaires et rémunération en nature) de 166 940 \$. En 1900, Cinco Señores, « hacienda de beneficio », dépense une somme globale de 104 891 \$ pour le paiement des salaires et les sommes relatives à 52 « memorias » de dépenses courantes. En 1902, pour trois usines de traitement les sommes distribuées s'élèvent à 105 078 \$ (dont 38 991 \$ pour Cinco Señores)

Ces sommes même fragmentaires sont relativement importantes si on les compare à celles qui concernent l'ensemble des mineurs. Mais l'on sait que les rémunérations sont là plus importantes que dans les mines. Ainsi si en 1894 le salaire journalier des ouvriers de Cinco Señores va de 0,25 à 1 \$/jour, celui de Ojo de Agua est de 1 \$ par jour en 1897. En 1902, le salaire journalier d'un ouvrier oscille entre 0,20 et 2,50 \$/jour à Santa Elena et de 0,45 \$ à 7 \$ pour Ojo de Agua. Pour les employés il va dans le meilleur des cas de 1 \$ à 10 \$/jour, les données disponibles étant calculées sur une base annuelle.

Pour donner une idée non pas de l'évolution des rémunérations mais de la masse qu'elles ont pu représenter pour la population du système Pozos-San Luis de la Paz on peut avancer que les sommes distribuées pour la seule année de 1902 aux mineurs, aux ouvriers et employés des usines de traitement pouvaient aller de 292 940 \$ à 470 052 \$, ce qui est considérable en termes de pouvoir d'achat et de participation à une demande qui ne se limitait pas aux biens et services produits dans la zone<sup>329</sup>

### **3.2.2.2. Les mines de Xichù**

L'existence d'exploitations minières figure déjà dans le rapport de Florencio Antillon<sup>330</sup> en 1873 où l'on décompte sept mines. Mais les références à la découverte de gisements remontent à 1532 et c'est en 1580 que l'on découvre le Real de San

---

<sup>329</sup> - 1894, Informe Joaquín Obregón González, *op.cit.*

- 1897, Comptabilité de la Negociación Minera Angustias, 1<sup>er</sup> semestre 1897, AHSLPaz, s/c.

- 1900, Informe del Consejo de Administración de la Cía. Cinco Señores, Cuentas, 31/12/1900, AHSLPaz, s/c.

- 1902, Boletas..., *op.cit.*

- 1904, Boletas..., *op.cit.*

- 1908, Pons, *op.cit.*, p.108.

<sup>330</sup> Informe, *op.cit.*



Francisco de los Amues de Tzichuù. Mais nous ne disposons pas de données concernant les sites miniers au 18<sup>ème</sup> et début du 19<sup>ème</sup> siècles dans une région difficile d'accès où l'exploitation minière n'est pas rentable et où les populations sont incontrôlables et incontrôlées<sup>331</sup>. En 1877<sup>332</sup> une analyse globale de la présence de mines dans le municpe signale la présence de trois « minerales » dont un abandonné. Restent donc Xichù et Espíritu Santo à la frontière de l'Etat de San Luis Potosí. Une mine est exploitée à cette date à Espíritu Santo contrôlée par un personnage de la région : Federico Ernest. Pour Xichù deux mines sont exploitées par la Compañía Guanajuatense des sieurs Campos : San Miguel de Cabezadas et Santiago de los Caballeros. Le minerai, essentiellement du sulfure de plomb argentifère d'une teneur moyenne de 7 à 8 onces par « carga » fait l'objet d'un traitement sommaire par calcination. Le capital investi dans ces mines est maigre et se situe entre 1 500 et 2 000 \$. Selon Busto<sup>333</sup> on compte 6 mines sur Xichù et 12 dans l'ensemble du « partido » de Xichù mais un bon nombre est paralysé. Mais l'existence de la mine d'Aurora est déjà signalée. Les plus significatives sont El Eden, San Miguel (de Cabezadas) et Santiago (de los Caballeros). En 1887, la División Territorial de la República Mexicana recense 12 mines sur Xichù et Espíritu Santo sans que l'on sache celles qui sont exploitées. Puis il semble que l'exploitation minière connaisse un élan semblable à celui détecté pour la zone de Pozos.

Cet élan transparait dans les demandes de permis recensés de 1893 à 1897 : 504 hectares accordés pour 1 325 hectares sollicités, avec deux pics pour 1893 et 1894<sup>334</sup>. Mais ces demandes, même satisfaites, ne déboucheront, nous le savons, que très rarement sur l'exploration et encore moins l'exploitation de fonds miniers. Le rapport de Joaquin Obregón González du 01/04/95 ne signale que 3 mines en exploitation même si un autre document cite toujours « Los Alpes ». Ceci sera confirmé dans les documents qui suivent.

---

<sup>331</sup> Vasquez Tello, José, Monografía Municipal de Xichù, *op.cit.*

<sup>332</sup> Réponse du 02/10/1877 à circulaire du Ministro de Hacienda relative à Minería N° 17 du 01/08/1877, Mineral de Xichù, Blas Moncayo.

<sup>333</sup> Busto, Estadística de la RM, Vol.3, 1880, pp.285-286.

<sup>334</sup> Noticia del Número de Hectáreas solicitadas ante la Agencia de Minería de esta ciudad, durante cada uno de los últimos años y extensión ocupada por la zonas de explotación, 13/08/1897, AHSLPaz, s/c.

Trois sociétés anonymes sont créées dès 1892 qui vont gérer les mines dignes d'être signalées dans la zone de Xichù : la Compañía Minera La Aurora y anexas au capital de 100 290 \$, la Negociación Minera El Coloso, SA au capital de 26 000 \$ (1894) et la Negociación Minera Los Alpes SA au capital de 25 000 \$ toutes deux constituées en 1894<sup>335</sup>. Le système minier « Aurora y Anexas » au nord du chef-lieu est la zone la plus importante du municipe même si elle n'est pas considérée comme « mineral ». Sur la période 1892-1898 de nombreuses mines se développent autour du lieu mais bien peu d'entre elles sont exploitées ou lorsqu'elles le sont, bien mal. Meyer Cosió affirme qu'un seul authentique mineur (Abraham Cruz) exerce ses talents sur 20 km<sup>2</sup> autour du site de La Aurora. Mais la baisse des teneurs en métal du minerai et les difficultés inhérentes à l'exploitation dans la Sierra font qu'il disparaît en 1898 pour se concentrer sur les mines qu'il possède à Pozos<sup>336</sup>.

Les mines les plus fréquemment citées dans nos sources sont : Aurora, Soledad de los Reyes et Coloso, en 1894 puis en 1899 Coloso est remplacée par Olimpo pourtant créée en 1896. Aurora a une existence chaotique : elle est signalée en 1901 comme une société anonyme au capital de 200 000 \$ et un siège social à San Luis Potosi<sup>337</sup>. Fin 1902 la société Aurora exploite les mines de minerai d'argent, Esperanza, Llave de Oro et Concepción. Elle semble connaître une « bonanza » en 1905 mais, déclarée en faillite elle est reprise par un ancien fondateur pendant 9 ans et continue de travailler dans des conditions précaires et dans des conditions de rentabilité douteuses<sup>338</sup>.

Pedro González<sup>339</sup>, de son côté signale en 1905 deux « bonnes » mines : Soledad et Aurora et l'AERM de 1905 ajoute l'existence de la société La Paz exploitant la mine du même nom. Mais l'AERM de 1906 ne signale plus que la société « Aurora et Anexas SA » qui travaille le minerai d'argent et de plomb et qui appartient à Felipe Muriedas.

---

<sup>335</sup> Gámez, Moisés, *op.cit.*, pp.450-499.

<sup>336</sup> Meyer Cosió, *op.cit.*, p.63.

<sup>337</sup> Relación de las Sociedades Anónimas, AHEG, Sec. de Gobierno, Municipios, Caja 1, 1901.

<sup>338</sup> Vásquez Tello, *ibid.*, p.119.

<sup>339</sup> González, Pedro, *op.cit.*, p.386.

Les conditions difficiles d'exploitation des gisements pourtant bien diversifiés (or, argent, plomb, fer) du municipe de Xichù justifient l'existence chaotique des sociétés installées dans la région. L'isolement des mines dans un contexte géographique difficile, l'absence d'investissements productifs, l'utilisation de méthodes et d'outils rudimentaires rendaient cette exploitation difficilement rentable. Busto<sup>340</sup> signale en 1880 une exportation à partir d'Atarjea et de Xichù de 400 à 500 tonnes de « plomo dulce » que l'on imagine être évacuées sur des pistes escarpées vers San Luis de la Paz. Les trois mines recensées en 1899 produisent un total de minerai d'argent, plomb et zinc de 5 454,5 tonnes d'une valeur de 52 251,92 \$. Olimpo semble être la plus rentable malgré le faible tonnage extrait (de 262 à 299 tonnes) mais essentiellement de minerai d'argent d'une valeur qui ne dépasse pas les 27 000 \$<sup>341</sup>.

Ces chiffres sont confirmés en 1901 dans l'AERM<sup>342</sup> avec une production en valeur de 63 609 \$ et en 1902 où la production des mines Aurora, Soledad et Olimpo atteint un total en valeur de 66 252 \$ (seules les deux premières travaillent 12 mois de l'année, Olimpo ne fonctionnant que 4 mois en 1902)<sup>343</sup>.

Les indices d'une production bien limitée confirment bien les difficultés de ces entreprises minières à exploiter des gisements pourtant relativement riches (on atteint en 1877 des teneurs de 15 à 20 marks<sup>344</sup> par « carga » de 12 @ (soit 144 kg), ce qui est très rentable, mais la moyenne est de 7 à 8 onces par « carga »<sup>345</sup>. L'éloignement des mines des usines de traitement installées à San Luis de la Paz c'est-à-dire à 75 kilomètres contraignent les entreprises à purifier leur minerai dans des installations de fonderie et de concentration de métal.

Dès 1877 on signale trois unités de traitement ou fonderies qui produisent du métal en « pasta » destiné à un affinage ultérieur mais qui peut être envoyé hors zone

---

<sup>340</sup> Busto, *ibid.*, pp.285-286.

<sup>341</sup> Boleta para recoger datos sobre la industria minera, Minas, Estado de Guanajuato, Distrito de San Luis de la Paz, Municipio de Xichù, DGERM, 1899, AHSLPaz, s/c.

<sup>342</sup> AERM, 1901, *op.cit.*

<sup>343</sup> Boleta....Municipio de Xichù, DGERM, 1902, AHSLPaz, s/c.

<sup>344</sup> 1 mark = 229,880 grammes

<sup>345</sup> Réponse à la circulaire..., 1877, *ibid.*

malgré des frais de transport élevé<sup>346</sup>. Le plomb argentifère se fait fondre dans des installations de petite taille. Les plaques obtenues sont refondues en alliage avec de l'étain afin de séparer l'argent<sup>347</sup>. Le transport se fait cette époque à dos d'hommes pour des raisons d'économie. Le temps de voyage entre Xichù et San Luis de la Paz est au mieux de trois jours. Ce n'est que plus tard qu'il se fera à dos d'ânes ou de mules malgré le coût lié à l'usage de l'animal et d'un nécessaire accompagnateur. Le fret est en 1905 de 20 centimes l'arroba. Un âne porte cinq arrobas, soit 60 kg (Témoignage de Rafael González né en 1897 à Xichù). En 1897 la « Negociación Minera de Aurora » dispose d'une fonderie dotée de deux fours et d'une unité de concentration de métal, équipée de deux moteurs et de quatre chaudières<sup>348</sup>. Elle continue à fonctionner en 1899 mais le traitement se limite à une concentration réduite du métal. Toutefois l'usine de traitement «Populo» de Aurora y Anexas traite en 1902 250 tonnes de «pasta» d'une valeur de 36 000 \$<sup>349</sup>. En 1905 Aurora connaît une « bonanza » en inaugurant la « vieille fonderie » près des mines de Cristo et de La Aurora où l'on fait sauter la roche à l'explosif pour ensuite traiter le minerai d'argent, d'or et de plomb et obtenir les barres d'argent que l'on exportait en caravanes de mules. Mais l'entreprise, endettée fait faillite et est maintenue en vie par José Parodi, ancien fondateur de la société Aurora y Anexas, SA<sup>350</sup>. Les entraves au développement et même au fonctionnement des mines ne sauraient être résolues tant qu'une route carrossable n'aura pas été construite et il faudra attendre 1935 pour cela. Entre temps Olimpo renonce en 1899 à utiliser 1 500 tonnes de minerais pauvres, le coût du transport étant estimé à 23 000 \$ et le coût du traitement à San Luis annulant tout bénéfice sur l'opération. Elle ne distribue aucun dividende de juillet 1896 à novembre 1898 et limite sa distribution aux actionnaires à 2 000 \$ en 1899<sup>351</sup>. En termes de création de richesse (production brute ou transformée) nous avons vu que la participation des entreprises minières à la prospérité de la zone de Xichù était très

---

<sup>346</sup> Réponse à la circulaire... 1877, *ibid.*

<sup>347</sup> González, Pedro, *op.cit.*, p.386.

<sup>348</sup> Cuestionario especial sobre minería, 1897, *op.cit.*

<sup>349</sup> Boleta para recoger... Xichù, 1902, *op.cit.*

<sup>350</sup> Vásquez Tello, *Monografía, ibid.*, p., 119.

<sup>351</sup> Informe a los accionistas del 31/12/1899, Cía. Minera Olimpo y Anexas SA, AHSLPaz, s/c.

limitée et que ces entreprises et leurs actionnaires obtenaient des revenus souvent et médiocres et aléatoires. On s'étonnera alors de savoir que des personnages connus pour leur intervention dans la prise de participation et parfois la gestion de mines prospères de la zone de Pozos ont aussi investi dans les mines de Xichù.

Il en est ainsi des hommes d'affaires multiscartes de San Luis : J.H. Bahnsen, d'origine allemande et prospère entrepreneur de la ville, Antonio Delgado Rentería et surtout le Dr Gustavo Pagenstecher et Moisés Perogordo bien connus du monde des affaires, commerce et industrie de l'Etat de San Luis Potosí. Il a été dit, en effet que les gisements de Xichù ont suscité l'intérêt de nombreuses compagnies minières, et ce, dès 1877, mais que les personnels qui ont été chargés de leur gestion manquaient des compétences nécessaires et subissaient les contraintes liées au développement logique d'une exploitation minière. Nous rappellerons, à ce propos, ce que Meyer Cosío disait en signalant Abraham Cruz comme le seul vrai mineur à s'être installé dans la zone.

Mais qu'en est-il des populations de la zone dont le sort nous concerne plus particulièrement ?

En termes d'emploi, et pour les mines et pour les ateliers de métallurgie on constate une augmentation des effectifs sur la période 1877-1902 : de 64 personnes en 1877<sup>352</sup> (employées dans 2 mines et dans les petits ateliers de métallurgie), mineurs, ouvriers de jour et de nuit, charbonniers et coupeurs de bois, on passe à 370 personnes en 1894 (dans 3 mines dont la plus importante Aurora qui concentre 81 % des effectifs)<sup>353</sup> pour redescendre à 140 personnes sur 3 mines en 1899 (données manquantes pour Soledad de los Reyes). Il faudrait toutefois ajouter à ce chiffre l'effectif des ateliers qui ne descend pas en dessous des 60 employés. En 1902, 330 personnes travaillent dans 6 mines (l'essentiel du personnel étant concentré sur les 4 mines exploitées par la Compagnie Aurora y anexas SA) et 105 employés sont recensés dans l'atelier de métallurgie dépendant de Aurora.

On peut avancer que la main d'œuvre liée aux activités minières ne dépasse pas les 400 personnes et cela est relativement peu par rapport à la population active occupée : 2 382 personnes actives recensées en 1900. Pour ce qui est des rémunérations les données fragmentaires signalent que la masse salariale (raya) hebdomadaire

---

<sup>352</sup> Réponse à Circulaire 1877, *op.cit.*

<sup>353</sup> Informe Joaquín Obregón González, *op.cit.*

ne dépasse pas les 100 \$ en 1877, qu'elle se situe aux alentours des 140 \$/semaine en 1894. Le « journal » moyen se situe autour des 37 cents jusqu'à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle et se situe dans une fourchette 0,30 \$-2,50 \$ pour les ouvriers et employés de l'atelier de métallurgie, en 1902. Ces rémunérations journalières sont comparables à celles constatées à Pozos pour le personnel peu qualifié mais la masse salariale distribuée peut difficilement impliquer une intégration à un marché national de consommateurs. Ceci sera confirmé par la pauvreté du système commercial dans cette région excentrée de l'Etat de Guanajuato.

### 3.2.2.3. Les mines d'Atarjea

Les exploitations minières d'Atarjea situées à l'extrême Est de la Sierra Gorda dans une région particulièrement isolée apparaissent dans nos sources dès 1871. Il est pourtant dit qu'un des motifs à la fondation de la population en 1539 est l'existence de gisements de minerai d'argent. En 1873 le rapport Antillon<sup>354</sup> signale 8 mines dans le municpe. La mine « La Cata » qui figure sur les listes jusqu'en 1906 est dénoncée en 1871. Elle sera propriété de Federico Ernest puis de Manuel Samaniego avant d'être louée par la Compañía Minera y Fundidora d'Atarjea. En 1880 on détecte 9 mines dont San Juan de Dios et La Aurora (créées en 1871), La Providencia, La Soledad qui produisent toutes or et argent<sup>355</sup>. Il est pourtant reconnu que le minerai majoritaire de la zone est le plomb argentifère.

Ainsi, entre 1884 et 1886 on traite dans les ateliers de métallurgie du minerai de plomb pour obtenir un total de 409 tonnes dont une partie du minerai provient du gisement Espíritu Santo à Xichù et du gisement de Guadalupe dans l'Etat de Querétaro. De ces 409 tonnes, 327,4 concernent l'Etat de Guanajuato<sup>356</sup>. Ce signalement est confirmé par une note anonyme qui dit que de Xichù et Atarjea on exporte « vers le commerce de Mexico » de 400 à 500 tonnes de plomb (« plomo dulce »). En 1887 on retrouve, signalée dans la « División territorial de la Republica Mexicana », nos 9 mines. Mais cela ne signifie nullement qu'elles fonctionnent

---

<sup>354</sup> Antillon, *op.cit.*

<sup>355</sup> Busto, 1880, *op.cit.*

<sup>356</sup> Estado que manifiesta la producción mineral en el Departamento de Sierra Gorda, durante el bienio trascurrido de 1° de Julio de 1884 a 30 de Junio de 1886, Atarjea, 1886, en Memoria Manuel González, 15/11/1886.

même de façon épisodique. Ainsi une note de 1891<sup>357</sup> précise que les mines, principale source de richesse du municpe sont paralysées depuis 14 mois. Il semblerait donc que seules quelques mines bien installées travaillent de façon régulière. Les demandes de permis se font rares par la suite : en 1894 6 hectares seront accordés pour une demande de 22 hectares. Aucune demande ne sera faite en 1896 et 1897<sup>358</sup>. Par la suite, de 1901 à 1906, on trouve dans les documents d'archive ou dans les annuaires, les principales mines de la zone gérées par des sociétés différentes avec le temps. On retrouve tout au long de ces années une mine essentielle "La Cata" déjà signalée et ses "ampliaciones" en 1900, gérée par la Negociación Minera y Fundidora de Atarjea, les mines El Jordán, San Juan de Dios et la Asencion, et enfin La Federica appartenant à Brown et Stadelman et deux ateliers de métallurgie appartenant à Enrique Ernest : Dolores et San Vicente<sup>359</sup>. Un an plus tard, l'AERM signale deux mines et une fonderie dont on ne précise pas les noms et qui produisent : pour la mine d'argent, 765 tonnes, pour la mine de plomb et d'argent, 1 692 tonnes de minerai d'une valeur de 33 851 \$. A côté de cela une fonderie ayant obtenu 337 kg de produit d'une valeur de 12 164 \$<sup>360</sup>. En 1902 il semblerait que ce soit la Compañía Minera y Fundidora de Atarjea qui contrôle l'essentiel des mines d'Atarjea : La Cata y ampliación dont la production d'argent et de plomb atteint les 1 469 tonnes d'une valeur de 32 809 \$, El Jordán, San Juan et Asencion qui produisent 537,8 tonnes de minerai d'une valeur de 4 303 \$. Les deux ateliers de métallurgie appartenant à la famille Ernest depuis au moins 1889 (Federico Ernest possède près de 12 000 hectares de sierra depuis 1872) mais loués à cette date à la Compagnie, traitent 248,5 tonnes de minerai d'argent d'une valeur de 8 946 \$ et 166 tonnes de plomb d'une valeur de 20 760 \$<sup>361</sup>. On retrouve les mêmes exploitations minières dans l'AERM

---

<sup>357</sup> Nota del ayuntamiento de Atarjea del 15/03/1891. Sec. de Gobierno, Municipios, Ayuntamiento de Atarjea, 1891, Caja 431., AHEG.

<sup>358</sup> Noticia del N° de hectáreas solicitadas ante la Agencia de Minería de esta ciudad durante cada uno de los últimos cuatro años y extensión ocupada por las zonas de explotación, 13/08/1897, AHSLPaz, s/c.

<sup>359</sup> Lista de negociaciones que trabajan actualmente en el ramo de minería. Cuestionario del 21/12/1900. Sec. de Gobierno, Municipios, Iturbide, Caja 464 (1901), AHEG.

<sup>360</sup> AERM, Producción minera habida en la República durante el año de 1901, Iturbide, *op.cit.*

<sup>361</sup> Boletas... 1902 (Iturbide), *op.cit.*

de 1903 à l'exception de la mine La Asención<sup>362</sup>. En 1905 Pedro González parle d'une seule mine d'importance : La Cata<sup>363</sup> et le "Directorio" d'Hölms<sup>364</sup> parle d'une seule société sur la place : La Negociación Minera y Fundidora La Paz, SA qui travaille l'or, l'argent et le plomb. Cette même société possède La Cata (plomb) et Crisantema (Or et argent) en 1906.<sup>365</sup>

L'activité limitée de la zone minière d'Atarjea, justifiée en grande partie par son isolement (le chef-lieu se trouve dans une impasse de l'extrême-est de l'Etat de Guanajuato à 5 kms à vol d'oiseau de l'Etat de Querétaro) n'a logiquement que peu d'impact sur l'environnement humain même si l'on sait que la population du municipe est peu nombreuse. Les témoignages sont pourtant contradictoires et si Tarquín<sup>366</sup> affirme que la mine et l'atelier de métallurgie sont les principaux éléments de la vie de ses habitants, d'autres témoins signalent que l'irrégularité du travail de la mine fait que l'activité agricole et d'élevage reste essentielle pour le municipe : en témoigne les conflits qui ont émaillé la fin du 19<sup>ème</sup> siècle et le début du 20<sup>ème</sup> et qui concernaient l'usage des terres et en particulier des egidos.

Si les mines et ateliers de métallurgie (fonderies) pour lesquelles on dispose de renseignements partiels génèrent en 1901 au moins 45 915 \$ de chiffre d'affaires et 66 818 \$ en 1902 on est loin des créations de richesse des mines de Pozos et même de Xichù (si l'on cumule production des mines et des fonderies). Et en termes d'emplois et de salaires distribués, l'impact de l'activité minière ne peut être que limité. Les données disponibles ne concernent que les deux années de 1901 et 1902. En 1901 l'AERM de la Direction Générale des Statistiques signale une main d'œuvre globale de 118 personnes employées dans deux mines.

En 1902<sup>367</sup> un document plus précis signale l'emploi de 84 adultes et de 10 enfants dans les mines et de 50 adultes et 19 enfants dans les ateliers de métallurgie soit un total de 163 personnes dans une population active d'environ 1 800 per-

---

<sup>362</sup> AERM, 1905, *op.cit.*

<sup>363</sup> González, *op.cit.*, p.366.

<sup>364</sup> Hölms, *op.cit.*

<sup>365</sup> AERM, 1906, *op.cit.*

<sup>366</sup> Tarquín, Alfredo Guerrero, *Reminiscencias de un viaje a través de la Sierra Gorda*, INAH, 1988.

<sup>367</sup> Boletas, Iturbide, 1902, *op.cit.*



sonnes. Les salaires annuels des mineurs se situent dans une fourchette 37-112 \$ et les rémunérations des employés dans une fourchette 260-364 \$. Les employés et ouvriers des ateliers métallurgiques sont très légèrement mieux rémunérés.

Et pourtant nous disposons du témoignage d'un personnage controversé Federico Ernest, propriétaire de plusieurs milliers d'hectares de terre, de mines et d'ateliers de métallurgie qui affirme dans un courrier de contentieux avec les autorités locales avoir versé pour la seule année 1889, 7 638 \$ à ses employés des mines et 10 206 \$ à ceux des fonderies. Si ces chiffres, qui ne concernent que les possessions de F. Ernest sont exacts ils représentent un pouvoir d'achat non négligeable pour une population limitée en nombre. Mais encore faut-il que ce pouvoir d'achat dont on a vu qu'il varie tant pour les mineurs que pour les employés dans des fourchettes très ouvertes puisse s'exercer dans des structures commerciales adaptées.

### **3.2.3. Propos d'étape**

Les développements précédents nous permettent de faire le bilan de l'histoire industrielle de la zone Est de l'Etat.

#### ***3.2.3.1. Les industries traditionnelles***

La place et le rôle des industries « traditionnelles » sont excessivement limités: elles reposent sur une agriculture en grande partie d'autosubsistance ou de peu d'ampleur destinée à alimenter le complexe San Luis de la Paz-Pozos. L'artisanat d'autosubsistance irradie sur un territoire excessivement limité et répond à des besoins de première nécessité. Il ne participe en rien à l'amélioration des moyens de production. Peu d'effet d'entraînement vers une ouverture sur des horizons de marchés plus vastes. La proximité géographique justifie parfois des échanges avec les Etats voisins de San Luis Potosí et de Querétaro mais les volumes de production et de commerce sont très limités.

#### ***3.2.3.2. Les mines : une problématique plus complexe***

L'importance du phénomène « mines » dans l'Est de l'Etat doit être relativisée pour deux raisons: 1/ l'absence de données suivies et la diversité des sources

utilisées ; 2/ l'irrégularité de l'activité et son rapport à celle de l'ensemble de l'Etat de Guanajuato.

Les données que nous avons pu rassembler nous indiquent pour ce qui est des mines une production annuelle en volume qui se situe autour des 20 000 tonnes avec un maximum de 30 000 tonnes d'une valeur qui avoisine souvent les 1,5 million de pesos avec un maximum de 2 300 000 \$. Les usines de traitement de leur côté ont généré entre 600 000 et 800 000 \$ de chiffre d'affaires par an. L'emploi atteint 2 085 personnes en 1902 et la masse salariale minimale selon nos estimations s'élève en 1902 à 292 940 \$ et la plus optimiste à 470 052 \$. Busto<sup>368</sup> en 1878/79 signale un total de salaires distribués dans les mines de l'Etat de 1 473 000 \$ pour une main d'oeuvre estimée à 18 415 personnes. L'absence de données synchrones ne permet guère de situer sur l'ensemble de la période le poids de la zone minière de la Sierra Gorda : on dispose toutefois, pour l'année 1903/1904 de la production en valeur des mines de Pozos, Atarjea et Xichù : 914 574 \$<sup>369</sup> que l'on peut rapporter à la production de l'ensemble de l'Etat soit 3 671 368 \$<sup>370</sup> ce qui nous montre alors que la zone de Pozos ne pèse que pour 25 % dans l'activité minière de l'Etat de Guanajuato. Mais l'impact que l'activité minière sur la vie de la zone de Pozos-San Luis de la Paz est loin d'être négligeable en termes d'emploi et de revenus distribués dans les activités minières et connexes mais aussi sur l'ensemble de l'activité agricole, commerciale et artisanale du système urbain et d'une zone géographique qui dépasse les limites de nos deux municipes. Pour situer l'importance et la nature même du développement minier dans l'Est de l'Etat il est nécessaire de résumer ce qu'a été le renouveau des mines sous le Porfiriato. Le régime connaît en effet une mutation de son appareil productif et en particulier de son secteur minier, mutation qui se prolongera par la suite et que Uribe Salas<sup>371</sup> résume de la façon suivante : le changement est géographique, le Centre traditionnel cède progressivement le pas au Nord du pays. Il touche aussi à la nature même de la production des mines qui abandonnent progressivement les métaux précieux, or et argent pour se tourner vers les métaux

---

<sup>368</sup> Busto, *Anuario estadístico*, *op.cit.*

<sup>369</sup> Pons, *op.cit.*, p.108.

<sup>370</sup> Blanco, *op.cit.*, pp.45-66 (p.62)

<sup>371</sup> Uribe Salas, José Alfredo, *Economía y mercado en la minería tradicional mexicana, 1873-1929*, *Revista de Indias*, vol.LXI, N° 222., pp.267-290.

industriels. La chute des cours mondiaux de l'argent et l'abandon de l'argent monétaire pour l'argent industriel jouent un rôle essentiel dans cette mutation. Mais derrière ces nouvelles orientations ce sont aussi les fondements de l'exploitation minière des métaux précieux qui sont remis en cause. La politique libérale de Porfirio Diaz relance ou conforte la connexion précoce de la Nouvelle Espagne au marché international.

Elle fera tout pour attirer les capitaux étrangers qui sont sensés relancer les zones minières déprimées par la chute des cours de l'argent à partir des années 1870 et s'efforcera de créer un contexte global favorable à la modernisation de l'appareil productif. Cela sera surtout visible à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle (dernière décennie) et dans la première décennie du 20<sup>ème</sup>. L'injection d'énormes masses de capitaux dans le développement et la modernisation des exploitations minières va provoquer la modification de l'organisation du système productif minier, modifier les modèles de propriété et modifier les combinaisons de facteurs de production au sein des mines. Mais ceci n'est qu'un aspect, le plus présentable pour définir la grande orientation décidée par le gouvernement Porfirien. Pour ce qui est de la mine traditionnelle d'or et d'argent, la dépréciation de l'argent inaugure le déplacement des anciens producteurs miniers, essentiellement nationaux en les plaçant progressivement en situation d'insolvabilité financière face aux coûts des nouvelles technologies.

Deux modèles de mines vont alors se côtoyer: d'un côté, les nouvelles entreprises étrangères lourdement capitalisées (si on se limite à l'Etat de Guanajuato on a des capitalisations qui vont de 3 à 7,5 millions de pesos) concentrant des concessions de plus en plus vastes au détriment des anciens exploitants et mettant en place de nouvelles techniques de prospection, d'extraction et de traitement du minerai (cyanuration) beaucoup plus efficaces et donc rentables. De l'autre, les entreprises nationales, petites et moyennes même si certaines atteignent des dimensions suffisamment respectables pour être cotées en Bourse, appliquant des méthodes d'exploitation et de métallurgie héritées de la colonie mais s'équipant tant bien que mal, si elles résistent à la chute des cours, de matériel plus moderne impliquant de nouvelles méthodes de travail de la mine. D'un côté, de grandes sociétés amenant leurs capitaux de l'étranger, faute d'un marché financier national, important leur technologie et leur matériel et exportant leur produit fini, bénéficiant alors des avantages liés à la taille (économies d'échelle), à la modernité des équipements et donc à une position dominante facilitant les jeux d'influence auprès des autorités régionales et nationales. De l'autre, des structures familiales bien souvent, ou sociétales, exploi-

tant la mine de façon extensive et ce avec succès tant que les filons généraient de la richesse et participant à une croissance locale ou régionale lente certes mais qui reposait comme le dit Uribe Salas<sup>372</sup> sur la transmission de capitaux régionaux qui provenaient de l'épargne générée aussi bien par le commerce, que par l'industrie « autre » que la mine, et d'acteurs nationaux mais aussi étrangers installés depuis bien longtemps dans le pays. Il semblerait que nos mines de Pozos, de Xichù et d'Atarjea soit dans cette catégorie. En termes de participation à la vie économique de la région les deux catégories de mines génèrent bien sûr la distribution de revenus que nous avons signalés comme étant relativement plus importants que dans les autres branches, sollicitent l'économie locale, régionale ou nationale en inputs nécessaire à leur activité mais il semblerait que les grandes entreprises d'origine étrangère soient moins gourmandes en main d'œuvre que les autres en raison des techniques de production mises en place. Mais la frontière entre les deux catégories n'est pas aussi précise que cela et sans basculer d'un type sur l'autre on constate qu'à Pozos les sociétés dites traditionnelles se modernisent et ce faisant doivent se lancer sur le marché financier en faisant appel toujours à des actionnaires régionaux (San Luis Potosí et Guanajuato pour Pozos) mais aussi et logiquement de plus en plus à des actionnaires d'ailleurs et particulièrement de la capitale. Il en est ainsi, à titre d'exemple, de la Negociación Minera de San Luis dont le capital est majoritairement détenus, en 1899, par des actionnaires de Mexico (1 574 actions « aviadoras » et 64 porteurs) alors que l'initiative de sa création est à San Luis Potosí (726 actions « aviadoras » pour 16 porteurs).

L'histoire des mines de métaux précieux dans l'Etat de Guanajuato (et ailleurs) pendant le Porfiriat ne peut se résumer à un schéma simpliste qui différencierait les entreprises en fonction de leur taille, leur capitaux, leurs techniques, leurs relations de travail.

Pour ce qui est des mines de l'Est de l'Etat il faut reconnaître que leur fonctionnement fugace pendant le Porfiriat, s'il dépendait d'un compromis entre la tradition et la modernité était aussi tributaire de la géographie et de la structure géologique des gisements et le rythme et l'organisation de la production continuaient de dépendre souvent des conditions naturelles (un orage, des pluies torrentielles et soutenues, un éboulement dans une mine ou le brusqu'arrêt d'un filon métallique dans

---

<sup>372</sup> Uribe Salas, *ibid.*, p.273.

une galerie provoquaient la paralysie de l'ensemble des activités) et du caractère limité des techniques de production qui dans la plupart des cas donnaient à l'activité le caractère d'une exploitation extensive même à la fin de notre période si l'on se réfère aux chiffres de main d'œuvre employée (1 603 personnes en 1905).

S'il y a eu des vellétés d'industrialisation et de modernisation dans les régions de mine traditionnelle, quel que soit le degré de cette évolution, leur pérennité a été sérieusement limitée par la nature même des activités, c'est-à-dire d'une part par la « disponibilité » de gisements et de minerais rentables, et d'autre part au caractère intrinsèque de la marchandise produite qui n'était ni dans le pays lui-même ni à l'étranger un input de base aux processus productifs : l'argent ne servira plus à rien ou à pas grand-chose (usages industriels plus tard) qui puisse s'intégrer au processus productif (et donc l'intégration) régional ou national (rien à voir avec le charbon et le fer lors de la Révolution industrielle en GB). Et c'est en cela que le mode de développement reposant presque uniquement dans une zone sur la mono production de métaux précieux est condamné par avance à une mort lente. La prospérité passagère de la zone de Pozos-San Luis de la Paz n'était pas intégrée « par nature » et c'est le problème de la conversion éventuelle de l'activité économique de cette zone qui se pose lorsque les gisements s'épuisent. Ce que l'on a connu sur une période d'une quinzaine d'années : l'afflux de population et un certain développement urbain, la mise en place de circuits et pôles commerciaux, le développement de services collectifs stimulés par l'activité minière, se bloquent et une zone toute entière régresse en se repliant sur elle-même car rien n'a été envisagé pour prendre la relève d'une spécialisation qui s'épuise. Les conditions d'emploi et de revenus étaient, pendant cette bonanza, réunies pour la population employée aux mines et dans les ateliers de métallurgie avec des effets en chaîne sur l'environnement local et régional. L'intégration à un marché encore plus vaste impliquait l'existence de canaux de distribution et des voies de communication adaptés à ces nouvelles sources de revenus et à des besoins de consommation plus denses et diversifiés.

**4.**

**LES FLUX COMMERCIAUX :  
COMMERCE ET VOIES DE  
COMMUNICATION**



César Macías Cervantès dans son étude sur Ramon Alcazar<sup>373</sup> parle du rôle de la demande dans la dynamique commerciale constatée au cours du Porfiriat. Il ne nie pas le rôle des infrastructures ni celui de la législation mais il insiste sur le fait que la demande a considérablement augmenté à cause de la création d'emplois nouveaux dans des domaines nouveaux. L'ouverture des banques, la croissance de l'appareil bureaucratique et du réseau ferroviaire en particulier ont créé de nouveaux emplois et un nouveau pouvoir d'achat générant une demande plus importante de produits de tous genres mais essentiellement de consommation de première nécessité. Même si cette vision de l'insertion d'une population nouvelle aux manifestations d'un capitalisme industriel et commercial axé sur les zones urbaines est discutable, les statistiques de ventes au détail sont là pour illustrer cette évolution de la demande. L'Etat de Guanajuato, qui nous intéresse plus particulièrement est ainsi classé (4<sup>ème</sup> place) parmi les grands demandeurs de la République<sup>374</sup> en raison, plus classiquement, de sa localisation géographique privilégiée et de ses ressources naturelles, de sa forte proportion de population urbaine et de son réseau ferré qui le connecte au reste du pays.

S'il est vrai que les mutations déjà signalées dans notre recherche en termes de création de richesse ont pu générer une demande supplémentaire il faut aussi que se mette en place un accès plus aisé et régulier aux biens et services produits dans le pays ou importés. L'intégration au marché national implique que se réalisent deux processus concomitants : 1/ que les consommateurs d'une aire donnée puissent accéder à une consommation quantitativement et qualitativement plus élevée et disposer d'une gamme de biens et services de plus en plus diversifiée provenant d'autres aires de la nation; nous avons qualifié ce processus de processus centripète ; 2/ que les productions de cette aire, génératrices de revenus (ce qui implique que l'on dépasse l'autarcie et qu'il y ait des surplus « exportables ») sortent de cette aire en entrant en concurrence avec des productions similaires, nationales ou importées – le processus est centrifuge.

---

<sup>373</sup> Macías Cervantes, César, *Ramón Alcázar. Una aproximación a las élites del Porfiriato, 1877-1910*. Universidad de Guanajuato. Escuela de Filosofía, Letras e Historia, 1994.

<sup>374</sup> Cosío Villegas, D. *Historia moderna de México, El Porfiriato, La vida económica*, Ed. Hermès, México, 1975, p.738.



Les deux processus ont pour conséquence de briser l'isolement des régions et de leurs populations et de les faire participer à une dynamique nationale.

Dans les deux cas les infrastructures commerciales et les voies de communication jouent un rôle essentiel.

#### **4.1. STRUCTURES COMMERCIALES ET RESEAUX DANS L'OUEST DE L'ÉTAT**

L'analyse des structures commerciales dans l'ouest de l'Etat nous permet de distinguer deux zones d'intense activité, celle des municipes du Rincón avec San Francisco et Purísima et celle de León, et une aire relativement marginalisée qui est celle de Piedra Gorda (Manuel Doblado). Il est en effet étonnant de constater que ce municipe presque aussi peuplé que celui de San Francisco del Rincón (17 081 habitants - dont 20% dans le chef-lieu, contre 20 310 pour San Francisco) mais relativement excentré par rapport aux « pueblos del Rincón » et à León, dispose d'une population commerçante exigüe contrairement aux effectifs de muletiers qui sont parfois étonnants. Le recensement de 1900 dénombre 156 commerçants et 111 muletiers ; pour 1910 les chiffres se réduisent à 149 et 77. Nous ne disposons pas d'indications quant au nombre de commerçants avant 1900 et surtout avant le passage du chemin de fer à León et à San Francisco (qui compte en 1900 quatre fois plus de commerçants qu'à Piedragorda). Pour approcher l'importance de l'activité commerciale nous disposons de certaines données relatives aux importations et aux ventes des produits de base entre 1873 et 1893. Ainsi, toujours pour relativiser l'importance du commerce dans ce municipe nous savons qu'on y introduit, en 1873 sept catégories seulement de produits différents, dont six de la branche textile<sup>375</sup> contre 17 pour San Francisco et 80 pour León. En 1893<sup>376</sup> les consommations-ventes de produits de base sont bien inférieures à celles du municipe voisin de San Francisco : 24 fois moins pour le riz, 10 fois moins pour la farine, 2,9 fois moins pour le maïs, 7 pour les haricots, 4 pour le tabac courant, etc. Ces différences, répétitives, montrent bien la faiblesse de l'activité commerciale et ce, semble-t-il sur l'ensemble de la période porfirienne. En

---

<sup>375</sup> Antillon, *op.cit.*

<sup>376</sup> Joaquín Obregón González, *op.cit.*

1885<sup>377</sup> on signale que les récoltes de blé sont transformées en farine (mais le municpe n'a pas de moulins : il est donc possible que ce blé soit moulu dans les moulins de Jalpa, dont la propriétaire – « Cánovas hija de » - possède des terres dans le municpe de Piedragorda, la farine étant destinée ensuite à l'expédition vers León, Guanajuato, Zacatecas et Guadalajara). Il est dit, en 1893<sup>378</sup> que Piedragorda envoie ses céréales, son bois, son charbon et ses terres cuites vers León (directement ou en passant par San Francisco et le chemin de fer). Le transport se fait par caravanes de mules ou par charrettes sur 40 kilomètres pour San Francisco et 84 kilomètres pour le lieu essentiel de consommation, León. Le municpe est relativement isolé et il faut 7 heures, à cheval, pour rejoindre San Francisco. Et des projets de voie ferrée ont donc pu naître qui relieraient alors Silao, Romita puis Piedragorda au sud pour remonter vers San Francisco del Rincón en cotoyant les haciendas de la zone pour exporter leurs productions de blé et de maïs. Mais comme bien des projets de concessions de lignes il n'a pas abouti alors que la voie qui passait par León a bien connu une modification de son trajet pour passer à San Francisco. Pour ce qui est du bétail il est écoulé sur les villes de León, Silao et Guanajuato. Les statistiques fiscales relatives au paiement de la patente signalent 26 commerces « déclarés » en 1879<sup>379</sup>, 31 « giros mercantiles y establecimientos industriales » en 1881<sup>380</sup>, 19 commerces en 1894 (dont 18 « tendajones » (échoppes) et 1 boutique)<sup>381</sup>, puis 19 commerces divers et 29 échoppes en 1904<sup>382</sup>. On a là l'image d'un commerce limité en raison du caractère essentiellement agricole du municpe, de ses faibles capacités de production, de son absence d'artisanat et de la faiblesse de sa population active se consacrant à autre chose que l'agriculture ou l'élevage (on peut estimer sur la base du recensement de 1900 et des données recueillies par Velasco qu'elle ne dépasse pas les 373 personnes pour une population totale de 17 261 habitants). Il n'y a pas, dans ce municpe, de production industrielle ou

---

<sup>377</sup> Informes y documentos relativos al comercio..., N°1, Julio de 1885. Secretaria de Fomento, México,

<sup>378</sup> Velasco, *op.cit.*,p.219-222.

<sup>379</sup> Contestación Cuestionario Secretaria de Fomento, México, 30/04/1879, AHSFR, s/c.

<sup>380</sup> Muñoz Ledo, Informe, *op.cit.*

<sup>381</sup> Catastro, Impuestos a la propiedad de raíz, Secretaria de planeación y finanzas, Piedragorda,1894, AHEG, s/c.

<sup>382</sup> González, *op.cit.*p.222.

artisanale à commercialiser en dehors de la poterie qui est destinée en grande partie à la ville de León.

On a signalé en parlant de l'agriculture et de l'élevage du municipe, la concentration des grandes propriétés entre les mains de certaines familles prospères et l'existence de propriétés moyennes, ce qui tendrait à nous faire croire qu'en l'absence de structures commerciales dignes de ce nom, ces propriétaires se connectaient directement, malgré l'éloignement, et pour l'écoulement de leurs produits et pour leurs approvisionnements à la métropole León et parfois aux intermédiaires sis à San Francisco.

Il ne semble pas qu'en termes d'intégration l'essentiel de la population du municipe ait bénéficié de quelconques facilités supplémentaires de connexion au marché national.

#### **4.1.1. Commerces et commerçants dans les municipes du Rincón**

##### **4.1.1.1. *Purísima del Rincón***

Le plus petit des municipes de l'ouest de l'Etat réputé, au niveau de l'Etat de Guanajuato et même au niveau national pour le dynamisme de ses haciendas céréalières a connu, pendant le Porfiriat, une trajectoire tumultueuse et un long conflit avec le municipe voisin de San Francisco. L'inventaire, dans la population active, des commerçants du municipe, répertorie 54 personnes exerçant cette activité en 1881<sup>383</sup>, dont 45 au chef-lieu et 5 dans les 2 principales haciendas (soit 2 % de la population active employée). Le recensement de 1900 signale 127 commerçants (3,3% de PAO) et 34 muletiers. En 1910 les chiffres ne sont plus que de 97 commerçants (2,1 % de la PAO) et de 17 muletiers. L'activité commerciale de ce petit municipe est logiquement restreinte. Si l'on compare, comme nous l'avons fait pour le municipe de Piedragorda le montant des ventes enregistrées à partir des données fiscales pour les municipes voisins on constate le fossé qui sépare ces entités en

---

<sup>383</sup> Censo de la población por edades, sexo y ocupación en la demarcación de Purísima del Rincón, 1881, AHSFR, s/c.

termes de consommation<sup>384</sup>. Purísima del Rincón consomme 104 fois moins de sucre que León, 8,3 fois moins que San Francisco ; 66 et 15 fois moins de farine; 44 et 6,3 fois moins de maïs ; 360 et 44 fois moins de tissus de coton ; 65 et 6,6 fois moins de mezcal, etc. Si l'on tient logiquement compte de l'importance des populations dans les deux municipes de San Francisco et de Purísima l'on constate que les ventes par habitant sont de 2 à 65 fois supérieures à San Francisco qu'à Purísima, ce qui tend à montrer la pauvreté du commerce dans le municipe, pauvreté qui serait signalée de façon répétitive par les observateurs et dirigeants politiques du lieu. D'un autre côté et pour montrer l'exiguïté des échanges entre Purísima del Rincón et le reste du pays, nous savons que le municipe importait seulement 2 catégories différentes de produits contre 17 catégories pour San Francisco et 80 types de produits différents pour León<sup>385</sup>. En nous référant à un autre indicateur ponctuel pour 1897/98, les recettes fiscales de l'impôt sur les ventes au détail ou en gros qui s'élèvent à 483,35 \$ sont 10 fois moins élevées que celles récoltées par San Francisco, 87 fois moins que celles de León<sup>386</sup>. L'existence de deux municipes adjacents dont les chefs-lieux ne sont séparés que de 20 kilomètres n'a pas manqué de déboucher sur des querelles de voisinage mettant en jeu et les populations et les responsables politiques. Les manipulations des uns et des autres et des trajectoires économiques différentes ont provoqué un basculement des hiérarchies et Purísima del Rincón, dominante grâce à son marché (imposé) et ses grandes haciendas jusqu'au milieu du 19<sup>ème</sup> siècle cède la place en termes de pouvoir et de présence démographique et économique à San Francisco del Rincón. En 1908 on peut lire: « Es pobre el comercio de Purísima en razón de que el pueblo vecino, de San Francisco, colocado mejor (sic) en lo tocante a la facilidad de transito... »<sup>387</sup>. Il est vrai que le passage de la voie ferrée Mexico-Ciudad Juarez à San Francisco dès 1882 a accéléré le processus d'expansion commerciale et industrielle de San Francisco et de dépendance relative des acteurs économiques de Purísima. Le marché qui se déroulait autrefois à Purísima passe à San Francisco et l'obtention du statut de ville (« Ciudad en

---

<sup>384</sup> Joaquín Obregón González, Informe, *op.cit.*

<sup>385</sup> Obregón González, *ibid.*

<sup>386</sup> Obregon González, *ibid.*

<sup>387</sup> Contribución del Ayuntamiento a la redacción de la Enciclopedia Universal, Mayo 1908, AHSFR, s/c.

lugar de villa ») l'autorise à célébrer en décembre, pendant huit jours une foire annuelle.

Si l'on s'intéresse aux commerces et non plus aux commerçants, les statistiques fiscales, souvent hétérogènes dans leur présentation mettent toutefois en évidence un commerce limité au strict essentiel surtout si l'on sait que la législation fiscale exonère les petits étals situés sur les places et dans les rues. On pourrait à la lecture des chiffres de négoce soumis au droit de patente croire à une expansion de l'activité commerciale. Il n'en est rien lorsque l'on s'intéresse à la composition du parc commercial. De 1881 où l'on décompte seulement 16 « Giros mercantiles y Establecimientos industriales »<sup>388</sup>, à 1894 où 12 commerces sont soumis à la patente<sup>389</sup> puis 1901 où le nombre d'établissements taxés fait un bond mais où l'on constate que sur 62 fonds de commerce 38 sont dans la catégorie des « Abarrotes/cantina », 21 sont des épiceries et 1 seule boutique mixte (Etablissement commercial ayant pignon sur rue)<sup>390</sup>. Pedro González <sup>391</sup> dénombre pour 1904 39 commerces dont 28 échoppes (« tendajones ») et 2 « tiendas mixtas ». Enfin les statistiques fiscales pour 1909 enregistrent 54 commerces dont 24 « Abarrotes/Cantina », 12 cantinas simples et 8 épiceries. On a là un indice supplémentaire de l'exiguïté des structures commerciales de Purísima.

Pour tenter d'expliquer la faiblesse de l'activité commerciale dans ce petit municipio situé en retrait de son voisin et concurrent, et collé à la frontière de l'Etat de Jalisco sur des espaces peu peuplés il faut refaire le bilan sommaire de son statut tout au long du Porfiriat. Le municipio est essentiellement agricole et dominé par deux grandes haciendas céréalières et d'élevage dont l'image en termes de dynamisme et d'efficacité dépasse les limites de l'Etat. A côté de cela il existe et il s'est développé une multitude de petits exploitants indépendants ou traitant avec les deux grands propriétaires dans des conditions souvent précaires qui justifient que l'on exerce d'autres activités que celles liées à l'exploitation de la terre pour soi ou pour les autres. Mais la part des « jornaleros » dans la population active occupée s'élève toutefois à 81,2 % en 1880 et marque la rela-

<sup>388</sup> Prontuario, Recaudación de contribuciones de Purísima del Rincón, 1881, AHSFR, s/c.

<sup>389</sup> Joaquín Obregón González, *op.cit.*

<sup>390</sup> Monografía histórica del municipio de Purísima del Rincón, Gobierno del Estado de Guanajuato, Mayo de 2003.

<sup>391</sup> González, P., *op.cit.*, p.290.

tive faiblesse du pouvoir d'achat de la majorité de la population. La minorité privilégiée du municpe n'a guère besoin d'une structure commerciale sur place et concentre ses achats sur León et même parfois Mexico. Si l'on se réfère à l'activité artisanale destinée à satisfaire les besoins locaux elle n'est guère apte à ouvrir le municpe sur l'extérieur ; la seule exception concerne le tissage de la palme et la confection de chapeaux que les artisans locaux sont incapables de distribuer eux-mêmes, obligés qu'ils sont de se soumettre à la domination des acheteurs et négociants installés à San Francisco. La projection de ces travailleurs sur l'extérieur ne va pas au-delà des 20 kilomètres qui séparent les deux chefs-lieux. Pour bien montrer le relatif enclavement de ce municpe et la faiblesse de ses relations avec l'extérieur on peut constater le nombre limité de muletiers installés dans le municpe : ils étaient 34 en 1900 pour ne plus être que 17 en 1910. Les circuits commerciaux sont plus axés sur le nord et l'est du municpe même si la proximité d'Arandas (Jalisco) peut justifier des échanges avec les terres chaudes. Le municpe, dans son modèle de développement, n'a pas été amené à développer des structures commerciales inutiles à une population aux pouvoirs d'achat et aux productions limitées quantitativement et qualitativement.

#### **4.1.1.2. San Francisco del Rincón**

Le municpe de San Francisco dont nous avons décrit les dynamiques démographique, agricole et industrielle développe tout au long du Porfiriat une activité commerciale intense au regard de ce qui se passe dans les municpes voisins, exception faite bien sûr du pôle dominant de León.

L'analyse comparative des ventes-consommation dans les municpes de León et de San Francisco n'aurait donc guère de signification, la population de l'un étant de 4 à 5 fois supérieure à celle de l'autre. Les ventes par habitant sont toutefois, pour 1893, bien plus importantes à León qu'à San Francisco, ce qui est explicable par le fait que León est un pôle démographique, agricole et industriel d'importance notoire dans l'Ouest de l'Etat<sup>392</sup>.

---

<sup>392</sup> Joaquín Obregón González, 1895, *op.cit.*

#### 4.1.1.2.1. Les commerçants

La croissance fulgurante du nombre de commerçants au cours de la seconde moitié du 19<sup>ème</sup> siècle illustre bien le basculement que nous avons signalé à propos de Purísima del Rincón, explicable à la fois par des manœuvres politiques, une réorientation des activités et l'arrivée du chemin de fer au chef-lieu du municipe. On passe de 31 commerçants recensés en 1851<sup>393</sup> à 604 commerçants figurant dans le recensement de 1900 puis à 501 en 1910<sup>394</sup>.

Ce développement de l'activité commerciale est confirmé par la croissance du secteur tertiaire qui passe de 6 % de la population active occupée en 1895 à 8,2% en 1900 et 10% en 1910.

#### 4.1.1.2.2. Les commerces

Les statistiques diverses mais essentiellement fiscales concernant le paiement de la patente montrent une augmentation du nombre d'établissements commerciaux soumis au paiement de cette taxe. Ces commerces sont donc des établissements méritant selon le législateur d'être taxés : ainsi la « Ley de hacienda municipal » de 1892 du gouvernement de l'Etat prévoit toute une série d'exemptions qui concernent par exemple les postes de vente installés sur les places et dans les rues et le décret du 20 juillet 1896 va exempter les débits de maïs, de haricots, de charbon et de bois du paiement de la patente.

Tableau 66 - Evolution du nombre de commerces recensés

Dates	Nombre de commerces
1889	39
1894	49 ou 53
1895	53
1896	51 ou 57
1897-1899	Arias(4): le nombre des établissements commerciaux est multiplié par 2
1904	127

<sup>393</sup> Padrón general de los habitantes de este pueblo y su jurisdicción, 1851, AHEG, s/c.

<sup>394</sup> Censos de población de 1900 y 1910, *op.cit.*

Dates	Nombre de commerces
1913	197 Giros mercantiles y establecimientos industriales - si l'on applique un coefficient que l'on a constaté particulièrement stable entre établissements industriels et commerces on peut estimer que le nombre de commerces tourne autour des <b>126</b> dont 33 liés à l'industrie du chapeau. <sup>395</sup>

Ces chiffres confirment l'affirmation de Patricia Arias quant au doublement des établissements commerciaux dans le municpe de San Francisco. Mais l'explication principale selon Arias de cette expansion qui serait liée au passage du chemin de fer au chef-lieu du municpe à partir de 1882 ne cadre pas avec la stagnation du nombre de commerces jusqu'en 1897. La nature même de ces commerces dont on sait qu'en dehors des commerces liés à la satisfaction des besoins de consommation essentiels de la population va logiquement évoluer avec le développement industriel que nous avons dépeint dans notre troisième partie. Les commerçants «notables» sont cités par les annuaires et dans les documents de référence des entrepreneurs locaux, agricoles ou industriels. On signale ainsi en 1892 la présence notoire d'un «comisionista», Juan N. Gascón. Nous nous sommes déjà intéressés à ces personnages, bien plus nombreux à León et Guanajuato, qui cumulent des fonctions ou des rôles très divers, ayant pignon sur rue avec une boutique traditionnelle mais qui participent en tant qu'intermédiaires à toute une variété d'opérations commerciales et de crédit. Puis, plus traditionnellement, il y a Cleto Aguirre et sa boutique «El Nuevo Mundo» qui vend des vêtements, de la mercerie et des «nouveautés» puis plus tard, de 1905 à 1910, des biens de luxe, des vêtements importés des Etats Unis, du cristal et des vins français, signe de l'existence d'une nouvelle clientèle, en dehors des gros propriétaires ruraux. Puis se multiplient les gros commerçants affiliés alors à la Chambre de Commerce de Guanajuato en 1897<sup>396</sup> : Alfonso Muñoz Ferro, commerçant et commissionnaire, (qui deviendra Muñoz Hermanos au début du 20<sup>ème</sup> siècle qui servira de relais à l'Hacienda de Cañada de Negros de Purísima del Rincón), Casto Pereda et Cía., cumulant la vente de vêtements, d'épicerie et le commerce en gros de chapeaux, Luis Beraud, tenant une boutique de

<sup>395</sup> Arias, Patricia, *Nueva rusticidad mexicana*, Conaculta, Colección Regiones, México, 1992, pp.280-281.

<sup>396</sup> La Unión Mercantil, Año 1, N° 7, Guanajuato, 1897.



vêtements mais exerçant surtout un rôle de commissionnaire. La production des tisseurs de chapeaux est progressivement accaparée par les « almacenistas » qui contrôlent les routes du marché du chapeau : au début du 20<sup>ème</sup> siècle les plus renommés sont Pablo Araujo, Julio Orozco, Tomas Gotes, Casto Pereda déjà cité, Amado Rueda et Ricardo Zieyleski<sup>397</sup>. A côté de ces exemples de commerçants prospères il y a toujours les petits commerçants de l'essentiel auxquels il faut ajouter les « itinérants » : on a ainsi vu apparaître dès avant l'arrivée du chemin de fer, des acheteurs, venant de l'extérieur proche ou parfois bien éloigné, de León bien sûr mais aussi des commerçants étrangers comme Nicolas Bresnev, russe, qui vient personnellement, en 1869, vérifier ses achats à grande échelle.

Ce passage, suscite alors un intérêt accru pour l'industrie et la vente de chapeaux de paille auprès des habitants du lieu à la recherche d'une opportunité de gain et les établissements d'achat/vente de chapeaux se multiplient.

La diversité croissante des structures commerciales va de pair avec la modification progressive des activités du municiple. Autrefois limité au commerce de biens de première nécessité, le commerce alimente les « tiendas de raya » des haciendas de Jalpa (Purísima del Rincón) et de Peñuelas, se fournit ensuite pour ce qui est des produits industriels (châles, couvertures et chaussures) auprès des producteurs ou dépositaires léonais qui viennent bien souvent proposer leur drap et leurs cotonnades aux distributeurs de la place.

Si l'on se réfère à l'orientation progressive de l'essentiel de l'activité du chef-lieu vers la production de chapeaux, on passe d'un stade où ce sont les acteurs extérieurs qui se chargent d'écouler la production à une prise en main par les producteurs ou les intermédiaires locaux de leurs propres canaux de vente. Les premiers acheteurs, semble-t-il, de chapeaux de piètre qualité élaborés à San Francisco viennent de Santa Cruz, près de Salamanca pour les écouler dans les foires comme celle de San Juan de los Lagos, Jalisco<sup>398</sup>. Avec l'expansion et l'amélioration de la production, les débouchés se développent et les chapeaux sont transportés par les muletiers jusqu'à Mexico, Veracruz, Tehuantepec, Mazatlán, El Rosario, etc<sup>399</sup>. Il faut toute-

---

<sup>397</sup> Monografía histórica del municipio de San Francisco del Rincón, *op.cit.*, pp.86-87.

<sup>398</sup> Monografía histórica del municipio de San Francisco del Rincón, *op.cit.*, pp.86-87.

<sup>399</sup> Monografía, *ibid.*

fois préciser que le développement de la prospérité économique de San Francisco lié en grande partie au travail industriel stimule toutes les branches de l'activité commerciale du chef-lieu et les 600 commerçants recensés en 1900 ne se consacrent pas tous au négoce du chapeau et de ses entrants. Sur les 127 négoce répertoriés par Velasco en 1904, 77 sont des « tendajones » c'est-à-dire des échoppes de peu d'ampleur<sup>400</sup>.

L'histoire du développement commercial de San Francisco repose à la fois sur des évènements qui concernent l'activité de ses habitants et sur l'action d'agents extérieurs au municipe mais qui ont trouvé en la place du chef-lieu une plateforme propice à l'écoulement de leurs produits. Les deux aspects de cette expansion doivent beaucoup au passage du chemin de fer dans le municipe. Les grands axes d'échanges sont souvent signalés à propos de tel ou tel produit issu de San Francisco ou réclamé par ses habitants. Pour ce qui est des chapeaux l'on sait, au début qu'ils sont destinés, grâce à certains muletiers entreprenants et audacieux, à alimenter les grandes foires de l'occident mexicain puis de façon plus régulière à s'écouler sur les marchés de Guanajuato, León, Silao et vers les Etats de Zacatecas et Aguascalientes au Nord-Ouest. Les méthodes de production s'améliorant avec la qualité des produits, la réputation des chapeaux et la diversification de leurs apparences (ils sont parfois achetés par des négociants léonais qui les garnissent de galons et d'ornements divers en argent pour satisfaire les désirs des clients du Nord) font que les marchés s'élargissent et les muletiers font parvenir ces produits sur des réseaux qui dépassent le cadre régional. Pour ce qui est des matières premières provenant des terres chaudes du sud du Michoacán, les réseaux d'approvisionnement partent du sud d'Uruapan et l'on s'approvisionne en palme à Ario de Rosales, La Huacana, El Jojullo, La Playa<sup>401</sup> et là aussi la construction de la ligne de chemin de fer qui va de Salamanca à Irapuato puis Pénjamo, Curineo, Zacapu qui sera atteinte en 1902 puis Uruapan (les zones de production se situent entre 30 et 50 kilomètres de la voie ferrée et certaines comme Ario de Rayon<sup>402</sup> se trouvent sur la voie ferrée qui jouxte Zamora mais qui entrera en exploitation après la Révolution) va stimuler considérablement les échanges et la production de San Francisco (sans oublier les bénéfices

---

<sup>400</sup> Velasco, *op.cit.*, p.222-226.

<sup>401</sup> Monografía, *ibid.*, p.87.

<sup>402</sup> Arias et Durand, *op.cit.*, p.154.

que toutes les productions de terres chaudes du Michoacán vont tirer de la connexion de ces zones au réseau ferré qui va de México au nord du Mexique).

Mais les réseaux commerciaux ayant pour centre de gravité la ville de San Francisco ne concernent pas seulement le chapeau ; ils véhiculent aussi les productions céréalières des haciendas du municipe et des municipes voisins et toute une série de productions agro-alimentaires qui impliquent même et peut être surtout les municipes des « Altos de Jalisco » voisins. Si les transports de volailles et d'œufs entre ces zones et San Francisco puis le reste de l'Etat de Guanajuato datent d'avant le chemin de fer il faut reconnaître avec Arias et Durand que le passage de la ligne de Mexico vers le Nord va donner à la gare de « Francisco » le statut de d'une plaque tournante entre le Nord et le Sud pour toute une série de productions qui prennent une ampleur méconnue jusqu'alors. Si parfois, comme le dit Coatsworth<sup>403</sup> le chemin de fer a eu un effet dépressif sur l'artisanat, considéré comme essentiellement rural et sur la petite production manufacturière des petites villes il n'en sera pas de même pour San Francisco qui devient l'axe autour duquel s'articule toute l'activité économique de cette microrégion de l'ouest du Bajío. Pour les gens des « pueblos del Rincón » et de la portion Est des « Altos de Jalisco » (avec Arandas, San Diego de Alejandría, Unión de San Antonio et San Julián distants de 19 à 77 kilomètres de la gare de Francisco). San Francisco devient le centre commercial et manufacturier incontournable parce que l'on y produit des biens destinés à être exportés, des produits agricoles qui eux aussi constituent des surplus destinés à « ailleurs » ; parce qu'il reçoit les productions des haciendas des alentours et des Altos de Jalisco et parce que l'on (politiques et hacendados) a réussi à imposer à la fin des années 1870 que le tracé de la ligne México-El Paso soit légèrement détourné pour passer à 4 kilomètres seulement du centre du chef-lieu (le crochet est d'ailleurs particulièrement visible sur la carte de la ligne).

---

<sup>403</sup> Coatsworth, John H. *El impacto económico de los ferrocarriles en el Porfiriato*, Ed. Era, México, 1984.

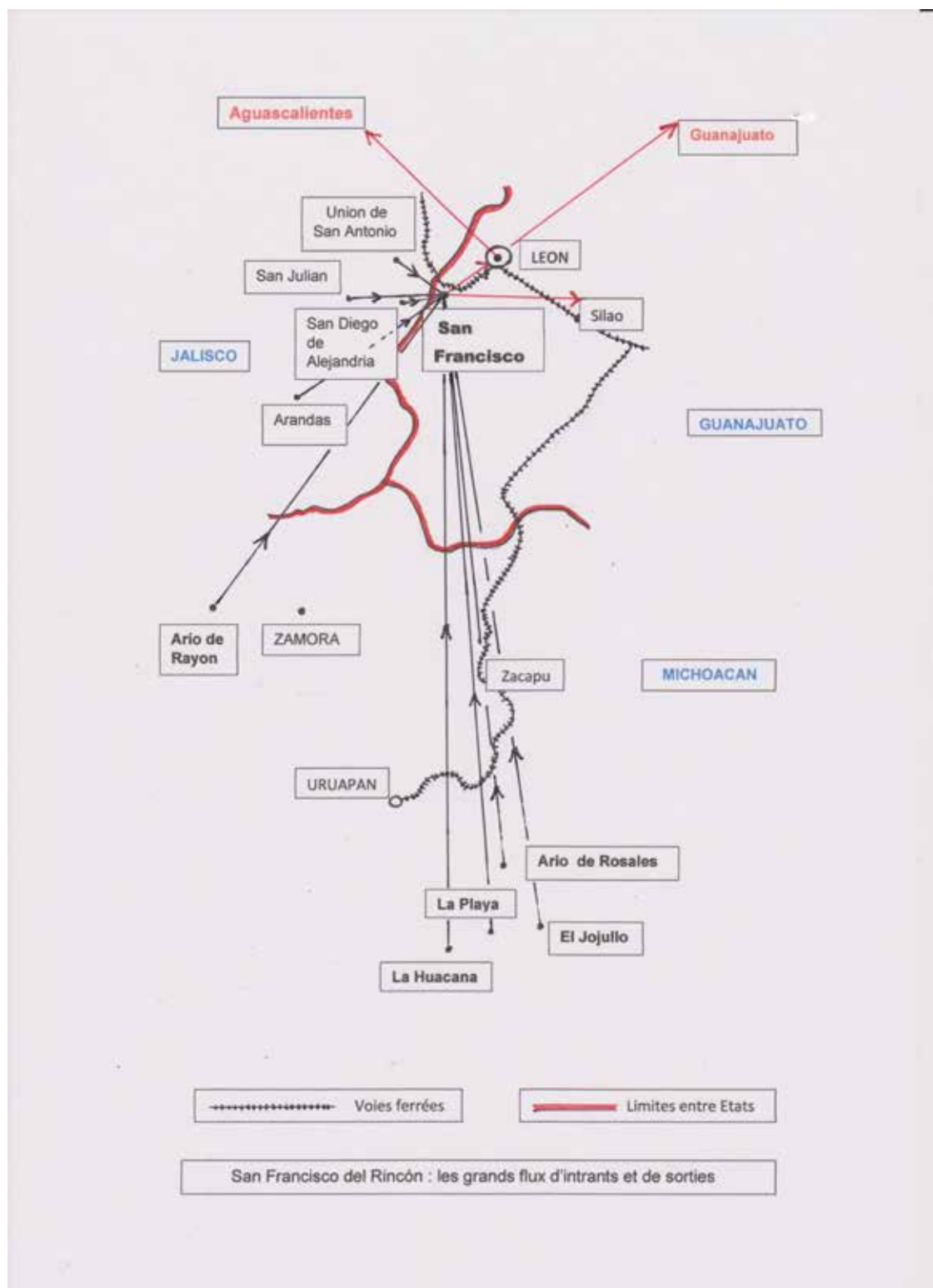


Figure 30 – San Francisco del Rincon : les grands flux d'intrants et de sorties

Les grandes haciendas de la région vont utiliser dès le début et de plus en plus au fur et à mesure de leur modernisation, les services de la gare : il en est ainsi de l'Hacienda de Jalpa qui dispose d'un énorme entrepôt à la gare et qui y envoie sa farine (et celle faite avec le blé de Cañada de Negros, 2<sup>ème</sup> grande hacienda de Purísima), son maïs et son bétail destinés en priorité à León et Guanajuato. Mais le bénéfice de la présence de la gare et de l'ouverture sur l'extérieur va concerner aussi une autre activité traditionnelle mais qui va prendre une nouvelle envergure : San Francisco deviendra le centre d'une activité prospère qui n'émane pas d'elle et qui consistera à recevoir, regrouper et embarquer les porcins et surtout les volailles et les œufs qui étaient produits (puis envoyés par mules) dans presque chaque maison dans les Altos de Jalisco. L'expansion de l'élevage des porcs et des poulets (avec les œufs) a stimulé un réseau complexe mais efficace de collecteurs et de petits acheteurs qui les faisaient parvenir jusqu'aux expéditeurs (« embarcadores ») domiciliés à San Francisco qui se chargeaient, par le chemin de fer de les faire parvenir aux épiciers de León et surtout du centre de Mexico, où ils arrivaient en seulement trois jours.

La production de chapeaux va bien sûr bénéficier de nouveaux débouchés avec l'arrivée du chemin de fer. Cette arrivée va provoquer des changements dans la façon de concevoir et l'élaboration et la distribution de ces produits. L'arrivée du train c'est aussi l'arrivée de nouvelles idées, de nouveaux acteurs économiques qui découvrent la quantité et la qualité d'une production que l'on envisage de distribuer au plan national avec des perspectives de profit. Commerçants locaux ou d'ailleurs distribuent une production qui répond aux sollicitations croissantes et que le train permet de faire parvenir au centre du pays mais surtout, et c'est nouveau, vers le Nord où la tradition du chapeau est moins évidente et où le soleil tape fort.

Effet boule de neige sur l'ensemble des municipes voisins et même des ranchos des Altos : on se met à tisser dans les zones rurales où apparaissent des dépôts de « palma » qui récupèrent ensuite les chapeaux élaborés afin de les livrer aux marchands de San Francisco<sup>404</sup>. On a là un maillage productif et commercial de plus en plus dense qui se développe avec, on le suppose une amélioration des conditions de rémunération. A tel point que l'on manque de bras pour les travaux agricoles sans doute moins rémunérateurs. On remplit ici une des conditions favorables à l'intégration au marché national.

---

<sup>404</sup> Monografía, *op.cit.*

#### 4.1.1.2.3. Commerce et voies de communication: le grand changement ?

Si l'on a signalé les grands axes d'échanges entre San Francisco et son environnement proche ou plus lointain nous ne savons guère ce qui est passé (les marchandises commercialisées) à San Francisco ou parti de San Francisco avant puis après l'arrivée du chemin de fer. Pour approfondir l'analyse nous disposons de renseignements de natures bien différentes :

- D'une part les données obtenues à partir des « actas de mesones » de San Francisco ;
- D'autre part les statistiques de fret embarqué à la gare de « Francisco ».

La tentation serait grande et l'intérêt certain d'essayer de montrer ce qui se passe lorsque les deux systèmes de transport de marchandises cohabitent (nous dépendons ici encore de la disponibilité de sources utilisables). Mais l'analyse comparative « arriería-chemin de fer » n'est pas possible, du moins l'analyse quantitative puisque l'on connaît le fret des muletiers **passant** par San Francisco et ses caractéristiques et le fret **issu** de San Francisco par le chemin de fer. Les « boletas » des « actas de mesones » nous signalent le passage de marchandises et donc un réseau de transactions entre divers points des Etats de Guanajuato et de Jalisco. Les sources signalant le trafic ferroviaire à partir de la gare de San Francisco nous permettrons de juger du développement commercial et plus généralement économique de ce municipe et des municipes connexes. Nous chercherons à lier les analyses des deux systèmes qui vont cohabiter pendant la fin du 19<sup>ème</sup> et le début du 20<sup>ème</sup> siècle dans cette zone.

#### 1/ Les réseaux traditionnels : l'arriería

L'arriero joue encore à nos dates un rôle essentiel dans le transport des marchandises mais on lui reconnaît bien d'autres missions ou rôles dans l'interconnexion des différentes régions du Mexique ; comme le dit Salvador Ortiz en 1929 « el arriero con su atajo de mulas, llevando mercancías de una a otra parte fue el único sistema de exportación, desde la dominación española hasta poco después de la introducción de los ferrocarriles »<sup>405</sup>. Il est un fait que le muletier va con-

---

<sup>405</sup> Ortiz Vidales, Salvador, *La arriería en México*, Museo Nacional de Arqueología, Historia y Etnografía, México, 1929.p.6.

tinuer même après le développement des voies ferrées (et en particulier dans nos zones d'étude) à relier les zones de production rurale souvent isolées dans un relief tourmenté et sans routes acceptant la circulation de charrettes ou de chariots aux centres urbains de production mais surtout de consommation. Si l'arriería a souvent été considérée comme un piètre système de transport en raison de sa faible productivité – une mule ne porte que (!) 130 kilos sur une moyenne de 16 kilomètres par jour<sup>406</sup> – et de ses coûts élevés, elle est le seul moyen d'autoriser la spécialisation naturelle ou décidée des diverses contrées du pays et l'échange donc des diverses catégories de marchandises aptes à satisfaire des besoins tendant à s'accroître quantitativement et qualitativement avec la pression démographique et l'urbanisation croissante du pays. Pour illustrer l'importance de cette profession et son indispensable développement il suffit de constater que l'on avait recensé à San Francisco en 1851 36 arrieros et 5 trajinantes [l'arriero est le muletier qui a reçu une commande de transport d'une certaine quantité de marchandise d'un endroit à un autre<sup>407</sup>; le trajinante est un transporteur qui achète et revend les marchandises qu'il transporte]; en 1900 les muletiers sont au nombre de 109 puis de 79 en 1910, malgré le développement du chemin de fer dans la zone.<sup>408</sup>

Les données dont nous disposons concernent les années 1895 et 1896 et proviennent du dépouillement de fiches de passage remplies par les tenanciers des six auberges (mesones ou posadas) de San Francisco<sup>409</sup>. Les « boletas » (feuilletts précisant dans la très grande majorité des cas la provenance et la destination du voyageur hébergé dans l'auberge ainsi que la nature du produit transporté par le muletier) nous permettent, après traitement, de dégager les grands traits caractéristiques des mouvements de marchandises transitant par San Francisco.

Notre analyse tirée des « boletas » nous permet de détecter les points de départ et d'arrivée les plus fréquemment cités, la diversité des marchandises transportées en ces points et le produit le plus fréquemment transporté. On peut ensuite détecter les trajets les plus denses et enfin les marchandises privilégiées par les don-

---

<sup>406</sup> Ward, Henri George, *Mexico*, H. Colburg, London, 1829.

<sup>407</sup> Padrón, 1851, *op.cit.*

<sup>408</sup> Censos, 1900 y 1910, *op.cit.*

<sup>409</sup> "Actas de mesones": Mesón de San José, Posada del Refugio, de San Vicente, de San Felipe, la Purísima, San Ramón, AHSFR s/c.

neurs d'ordre. On construit ainsi une topographie des échanges dans la zone ouest de l'Etat ayant pour centre de gravité la petite ville de San Francisco.

Une première analyse s'intéressera à la **géographie des circuits** utilisés par les muletiers. Elle détecte d'abord les points de contact fréquentés par les muletiers. On établit ainsi une hiérarchie de points de provenance en y associant le degré de diversité des produits transportés

Tableau 67 - Mouvements par provenance.

Localité	Mouvements ou flux	Indice de diversité et produit dominant	Type de localité	Etat
1/ Arandas	1 266	44 (huevo)	Pueblo	Jalisco
2/ León	727	75 (mercería)	Ciudad	Guanajuato
3/ San Pedro (Piedra Gorda)	271	25 (loza)	Pueblo	Guanajuato
4/ Lagos	265	39 (chile)	Ciudad	Jalisco
5/ Jalpa	232	22 (huevo)	Hacienda	Guanajuato
6/ Piedra grande	200	1 (carbón)	Rancho	Guanajuato
7/ La Ladera	199	8 (carbón)	Rancho	Jalisco
8/ Hierbabuena	190	3 (carbón)	Rancho	Guanajuato
9/ San Julián	155	14 (huevo)		Jalisco
10/ Carrizo de Rubios	150	4 (carbón)	Rancho	Guanajuato
11/ Cabras	131	5 (carbón)	Rancho	Guanajuato
12/ La Presa	105	2 (carbón)	Rancho	Jalisco
13/ Huerta	73	2 (carbón)	Rancho	¿
14/ Bolaños	71	1 (petates)	Rancho	Guanajuato ou Jalisco
15/ La Piedad	70	15 (palma)	Ciudad	Michoacán



Localité	Mouvements ou flux	Indice de diversité et produit dominant	Type de localité	Etat
16/ San Diego (de Alejandria)	64	14 (tequila)	Pueblo	Jalisco
17/ La Unión (de San Antonio)	60	13 (huevo)	Pueblo	Jalisco
18/ Puerta de San Juan	57	15 (chile)	Hacienda	Guanajuato
19/ Ayo	54	15 (--)		Jalisco
20/ Frias	47	4 (carbón)	Hacienda	Guanajuato
21/ Higuera	46	2 (carbón)	---	?
22/ Laurel	46	4 (carbón)	Rancho	Guanajuato
23/ Otomites	27	3 (carbón)	Rancho	Jalisco
24/ Tanco	25	2 (carbón)	Rancho	Guanajuato PG
25/ San Luis Potosí	24	5 (jarcia)	---	SL Potosí
<b>Somme des flux</b>	<b>4 555</b>	<b>82,4 % du total des enregistrements</b>		

Les points de contact pour les muletiers transitant par San Francisco se situent essentiellement dans les Etats de Guanajuato et de Jalisco. La position « frontalière » de San Francisco justifie le partage qui se fait entre les localités à l'ouest et au sud-ouest du municipio (Arandas, Lagos, Jalpa, La Ladera, San Julián, La Presa, San Diego, La Unión et Ayotlan) et se situant essentiellement dans l'Etat de Jalisco et la métropole de León à l'est. Deux seules exceptions concernent le débouché pour San Pedro Piedragorda de ses terres cuites à destination de León et le passage de la « palma » en provenance du Michoacán.

L'indice de diversité signale combien de marchandises différentes sont signalées dans les « boletas » analysées.

L'analyse de ces données nous permet, pour les trois origines suivantes (nous écartons San Pedro Piedragorda pour sa spécialisation très marquée qui concerne les

terres cuites élaborées dans le municépe) de mettre en évidence les constats suivants :

Léon est le pourvoyeur de la région immédiate en produits diversifiés artisanno-industriels contrairement à Arandas ou à Lagos :

- pour León : Diversité : 75 dont 31 de produits primaires, 8 de produits peu élaborés (essentiellement agro-alimentaire) et 29 produits de l'artisanat ou de l'industrie.

Sur 727 mesures 255 concernent la mercerie, les chaussures, les rebozos et les couvertures.

- pour Lagos : Diversité : 39 dont 23 de produits primaires, 6 de produits peu élaborés et 9 produits de l'artisanat ou de l'industrie ;
- pour Arandas : Diversité : 44 dont 29 de produits primaires, 10 de produits semi élaborés et 1 de produits de l'artisanat ou de l'industrie.

On voit là la hiérarchie des lieux de provenance des marchandises transportées et transitant par San Francisco : León est la métropole industrielle et commerciale de la région qui distribue produits agricoles et produits de l'industrie locale même si la fréquence des mouvements pour la plupart des marchandises est parfois très limitée.

Lagos de Moreno et Arandas situés dans l'Etat voisin de Jalisco émettent des produits agricoles et l'on retrouve, en particulier, les productions traditionnelles des Altos de Jalisco (volailles et oeufs).

Une analyse complémentaire nous permet de détecter les principaux itinéraires fréquentés par les muletiers.

Tableau 68 - Principaux trajets (dans les 2 sens) et axes essentiels

Trajets	Nombre de citations
León-Arandas (Jal.)	702
León-Jalpa (Gto)	44
Leon-Ayotlan (Jal.)	40
León-San Julián (Jal.)	33
León-San Pedro (Gto)	25

Trajets	Nombre de citations
Lagos-San Pedro (Gto)	23
León-Pegueros (Jal.)	18
León-La Piedad (Mich.)	16
León-San Miguel (Jal.)	14
León-San José de Pilas	14
León-Atotonilco (Jal.)	14
León-La Unión (Jal.)	13
Arandas-Guanajuato	9
León-Ojo Zarco (Jal.)	8

Malgré la 1<sup>ère</sup> place d'Arandas dans le tableau 67, León est fondamentalement le point de départ et le point d'arrivée des mouvements d'arrieros.

Les cinq premiers points de contact du tableau 67 (Arandas, León, San Pedro, Lagos et Jalpa) ont un indice de diversité important par rapport au reste de la liste. Les muletiers qui y transitent transportent des marchandises très diverses et cela donne une idée de la densité des transactions commerciales de et vers ces localités. Ceci est confirmé par les six premiers axes figurant dans le Tableau 68 si l'on intègre Ayotlan, Lagos et San Julian.

San Francisco est donc le point de passage et de pause sur des trajets ne dépassant pas les 124 kilomètres. La moyenne pour nos six trajets est de 81 kilomètres. Ces faibles distances justifient que l'on utilise les caravanes de mules pour transporter des denrées dont le prix de vente est peu élevé. Il faudra de même constater que 4 points de contact : San Julián, Arandas, San Pedro et Ayotlan ne sont pas sur le parcours ou à proximité même d'une voie ferrée. Seul Lagos est sur la voie du Ferrocarril Central et l'hacienda de Jalpa est suffisamment proche de San Francisco pour écouler ses produits (en utilisant, nous le verrons, le muletier ou le chemin de fer)

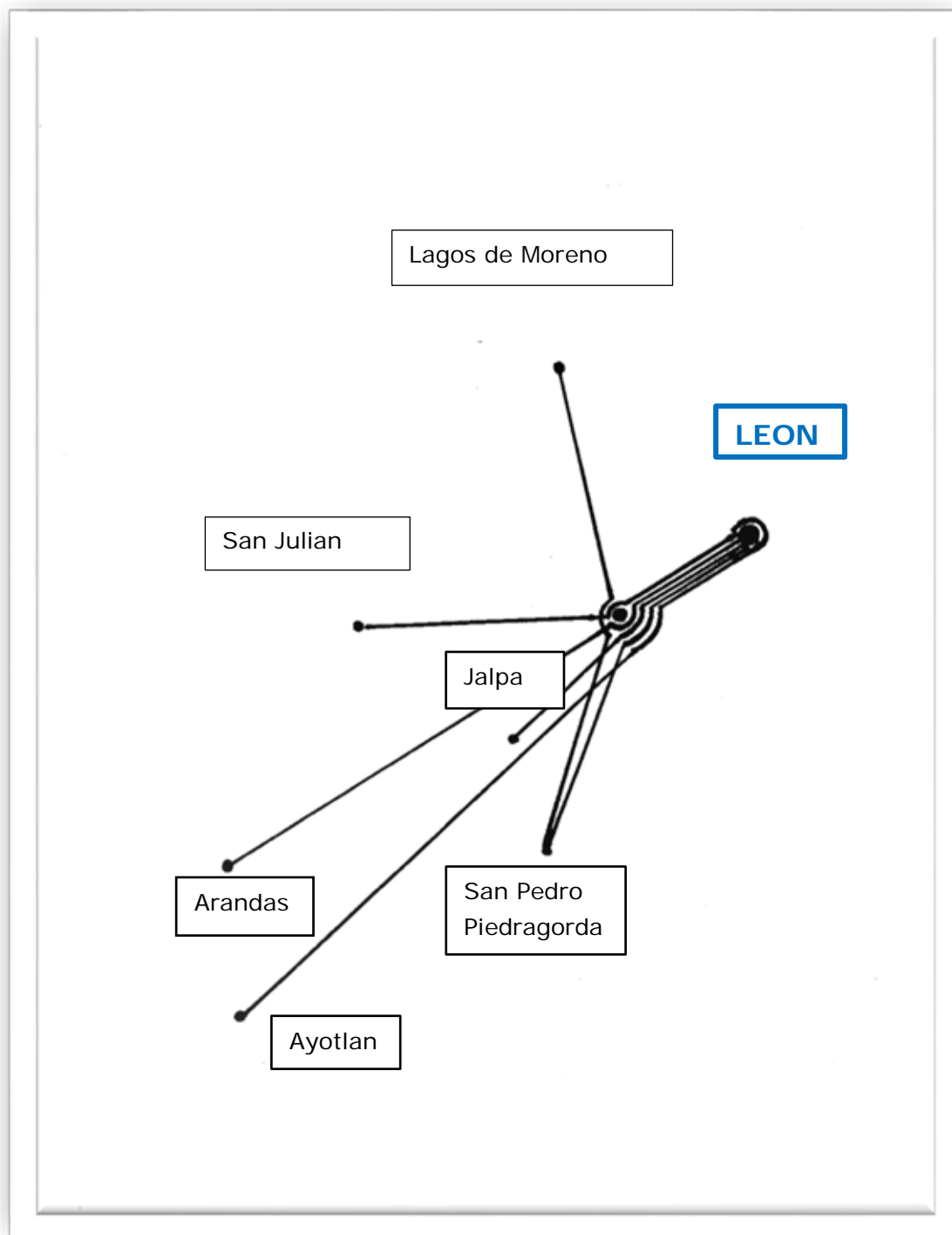


Figure 31 – Trajets les plus fréquentés impliquant le passage par San Francisco del Rincon.

Une seconde analyse s'intéresse aux produits transportés afin de cerner la nature des échanges et par là la fonction des muletiers.

Tableau 69 - Analyse en termes de « produits » (5526 données) : classement par citations en ordre décroissant

1/ Charbon de bois - Carbón	1 336
2/ Oeufs - Huevo	813
3/ Maïs - Maíz	245
4/ Piments - Chile verde	227
5/ Haricots noirs - Frijol	217
6/ Mercerie - Mercería	200
7/ Terres cuites - Loza	196
8/ Oranges - Naranja	194
9/ Tomates - Tomate	131
10/ Oignons - Cebolla	129
11/ Tabac - Tabaco	103
12/ Palme - Palma	89
13/ Nattes - Petates	89
14/ Huile - Aceite	81
15/ Peaux - Vaquetas	81
16/ Bétail - Ganado	70
17/ Fromage - Queso	66
18/ Chaussures - Zapatos	56
19/ Muletier - Arriero	53
20/ Divers produits - Varios efectos	50
21/ Colporteurs - Barillero	49

La nature des marchandises transportées sur les axes que nous avons détectés nous donne une image des besoins ressentis par les populations de la zone, besoins satisfaits grâce à ce système de transport de relative proximité (San Luis Potosí a été la seule destination lointaine signalée dans les « boletas »). 39 % des voyages concernent 2 produits : le charbon de bois et les œufs. Sur les 21 produits listés, six ne sont pas issus de l'agriculture ou de l'élevage. Le reste de la liste est fait de produits de première nécessité pour la majorité de la population. On pourrait s'étonner en cons-

tatant que les deux produits de tête de liste sont de faible valeur marchande ce qui tendrait à aller dans le sens de ceux qui critiquent le système des arrieros comme étant un système coûteux qui gonflerait les prix des biens de première nécessité. A cela on peut répondre que les trajets suivis par ces produits sont relativement courts et que le commerce de ces biens découle d'un certain degré de spécialisation locale et de l'intensité du besoin ressenti, par exemple pour le charbon de bois indispensable à la cuisson des aliments. On pourra aussi s'étonner de la faible participation du maïs dans les circuits passant par San Francisco. Mais comme le signale Sandra Kuntz<sup>410</sup> la consommation de maïs se fait tout au long du 19<sup>ème</sup> siècle sur les lieux de production sans passer par le marché. Cultivé dans le moindre recoin du territoire et s'adaptant à tous les climats il n'est pas nécessaire, dans des conditions normales (c'est-à-dire en dehors des crises de sous production) de le commercialiser sur de longues distances. Sa circulation si elle est nécessaire se limite à des marchés de proximité. Il faut en outre reconnaître toujours avec Sandra Kuntz que le coût du fret pré-ferroviaire (charrettes et mules) est particulièrement élevé par rapport à la faible valeur marchande du maïs : il est arrivé qu'il dépasse le prix de vente du maïs. Les produits industriels ou de l'artisanat qui figurent, parfois en bonne place, dans le tableau, proviennent les uns de León (mercerie et chaussures), les autres de Piedragorda (terres cuites) ou de Bolaños (petates) et manifestent la spécialisation toute relative des activités dans la zone.

#### **2/ Le chemin de fer : analyse du fret ferroviaire embarqué à San Francisco**

L'analyse des données fournies par les travaux de Sandra Kuntz Ficker sur le trafic ferroviaire pendant le Porfiriato et en particulier le trafic du Ferrocarril Central nous permet d'éclairer le rôle du réseau ferré dans notre zone d'étude. La ligne México-El Paso qui passe par León et, étonnement à San Francisco situé à seulement 25 kilomètres de la métropole régionale va permettre l'écoulement de la production des municipes connexes à la gare de « Francisco » (municipes de San Francisco, de Purísima et de Piedragorda) mais aussi l'approvisionnement de ces municipes en marchandises provenant du reste de la République. Cet approvision-

---

<sup>410</sup> Kuntz F., Sandra, *Ferrocarril y mercado de productos agrícolas en el Porfiriato. El impacto de las tarifas ferroviarias*, El Colegio de México, México, 1999, p.480.

nement provenant essentiellement de León pourra éventuellement être mis en évidence à partir des données de fret embarqué à la gare de León.

Tableau 70 - Evolution du fret expédié par la gare de San Francisco<sup>411</sup>

1893	2 733 220 kg
1894	8 983 280 kg
1898	4 001 000 kg
1899	5 462 249 kg
1901	5 300 207 kg

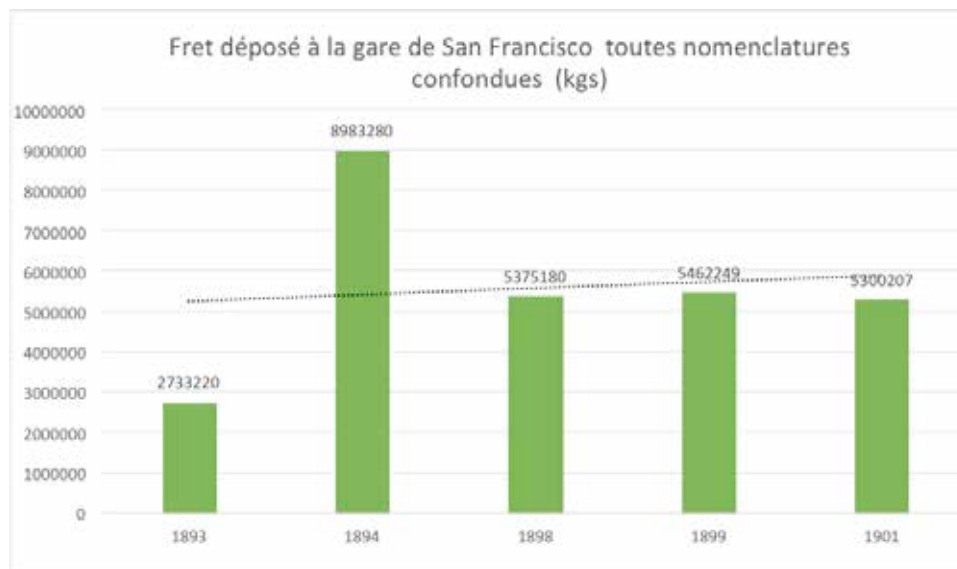


Figure 32 - Fret déposé à la gare de San Francisco (toutes nomenclatures confondues - kgs)

Le fret en volume expédié à partir de cette gare a été multiplié par 1,94 entre 1893 (10 ans après l'inauguration du tronçon León-Lagos) et 1901. Mais les quantités manipulées restent bien faibles si on les compare aux envois des autres villes de l'Etat de Guanajuato comme Celaya, Silao et Irapuato. On pourra s'étonner de l'amplitude des différences d'importance du fret confié à la gare de « Francisco ».

<sup>411</sup> AGN, SCOP 10/3175-2 et 10/3176-2.

Nous disposons pour affiner l'analyse de tableaux, précisant, à certaines dates, la composition de ce fret. Et l'on constate rapidement que l'essentiel de ce fret est constitué de produits agricoles spécifiques qualifiés par Kuntz de « productos de consumo básico »<sup>412</sup>.

Tableau 71 - Composition du fret (à des fins tarifaires)

Années	Fret total (kg)	Produits majoritaires (kg)
1893	2 733 220	Farine : 1 073 020 Blé : 45 450 Maïs : 654 010 Total pour ces 3 produits: 1 772 480 soit <b>64,8</b> % de la charge totale – si ajout (Sandra Kuntz) de l'orge et des haricots on atteint un pourcentage de <b>67,7</b> %
1899	5 462 249	Farine : 1 370 050 Blé : 1 800 190 Maïs : 343 030 soit un total de 3 519 270 et un pourcentage de <b>64,4</b> % de la charge totale – avec l'ajout des deux autres denrées on obtient une part pour ces 5 produits de <b>65,4</b> %
1901	5 300 000	Farine : 1 507 320 Blé : 814 430 Maïs : 1 421 000 soit un total de 3 742 750 et <b>70,6</b> % du total de la charge ( <b>71,4</b> % si l'on incorpore Orge et Haricots)

Une référence aux chiffres correspondants pour l'ensemble de l'Etat de Guanajuato nous confirme le poids fondamental des produits agro-alimentaires de base destinés à la consommation intérieure dans le fret agricole total : leur part va de 77,2 % en 1893 à 81,9% en 1899 et 78,2% en 1901. Mais pour San Francisco les quantités embarquées sont bien limitées si l'on se réfère aux données des autres gares de l'Etat ou du reste du réseau national<sup>413</sup>.

Pour revenir à nos données locales on peut constater la présence de deux rubriques relativement importantes au-delà des produits de « consumo básico » et qui mettent en évidence une spécificité de l'activité du municiple de San Francisco déjà

<sup>412</sup> Kuntz Ficker, Sandra, *Empresa extranjera y mercado interno : el Ferrocarril Central Mexicano 1880-1907*, El Colegio de México, 1995, p.263.

<sup>413</sup> Kuntz, *ibid.*



signalée auparavant : l'embarquement de fruits et légumes y compris les semences et de porcs provenant des Altos de Jalisco. Si l'on ajoute les envois de ces deux types de produits aux expéditions de farine, blé et maïs on obtient, pour cinq produits des % du total du fret à partir de Francisco qui vont de 86,1 % en 1893 à 68,6 % en 1899 et 78,6 % en 1901<sup>414</sup>.

Après avoir constaté la prédominance des produits agricoles de base dans le fret expédié depuis San Francisco et la présence parfois étonnante de chiffres excessifs en apparence, il est souhaitable d'essayer de justifier les fluctuations dans les envois en nous référant lorsque cela est possible aux productions des municipes connectés par leur proximité géographique à la gare de «Francisco».

Si l'on prend le trio : Blé, farine, maïs, qui domine la charge embarquée pour deux années pour lesquelles nous disposons de données on peut tenter de rendre plausible, si cela était nécessaire, les chiffres de fret à partir de San Francisco. Nous savons qu'il est composé à 65 % de produits agricoles dont la production dépend bien souvent des conditions atmosphériques. D'où notre intention de mettre en parallèle le fret agricole de base et la production correspondante des trois municipes de San Francisco, de Purísima et de Piedragorda.

Tableau 72 - Fret embarqué et production de la zone<sup>415</sup>

Dates	Fret agricole embarqué (après application d'un coefficient de 0,65)	Productions de blé et de maïs des 3 municipes
1894	5 839 132	19 889 600 dont 15 410 300 de maïs
1898	2 600 650	21 037 800 dont 17 200 800 de maïs
1899	3 550 456	21 401 000 dont 15 298 000 de maïs
1901	3 445 134	15 045 500 dont 12 329 100 de maïs

<sup>414</sup> Kuntz, *ibid*

<sup>415</sup> SCOP, *ibid.* et chiffres de production Chapitre 1, 1<sup>ère</sup> partie.

Nous avons donc des productions importantes de blé mais surtout de maïs qui justifient aisément que l'on ait des embarquements aussi importants en 1894, 1899 et 1901. Mais il ne faut pas voir plus loin une corrélation entre production et exportation. Le blé en particulier fait l'objet d'une transformation en farine et participe fortement parfois au fret expédié. Le maïs est bien entendu destiné en grande partie à la consommation locale ou à une diffusion par petites quantités et donc par les moyens traditionnels dans les municipes de la zone. La population des zones de production a toujours, à ces dates, avoisiné les 50 000 personnes. Si l'on s'intéresse aux données par types de fret expédié on peut constater une certaine stabilité de la relation entre production et expédition pour l'ensemble Blé-farine.

Tableau 73 - Blé et farine : expéditions et production<sup>416</sup>

Dates	Envois de blé et de farine en kg	Production de blé et de farine dans les 2 municipes de San Francisco et de Purísima	% Envois/Production
1899	3 170 240	6 103 000	51,9 %
1901	2 321 750	4 100 000	56,6 %

Ces chiffres et cette évolution cadrent bien avec les estimations faites au plan national du rapport fret/production pour le blé, rapport qui augmente considérablement de 1893 à 1907 pour atteindre 65,16%<sup>417</sup>.

Si l'on introduit dans les calculs le municipe de Piedragorda qui n'a, semble-t-il d'autre solution pour ses débouchés que de passer par San Francisco mais qui ne travaille pas la farine, les pourcentages diminuent et passent à 48,4 % et 49,6 %. L'installation du chemin de fer a de toute évidence stimulé la production puisque l'on constate que le fret de blé et de farine a été multiplié par 2,8 entre 1893 et 1899 et que la proportion expédiée par rapport à la production est stable et a même tendance à augmenter. Mais cette intervention est encore plus marquée pour ce qui est de l'activité de minoterie dans les municipes du Rincón. L'essentiel de la production de farine est expédiée par le train : 1 073 tonnes en 1893 alors que Jalpa (principal

<sup>416</sup> SCOP, *ibid.* et chiffres de production Chapitre 1, 1<sup>ère</sup> partie.

<sup>417</sup> Kuntz Ficker, *ibid.*, p.254.

moulin de la zone) produit à cette époque 1 059 tonnes de farine ; 1 370 tonnes en 1899 pour une production du municpe de Purísima (pas de moulins à San Francisco) de 1 840 tonnes ; 1 507 tonnes en 1901 pour une production de 1 900 tonnes du municpe<sup>418</sup>. De 75 à 79 % de la farine sont évacués par la voie ferrée. Et l'on sait que cela constitue un avantage certain pour les propriétaires de moulins qui vont bénéficier de tarifs de fret plus intéressants même s'ils disposaient de leurs propres systèmes de distribution par chariots ou charrettes pour des destinations relativement proches. Le chemin de fer permettra l'envoi de la production vers des centres de consommation plus éloignés. Mais les tonnages restent limités pour les hacendados de la zone qui sont intervenus pour modifier le trajet de la ligne du Ferrocarril Central afin qu'elle passe à San Francisco qui ne sera jamais une grande gare d'expédition de produits agricoles.

Le poids prépondérant des produits agricoles dans le total du fret ne doit pas nous faire oublier la relative spécialisation industrielle du municpe de San Francisco à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle et l'on peut détecter la progression du phénomène dans les chiffres de Kuntz. Si la part des produits manufacturés dans le total du fret reste très faible (elle passe de 2,8 à 5 %) ce qui est notable c'est la part des « mercancías », essentiellement les chapeaux dans ce fret non agricole : l'envoi de chapeaux a considérablement augmenté entre 1893 et 1899 et le tonnage de ces « mercancías » a été multiplié par 3,6 entre 1893 et 1901 en passant de 59 820 à 216 919 kg<sup>419</sup>.

Le fret expédié à partir de « Francisco » est en 1893 relativement équilibré quant à ses destinations : 41 % des marchandises vont vers le Nord, 59 % vers le Sud, c'est-à-dire à partir de León, pour alimenter aussi bien les villes moyennes et la capitale de Guanajuato que des destinations plus lointaines dont Mexico. Puis le sud gagne en importance et représente 69 % des envois en 1899 et 70% en 1901, sans que l'on sache les destinations précises du fret. Pour des produits essentiellement agricoles il semble logique que la présence du marché démographiquement important de León justifie (surtout pour la farine) avec le temps un fret croissant en provenance de San Francisco. Ceci semble être confirmé par le décompte des passagers civils qui se dirigent pour 90 % vers le sud en 1895, 88 % en 1898, 77 % en 1899<sup>420</sup>.

---

<sup>418</sup> SCOP, *ibid.* et Chiffres de production, *ibid.*

<sup>419</sup> SCOP, *ibid.*

<sup>420</sup> Kuntz, *ibid.*

Si l'impact du passage du chemin de fer à San Francisco semble limité à l'exportation d'une part certes non négligeable de la production de blé, de farine et de chapeaux de la zone c'est en partie en raison de la concentration du trafic de produits agricoles sur un nombre limité de gares du Ferrocarril Central Mexicano. Cette concentration valable aussi bien pour les produits agricoles que pour les produits manufacturés touche toutes les compagnies de chemin de fer. Elle est particulièrement marquée pour ce qui est du Ferrocarril Central Mexicano puisque 9 gares (sur 160) gèrent ainsi 46% des expéditions de blé. Les grandes gares d'expédition de produits agricoles sur la ligne principale du FFCC Central sont au nombre de 11 et 3 se situent dans l'Etat de Guanajuato dans la zone très prospère du Bajío. San Francisco et même León ne font pas partie du lot. Cette concentration des envois (et donc de la collecte des productions) a été favorisée par la politique tarifaire du Porfiriat qui avantage les trajets se situant entre 300 et 700 kilomètres (tarifs différentiels) et qui privilégie les envois en wagons entiers, ce qui favorise certains « utilisateurs » qui peuvent envoyer de grosses quantités de produits agricoles mais sanctionne le commerçant ou le producteur qui expédie des quantités limitées sur des distances inférieures à 200 kilomètres<sup>421</sup>. Sans entrer dans le détail des politiques tarifaires appliquées par le FFCC Central il peut être intéressant de confirmer la spécialisation de San Francisco dans l'expédition de produits de première nécessité essentiellement agricoles puis de chapeaux. L'on sait, à l'analyse du barème des tarifs de fret appliqués de 1885 à 1898<sup>422</sup> que la plupart des produits agricoles (pour l'ensemble du pays et pour San Francisco) dans leur grande diversité ont été placés dans la classe 2, classe intermédiaire dans l'échelle des tarifs. L'exception de taille est que toutes les céréales sont dans la classe 3 qui est la moins sévère ce qui semble logique. Mais les haricots, la farine et les pois sont dans la classe 2 ce qui n'est pas fait pour stimuler ou orienter les exportations. Cette tarification non incitative n'a guère d'impact mesurable sur l'utilisation du chemin de fer pour l'écoulement des productions. Cela semble aussi vrai pour la part industrielle des envois, car la forte augmentation des envois de chapeaux ne devait guère être freinée par un coût du transport élevé puisque figurant dans la classe 1 réservée aux produits manufacturés. Mais nous de-

---

<sup>421</sup> Kuntz Ficker. *ibid.*

<sup>422</sup> Álbum de los ferrocarriles correspondiente al año de 1891, Tipografía de la Oficina Impresora de Estampillas, México, 1893.

vons toujours relativiser l'impact de cette tarification qui dépend aussi et surtout des distances parcourues et des quantités expédiées, variables qui, pour les chapeaux, nous échappent. L'innovation « chemins de fer » a eu un impact sur l'intégration d'un marché national de produits agricoles malgré les restrictions que nous avons signalé en termes de concentration des expéditions. Elle a participé à sa genèse de trois façons différentes : elle a rendu possible le transport de marchandises toute l'année par des connexions permanentes, régulières et établies entre gares (elle répondait ainsi aux carences de l'arriería ou du transport en chariots impossible en saison des pluies) ; elle a rapproché les centres de production (réels ou potentiels) des zones de consommation autrefois trop éloignés les uns des autres ; elle a abouti à une baisse des coûts de transport et stimulé ainsi les échanges (la comparaison entre le coût du transport avant et après le chemin de fer est éloquent). Ces trois éléments ont débouché sur une accélération et une densification des flux commerciaux avec augmentation du nombre et du volume des échanges et allongement des circuits.

Pour notre part l'impact de l'introduction du chemin de fer sur l'ouverture des « pueblos del Rincón » est à nuancer. Si le volume des exportations de farine et/ou de blé a régulièrement augmenté sur la période pour laquelle nous disposons d'information c'est sans doute la forte augmentation des envois de chapeaux par voie ferrée, concomitante avec la généralisation de la production dans tout le municipio qui est la plus significative. Elle confirme la nouvelle orientation des activités du municipio vers une spécialisation plus marquée sur une activité industrielle impliquant aussi bien les zones rurales que le chef-lieu. Kuntz<sup>423</sup> précisait à juste titre que pour parler de l'intégration d'un marché intérieur il fallait admettre l'émergence d'un certain niveau de spécialisation de dimension nationale.

#### **4.1.1.3. *Propos d'étape (Municipes du Rincon)***

Les sources dont nous disposons et l'analyse qui a pu en être faite nous donnent une idée de l'utilisation et de l'utilité du système de l'arriería dans une zone qui, traditionnellement agricole, bénéficie toutefois de l'installation d'une industrie naissante qui illustre des mouvements de spécialisation et du développement d'un

---

<sup>423</sup> Kuntz Ficker, *ibid.*

pôle commercial d'envergure. Le relief peu accidenté si on le compare à la zone Est de l'Etat mais l'absence de routes carrossables facilitent l'épanouissement de cette profession dont on a vu les effectifs augmenter pendant notre période d'étude: à ce propos nous pouvons rappeler que San Pedro Piedragorda et Purísima del Rincón utilisaient 145 muletiers en 1900 puis 94 en 1910. Sans parler de León qui a toujours compté dans ses professions recensées un effectif moyen de 300 «arrieros». Nous avons vu la nature des produits véhiculés par ces muletiers et les trajets utilisés par eux. La **cohabitation** avec le développement des voies ferrées et l'aménagement de routes carrossables utilisables au moins en saison sèche manifeste une **complémentarité obligatoire** entre ces systèmes de transport. Que l'arriería ait peu participé à l'ouverture commerciale des populations des zones rurales enclavées à une diversité croissante de produits autres que les produits agricoles est sans doute probable mais il faut reconnaître l'importance des autres dimensions de la fonction du muletier. Il va de soi que le muletier resserre les relations entre le monde rural et la ville, qu'il véhicule une sous-culture particulière structurée autour de la confrérie et qui tourne autour des auberges sur les trajets et dans les foires périodiques. Il participe, avec les diligences, à justifier une infrastructure de lieux d'hébergement et à la création des emplois correspondants. Il crée avec le temps un réseau de relations sociales et véhicule l'information qui fait cruellement défaut. Il a un rôle économique premier mais aussi un impact social non négligeable en participant à un lent processus d'intégration.

Si l'apparition du chemin de fer (Central Mexicano mais aussi vers le Michoacán) ne bouleverse pas totalement la nature et l'intensité des échanges elle va pour le moins élargir l'échelle des relations commerciales entre ces municipes et le reste du pays. Globalement nous avons trois éléments qui permettent en fin de compte de satisfaire par la production et l'échange les besoins de la population : en premier lieu nous avons une forte autoconsommation de produits de base (dont le maïs), puis l'intervention des arrieros pour le trafic de courte distance mais destiné à satisfaire des besoins essentiels (charbon de bois) ; et enfin nous avons l'utilisation du chemin de fer pour les surplus agricoles et la commercialisation des produits manufacturés générés dans la zone.

La connexion des réseaux de l'arriería aux villes dotées d'une gare crée un maillage qui peut participer, toutes choses égales par ailleurs, à intégrer les populations à un marché plus vaste que le marché local ou régional. Mais l'impossibilité dans notre cas de mesurer plus en détails l'importance et la diversité du trafic de

muletiers restreint la portée de notre jugement quant au changement provoqué par l'avènement du chemin de fer.

#### 4.1.2. COMMERCE ET COMMERCANTS DANS LE MUNICIPE DE LEON

Lors de l'analyse de la création de richesse industrielle dans le municipe de León nous avons mis en valeur la spécialisation croissante des activités et constaté que certaines productions étaient très majoritairement destinées à être exportées : ainsi 93 % du textile sortaient du municipe, 91 % des articles de sellerie et de bourrellerie, 88 % des chapeaux et bien sûr, déjà, 76,3 % des chaussures<sup>424</sup>. D'un autre côté, León recevait des campagnes environnantes et des municipes de l'ouest : les produits de l'agriculture de San Francisco et de Purísima (farines, légumes et fruits et bétail), les céréales, le bois et charbon de bois, les terres cuites de Piedragorda, tous produits destinés à satisfaire les besoins d'une importante population non agricole (León importe 8 fois plus de sucre que tous les municipes réunis de notre étude tant à l'Ouest qu'à l'Est, 4 fois plus de riz, 15 fois plus de tabac)<sup>425</sup> mais aussi les marchandises destinées à poursuivre leur route vers Guanajuato et Mexico. Velasco<sup>426</sup> parle ainsi d'un commerce actif dans les années 1890 avec des destinations plus lointaines. León envoie ainsi ses fruits, ses céréales, son suif et certains produits de son industrie vers Mexico (415 kilomètres) et ce grâce au développement des voies ferrées. León envoie de la même façon toute la gamme de ses produits industriels anciens et nouveaux vers les marchés du Nord : Chihuahua (1 193 kilomètres), Durango, Villa Lerdo (726 kilomètres), Zacatecas (300 kilomètres), Jiménez, Allende.

Et pourtant le bilan que dresse Antonio Cabrera en 1872 de la situation de León n'est guère flatteur : ce qui le frappe c'est la pauvreté qui y règne, le commerce y est peu développé et purement local sauf pour les produits qui y sont fabriqués et exportés. Le commerce à grande échelle que l'on connaît ailleurs est limité et se consacre seulement à alimenter les ranchos, haciendas et petites localités du « Partido ».

---

<sup>424</sup> Leal, Mariano, *op.cit.*

<sup>425</sup> Antillon, *op.cit.*

<sup>426</sup> Velasco, *op.cit.* pp.209-219.

Les commerces sont peu fréquentés et les « maisons » étrangères sont rares.<sup>427</sup> Cette vision excessive n'est guère confirmée en apparence par l'analyse statistique de Saavedra qui dénombre quand même 310 commerces dont 67 sont de véritables boutiques alors que la majorité des points de vente sont de petite taille et même si l'on sait que cette organisation commerciale peut très bien, en fonction de la conjoncture, travailler au ralenti<sup>428</sup>. Mariano Leal confirme le caractère limité du commerce léonais et parle d'un véritable décollage du commerce «élargi» à partir des années 1870. On passe en effet du marché privilégié du Nord de la République à un marché national et parfois international avec une réorientation de la production vers l'industrie de la chaussure<sup>429</sup>. Si après l'indépendance on a vu apparaître des pôles de croissance régionaux qui tirent profit du fractionnement du pouvoir détenu jusqu'alors par la ville de Mexico, les avantages dont bénéficiaient l'Etat de Guanajuato de par sa position géographique comme nœud de communications entre le Nord et le Sud, Mexico et l'Occident, les terres froides et les terres chaudes, n'ont pas obligatoirement favorisé la ville et le municpe de León. Si, là aussi, on pouvait dire que dès la période coloniale León a été un centre manufacturier et commercial qui : 1/ était en contact avec une zone riche en agriculture et en élevage, le Bajío central et une autre zone d'élevage, les Altos de Jalisco ; 2/ avait des relations privilégiées avec le grand centre de consommation qu'était Guanajuato à l'époque de l'intense complémentarité Mines-agriculture; 3/ entretenait des relations d'échanges mutuels avec les terres chaudes de Jalisco et de Michoacán, il n'est pas certain que ce centre ait réussi à devenir, après l'indépendance, malgré sa réputation de ville-refuge un pôle significatif de concentration et de redistribution de la production de la sous-région (élargie aux circuits commerciaux les plus denses). Mais on peut avancer l'hypothèse qu'avec le Porfiriato et le développement des voies ferrées le « décollage » dont parlait Mariano Leal soit devenu une réalité mais dans les années 1890.

---

<sup>427</sup> Cabrera, Antonio J., *Noticias topográficas y estadísticas de la ciudad de León de Aldamas*, Presidencia Municipal de León, Guanajuato, 1985, pp.43-56.

<sup>428</sup> Saavedra, José García, *op.cit.*

<sup>429</sup> Leal, *ibid.*



#### 4.1.2.1. Les commerçants

Sur la base des données fragmentaires dont nous disposons, le nombre de commerçants de tous genres est passé de **1 305** en 1882 à **2 211** en 1900 puis à **3 001** en 1910<sup>430</sup>. A titre de comparaison la population de commerçants dans l'Etat de Guanajuato comptait 21 511 personnes et León représentait un plus de 10 % de ce total. Ces chiffres sont insuffisants pour refléter l'activité d'un grand municipe de commerce surtout si l'on ramène par exemple le nombre de commerçants à la PAO en 1900 : le rapport est de 8,8 %. L'Etat de Guanajuato est pourtant un grand Etat commercial puisqu'il se situe au 4<sup>ème</sup> rang des Etats de la République sur la période 1896/97-1910/11 mais seulement avec 4 % du total des ventes au détail enregistrées dans le pays. L'augmentation considérable du nombre de personnes déclarant exercer une activité commerciale ne nous donne aucune indication de l'envergure de l'évolution des échanges dans la mesure où nous ne savons pas ce que recouvre le terme de « commerçant » : il recouvre aussi bien les « gros » commerçants ou commissionnaires que les vendeurs de place ou de marché qui trouvent dans cette activité le moyen de survivre, surtout s'ils ont abandonné les zones rurales voisines pour chercher fortune en ville. L'activité commerciale ayant considérablement augmenté, selon Leal à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle, il est souhaitable de découvrir la nature et l'envergure des commerces installés.

#### 4.1.2.2. Les commerces

Tableau 74 – Les commerces de León

Dates	Nombre de commerces	Notes Alacena ou tendejón : échope ou boutique-placard	Source
1872	<b>310</b>	dont 172 petits commerces (51 alacenas et 121 tendejones)	Saavedra, <i>op.cit</i>
1882	<b>387</b>	dont 91 marchands de bois et charbon et 171 tendejones	Informe, <i>ibid</i>

<sup>430</sup> Informe general de los trabajos practicados para la Comisión de Geografía y estadística, León, Agosto de 1882 et Censos de Población de 1900 et 1910.

Dates	Nombre de commerces	Notes Alacena ou tendejón : échope ou boutique-placard	Source
1885/ 1886	<b>136</b>	commerces ayant « pignon sur rue »	<i>Anuario Universal y anuario Mexicano para 1885 y 1886, Año 8º</i> , Tipografía Literaria, México, 1886, pp.713 -719.
1889/ 1890	<b>66</b>	«gros» commerçants dont 13 sociétés en général diversifiées sans que l'on sache si leurs activités sont exercées dans des établissements différents	Delmar, L.H., <i>Trade Directory and Mercantile Manual of Mexico</i> , Belford, Clarke and Co Publishers, Chicago and New York, 1890.
1891	<b>31</b>	« gros » commerçants dont 12 sociétés qui cumulent leurs activités sur 21 branches d'un commerce destiné en grande partie aux élites	Coney, Alexander K., <i>The Legal and Mercantile Handbook of Mexico, Bulletin N° 9, July 1891</i> , Bureau of The American Republics, Washington DC.
1894	<b>363</b>	soumis à la patente (dont 192 alacenas et tendejones de 3a c'est-à-dire des petits commerces)	Joaquín Obregón González, <i>op.cit</i>
1895	<b>391</b>		Secretaria de Planeación y Finanzas, Sección Catastro e impuesto a la propiedad raíz, Giros mercantiles y establecimientos industriales, 1895, AHEG, s/c.
1896	<b>429</b>		Catastro 1896, <i>op.cit</i> .
1904	<b>168</b>	pas de tendejones ou d'alacenas donc incomplet (sinon on retrouve les chiffres de 1894)	Labarthe, María de la Cruz, <i>El surgimiento de una ciudad industrial (Segunda mitad del siglo XIX-1926)</i> , Norcentro, El Colegio del Bajío, León, 1984.,p.120.
1910	<b>349</b>		Labarthe, María de la Cruz, <i>ibid</i> .

On pourra s'étonner de l'absence de visibilité quant à l'évolution du nombre de commerces si l'on se réfère aux seules données « complètes » dont nous disposons et qui proviennent des statistiques fiscales relatives à la perception de la patente. Or cette perception a pu varier avec le temps en fonction des politiques fiscales adoptées au niveau de l'Etat. Les listes de commerces à taxer pouvaient donc

varier en fonction des exonérations décidées pour libérer le petit commerce ou, en cas de crise de subsistance, les commerces de biens de première nécessité. Quant aux annuaires divers qui signalent un échantillon des commerces les plus visibles de la ville ils sont la vitrine de ce qui évolue dans le domaine de la consommation urbaine d'une ville aussi importante. Si l'on reprend les chiffres de 1872, 1882, 1894 et 1895/96 et en éliminant les très petits commerçants on obtient une augmentation du nombre de commerces de 22 % entre 1872 et 1904, de 25 % entre 1885 et 1894.

Si l'on sait la nature des petits commerces, des échoppes de tous genres qui apparaissent et disparaissent au gré des rythmes économiques de bonnes ou de mauvaises récoltes, de modifications dans la fiscalité, on connaît moins bien la diversité des commerces «installés» pendant le Porfiriat.

Si l'on tente de détecter les branches du commerce les plus couramment signalées dans les annuaires forcément sélectifs élaborés à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle on constate la domination d'une branche touchant à l'équipement de la personne. Sont fréquemment signalés les boutiques ou rayons de magasins proposant vêtements, chapeaux, tissus, mercerie, chaussures, bijoux et horlogerie. Ainsi en 1885/86, ces articles sont cités 43 fois dans l'Anuario Universal sur un total de 136 commerces; 60 fois sur 126 en 1889 dans l'annuaire de Delmar ; 31 fois sur 79 dans l'annuaire de Coney et 45 fois sur 71 dans l'annuaire très sélectif de Domenech<sup>431</sup>. L'équipement de la maison vient en seconde place et montre bien une évolution des modes de consommation urbaine : meubles, pianos et instruments de musique, armes, vaisselle, faïence et verres, quincaillerie en général, machines à coudre, livres et papeterie figurent en bonne place dans les annuaires et font l'objet des premières publicités. Il est cité 30 fois en 1885/86, 22 fois en 1889/90, et 20 fois en 1891. Cette diversification des activités commerciales que l'on constate n'a semble-t-il pas débouché, nous l'avons signalé, sur une multiplication des établissements commerciaux soumis à la patente. Si les changements dans la législation peuvent expliquer en partie cette faible évolution du nombre de commerces, c'est surtout en raison de la concentration des activités sur certaines maisons de commerce qui distribuent des gammes parfois très diverses de marchandises. Le commerçant, individu ou société propose des vêtements, mais aussi de la mercerie, des meubles, en exerçant en outre les fonctions rémunératrices de commissionnaire ou d'agent d'affaires. On constate donc

---

<sup>431</sup> Figueroa Domenech, J., *op.cit.*

une concentration du capital commercial dont on peut se demander si elle est facteur de dynamisme des affaires, si elle bride ou au contraire stimule la concurrence. On a déjà signalé lors de l'analyse du développement industriel que le système des «comisionistas» impliquait une exploitation des petits artisans dans le domaine du textile et de la chaussure. On peut avancer dans le cas de León une typologie de l'agent commercial où l'on distinguera le producteur-stockeur-distributeur, relativement rare, du stockeur-distributeur, bien plus répandu et du simple distributeur avec ou sans investissement immobilier. Le capitalisme commercial est le fait d'institutions commerciales qui absorbent la production locale et l'investissement, relativement modeste au début du Porfiriato, est un investissement en capital circulant, essentiellement des stocks. Les investissements en capital fixe sont faibles et n'impliquent donc pas de prise de risque. Mais ces institutions ne se contentent pas de contrôler l'écoulement de la production locale. Le cœur de la population commerçante est fait de ce que certains ont qualifié de «parvenus» ou «nouveaux riches» qui ne vont pas se consacrer aux simples opérations d'achat-vente de marchandises mais qui vont compléter leur logique commerciale en prêtant, avant (et même après) que ne s'installent à León les premières succursales bancaires. Le symbole de cette diversité d'activités est ce commissionnaire qui assume une large palette de services. Citons l'exemple de Daniel Salas, installé à Mexico D.F., qui expose dans une publicité ce qu'il propose: « Compra, vende, recibe, deposita y remite efectos del país y extranjeros; semovientes, muebles e inmuebles ; Depósitos, cambios, situación y cobro de valores dentro y fuera del país »<sup>432</sup>. Si la palette des activités de commissionnaire est plus limitée à León qu'à Mexico pour ce qui est des opérations financières, il cumule souvent une activité commerciale classique (vêtements et/ou épicerie) avec des opérations d'achat et de stockage de la production artisanale et sert d'intermédiaire dans de nombreuses opérations commerciales. Ces intermédiaires peuvent être aussi de simples « agentes de negocios » ou « corredores » mais ils participent tous au contrôle de la fluidité des opérations de mise sur le marché des productions locales et de distribution des marchandises « importées ». Si les plus importants font déjà de la publicité dans l'almanach de Manuel Caballero (López de

---

<sup>432</sup> Caballero, Manuel, *Primer almanaque histórico, artístico y monumental de la República Mexicana – 1883-1884*, Chas. M.Green Print Co, México, New York, 1883, p.45.

Nava y Cía., Salas Puentes y Cía., Rico Puga y Cía. Pöhls y Guedea)<sup>433</sup> leur nombre fluctue peu.

Tableau 75 - Commissionnaires et agents d'affaires

Dates	Nombre	Dénominations
1885/86	16	8 «agentes de negocios» et 8 courtiers
1889/90	16	11 commissionnaires (General Commission Merchants) et 5 courtiers
1891	7	5 commissionnaires et 2 « banquiers »
1894	12	8 «casas de comision» et 4 «agentes de negocios»
1899	14	11 commissionnaires et 3 « banquiers »

Si l'on se réfère aux chiffres pour les autres villes de l'Etat on découvre que Guanajuato, 1<sup>ère</sup> ville commerciale, ne dispose, en 1899 que de 9 commissionnaires, Celaya, 8 et Silao, très proche de Leon, 3.

On constatera que les plus importants commissionnaires sont constitués en société, généralement en commandite simple avec des apports en nature (savoir-faire ou compétences qu'elles soient techniques ou commerciales). On comptabilise ainsi, à partir des annuaires, qui, on s'en doute, s'intéressent aux commerces les plus notoires 11 sociétés en 1885, 13 en 1889/1890 et 11 en 1891.

<sup>433</sup> Caballero, *ibid.*, pp.130-131.

Tableau 76 - Concentration ou diversification des activités de commerce

Noms ou raisons sociales	1885 <sup>434</sup>	1889 1890 <sup>435</sup>	1891 <sup>436</sup>	1894 <sup>437</sup>	1899 Annuaire sélectif <sup>438</sup>
Fisch y Bischoff	cité	2	2	2	
López de Nava y Cía.	cité	2	2	1	
Martínez Fernando y hermano	cité	4	4	3	
Echegaray y suc. o Cia	cité	3	4	3	5
Rembez y Bezaury	cité	3	6 dont «banquier»	6	
Pöhls y Guedea	cité	3	6 dont «banquier»	3	Pöhls seul 2
Bessonart y Apesteguy	cité	1	2	1	
Thomé Lorenzo	cité	1	2	1	
Bittrolff y Manini	cité	3	Bittrolff y Niemeyer 5	5	Vie brève 1895 Fin Niemeyer
Fuentes y Pina	cité	4	4	3	
Portillo y Guedea	cité	-	Portillo y Güemes 2	Guedea 3	Portillo
Portillo y Heyser	Heyser seul	1	2	1	
De la Vega					3
Leyaristi					3
Del Olmo		5	7	4	
Manrique Santiago			5	4	2

<sup>434</sup> Anuario universal, *op.cit.*

<sup>435</sup> Delmar, *op.cit.*

<sup>436</sup> Coney, *op.cit.*

<sup>437</sup> *Guía ferrocarrilera para la República Mexicana* compilada por Enrique Moore, Publicado por Huben and Moore, Springfield, Ohio, USA, 1894.

<sup>438</sup> Domenech, *op.cit.*

Il semblerait que le nombre de commerces «notables» pour les compilateurs américains ou mexicains ait augmenté entre 1885 et 1894. 119 commerçants plus ou moins diversifiés sont cités en 1894 dont 40 à la tête de fonds de commerce diversifiés ayant une importante surface marchande (on pense à «La Ciudad de León» ou à «La Palma» ou encore à «La Ciudad de Londres» à l'édifice imposant) et qui attirent logiquement une clientèle plus dense. On est loin des périodes troubles des années 1889 à 1892 où les faillites sont fréquentes<sup>439</sup>, les commerces résistant mal aux crises de production agricole.

A la frontière du 19<sup>ème</sup> et du 20<sup>ème</sup> siècle la liste des commerces les plus en vues après de fréquentes mutations de propriété et changements de raison sociale montre la résistance de certaines sociétés bien implantées, l'apparition de noms nouveaux ou le vagabondage de certains hommes d'affaires (citons l'exemple de Federico Pöhls Voight, citoyen allemand qui arrive à León en 1850 commerçant qui participe à «Pöhls et Goerne», maison de crédit et magasin d'instruments de musique puis à «Pöhls et Guedea» (vêtements)(qui disparaît en 1895), pour devenir associé de «Bittrolff et Pöhls» puis de «Horner et Pöhls» (pianos) pour terminer seul. Parmi les valeurs sûres et pérennes citons Del Olmo y suc., Martínez y hermano, Echegaray y suc., Rembez y Bezaury, Fuentes y Piña, Bessonart y Apesteguy. L'apparition de nouveaux noms ou de nouvelles formes d'associations réorganise l'élite commerciale : les Pons, Leyaristi, Martínez y Madrazo, José Luis de la Vega connaissent une prospérité notoire. Ainsi les «Fábricas de Francia» de Pons, Caire y Cía., qui déclaraient dans la branche «Ventes de textile» un capital de 6 000 pesos, passent à un capital de 86 444,63 pesos en 1906 puis, à titre indicatif à 128 000 pesos en 1922. La maison «Martínez y Madrazo» est la seule à dépasser la capitalisation des «Fábricas de Francia» en déclarant en 1910 sous la rubrique «Casa de Comisiones» un capital de 117 944,86 pesos<sup>440</sup>.

Les commerçants les plus notoires (leur nom et/ou le nom de leur négoce figure dans la liste) font partie, en 1897 de la Chambre de commerce de Guanajuato<sup>441</sup>

<sup>439</sup> *El Pueblo Católico*, 07/04/1889, 09/06/1892, 18/09/1892.

<sup>440</sup> Labarthe, María de la Cruz, *op.cit.*p.123.

<sup>441</sup> *La Unión Mercantil*, Órgano de la cámara de comercio de Guanajuato, Año 1, N° 7, Guanajuato, 1897.

Tableau 77 – Commerçants notoires inscrits à la Chambre de Commerce de Guanajuato

Négoce	Propriétaire(s)
La Fama montañosa	1888 à De la Vega, José Luis
-----	Pöhls
Al puerto de Liverpool (1874-1910)	Barbier Santiago
Las fábricas de Francia	Caire, Pons y Cía. (1896) puis James Caire et Pons encore en 1910
-----	Gaona Luis
La Primavera (1910)	Thomé et Cía. puis Donnadiou et Silve
La Palma	Manuel Palomar 1895 à
Las Tullerías	1883 à Etchegaray y Cía. (Dépôt de produits de León)
El Nuevo mundo	-----
El Nilo	-----
La Barata de León	1883 à Importations
La Sorpresa	Bessonart et Apesteguy (1883-1910 Achat/vente de céréales et de produits locaux + banque.
La Ciudad de León	Rembez y Apesteguy (Rembez et Bezaury en 1878) - 1899 Beaucoup de Produits importés des maisons de gros étrangères installées à Mexico
La Botella de Oro	1904
El Cambio	García Pelaez (Existe en 1899)
La gran barata	Leyaristy (Existe en 1899)
La Ciudad de Londres	González Hoyos y Cía. (Existe en 1899)
Martínez y Madrazo	1906
Las Palomas	Obregón (héritiers) ; existe encore à cette date (1897)



Le dynamisme commercial de León de la fin du 19<sup>ème</sup> siècle peut s'expliquer en partie par une particularité liée à l'origine des commerçants les plus en vue. Parmi les noms fréquemment rencontrés dans nos sources on constatera la présence de personnages originaires des Altos de Jalisco particulièrement reconnus pour leur esprit d'entreprise, comme Wenceslao Torres (Tienda El Progreso) mais aussi et surtout d'entrepreneurs d'origine étrangère qui vont animer l'activité commerciale jusqu'à la Révolution. Sur les 34 français recensés en 1881 à León on compte déjà 17 commerçants et des 26 espagnols 19 sont commerçants<sup>442</sup>. Dans les dernières décennies du 19<sup>ème</sup> siècle, avec le rétablissement de la paix sociale et de la sécurité publique au Mexique le commerce régional s'enrichit d'une importante immigration de commerçants français dont beaucoup de « barcelonnettes » en provenance des Basses Alpes et de migrants en provenance du pays basque français. On voit apparaître dans la vie sociale de la ville les noms de Etchegaray, Arnaud, Pons, Gay, Rembez, Ségure, de Giovannini, Chauvet, Bezaury, Belescabiet, Juanchuto, Bessonart, Thomé parmi tant d'autres. Sans oublier les immigrants allemands : Heyser, Bahnsen, Bittlorff, Flebbe, Pöhls, Fisch.<sup>443</sup> Selon Labarthe<sup>444</sup> la population léonaise plus conservatrice que libérale éprouve de la sympathie pour les étrangers qui bénéficient alors d'un statut privilégié. Les étrangers qui s'installent à León que ce soit dans l'industrie mais aussi et surtout dans le commerce développent des stratégies commerciales innovantes (en développant par exemple la publicité) et appliquent leurs connaissances techniques modernes dans les entreprises où ils travaillent ou qu'ils contrôlent. Dans les années 1890 sont reconnus comme faisant partie de l'élite d'origine espagnole Joaquin Martinez, Cecilio Estrada, Antonio Madrazo, Rodrigo et Manuel Palomar, José Luis Madrazo, José Leyaristy. Les Rembez, Bezaury, Thomé, Bittlorff, Fisch, Etchegaray, issus du tableau 77 figureraient déjà dans l'Anuario de Juan Valdez de 1883<sup>445</sup>. Et les Bittlorff, Palomar, Leya-

---

<sup>442</sup> Liste des étrangers résidents à León le 23/09/1881, AHML, s/c.

<sup>443</sup> González Leal, Mariano, *Antecedentes históricos del comercio en León*, dans CANACO, Servytur León, 100 Años, 1913-2013.

<sup>444</sup> Labarthe, *op.cit.*, p.397.

<sup>445</sup> Varios autores, *Directorio comercial, agrícola, industrial, profesiones y oficios de las principales poblaciones de la República Mexicana en el año de 1886*, ed. por don Juan Valdés y Cueva, México, 1886.

risti, Obregón, Pons, de la Vega, Gaona figurent encore en bonne place dans l'«Institut» lancé en 1913 en vue de créer une chambre de commerce à León<sup>446</sup>.

La dernière décennie du 19<sup>ème</sup> siècle et la première du 20<sup>ème</sup> siècle voient perdurer une élite commerciale nationale mais aussi originaire d'Europe et des Etats Unis qui associe esprit d'entreprise et savoir-faire. Elle construit dans le centre de la ville d'impressionnantes demeures sur deux niveaux où le rez-de-chaussée ouvrant directement sur la rue est réservé aux locaux commerciaux et aux entrepôts : l'exemple type est la «Casa de las Monas» appartenant à la famille Guedea et Portillo.

La coexistence des fonctions classiques d'achat/vente et celles plus axées sur les activités de crédit et la diversification et concentration des activités commerciales donnent aux gros commerçants un avantage qui freine sans doute l'apparition de concurrents, sauf à trouver de nouveaux créneaux d'activité. La prospérité affichée de certains commerçants et/ou intermédiaires obtenue parfois au détriment des producteurs locaux et des petits commerçants a parfois provoqué l'intervention des autorités de l'Etat. Ainsi le gouverneur de l'Etat de Guanajuato intervient auprès du Président Municipal de León afin de faire en sorte que les artisans qui s'entendent directement avec les acheteurs qui viennent de l'extérieur de l'Etat ne soient plus taxés, la pratique consistant en fait à court-circuiter les «comisionistas» qui profitent des «travailleurs prolétaires»<sup>447</sup>.

La participation progressive des négociants léonais à la construction d'un marché national nous semble limitée malgré les antécédents de structurations de complémentarités entre l'activité agricole et l'activité minière dans les années qui vont jusqu'au début du 19<sup>ème</sup> siècle. Les réseaux de distribution sont pourtant parfois très vastes au-delà des grandes tendances à l'exportation comme à l'importation. León développe un commerce actif avec Mexico en y envoyant ses fruits, ses céréales, son suif et certains produits industriels. Elle exporte les produits de ses tanneries et ses tissages vers Zacatecas, Chihuahua, Coahuila et Durango. Les marchés du Nord dans leur ensemble demandent les produits de bourrellerie, les selles, les harnais, et les couvertures produites à León. Un trafic très diversifié se développe avec la ville voisine de Silao et avec Guanajuato. De Lagos elle importe les farines et les tissus de coton et de Mexico, les meubles, les vêtements surtout étrangers, les

---

<sup>446</sup> González Leal, *ibid.*

<sup>447</sup> *Carta al Presidente Municipal de León*, 17/03/1909, AHML, s/c.

livres, l'épicerie, les vins et alcools, la droguerie, la quincaillerie, les armes<sup>448</sup>. Les exemples de réseaux commerciaux construits par les gros commerçants de León nous montrent déjà l'ouverture des marchés au-delà de la région que nous avons définie au début de notre introduction. Ainsi la maison Fisch et Bischoff est la seule à acheter et exporter à grande échelle les articles produits à León<sup>449</sup>. La maison Fisch y Cia, un peu plus tard, maison de commission et fabrique de chaussures développe un réseau de distribution dense pour ce qui est des principales villes de l'Etat de Guanajuato, un peu moins diversifié avec les autres Etats du Centre et au contraire très dense avec les Etats du Nord (Zacatecas, Coahuila, Nuevo León, Durango, Chihuahua...) et réussit même à écouler ses produits aux Etats Unis vers San Antonio (Texas), Phoenix (Arizona), Albuquerque (Nouveau Mexique) et même New York<sup>450</sup>. De la même façon Rembez et Bezaury travaillent sur León bien sûr mais aussi sur Chihuahua ; Fuentes y Piña écoulent leurs produits sur El Parral ; Etchegaray y Cia. prospecte l'Etat de Zacatecas. L'on se pose alors la question de savoir comment par leur action les négociants de León, acheteurs et vendeurs ont pu participer chaque jour davantage à construire un marché chaque fois plus ample et dans quelle mesure leur action n'a pas été limitée par un contexte parfois contrariant. L'analyse marxiste de la constitution possible d'un marché national affirme que la bourgeoisie agraire peut subsister dans le cadre d'un simple marché régional tant qu'il est correctement relié au commerce et à ses routes de débouchés. Par opposition le capitaliste industriel a besoin d'un espace national propre qui non seulement l'alimente à grande échelle en main d'œuvre, en monnaie et en intrants pour l'industrie mais qui constitue son propre marché, les débouchés et la réalisation de ses produits. Cette analyse, ramenée à l'espace régional qui nous intéresse se heurte au fait que la bourgeoisie agraire a perdu de son importance (voir Structures agraires et Production) et qu'un véritable capitalisme industriel n'a pas encore vu le jour pendant le Porfiriat. Ce qui caractérise alors la situation du municiple de León, c'est la coexistence de schémas de circulation des marchandises qui prévalaient tout au long du 19<sup>ème</sup> siècle gérés en grande partie par les commerçants du lieu. L'absence de marché national à cette époque implique l'existence de marchés autonomes avec

---

<sup>448</sup> Velasco, *op.cit.* pp.210-219.

<sup>449</sup> *The Mexican Financier*, 25/03/1884.

<sup>450</sup> Labarthe, *op.cit.* p.287.

différenciation des prix, des produits, des flux de marchandises, du nombre de participants aux échanges (y compris bien sûr les consommateurs), sans que cela n'aboutisse toutefois à un cloisonnement strict puisqu'il existe un flux national pour certaines marchandises qui arrivent sur la majorité des marchés. Il existerait donc une circulation nationale de marchandises destinées à des consommateurs ou plutôt demandeurs préalablement ciblés (la demande est une demande qui existe pour des produits importés et qui est solvable par exemple parce que les produits du pays sont plus chers ou parce qu'une frange de la population à fort pouvoir d'achat désire acheter des biens importés de luxe pour copier les modes de consommation européens).

Nombreux sont les commerçants léonais qui importent ces produits par le biais de maisons de commerce souvent étrangères installées à Mexico. On signalera pour information les maisons qui se définissent comme importatrices en 1883 : «La Ciudad de León» de Rembez y Bezaury, Emilio Bittlorff qui importe des meubles, «Las Tullerías» de Etchegaray y Cia qui importent des vêtements, «La Barata de León» de Fuentes y Piña qui importe des meubles autrichiens, «La Rosa» de Felipe Piña qui importe vins espagnols et français, «La Barra de Tampico» qui importe de l'épicerie et tous genres de marchandises, Juan P. Rico se déclarant «Importateur», «La Americana» de Carlos Gutiérrez de Velasco qui importe des vêtements des Etats Unis et d'Europe..... Et leurs fournisseurs de Mexico ont pour noms : Schmidt y B., Sengstack y Cia, Schultze y Cia, Vandenwyngaert Edmundo, A.Wissel y Cia, Böehm y Cia, Pöhls y Guedea, Gutheil y Cia, Guérin y Cia, Julio Albert y Cia, Levy y Martin, Max Chauvet y Cia<sup>451</sup>.

Nombreux aussi sont les commerçants de la place à distribuer leurs produits léonais sur une très large portion du territoire national. Le réseau national concernera aussi certains intrants destinés aux mines et un petit nombre de produits agricoles comme le sucre, le coton, l'huile, le cacao, le café... Mais le commerce intérieur s'exerce fondamentalement sur des aires géographiques déterminées sans connexions permanentes les unes avec les autres. La circulation des marchandises au-delà de certaines limites se heurte à la faible production locale (surplus limités), à la marginalisation de grandes masses de population qui ne participent pas au marché des biens de consommation en l'absence de pouvoir d'achat, aux moyens de trans-

---

<sup>451</sup> Directorio comercial, 1883, *ibid.*

port limités et coûteux, à la dispersion de la population, aux douanes intérieures qui mettrons un certain temps à disparaître à la fin du 19<sup>ème</sup>.

Les lieux pour ce commerce sont donc les villes, les centres miniers et agricoles et les marchandises (nationales ou importées) sont distribuées de façon permanente dans nos maisons de commerce et nos échoppes ou de façon périodique lors des foires et marchés de la région. Le contrôle des marchés régionaux est entre les mains des commerçants de la place principale, nationaux ou étrangers.

Hors orbite des maisons de commerce traditionnelles on trouve enfin les marchés captifs constitués par les « tiendas de raya » des haciendas et les accords directs que les centres miniers passent avec les fournisseurs locaux d'inputs nécessaires à leur activité.

Cette description d'un découpage conforme au contenu de notre introduction résume une situation qui n'est pas nouvelle et qui semble perdurer à la fin du 19<sup>ème</sup> et un peu moins au début du 20<sup>ème</sup> siècle. Les structures commerciales et les comportements évoluent lentement. Les rentes de situation découlant de l'accumulation du capital commercial (voir Pons et « Martinez et Madrazo ») décourageant l'entrée de nouveaux acteurs, la permanence des liens « protecteurs » agriculture-commerce-industrie cultivés par l'élite héritière mais aussi par les gens des Altos de Jalisco et même les étrangers, l'exploitation qui perdure de l'artisanat peu organisé et l'organisation progressive d'organismes de défense des intérêts des commerçants donnent de l'élite commerciale une image plutôt conservatrice qui ne se donne pas les moyens de participer à une certaine démocratisation de la consommation, si, par ailleurs, les moyens étaient réunis pour permettre l'élargissement du marché. Le cloisonnement des marchés que nous avons signalé plus haut et qui bride sans aucun doute les initiatives d'ouverture de nos commerçants va peut-être céder avec l'avènement des chemins de fer et permettre à un pôle d'attraction comme Léon de dynamiser son activité et commerciale et industrielle.

#### ***4.1.2.3. Commerce et moyens de transport : l'impact du chemin de fer sur l'élargissement du marché***

L'avènement du chemin de fer dans la zone ouest de l'Etat a selon la plupart des historiens participé à l'ouverture des marchés de marchandises et de main d'œuvre à partir des années 1880. La circulation nationale et régionale autrefois limi-

tée à l'arrieria va connaître une accélération notable mais elle sera caractérisée par la cohabitation obligatoire des moyens traditionnels de transport et du chemin de fer.

#### 4.1.2.3.1. Les réseaux traditionnels : l'arriería

Les chiffres relatifs à la population active nous montrent une population d'arrieros très stable de 1882 à 1910.

Tableau 78 – La population de muletiers dans le municpe de León

Date	Nombre d'arrieros	Source
1882	291	Informe general ...Comisión de Geografía, <i>op.cit.</i>
1900	323	Censo Población, <i>op.cit.</i>
1910	299	Censo Población, <i>op.cit.</i>

Ramené à la population active occupée le nombre d'arrieros perd considérablement de son importance. Ces arrieros localisés à la périphérie du chef-lieu se retrouvent aussi dans les congrégations et haciendas du municpe : on signale ainsi, en 1888<sup>452</sup> 22 muletiers sur les terres de l'hacienda de Santa Ana et 14 dans la congrégation de Tlachiquera.

Pour approcher l'activité des muletiers transitant par la ville de León, dont certains résident dans l'agglomération, nous disposons, comme pour le municpe de San Francisco des fiches de passage remplies par certaines auberges de la ville pendant 9 mois de 1881<sup>453</sup>. Notre analyse nous permet de détecter les points de départ et d'arrivée les plus fréquemment cités, la nature et diversité des marchandises transportées entre ces points et le produit le plus fréquemment transporté. Il aurait été souhaitable de pouvoir quantifier les flux de marchandises véhiculées par les muletiers passant par León ; cela n'est hélas pas prévu dans le contrôle des voyageurs et notre analyse vise à détecter ce qui est transporté par l'arrieria et les grands circuits utilisés par les caravanes pour tenter une comparaison avec ce qui va se passer avec l'avènement du chemin de fer.

<sup>452</sup> Censo de los hombres en respuesta a la circular N° 1305 del 8 de mayo de 1888, Secretaria de Fomento, México. AHML, s/c.

<sup>453</sup> *Actas de mesones* – Boletas, AHML, s/c.

**1/ Analyse par «points de contact» (4 336 données ont été manipulées sur la période avril-décembre 1881**

Sur la base d'une sélection des 54 plus gros flux détectés dans l'analyse des registres des auberges de León nous traiterons les 20 localisations les plus fréquemment citées. En laissant de côté les localisations incertaines on trouve dans les registres, 14 points de contact dans l'Etat de Guanajuato, 4 dans l'Etat de Jalisco et 1 dans les Etats d'Aguascalientes et de San Luis Potosí.

**A) Origines le plus souvent citées dans les registres avec l'indice de diversité des produits transportés**

Tableau 79 - Mouvements par provenance. Auberges de León.

Lieux	Flux	Diversité	Produit dominant	Etat
1/ Lagos	<b>307</b>	<b>45</b>	Chile (62)	Jalisco
2/ Silao	<b>204</b>	<b>32</b>	« comerciantes » (99)	Guanajuato
3/ San Felipe	<b>175</b>	<b>23</b>	Chile (59)	Guanajuato
4/ Comanja	<b>171</b>	<b>26</b>	Carbón (58) Lechugilla(29)	Guanajuato
5/ Pueblos del Rincón (SFR + PR)	<b>164</b>	<b>35</b>	Zapote (41)	Guanajuato
6/ Los Salados	<b>157</b>	6	Salitre (145)	Guanajuato
7/ San Juan de los Lagos	<b>148</b>	18	Huevo (72)	Jalisco
8/ Guanajuato	96	18	« comerciantes » (34)	Guanajuato
9/ Puerta de San Juan	90	18	Chile (25), Aguardiente (22)	Guanajuato
10/ Canada Grande	89	7	Carbón (80)	Guanajuato
11/ El Muerto	86	8	Carbón (59)	Jalisco
12/ San Luis Potosí	73	11	Jarcía (32)	San Luis Potosí
13/ Salamanca	60	9	« comerciantes » (26)	Guanajuato
14/ La Villita	60	12	Huevo (21) y cueros	Guanajuato
15/ Vaquero	57	12	Frijol (22)	
16/ Tanque (El) (Tanques)	56	2	Carbón (53)	
17/ Arperos	54	5	Durazno (48)	Guanajuato
18/ Aguascalientes	48	10	Frijol (31)	Aguascalientes
19/ Irapuato	48	11	« comerciantes » (20)	Guanajuato
20/ La Laborcita	48	11	« comerciantes » y salitre	Guanajuato

L'indice de diversité signale combien de marchandises différentes sont signalées dans les « boletas » analysées. Il est significativement élevé pour les 5 premières localisations du tableau et beaucoup plus faible pour les autres localités. Des 20 pôles de provenance, 10 sont des centres urbains relativement peuplés expédiant une gamme très diversifiée de produits dont on verra plus loin qu'ils sont peu élaborés. Ces centres urbains et leurs zones d'influence commercent avec León et un certain nombre de points de population des Etats de Guanajuato et de Jalisco. Les autres « pôles » sont des petites localités (haciendas, congregaciones y ranchos) spécialisées dans la production et la distribution d'un petit nombre de marchandises : le salitre représente 92 % des envois à partir des « Salados », le charbon 89 % des expéditions en provenance de Cañada Grande, etc.

On se rend alors compte du rôle de l'arriería dans la construction de réseaux très denses de distribution où l'on décèle la présence de commerçants qui concentrent dans les centres urbains d'importance les productions des alentours afin de les expédier ensuite vers les lieux de consommation. Il est significatif de constater dans les « boletas » le passage dans les auberges de León de « comerciantes » ou de « fleteros » qui voyagent sans fret et qui proviennent de villes importantes comme Silao, Guanajuato, Salamanca et Irapuato afin de chercher à León des marchandises à ramener chez eux : il s'agit souvent de « trajinantes » qui prennent sur eux le risque de l'achat, du transport et de la revente des marchandises. Mais le muletier connecte aussi les zones rurales à faible densité de population au monde de la consommation urbaine en écoulant les productions spécialisées des ranchos et haciendas (voir la présence signalée d'arrieros dans les haciendas et « congregaciones » du municipio de León).

On trouvera en annexe la carte 32 qui représente les principaux pôles de transit et la présence de nos deux catégories de points de départ de nos muletiers.



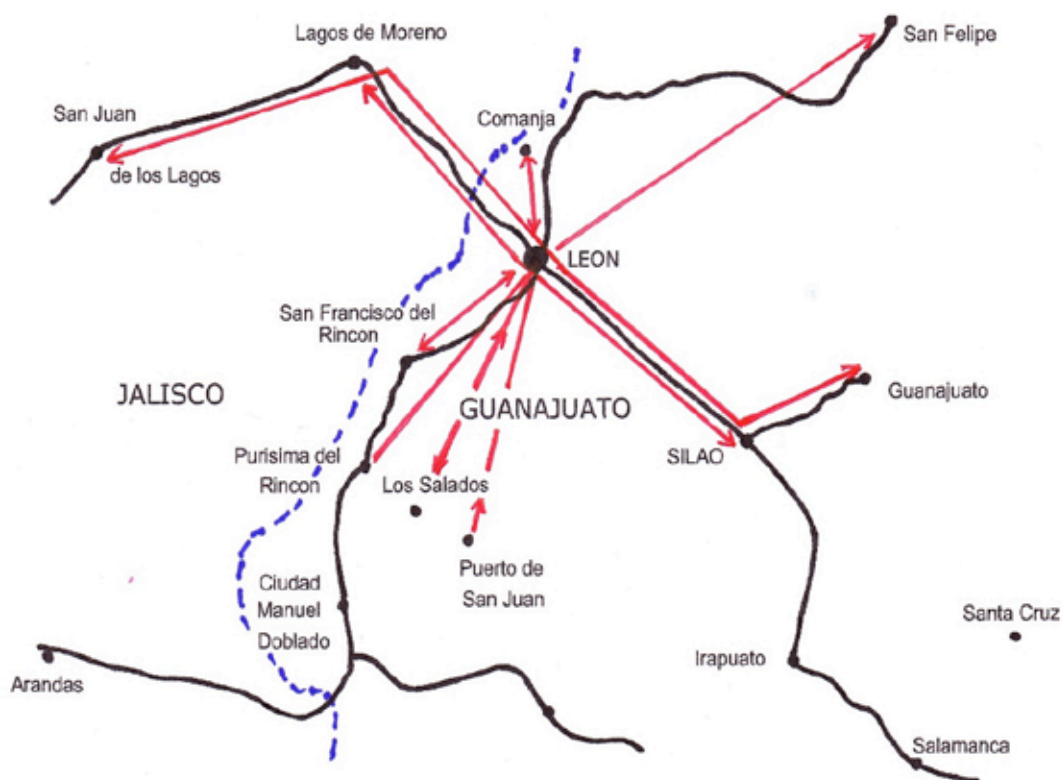


Figure 33 - Les principaux pôles de transit

### B) Les principaux itinéraires

L'analyse des itinéraires le plus fréquemment cités dans nos fiches met en évidence le rôle confirmé de la ville de Lagos de Moreno (Jalisco) dans les échanges transitant (et on le suppose aisément à destination aussi de la grande métropole de León) par notre ville. Les transactions très denses et très diversifiées (45 produits différents proviennent ou se dirigent de ou vers cette ville de moins de 10 000 habitants) connectent Lagos avec les villes de Guanajuato, Silao, Irapuato et Salamanca qui dépassent les 30 000 habitants mais aussi avec des points de population moins importants comme La Luz près de Guanajuato ou Santa Cruz. Le transit se fait majoritairement à partir de Lagos de Moreno mais le retour est notable à partir de Silao. C'est la nature des produits transportés qui précise le sens des transports. Ainsi les relations entre Salamanca et surtout Silao, d'une part, et les deux villes de Jalisco montre bien la spécialisation de ces dernières dans les productions agricoles alors que la palette des produits expédiés à partir des villes du Bajío est beaucoup plus

diversifiée et comporte des produits de l'artisanat et de l'industrie. Le deuxième pôle d'importance dans les itinéraires les plus fréquentés est celui de San Juan de los Lagos (environ 20 000 habitants) qui expédie ses produits vers Guanajuato et La Luz. Nous sommes ici dans les Altos de Jalisco dont nous avons parlé à propos des Pueblos del Rincón et nos deux villes (Lagos et San Juan) écoulent, en particulier, leur production d'œufs vers les villes de León mais aussi vers les centres de consommation de Guanajuato et les mines de La Luz. On constate de nouveau la connexion qui existe depuis bien longtemps entre l'Etat de Jalisco dans sa partie orientale et la zone du Rincón, la métropole de León et bien au delà les villes moyennes du Bajío.

La Villita et Vizcaíno sont deux pôles spécialisés qui alimentent respectivement La Luz et Guanajuato en volailles et en œufs.

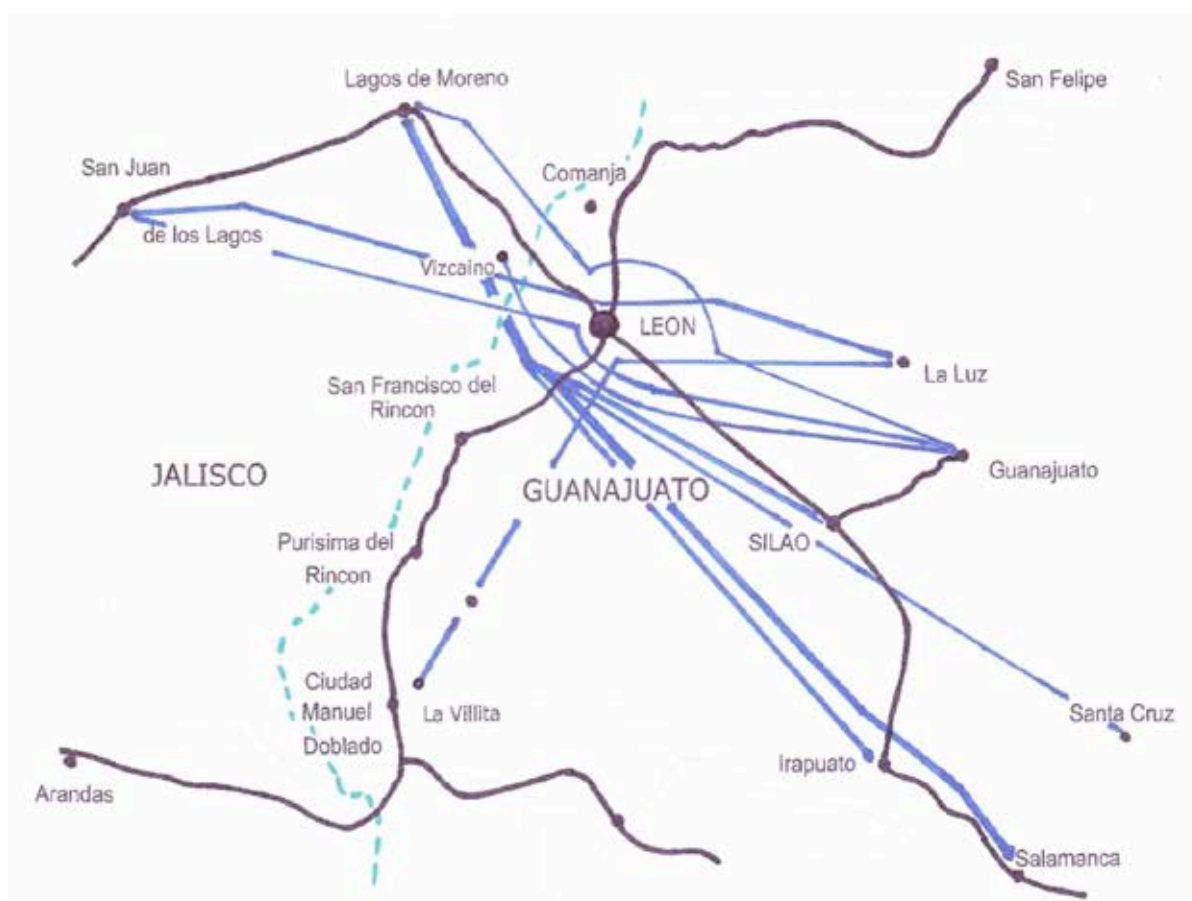


Figure 34 - Les principaux itinéraires

#### 4.1.2.3.2. Analyse en termes de produits : Le fret de l'arrieria

L'analyse des itinéraires et des pôles de transit doit être confirmée par l'étude de la composition du fret véhiculé par les muletiers de la région.

153 produits différents ont été transportés et ont transité par León. 90 de ces produits sont des produits primaires issus de l'agriculture, de l'élevage, du sous-sol. 11 de ces produits sont plus élaborés mais liés à l'agro-alimentaire. Le total des produits participant à l'alimentation de la population représente donc 66 % du total des produits transportés. Les produits de l'artisanat et de l'industrie ne représentent que 26,8 % du total et s'ils figurent dans les fiches d'auberge c'est toujours avec une très faible fréquence.

Les 14 produits les plus fréquemment cités dans les « boletas » sont les suivants :

Tableau 80 - Produits les plus fréquemment cités dans les « boletas »

	Produits	Nombre de citations
1	Charbon	484
2	Haricots	283
3	Œufs	256
4	Piments verts	254
5	Salpêtre	180
6	Peaux brutes ou travaillées	158
7	Tomates	133
8	Maïs	126
9	Fromages	112
10	Pêches	83
11	Sel	58
12	Cordages	57
13	Terres cuites	56
14	Pains de sucre	50

Ces 14 produits les plus fréquemment cités représentent 2 290 «passages» sur un total de 3514 (on a éliminé les «passages à vide» des «comerciantes» et «fleteros» en quête de fret). Seuls deux produits, en fin de liste, sont des produits non agricoles. Si l'on recherche plus bas les autres produits de l'artisanat ou de l'industrie on ne détecte que deux produits, les châles et les chapeaux qui fassent l'objet de transactions bien limitées (37 « passages » pour l'un et pour l'autre).

Ce panorama du fret transitant par la ville de León et connectant des centres urbains d'importance entre eux mais aussi des lieux de production spécialisés aux lieux de consommation nous permet de préciser le rôle de l'arrieria dans l'approvisionnement des populations de la zone. Le trafic qui transparait dans notre tableau dévoile la spécialisation locale ou régionale des productions. On échange ce que l'on n'est pas apte à produire pour des raisons de climat, de nature des terres, de tradition et de savoir-faire, etc. On ne devra pas ainsi s'étonner de la faiblesse des transferts de maïs, produit et consommé sur l'ensemble du territoire. Mais le rôle de nos muletiers intéressés à satisfaire les besoins fondamentaux des populations locales ne doit pas nous faire oublier les autres canaux de circulation des marchandises sur le territoire national. Les auberges n'hébergent pas ou très rarement les transporteurs attachés aux grandes haciendas qui disposent de charrettes et de chariots destinés au transport de leurs productions vers les centres de consommation ou de transformation (le blé de Cañada de Negros vers les moulins de Jalpa). L'arriería, en outre, ne se substitue pas aux commerçants des villes de la zone qui viennent s'approvisionner à León sans transiter par les auberges. Nous pensons en particulier aux commerçants des « pueblos del Rincón » qui distribuent des biens manufacturés et qui vont les chercher à León ou qui les font venir de Mexico pour les biens importés. L'on a signalé en outre l'ouverture traditionnelle des producteurs et commerçants de León sur les Etats du nord du pays, les Etats voisins et la ville de Mexico. A ce sujet l'image de « l'arriero » ou du « fletero » ne doit pas se réduire à ce qui peut transparaitre de l'analyse de nos sources d'auberges de passage, c'est-à-dire d'un transport de proximité et à petite échelle de biens de première nécessité. L'on sait que les « fleteros » pouvaient posséder des chariots parfois imposants capables de transporter jusqu'à 30 ou 35 « cargas de 12 @ » (de 4,1 à 4,8 tonnes) de marchandises. Ces « fleteros principales » comme ils sont appelés peuvent posséder de 6 à 8 chariots et se charger de transporter les produits agricoles ou industriels, le minerais

et les métaux précieux sur de longues distances en assumant les risques (en particulier pendant la saison des pluies)<sup>454</sup>. Ils assuraient dans ce cas un trafic à plus grande échelle de marchandises à forte valeur ajoutée et participaient sans doute plus que les modestes muletiers transitant au niveau local ou régional à l'existence d'un marché national en gestation.

L'avènement du chemin de fer ne perturbera pas l'intensité de l'activité de l'arrieria. Il modifiera seulement les comportements en connectant une partie du trafic avec les points d'embarquement des différentes gares des grands réseaux ferroviaires. L'arrieria de proximité continuera à relier points de production et lieux de consommation pour les petites productions ; elle participera en outre à la concentration des envois sur les gares des réseaux sous le contrôle de commerçants impliqués dans l'embarquement de grandes quantités de marchandises vers des destinations lointaines qui bénéficient de tarifs référentiels. C'est en cela que le chemin de fer va densifier le réseau de relations commerciales dans le pays.

#### **4.1.2.3.3. Le trafic ferroviaire**

L'arrivée du chemin de fer de la compagnie du Ferrocarril Central Mexicano à León en juillet 1882 semblait ouvrir une nouvelle ère dans le développement de la ville et de sa région en lui permettant d'expédier plus facilement ses productions aussi bien vers le Nord (et ses marchés traditionnels en pleine expansion) que vers le sud (avec les villes du Bajío que nous avons détecté en analysant l'arriería et bien sûr le District Fédéral). Nous disposons de renseignements très précis sur les mouvements de marchandises du Ferrocarril Central Mexicano à partir des archives de la Secretaria de Comunicación y Obras Publicas et des multiples travaux de Sandra Kuntz Ficker. Les chiffres globaux montrent une tendance à la stagnation des tonnages sur cette période de 8 ans avec une baisse notable en 1896 et 1897. Les variations de volume dépendant logiquement de l'intensité de l'activité économique de la zone de León et surtout de la composition du fret mesuré en tonnes. Nous disposons de trois types de renseignements sur le fret : des données globales qui ne précisent pas la nature du fret expédié à la gare de León et qui nous ont permis de cons-

---

<sup>454</sup> Coello Salazar, Ermilo, *El comercio interior* en Cosío Villegas, Daniel, *Historia Moderna de México, El Porfiriato-La vida económica*, Ed. Hermés, México, 1965, p.773.

truire le graphique ci-dessous, des données détaillant la composition du fret expédié par catégories de tarification et enfin des données précises pour certaines années sur la répartition du fret par types de produits.

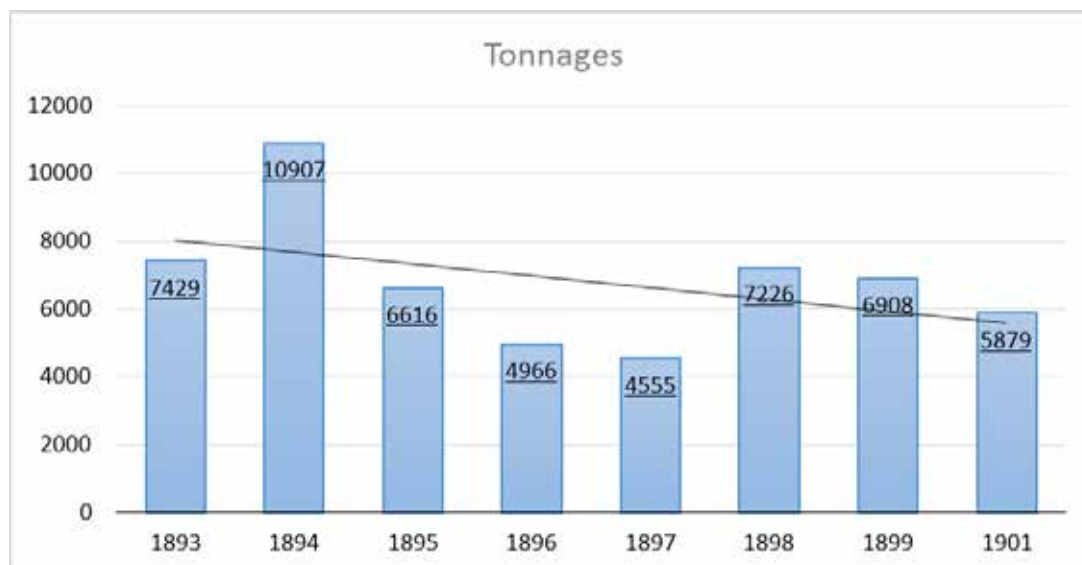


Figure 35 - Evolution du fret embarqué à la gare de León toutes marchandises confondues (1893-1901)<sup>455</sup>

La classification du fret en catégories de tarification<sup>456</sup> pourrait nous éclairer sur la nature des effets embarqués à la gare de León. Cette classification a hélas changé de forme et de nature en 1898 et ne permet pas de cerner le contenu de chaque classe de marchandises (4 classes jusqu'en 1898 puis 12 classes ensuite). L'une des logiques qui ont présidé à l'élaboration de ces grilles de tarification et qui pourrait toutefois nous intéresser est le degré d'utilité économique et sociale des marchandises transportées. A ce point de vue le seul constat que nous pouvons faire est relatif à la classe 3 de la tarification antérieure à 1898, classe qui est la plus économique et qui comporte majoritairement des matériaux de construction puis des produits de l'agriculture et de l'élevage. On y trouve minerais, bétail et certains des biens de consommation les plus courants : les céréales mais aussi le pulque et le bois de chauffage et comme nous l'avons signalé les matériaux de construction de base et les engrais naturels. Certains produits « descendent » dans cette classe lorsqu'ils sont

<sup>455</sup> AGN, SCOP, 10/3175-2,3176-2,3180-1,3179-1,3176-1

<sup>456</sup> AGN, SCOP, 10/1375-2,1379-1

transportés par wagons entiers (autre critère, mais ici de rentabilité pour l'entreprise ferroviaire) : les légumes (classés autrement en classe 2), la canne à sucre, le sel, les fèves et la farine. Cette 3<sup>ème</sup> classe représente l'essentiel du fret du Chemin de Fer Central Mexicain de 1884 à 1897 avec 65 % du tonnage total transporté<sup>457</sup>. Les chiffres pour la gare de León s'alignent sur cette moyenne en 1894 (69 %) mais pas en 1897 (26,7%) et 1898 (47,5 %). León serait un cas atypique ou simplement une gare de peu d'importance qui ne serait donc pas un de ces centres de concentration dont parle Kuntz Ficker qui attirent une production agricole, industrielle et de mine-rai destinée à dépasser à grande échelle les besoins locaux et régionaux. Les produits classés dans la classe 2, essentiellement agricoles voient leur poids dans le fret total fluctuer sans que l'on sache pour quelles raisons alors que le fret de classe 1 augmente considérablement entre 1894 et la fin du 19<sup>ème</sup> mais aux dépens du fret de la classe « supérieure » qui rassemble en particulier les produits de luxe et importés.

Tableau 81 - Parts des classes 2 et « supérieure » (a) dans le total du fret:

Années	Classes	
	2a	1a
1894	20,3%	9,8 %
1897	31,8%	39,4%
1898	22,4%	29,5 %

Plus intéressants sont les renseignements fournis par les documents qui précisent pour certaines années la composition du fret expédié depuis León<sup>458</sup>. Si nous regroupons les chiffres produits dans ces documents pour mettre en évidence les grandes rubriques d'exportation à partir de León on constate le poids prépondérant des produits agricoles, de l'élevage et de la sylviculture. Maïs, orge, blé, riz, haricots, foin et paille, farine, fruits et légumes, bovins, porcins, saindoux, suif, autres produits animaux, sel, mezcal et vins, bois de chauffage et de construction constituent l'essentiel du fret expédié par la gare de León.

<sup>457</sup> Kuntz Ficker, Sandra, *Ferrocarril y mercado, Tarifas, precios y tráfico en el Porfiriato*, en *Ferrocarriles y vida económica en México 1850-1950*, El Colegio Mexiquense, UAM, Ferrocarriles Nacionales de México, México, 1996, p.111.

<sup>458</sup> AGN, SCOP, 10/3175-2 et 10/3176-2

Tableau 82 – Fret agricole à partir de León

	Chiffres absolus en kg	% du total
1893	6 018 280	81%
1899	3 863 781	55,8%
1901	2 929 849	49,8 %

Globalement le poids des produits primaires dans le fret expédié devient minoritaire en 1901 en raison essentiellement de la réduction brutale des livraisons de maïs et de farine (qui passent de 3 862 800 kg en 1893 à 1 149 940 kg en 1899 et 411 010 kg en 1901). Mais cela est insuffisant pour expliquer de façon plus générale la diminution du fret agricole embarqué à León. En termes absolus et relatifs le poids de León dans le fret véhiculé par le Ferrocarril Central dans l'Etat de Guanajuato évolue de la façon suivante :

Tableau 83 – Evolution relative du fret agricole à partir de León

Fret	Dates		
	1893	1899	1901
Fret agricole pour l'Etat de Guanajuato	57 903 t.	76 771 t.	82 355 t.
Fret total embarqué à la gare de Leon	7 429 t.	6 908 t.	5 879 t.
Dont Fret agricole	6 018 t.	3863 t.	2 929 t.
En % du fret agricole de l'Etat	10,4%	5,03 %	3,55 %

Tableau 84 - Parts respectives des principaux produits de l'agriculture et de l'élevage dans le fret agricole

Produit	Dates		
	1893	1899	1901
Maïs	31,1 %	12,5 %	5,1 %
Farine	20,8 %	4,1 %	1,9 %
Blé	3,47 %	10 %	11,9 %
Fruits et légumes	8,7 %	10,3 %	13,4 %
Porcins	6,3 %	4,5 %	2,4 %
Total	70,37 %	41,4 %	34,7 %

Les seules augmentations de fret "primaire" concernent le blé et les fruits et légumes. Les explications à la baisse notable des expéditions de maïs et de farine résident en grande partie dans les mauvaises récoltes signalées au chapitre 1 de notre 3<sup>ème</sup> partie : mauvaises récoltes de maïs dues à la sécheresse en 1899 puis en 1902, mauvaises récoltes



de blé de 1896 à 1902 ne donnant pas lieu à la transformation habituelle en farine. Cela ne suffit pas à expliquer un fret de maïs et de blé inférieur à celui qui est pour les mêmes dates embarqué sur les quais de San Francisco del Rincón. C'est oublier l'importance des besoins de consommation en produits alimentaires de la population du municipe qui compte près de 90 000 personnes en 1900. Si la part des produits "primaires" diminue dans un fret global qui stagne sur la période 1893-1901, certaines rubriques relevant logiquement de l'artisanat ou de l'industrie voient leurs chiffres augmenter. On note ainsi la part croissante de la catégorie "Mercerie, tissus, chaussures" dans les statistiques de fret. Nous laisserons de côté les "Mercancías y diversos" dont on suppose qu'il s'agit de produits de l'artisanat ou de l'industrie sans savoir ce que l'on y trouve.

Tableau 85 – Le fret artisanal ou industriel

Rubriques	Dates		
	1893	1899	1901
Mercerie, tissus, chaussures	7,8 %	16,3 %	19,7 %
"Mercancías diversas"	4,9 %	14,1 %	10,8%

L'on sait le développement progressif de l'industrie de la chaussure et la modernisation de la production textile à León qui justifie cette part croissante des produits de l'industrie dans le fret expédié à partir de León. Mais cette nouvelle et très relative orientation du fret sur les produits manufacturés divers<sup>459</sup> est bien modeste puisque la gare de León en 1901 est dépassée en ce domaine par les gares de Celaya, d'Aguascalientes, de Torreón, de Gomez Palacio, de Chihuahua, de San Luis Potosí et surtout de Guadalajara (3 fois plus de fret expédié) parmi un certain nombre de gares sélectionnées par Sandra Kuntz Ficker<sup>460</sup> qui représentent toutefois 83,3 % du total national concernant ce type de fret.

<sup>459</sup> Autres que les machines, les outils et la quincaillerie, le matériel de construction, le matériel et l'équipement pour les chemins de fer, les chariots et les wagons, les vins, les explosifs, les médicaments et le savon.

<sup>460</sup> Kuntz Ficker, Sandra, *Empresa extranjera y mercado interno, El ferrocarril central mexicano (1880-1907)*, El Colegio de México, 1995, p.245.

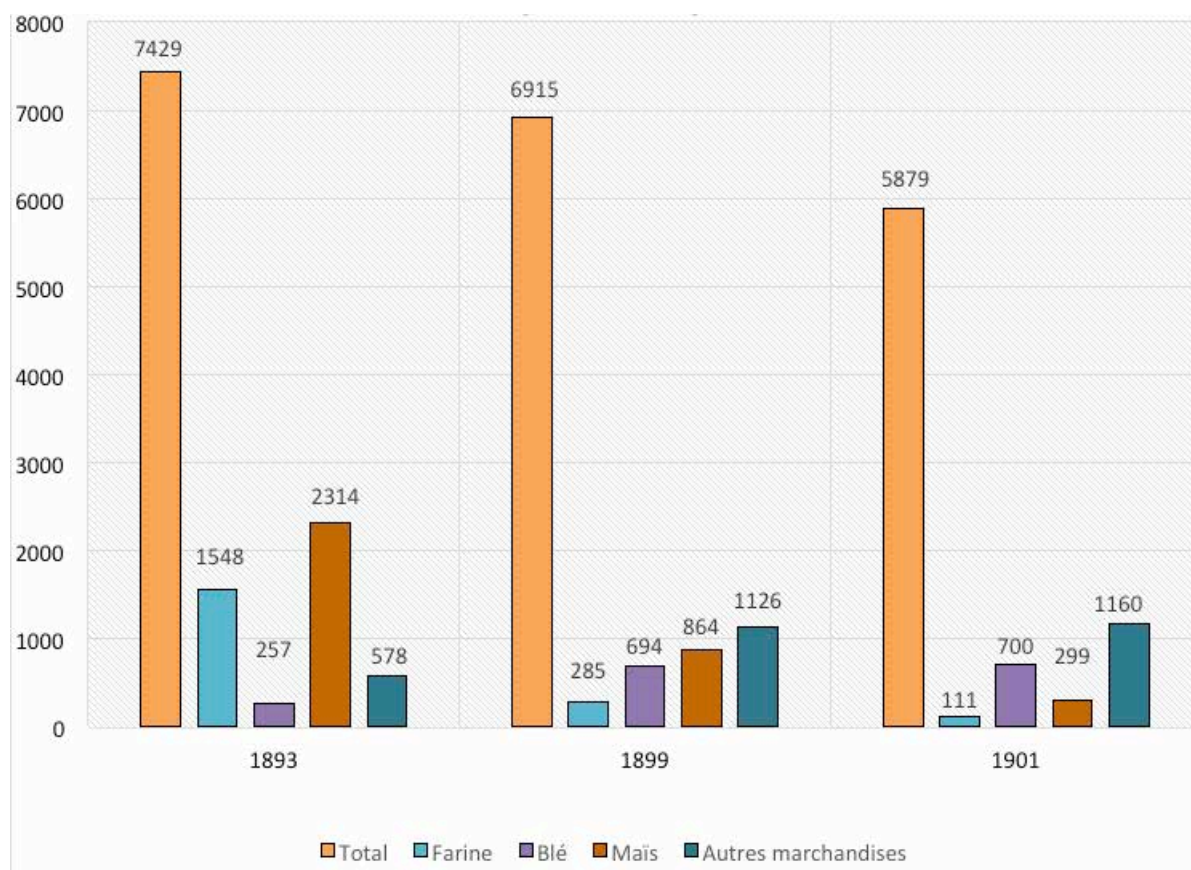


Figure 36 - Evolution différentielle du fret expédié à partir de León (en tonnes)

Note : Autres marchandises = mercerie, tissus, chaussures

Cette nouvelle orientation de la production et des expéditions peut être confortée par l'analyse sommaire des destinations du fret embarqué à León :

Tableau 86 – Le fret par destinations

Orientation	Dates		
	1893	1899	1901
Vers le nord	63,1 %	55,7%	60,9 %
Vers le sud	36,9 %	44,3 %	39,1 %

Le fret de León est prioritairement destiné aux gares qui sont au nord de la ville sur le trajet du FFCC Central qui va jusqu'à El Paso à la frontière des Etats Unis. Cette tendance repose en partie sur une tradition signalée dans nos analyses relatives aux producteurs et commerçants léonais qui écoulent leurs produits de

bourrellerie, leurs textiles puis leurs chaussures bon marché sur les marchés du nord, sans oublier les céréales lorsque les conditions climatiques aboutissent à la perte des récoltes (la sécheresse presque permanente au nord est signalée 16 fois sur les 22 années qui courent de 1878 à 1900). A cela il faut ajouter le développement rapide des marchés de consommation du nord avec l'installation des mines de métaux industriels et les énormes investissements américains dans ce secteur dans les Etats de Sonora et de Chihuahua. Le nord du Mexique considéré comme la terre promise des mineurs attire en 1900 75 % des investissements miniers américains, produit 75% de la valeur de la production minière nationale et emploie 60 % des travailleurs du secteur auxquels il offre des salaires qui sont parfois deux fois supérieurs à ceux payés dans les Etats du centre du pays. La population cumulée des Etats de Chihuahua, Coahuila, Durango et Sonora s'élevait en 1895 à 990 181 personnes et en 1900 le total atteignait 1 216 698 personnes. Si on se limite aux Etats traversés par la ligne de chemin de fer, la population des Etats de Durango et de Chihuahua passe de 557 874 à 698 078 habitants entre 1895 et 1900<sup>461</sup>. Les productions tant agricoles qu'artisanales de León trouvaient là des marchés ouverts à une vaste population active attirée par le dynamisme économique de la zone Nord-ouest du Mexique et disposant en outre de salaires plus élevés que dans le reste du pays.

L'analyse du trafic de passagers voyageant en classe «économique»<sup>462</sup> à partir de León vers le nord semble confirmer l'attrait que cette zone présente pour une population en quête d'emplois : le nombre de passagers se dirigeant vers les Etats du Nord-ouest croît plus vite que celui qui concerne le sud et passe de 13 268 en 1895 à 20 630 en 1899.

## 4.2. PROPOS D'ÉTAPE

Pour résumer la participation de l'organisation commerciale et des réseaux de distribution dans l'ouest de l'Etat il faut d'abord mettre de côté les deux municipes de Piedragorda et de Purísima del Rincón qui n'ont guère participé à l'intégration par le commerce de leurs populations à un marché national en gestation : l'un pour

---

<sup>461</sup> Estadísticas sociales de Porfiriato, 1877-1900, DGE, Secretaria de Economía, México, 1956.

<sup>462</sup> Kuntz Ficker, *ibid.*, p.125.

être enclavé et développant une activité commerciale très limitée; l'autre pour être commercialement marginalisé par le municpe voisin de San Francisco. Le commerce de ces deux municpes est local ou indirectement « régional » et de faible intensité. L'impact intégrateur à un marché régional est limité au temps de l'arriera et s'accélère seulement pour Purísima avec l'arrivée du chemin de fer. Restent donc nos deux municpes de San Francisco et de León qui vont connaitre des évolutions parfois similaires parfois divergentes en fonction des changements économiques particuliers qui vont les traverser et du développement des voies de communication.

Le nombre de commerçants a très considérablement augmenté à San Francisco et à León. Si le commerce est ici et là un refuge qui participe à la densification du trafic local de marchandises de première nécessité, il illustre aussi dans le cas de San Francisco un changement profond dans l'activité et le comportement des agents économiques : on constate en effet que commerces et commerçants augmentent parallèlement, la population du chef-lieu ayant compris l'intérêt à s'appropriier la production et la distribution de chapeaux. La nature même des commerces dans leur évolution nuance l'évolution des chiffres. La présence précoce d'un petit nombre de « gros négociants » à San Francisco a donc laissé la place à un nombre plus important de distributeurs qui, bénéficiant de la notoriété croissante de la production et de l'avènement du chemin de fer ont pris la relève des précurseurs pour conquérir de nouveaux marchés et concurrencer avantageusement les autres centres de production. La participation à un marché national s'en est trouvée stimulée. Du côté de León, la croissance du nombre de commerces ne recouvre pas la même réalité. Si le nombre de commerçants recensés augmente c'est surtout en raison de la multiplication des petits marchands. Pour le reste la tradition d'ouverture des commerçants léonais sur l'extérieur va se confirmer avec la concentration et la diversité des tâches assumées par les gros négociants. Cette concentration explique sans doute l'augmentation plus nuancée du nombre de commerces ayant pignon sur rue. La nature même des biens faisant l'objet du commerce, agricoles ou industriels, nationaux ou importés ne montre guère cette spécialisation qui devait illustrer une division du travail justifiant une intensification des échanges au plan régional puis national avec le développement des chemins de fer. La faiblesse de cette évolution s'explique en partie par le fait que la bourgeoisie agraire a perdu de son dynamisme et donc de son importance et qu'un véritable capitalisme industriel n'a pas encore vu le jour à León. Seul un capitalisme commercial instable, malgré le dynamisme que la présence d'acteurs d'origine étrangère insuffle au système commercial, exploite ce

qui peut être exploité c'est-à-dire une production agricole qui ne se hisse pas au niveau de celle des villes du Bajío et une production artisanale-industrielle qui ne peut bénéficier des économies d'échelle liées à la taille des entreprises.

Pour ce qui est des réseaux et des voies de communication il faut rappeler qu'avant l'avènement du chemin de fer le territoire mexicain était une mosaïque de régions commerciales cloisonnées par le coût du transport. Et c'est la distance qui est selon Sempat Assadourian<sup>463</sup> la variable qui limite alors la circulation des marchandises de faible valeur marchande (essentiellement agricoles). Nos circuits de marchandises du temps de l'arriera dans notre zone le prouvent et les trajets ne dépassent que très rarement les 80 kilomètres. Le problème des distances perd de son importance lorsque l'on a une situation ou une localisation privilégiée avec des accès efficaces et bon marché entre les espaces de production et leurs marchés. Très généralement ce sont les zones autour de Mexico et les pôles de croissance plus ou moins importants que l'on détecte sur le territoire national. Mais même au niveau de chacune de ces régions les coûts de transport limitent les effets moteurs qu'un pôle de croissance pouvait exercer sur l'économie de la zone d'influence et limitaient les dimensions physiques des ensembles régionaux en générant une configuration d'un marché intérieur fragmenté et peu spécialisé. On a bien sûr à faire alors à des régions profondément intégrées et dynamiques autour de Mexico ou de Guadalajara mais qui empêchent la formation de circuits marchands solides, durables, sur de longues distances par lesquels une part croissante de la production agricole nationale pourrait transiter. Ce constat qui concerne des régions particulièrement dynamiques s'applique bien évidemment à nos municipes de l'ouest qui ont traditionnellement développé, du temps de l'arriera des circuits commerciaux véhiculant des biens de faible valeur marchande mais sur des distances bien faibles sans la moindre possibilité d'élargissement vers des zones de consommation plus éloignées malgré une spécialisation croissante ne reposant hélas sur aucune justification objective.

L'arrivée du chemin de fer va bouleverser sensiblement ce cloisonnement et avoir un impact sur l'intégration d'un marché national de produits agricoles en rendant possible le transport de marchandises tout au long de l'année, en rapprochant centres de production (réels ou potentiels) et zones de consommation et en faisant baisser le

---

<sup>463</sup> Assadourian, Carlos Sempat, *El sistema de la economía colonial. El mercado interior. Regiones y espacio económico*, Nueva imagen, México, 1983.

coût du transport. Cela est particulièrement vrai pour San Francisco mais un peu moins pour León car ces avantages sont liés à des conditions favorables à respecter qui sont imposées par les compagnies ferroviaires. Contrairement à ce que l'on pouvait croire León ne réussit pas sur notre période à s'élever au rang de grand producteur et distributeur de produits agricoles ou industriels alors que San Francisco, à son échelle, devient un pôle de concentration et d'expédition d'une production locale en pleine expansion et des produits de l'Etat de Jalisco. Kuntz Ficker insiste<sup>464</sup> sur le fait que le fret ferroviaire est concentré sur un nombre très limité de gares. C'est vrai pour les produits agricoles et pour le Ferrocarril Central : les grandes gares d'expédition sur la ligne principale sont au nombre de 11 et 3 se situent dans l'Etat de Guanajuato dans la zone très prospère du Bajío, et nous l'avons déjà signalé, San Francisco et León ne font pas partie du lot. Pour les produits industriels le constat est identique : 90 % du fret de produits manufacturés d'origine domestique sont embarqués dans 15 villes sur l'ensemble du réseau central. Parmi ces 15 gares 4 émergent par leur poids considérable (México, Guadalajara, San Luis Potosí et Chihuahua) concernés par un dynamisme industriel notable. D'autres villes de développement industriel ancien vont bénéficier du chemin de fer pour élargir le rayon de commercialisation de leurs productions traditionnelles : notable pour León et ses chaussures mais à la fin du Porfiriato sans que cela atteigne une dimension particulière (voir nos chiffres de fret « industriel » pour León). Le développement du réseau ferré a provoqué une (ou participé à) une réorganisation générale de l'espace économique qui d'un côté a donné un avantage comparatif aux zones dotées de voies ferrées par rapport à celles qui n'en disposaient pas ; mais de l'autre côté il a favorisé certaines zones aux dépens de certaines autres sur la carte ferroviaire (nos deux gares de l'ouest) car certaines zones étaient mieux préparées que d'autres à l'avènement du chemin de fer et prêtes à profiter pleinement de l'innovation dans le domaine du transport en particulier celles qui avaient connu un niveau élevé de formation de capital (industriel ou commercial) où qui allaient en même temps que l'arrivée du chemin de fer recevoir une injection de ressources extérieures, (car cela en valait la peine) pour produire et, grâce à cette ouverture sur le reste du pays, distribuer, parfois très loin des lieux de production (ainsi dans le Nord - La Laguna, Monterrey dans le 1<sup>er</sup> cas et dans des zones minières où le chemin de fer permet une nouvelle rentabilité pour certaines mines dans le 2<sup>ème</sup>). A cela il faut ajouter la politique tarifaire qui avantage l'envoi en grandes quantités (wa-

---

<sup>464</sup> Kuntz Ficker, *op.cit.*p.245.

gons entiers) et sur de longues distances. Nos deux gares et villes de León et de San Francisco n'ont guère participé à ce mouvement pour ne pas avoir rempli, avant les années 1930 les conditions favorables à une expansion du commerce au-delà des limites régionales.

### 4.3. STRUCTURES COMMERCIALES ET DILUTION DES ECHANGES DANS L'EST DE L'ÉTAT

#### 4.3.1. Commerces et commerçants dans le complexe San Luis de la Paz-Pozos

San Luis de la Paz est la plaque tournante d'un commerce qui alimente l'ensemble de la sierra même si les municipes éloignés développent depuis toujours des relations privilégiées avec les états voisins de San Luis Potosí et surtout de Querétaro. L'impression que l'on a en visionnant la carte de la zone Est de l'Etat de Guanajuato est celle d'une région ouverte sur son côté ouest et fermée sur ses trois autres côtés, l'absence de routes et une topographie particulièrement tourmentée interdisant ou limitant considérablement les échanges (voir % de terres accidentées)

##### 4.3.1.1. Les commerçants de San Luis de la Paz

Tableau 87 - Commerçants répertoriés dans les recensements de 1895, 1900 et 1910 et l'estimation de 1880<sup>465</sup> pour San Luis de la Paz

Dates	1880	1895	1900	1910
Municipe	152	555 pour l'ensemble San Luis-Pozos	447	406
District ou agrégat Luis-Pozos		555	960	568

Les données concernant la population commerçante s'appliquent soit au municipe soit à l'ensemble San Luis de la Paz-Pozos. Si cette population se développe

<sup>465</sup> Padrón general de los habitantes de San Luis de la Paz, 15 de enero de 1880, AHSLPaz, s/c.

considérablement entre 1880 et 1895 dans le cadre strict du municpe, elle stagne ensuite pour se contracter à la fin de la période. Ce qui varie considérablement dans les chiffres concernant l'agrégat c'est le poids des commerçants localisés dans le municpe de Pozos qui fluctue en fonction de l'activité des mines. Si San Luis est la destination et le point de concentration des produits qui viennent aussi bien de l'est (Guanajuato, San Luis Potosí, Querétaro puis le reste du pays) que de l'ouest (Minerai brut ou métal raffiné et produits agricoles de la Sierra Gorda), Pozos est le lieu de consommation d'une population dotée d'un pouvoir d'achat confortable dont le volume varie avec la prospérité des sociétés minières qui culmine entre 1894 et 1902.

Le seul constat que l'on puisse faire c'est celui d'une densité particulièrement élevée de personnes déclarant exercer une activité commerciale en 1900 et la considérable chute du nombre de commerçants en 1910 liée au ralentissement de l'activité minière mais aussi la modernisation des installations.

Tableau 88 - Les commerçants du municpe de Pozos (émancipé en 1897) à partir des recensements de 1900 et 1910

1895 pour San Luis + Pozos	555
1900	513
1910	162

#### 4.3.1.2. Les commerces : San Luis et Pozos

Tableau 89 - Commerces soumis à la patente (données fournies par les autorités municipales) dans le municpe de San Luis de la Paz

Dates	Nombre de commerces	Source
1881	85 - 47 = 38	Giros Mercantiles y establecimientos industriales en Memoria Muñoz Ledo, <i>op.cit.</i> (Total Industrie et commerce moins estimation de l'industrie en 1874)
1886	42	Cuadro que manifiesta el N° clasificado de los giros mercantiles y establecimientos industriales que existen en el estado afectos al pago del derecho de patente - 1886, AHML s/c.
1894	32	Informe Joaquín Obregón González, <i>op.cit.</i>
1896	33	Prontuario Fondo Secretaria de planeación y finanzas, Sección: Catastro e impuestos a la propiedad (de) raíz, San Luis de la Paz, 1896, AHEG, s/c.



Dates	Nombre de commerces	Source
1897	37	Prontuario Fondo Secretaria de planeación y finanzas, Sección: Catastro e impuestos a la propiedad (de) raíz, San Luis de la Paz, 1897, AHEG s/c.
1898	24 dont 10 tendajones	Déclaration volontaire des commerçants: « Tengo un negocio de .. situado en la calle...con capital de ... », AHSL Paz, s/c.
1897/ 1898	48	Bajo protesta de decir verdad manifiesta a esa oficina que los giros mercantiles e industriales comprendidos en esta demarcación son como siguen : Cuarteles 1,2,3 y 4 de San Luis de la Paz, AHSLPaz, s/c.
1899	7 commerces "notoires"	Domenech, <i>op.cit.</i>
1899/ 1900	34	Lista de la cotización de giros mercantiles y establecimientos industriales para el ejercicio fiscal de 1899 a 1900, AHSLPaz s/c. (ceux qui doivent payer)
1901/ 1902	46	même source que pour 1899/1900
1904	73 (dont 44 tendajones)	Pedro González, <i>op.cit.</i> p.377.
1905/ 1906	43 (Chef-lieu) + 8 (H et R)	Lista de las cuotas que la Junta calificadora del impuesto de patente asignó para el ejercicio fiscal de 1905 a 1906, a los giros mercantiles, establecimientos industriales y talleres de artes y oficios que en seguida se expresan, AHSLPaz, s/c.
1907/ 1908	90 (dont 62 tendajones) Chef-lieu + H et R	Lista de la cotización de los giros mercantiles, artes y oficios, establecimientos industriales para el ejercicio 1907-1908, AHSLPaz, s/c.
1908/ 1909	88 (Chef lieu et campagne)	Padrón de giros mercantiles y establecimientos industriales para el ejercicio fiscal de 1908 a 1909, AHSLPaz, s/c.
1909/ 1910	29 (pas de tendajones j) (et 7 tiendas de raya)	Lista de la cotización de giros mercantiles y establecimientos industriales para el ejercicio fiscal de 1909 a 1910", AHSLPaz, s/c.

Le nombre de commerces tel qu'il est perçu par les autorités municipales ne semble guère évoluer sur l'ensemble de la période. Et la prise en compte ou non des petits commerces « informels » par les autorités municipales fausse l'analyse comparative. Dès 1907/1908 (et même 1904 pour Pedro González) on semble prendre en compte ces petites échoppes qui distribuent de façon aléatoire les produits de première nécessité (charbon de bois, fruits et légumes, ...) et l'on commence dès 1905 à signaler les commerces (dont les « tiendas de raya ») sis dans les haciendas et ranchos du municipio en le taxant d'ailleurs assez sévèrement. Si l'on élimine ces « tendajones » on pour-

rait même avancer une diminution du nombre de commerces à la fin des années 1900, imputable en partie au ralentissement de l'activité minière du centre voisin de Pozos.

Il existe donc une certaine décentralisation du commerce et de l'activité industrielle sur le territoire du municiple : 12 points de commerce (tiendas de raya dans les haciendas et tendajones) en 1907/1908. On ne détecte pas de gros commerces semble-t-il : ou du moins ils ne sont pas signalés.

Le Bureau of the American Republics<sup>466</sup> signale 10 commerçants ayant « pignon sur rue » en 1891 : 5 marchands de tissus et tailleurs, 2 magasins de nouveautés, 2 pharmacies et 1 agence de machines à coudre. Les seules autres références dont nous disposons concernent 1898 où l'on signale la maison de commerce « La Mar » (Ropa y abarrotes y otros artículos del país y del extranjero) au capital de 9 740 \$ et «La Ciudad de Mexico» au capital de 3 500 \$<sup>467</sup>. On est loin des capitalisations commerciales de León qui n'étant pourtant pas excessives s'expriment en dizaines de milliers et parfois en centaines de milliers de pesos. On remarquera l'existence, en 1905/1906 d'un «comercio mixto, ropa y abarrotes» au capital de 3 500 \$ dans l'Hacienda de Santa Ana y Lobos qui confirme la déconcentration du commerce dans un municiple assez vaste et le signalement par Dollero de deux commerces notoires à San Luis : La Palestina (Épicerie) et La India (Vêtements et tissus)<sup>468</sup>

Mais l'activité commerciale est tout au long du dernier quart du XIX<sup>ème</sup> siècle la plus intense de la région Est. En 1893 la consommation de produits alimentaires de base (maïs, haricots, pois) est 4,7 fois plus importante à San Luis qu'à Iturbide, 1,3 fois seulement qu'à Pozos dont on sait la prospérité liée aux mines. Les droits sur la consommation<sup>469</sup> confirment l'importance de notre chef-lieu. Et l'administration fiscale perçoit en 1893 2 fois plus de taxes qu'à Iturbide, 3,5 fois plus en 1894 (et 2 fois plus qu'à Pozos qui est pourtant reconnu comme un important centre de consommation qui va parfois rattraper sa voisine). Les budgets du municiple de San Luis de la Paz nous renseignent parfois sur l'importance des mou-

---

<sup>466</sup> Bureau of The American Republics, Washington USA, Bulletin N° 9, July 1891.

<sup>467</sup> Déclaration d'existence..., *op.cit*

<sup>468</sup> Dollero, *op.cit.*, p.904

<sup>469</sup> Cuadro que manifiesta los consumos de los principales artículos en el Estado durante el año de 1893, Memoria del gobernador Joaquín Obregón González, *op.cit.*

vements de marchandises destinées à la consommation puis sur les ventes elles-mêmes : ainsi l'«alcabala general» et l'impôt sur les produits importés rapporte 4 545,80 \$ en 1873/74<sup>470</sup> puis 4 750 \$ en 1881<sup>471</sup>; on passe à 5 635 \$ en 1889<sup>472</sup> et enfin les impôts sur les ventes en gros et au détail atteignent 6 771 \$ en 1897/98<sup>473</sup>.

S'il est impossible de suivre les introductions de marchandises en se basant sur les chiffres des alcabalas jusqu'en 1897 il est toutefois possible de chiffrer le montant des ventes en gros et au détail pour l'année fiscale 1897/1898, la taxe sur les ventes de moins de 20 \$ étant de 4 %, celle qui grève les ventes en gros s'élevant à partir de juillet 1897 à 2 % : on obtient ainsi un volume de ventes en gros de 56 450 \$ et de ventes au détail de 141 050 \$.

#### 4.3.1.2.1. Pozos : les commerces

Selon Velasco<sup>474</sup> le commerce est important pour la simple raison que le municipio est un lieu de consommation qui ne produit pas. L'impôt sur les ventes est calculé pour le complexe San Luis de la Paz-Pozos et Pozos représenterait le 1/3 du commerce de l'ensemble. Mais les données relatives aux commerces installés sont rares.

Tableau 90 - Données relatives au nombre de commerces installés à Pozos

1894	15 établissements <sup>475</sup>		dont 9 «tiendas»
1894	26 établissements <sup>476</sup>	dont 13 «tendajones»	dont 12 «tiendas»
1895	39 établissements <sup>477</sup>	dont 21 «tendajones»	dont 10 «tiendas»
1896	34 établissements <sup>478</sup>	dont 21 «tendajones»	dont 9 «tiendas»

<sup>470</sup> Estado que manifiesta el producto total por todos ramos, recaudado en esta administración general y sus subalternas en el presente año 1874, en Antillon Informe, 1875, *op.cit.*)

<sup>471</sup> Muñoz Ledo, Informe, *op.cit.*

<sup>472</sup> Corte de caja Ingresos mensuales para el año de 1899.

<sup>473</sup> Finanzas públicas del estado de Guanajuato 1897/98, Gobierno del estado, Gto, 1898, AHSLPaz s/c.

<sup>474</sup> Velasco, *op.cit.*, p.235.

<sup>475</sup> Informe Joaquín Obregón González, *op.cit.*

<sup>476</sup> Fondo Secretaria de planeación y finanzas, sección Catastro e impuestos a la propiedad de raíz, Pozos, 1896, AHEG s/c.

<sup>477</sup> *Idem*

<sup>478</sup> *Idem*

Le nombre de magasins (tiendas) reste relativement stable ; ces magasins (certains parlent d'«almacenes») sont ceux qui sont le plus souvent cités (sans qu'il y ait de datation précise de leur existence) dans les témoignages et dans les ouvrages généralistes de référence. La période de bonanza attire une main d'œuvre importante destinée aux mines, main d'œuvre qui vient bien sûr de l'Etat de Guanajuato mais aussi de Zacatecas, de l'Etat de Mexico et d'Hidalgo ; elle attire aussi des commerçants dont certains, espagnols et français vont investir dans des magasins de la place. On verra ainsi apparaître : La Fama, El Vesuvio, El Palacio de Cristal, La Libanesa et les Fábricas de Francia, les Fábricas de Paris, qui concurrencent sérieusement dans certains domaines les commerces de San Luis de la Paz<sup>479</sup>. On compte ainsi 12 espagnols et 2 français installés en 1900 au chef-lieu de Pozos et qui exercent principalement des activités commerciales. En 1910 ils ne sont plus que 4 espagnols (hommes et femmes) et 1 couple de français. L'on signale dans les témoignages figurant sur le site<sup>480</sup> des barcelonnettes partis s'installer au Mexique les références à Jean et Claudine Pons qui contrôleraient à Pozos les « Fábricas de Francia » et les « Fábricas de Paris ». D'autres sources plus documentées signalent le nom de José Pons qui serait arrivé à Pozos en 1888 avec son frère Luis et aurait installé un commerce de textiles sous la forme d'une société en nom collectif «Pons, Caire y Compañía» de 1892 à 1893 avant de s'installer à León<sup>481</sup>. Le commerce est repris avec de nouveaux associés de la famille Caire et Pons et Luis Borel en 1900. La société des «Fábricas de Francia» est ensuite confiée à José Pons puis c'est Jean Pons qui, en 1908 devient l'unique propriétaire de ce magasin qui distribue textile et épicerie<sup>482</sup>.

La société commerciale «Caire y Pons» créée initialement à Guanajuato en 1892 a essaimé ensuite sur León et Pozos en considérant que les opportunités liées au développement économique de ces deux agglomérations valaient la peine d'installer des filiales dans le reste de l'Etat. L'activité commerciale suit bien évidemment le rythme de l'activité minière du municipe et de ses relations avec la métropole de San Luis de la Paz. Et l'on sait que c'est San Luis de la Paz et ses hacien-

---

<sup>479</sup> Témoignage de Angel Lino Arredondo (Ministerio Publico SL de la Paz), Junio de 1967.

<sup>480</sup> Bonnefoy, Anne, *Un antiguo pueblo minero entre el olvido y la globalización*, [www.lugaresdemexico.mx/pozos](http://www.lugaresdemexico.mx/pozos), 2014.

<sup>481</sup> Témoignage de Juan Manuel Pons Gutiérrez, 11/02/2014.

<sup>482</sup> Fiche généalogique de José Pons Barales, Geni.com, 2015.

das qui approvisionnent Pozos en bois de construction, en combustibles, en grains, fourrage mais aussi en biens de première nécessité. Indice de cette activité dans son évolution entre 1872 et 1893 : si Pozos consomme deux fois moins de maïs que San Luis en 1872, quatre fois moins de farine, 2 fois moins de porcs, 3 fois moins d'ovins et presque 3 fois moins de cotonnades, le fossé va se combler avec le temps pour le maïs, la farine, la viande ovine et les bovins. En 1893 les différences de niveaux de consommation pour ces produits vont de 30 à 90 % seulement et Pozos consomme plus d'ovins que son voisin en 1893. Et en 1897/98 le montant des ventes au détail s'élève à 168 550 \$, plus qu'à San Luis et celui qui concerne les ventes en gros atteint 47 300 \$<sup>483</sup>.

#### **4.3.1.3. Commerce et commerçants dans le municipe d'Iturbide**

##### **4.3.1.3.1. Les commerçants**

Les modifications territoriales concernant les municipes de l'Etat de Guanajuato laissent planer un doute sur la configuration du district d'Iturbide. Légalement constitué des municipes d'Iturbide, de Santa Catarina, d'Atarjea et de Tierra Blanca à partir de 1891 les données municipales concernant les professions sont parfois indisponibles.

Tableau 91 – Les commerçants du municipe d'Iturbide

Dates		% de la PAO
1895	372 commerçants	3,2 %
1900	661 « «	6,57 %
1910	730 « «	6,13 %

Sources<sup>484</sup>

Augmentation donc du nombre de personnes déclarant exercer une activité commerciale entre 1895 (et avant) et 1900. Cela semble être confirmé par

<sup>483</sup> Finanzas públicas del estado de Guanajuato 1897/98, *ibid.*

<sup>484</sup> Recensements de 1895, 1900 et 1910, *op.cit.*

l'augmentation du nombre des établissements commerciaux petits et grands entre 1896 et 1904.

#### 4.3.1.3.2. Les commerces

Tableau 92 – Nature des commerces d'Iturbide

Dates	Commerces	dont Magasins ou boutiques
1894	44 dont 34 tendajones <sup>485</sup>	10
1895	40 dont 34 tendajones <sup>486</sup>	6
1896	42 dont 37 tendajones <sup>487</sup>	5
1904	111 dont 83 tendajones <sup>488</sup>	17

L'activité commerciale semble se développer dans les dernières années du 19<sup>ème</sup> siècle et les premières du 20<sup>ème</sup>. Mais ceci est à relativiser car le chiffre des commerces de 1904 intègre les établissements des trois petits municipes rattachés au District d'Iturbide dont on sait toutefois qu'ils sont peu nombreux : 3 à 4 boutiques et quelques échoppes.

Ces indices d'une activité commerciale en développement peuvent reposer sur des transactions céréalières importantes reposant sur une production croissante de blé grâce aux disponibilités en eau, et des exportations de maïs, d'haricots, de piments secs et de mezcal. A ces supports du commerce qui se développent il faut ajouter l'existence à 30 kilomètres seulement d'un marché de consommation très demandeur [Pozos consomme ainsi 3,7 fois plus de maïs qu'Iturbide en 1893<sup>489</sup>] (certains disent qu'Iturbide est devenu le principal fournisseur de la zone minière

<sup>485</sup> AGEF, Fondo Secretaria de planeación y Finanzas, Sección Catastro e impuestos a la propiedad raíz, Giros mercantiles y establecimientos industriales, Iturbide. 1894, 1895, 1896, s/c.

<sup>486</sup> *Idem*

<sup>487</sup> *Idem*

<sup>488</sup> González, Pedro, *op.cit.* (pour 1904), p.355.

<sup>489</sup> Informe Joaquín Obregón González, *op.cit.*

dans la seconde moitié du 19<sup>ème</sup> siècle)<sup>490</sup>, et par une croissance démographique de 21% entre 1881 et 1900. Mais les tendances tirées d'une comparaison des niveaux de consommation de certains produits (en fonction des données publiées) entre San Luis de la Paz et Iturbide sur la période 1872-1893 sont contradictoires : alors que le différentiel de consommation de maïs tend à se réduire au profit d'Iturbide et que sa consommation de porcs et d'ovins dépasse celle de San Luis, le municpe perd du terrain pour ce qui est de la farine, des bovins et des cotonnades<sup>491</sup>. Mais Iturbide introduit une gamme beaucoup plus ample de marchandises sur son territoire que San Luis de la Paz, qu'il s'agisse de biens nationaux ou de produits importés. Mais cela est en partie explicable par le plus haut degré d'autosuffisance de San Luis qui dispose en particulier d'une agriculture dynamique et diversifiée<sup>492</sup>. Le dernier quart du 19<sup>ème</sup> est marqué par l'arrivée d'un bon nombre de commerçants étrangers qui succèdent aux (où cohabitent avec les) innovateurs espagnols dans le domaine des moulins à farine (voir production dans le chapitre 2 de la 3<sup>ème</sup>. partie). Les familles d'Ignacio Guevara et Huerta sont parmi les plus notables et l'on verra apparaître alors les boutiques les plus connues : El Centro Mercantil, El Buen Gusto et El Coloso<sup>493</sup>. Le commerce a bénéficié en outre de la division des grands domaines qui a eu lieu dans les décennies précédentes et qui a permis l'émergence d'une population de propriétaires ou de fermiers qui constituent une nouvelle demande pour les produits de la place ou importés. Mais il faut relativiser cette expansion. Si l'on utilise les données fiscales des droits sur la consommation (« Derechos de consumo sobre efectos nacionales y extranjeros ») on constate pour 1893 et 1894 qu'ils sont, pour Iturbide relativement plus faibles que ceux perçus dans les municipes voisins.

---

<sup>490</sup> Monografía del Municipio de San José Iturbide, Colección Monografías municipales de Guanajuato. CEOCB, Guanajuato, 2010,p.112.

<sup>491</sup> Consumo de artículos de primera necesidad hecho en las poblaciones desde julio de 1871 a julio de 1873, Cuadro N° 20, en Memoria Antillon, 1873, *op.cit.* et Cuadro que manifiesta los consumos de los principales artículos en estado durante el año de 1893, Memoria Joaquín Obregón González, *op.cit.*

<sup>492</sup> Antillon, Memoria, 1876, *op.cit.*

<sup>493</sup> Monografía, *ibid.*, p.45.

Tableau 93 - Droits sur la consommation<sup>494</sup>

	1893	1894
Iturbide	3 163 \$	3 951 \$
San Luis de la Paz	6 423 \$	13 961 \$
Pozos	3 721 \$	6 775 \$

Ceci est confirmé par l'analyse des consommations chiffrées en 1893 pour les principaux produits disponibles : le poids des consommations est considérablement plus élevé à San Luis de la Paz et même à Pozos : 4,8 fois plus de maïs à San Luis qu'à Iturbide, 3,7 fois plus à Pozos. Sans parler de la consommation de mezcal ou d'aguardiente qui fait d'Iturbide une ville austère par rapport à ses voisines. Mais ceci n'est rien si l'on se réfère comme nous l'avons fait, aux données de 1871/1873 : San Luis consomme alors 15 fois plus de maïs, 2 fois plus de porcs. Et cette situation perdure puisqu'en 1897/98 : les ventes de détail telles qu'elles sont estimées par le fisc s'élèvent seulement à 43 175 \$ et celles de gros à 2 300 \$<sup>495</sup>.

Malgré la croissance non négligeable de la production agricole et l'existence de marchés proches le commerce ne semble pas avoir été durablement stimulé par la dépendance de la zone de Pozos. Le développement du réseau ferré à proximité de l'est de l'Etat en même temps qu'il stimule le commerce de Querétaro, de Celaya et de San Miguel Allende va provoquer le déclin d'Iturbide qui se voit abandonnée par les diligences, les cavaliers et les muletiers (6 muletiers en 1910 !)<sup>496</sup>.

#### 4.3.1.3.3. Les petits municipes et la dilution du commerce

Les petits municipes sont d'une part ceux qui ont été intégrés au district d'Iturbide et celui de Xichù qui a été associé à Victoria. L'histoire tourmentée de la Sierra Gorda jusqu'en 1930 a eu pour conséquence la destruction de tous les fonds d'archives de ces petits municipes et seules les copies des documents échangés avec la hiérarchie ont pu être détectés à San Luis de la Paz et à Guanajuato. Pour ce qui est de l'activité commerciale de ces très petites entités elle est le reflet d'une produc-

<sup>494</sup> Derechos de consumo (efectos nacionales y efectos extranjeros), Informe Joaquín Obregón González, *op.cit.*

<sup>495</sup> Finanzas públicas del estado de Guanajuato, *ibid.*

<sup>496</sup> Censo, *op.cit.*



tion orientée à satisfaire les besoins fondamentaux des populations, d'une économie monétaire restreinte et d'un isolement imputable au relief et à l'absence de voies de communication : les seuls revenus monétaires sont ceux perçus par les journaliers des quelques grandes propriétés agricoles et par les ouvriers des mines et des ateliers métallurgiques ; les chemins de sont pas carrossables et seuls les hommes et les mules peuvent transiter de chef-lieu à chef-lieu.

#### 4.3.1.3.4. *Victoria et Xichù*

##### **Victoria**

Le commerce est qualifié dans les témoignages de « rachitique » : 10 à 12 établissements (selon José Felix Ramírez, né en 1881 à Victoria)<sup>497</sup>; 4 « grands » commerces (selon Gabriela Ramírez, née à Victoria)<sup>498</sup>. Malgré cela le recensement de 1895 fait apparaître (Victoria sans doute avec Xichù) 236 personnes exerçant le commerce ce qui nous semble considérable. Et, contrairement aux témoignages que nous avons recueillis très peu de muletiers. En 1886 les principaux commerçants sont au nombre de 5 : Eduardo Cárdenas, Antonio Moreno, Bruno Jiménez, Serapio Santos, Jésus Pérez<sup>499</sup>. La production de la zone se limite aux piments, aux figes, à la pâte de coings, à la canne de Castille et à la patate douce. Victoria est, selon ces dépositaires de la mémoire du chef-lieu, un marché qui met en contact les producteurs et les consommateurs de la région sans passer par les structures commerciales : les rancheros du municipio mais aussi de Tierra Blanca et Santa Catarina et les arrieros de la région sont présents tous les dimanches et proposent la production de leurs jardins ou de leurs parcelles : tomates, pitaya (fruit), Zapote, biznaga (échinocactus) et parfois quelques piments. Les marchands ambulants, muletiers à l'occasion, chargent des piments arrivés de Charcas pour les distribuer vers les autres petits municipios de la sierra y compris Xichù. L'activité commerciale est difficile à cerner et le commerce et les ventes ne peuvent qu'être entre-aperçus au travers des données qui figurent dans les budgets du municipio : ainsi en 1869<sup>500</sup> la munici-

<sup>497</sup> Interview de José Félix Ramírez, Victoria, 21/06/1967

<sup>498</sup> Interview de Gabriela Ramírez Victoria, 30/06/1967.

<sup>499</sup> Anuario universal y Anuario Mexicano, *op.cit.*, pp.726

<sup>500</sup> Presupuestos de ingresos del municipio de Victoria, AHSLPaz, s/c.

palité récolte 10 \$ pour l'introduction et la vente de produits importés. En 1873<sup>501</sup> la somme est aussi limitée. En 1889<sup>502</sup> la somme prélevée sur l'introduction de produits nationaux atteint péniblement les 39 \$ et la consommation de biens importés est taxée de 9 \$. La «pensión» sur les commerces établis (Giros mercantiles) s'élève à 24 \$ par an alors que la taxation sur le maïs et les haricots permet de récolter 162 \$. Et l'on préfère déjà taxer la production de ce qui fait la spécificité du municipe (fabrique de mezcal et d'eau de vie de canne). La «pensión sobre 2 172 fanegas de maíz que se expendarán en la población » s'élève à 192 \$ en 1869<sup>503</sup> ce qui montre bien le peu de recettes que l'on peut tirer d'un commerce exsangue de biens autres que ceux dont dispose le municipe en quantités presque suffisantes (la production de maïs et d'haricots est 2 fois plus importante qu'à Xichù, 2,65 fois plus qu'à Santa Catarina et 2,31 fois plus qu'à Atarjea) limité par le pouvoir d'achat très restreint de la population. En 1887/1891<sup>504</sup> sur une période de 5 ans les droits à l'entrée de produits nationaux s'élèvent à 1 123 \$ somme bien supérieure à la moyenne des perceptions de nos petits municipes qui s'élève à 868 \$. Mais Iturbide récolte de son côté 6 173 \$ pour la même période<sup>505</sup>. La taxation de l'introduction pour la consommation de biens importés est ridiculement faible à 44 \$ mais la plus importante de la zone. En 1902<sup>506</sup>, les «giros mercantiles» (Etablissements commerciaux) rapportent 860 \$ au budget de la municipalité.

#### **Xichù**

Nous disposons de peu de détails sur les commerces installés dans ce «mine-ral». Un indice de la densité du commerce et de la consommation est fourni par le budget sur 5 ans des principaux districts de la zone : les droits sur les produits nationaux introduits s'élèvent sur 5 ans à 597 \$ ce qui est plus faible que la moyenne

---

<sup>501</sup> *Idem*

<sup>502</sup> *Idem*

<sup>503</sup> *Idem*

<sup>504</sup> Cuadro sinóptico de los ingresos y egresos habidos en las Tesorerías del estado, Guanajuato, el 1° de Diciembre de 1892, HMSLPaz, s/c.

<sup>505</sup> Presupuestos de ingresos del municipio de Victoria, AHSLPaz, s/c.

<sup>506</sup> Cuadro sinóptico... *ibid*

perçue par les petits municipes de la Sierra et qui s'élève à 868 \$<sup>507</sup>. Le mineral de Xichú a bénéficié de circonstances favorables à un développement économique malgré son éloignement des centres de population de la Sierra Gorda occidentale et l'exploitation-transformation des minerais de la zone a permis la création d'emplois et la distribution de revenus bien plus conséquents que ceux fournis par l'agriculture et la taille des bois pour le transformer en charbon. Les références indirectes à l'activité commerciale apparaissent dans les budgets du municipe où l'on voit figurer les éventuelles taxations à la consommation ou à l'introduction de marchandises au chef-lieu du municipe. Si rien ne figure dans le budget sommaire de 1869<sup>508</sup>, celui de 1873<sup>509</sup> signale la perception prévue de 10 \$ pour l'entrée de produits étrangers (il faut savoir que les ressources de la municipalité proviennent à 69 % de la location des terres municipales et des ressources en bois de la sierra). Cette taxation des produits étrangers introduits dans le municipe se retrouve au même niveau en 1874<sup>510</sup> et l'on taxe les ventes de maïs et d'haricots à 30 \$, les alcools à 25 \$. L'on en déduit que la consommation, les ventes et donc l'activité commerciale de Xichú sont bien limitées à ce moment-là. Le budget de 1879<sup>511</sup> continue de taxer les ventes de maïs et d'haricots mais beaucoup plus la production et l'extraction de mezcal, de bois et d'ixtle. Il taxe aussi et cela est nouveau les activités de production et introduit une espèce de patente sur les boutiques pour 21 \$. Mais le budget de 730 \$ est toujours financé par les loyers des terres et par les coupes de bois dans la sierra. Le budget de 1880, plus élevé, impose davantage l'introduction de produits venant de l'extérieur et destinés à la vente : 100 \$ de droits (sur un total budgété de 1 207 \$) sont prévus et l'on précise que les produits importés sont essentiellement des vêtements et de l'épicerie ; les produits nationaux sont : vêtements, épicerie, bois, peaux, farine, tabac, chapeaux et chaussures. 1889 voit apparaitre la taxation des commerces et la patente rapporte dès 1897<sup>512</sup> 252 \$ par an pour atteindre 600 \$ en 1902 (sur un bud-

---

<sup>507</sup> Presupuestos de ingresos del municipio de Xichú, AHSLPaz, s/c.

<sup>508</sup> Presupuestos, *ibid.*

<sup>509</sup> *Idem*

<sup>510</sup> *Idem*

<sup>511</sup> Presupuestos, *ibid.*

<sup>512</sup> *Idem*

get total de 4 767 \$)<sup>513</sup>. On estime en outre, en 1897 la consommation de produits agricoles au chef-lieu à 3 000 \$ et celle de produits industriels à 200 \$<sup>514</sup>. Cette approche indirecte à l'activité commerciale du municiple nous incite à croire qu'elle est comme le dit un témoin, « rachitique », mais ne nous renseigne pas sur le nombre de commerçants et sur les commerces. L'on sait simplement que la mine principale « Aurora » dispose d'une petite « tienda de raya » et que le principal commerçant de la place (le seul ?) est Don Tomas Ribera qui distribue du textile, des vêtements et de la mercerie et qui fait directement ses achats à Mexico<sup>515</sup>. Le nombre de commerçants recensés en 1910 dans le district de Victoria qui englobe Xichù s'élève à 255 (ils étaient 236 en 1895) logés essentiellement au chef-lieu de Victoria plus apte de par sa localisation géographique à devenir le centre commercial privilégié du district. Nous verrons par la suite que les réseaux commerciaux vont privilégier ce point de passage. Pour les autres municipes de la Sierra le constat se fait à l'identique et si l'on procède par ordre décroissant pour parler de leur activité commerciale il faut noter, pour une raison qui devait être partagée par Xichù, la présence d'une activité minière, que le municiple d'Atarjea tire relativement bien son épingle du jeu.

#### **4.3.1.3.5. Atarjea**

Le nombre de commerçants du district d'Iturbide (4 municipes dont le plus peuplé Iturbide) s'élève à 661 en 1900 et à 730 personnes, hommes et femmes en 1910. La ventilation par municiple n'étant pas disponible il nous est difficile de suivre l'évolution de la population qui se consacre à plus ou moins grande échelle au commerce. Les documents et témoignages nous indiquent la présence de quelques commerçants « notoires » sans préjuger de la présence, comme partout, des petits boutiquiers à l'existence souvent précaire. Ainsi l'Anuario universal<sup>516</sup> cite l'existence de 3 commerçants dignes de figurer dans ses listes : Elías Medellín, Perfecto Ramírez et bien sûr Federico Ernest. Ce même Ernest, de renommée régionale, pré-

---

<sup>513</sup> *Idem*

<sup>514</sup> Cuestionario de fecha 7 de julio de 1897, AHSLPaz, s/c.

<sup>515</sup> Témoignage de Rafael González, de Xichù, né en 1897.

<sup>516</sup> Anuario universal y anuario Mexicano, *op.cit.*p.726.

cise dans un document destiné aux autorités de l'Etat<sup>517</sup> qu'il y a, en plus de son négoce, 4 à 5 boutiques à Atarjea sans compter avec les commerçants ambulants qui visitent les ranchos du municipe. Donc un nombre très restreint d'acteurs commerciaux dans un petit municipe qui a eu la chance de disposer de gisements miniers relativement riches et le malheur d'être presque totalement isolé du reste de l'Etat. Pour ce qui est de l'importance du commerce les données sont parfois contradictoires. Si les droits à l'entrée s'élèvent en 1873 à un total de 42 \$<sup>518</sup>, pour la période 1887-1891 les droits à l'introduction de produits nationaux s'élèvent à 1 491 \$, montant bien supérieur à la moyenne des 5 petits municipes (868 \$)<sup>519</sup>; ce montant dépasse même celui qui concerne Victoria dont on connaît la relative importance commerciale (dans la hiérarchie de la sierra). Mais ceci est peut être explicable par l'existence de notre entrepreneur-commerçant Federico Ernest qui occupe au plan commercial, malgré ses dénégations, une place prépondérante sur la place d'Atarjea. En 1890, se défendant des accusations de position monopolistique et de non-paiement des impôts correspondant à son énorme chiffre d'affaires, il précise que le commerce d'Atarjea ne concerne que 200 familles qui peuplent le chef-lieu et ses environs. Ces familles dont les revenus monétaires («jornal» qui va de 18 à 25 centimes) proviennent en grande partie du travail dans les mines et ateliers de la zone possédées par Ernest, dépensent l'essentiel (les 3/4 selon l'intéressé) de ces revenus à l'achat de maïs, d'haricots, de viande, de saindoux, de bois... et d'eau de vie. Avec pour précision supplémentaire que son commerce ne se consacre pas à la vente de ces produits de première nécessité. Son fonds de commerce consiste donc à importer des produits plus divers et sans doute plus sophistiqués (l'intéressé précise que ces produits sont au nombre de 22 et vont de l'huile au sucre, au savon, au chocolat, au sel, au riz, au café et au tabac et à l'ensemble des produits textiles de laine ou de coton) sur lesquels il est amené à payer les droits d'introduction correspondants. Ce qui justifierait alors le montant relativement élevé des droits sur les produits natio-

---

<sup>517</sup> Federico Ernest, Contestación a la carta enviada por el ayuntamiento pidiendo el pago del adeudo por derechos municipales del súbdito alemán Don Federico Ernest, AHEG, Municipios, Atarjea, 1890, s/c.

<sup>518</sup> Presupuesto de ingresos para el año de 1873, Ayuntamiento constitucional del mineral de Atarjea, AHSLPaz, s/c.

<sup>519</sup> Cuadro sinóptico... *ibid.*

naux figurant dans les budgets du municpe (les ouvriers et mineurs d'Atarjea auraient ainsi dépensé 1 566,90 \$ dans la boutique d'Ernest en 1889)<sup>520</sup>.

L'histoire des heurts fréquents entre ce personnage à qui l'on reproche tous les maux de la terre illustre bien l'incompréhension qui sépare une volonté politique de mise en valeur des ressources naturelles (ici les ressources minières) tout en préservant la nature, et la société «traditionnelle» attachée à la possession et au travail de la terre et à l'usage des ressources en bois de la sierra. Dans ce contexte le commerce (et les autres activités de Federico Ernest) de ce personnage semble être une incongruité dans une société d'autosubsistance générale qui s'entrouvre grâce aux revenus distribués par les mines. Et cette ouverture va progressivement cesser avec la défaillance des mines. Velasco<sup>521</sup> de son côté se contente de dire pour 1895 que le commerce se limite à l'importation de maïs et de blé d'Iturbide, de mezcal et de sucre de Victoria et bien sûr à l'exportation de minerai vers Guanajuato.

#### **4.3.1.3.6. Tierra Blanca et Santa Catarina**

Tierra Blanca, municpe relativement plus peuplé que ses voisins se signale très tôt par son faible niveau d'activité économique, agricole et commerciale. En 1879, les ressources budgétaires taxent les productions locales et certains commerces : l'introduction de produits nationaux ne rapporte que 6 \$. Le rapport de Muñoz Ledo<sup>522</sup> ne signale aucun établissement industriel ou commerce pour 1881. Un télégramme destiné à la Secretaria de Fomento, signale en 1885 que le municpe se consacre essentiellement à produire des fruits destinés à l'autoconsommation<sup>523</sup> ou à produire des chapeaux de paille au chef-lieu<sup>524</sup>. En 1889<sup>525</sup> un extrait de comptabilité budgétaire signale le paiement de droits sur l'introduction de produits nationaux de 1,08 \$ (soit 13 \$ par an). Et pourtant, entre 1887 et 1891<sup>526</sup> on découvre que

---

<sup>520</sup> Federico Ernest, *ibid.*

<sup>521</sup> Velasco, *op.cit.*p.246.

<sup>522</sup> Muñoz Ledo, Informe 1881, Cuadro N°11, *op.cit.*

<sup>523</sup> Informe sobre trabajos en los campos en *Informes y documentos sobre comercio interior y comercio exterior*, Nov.1886.

<sup>524</sup> Geografía Médica de la República, *op.cit.*

<sup>525</sup> Ingresos mensuales, Efectos del país, julio-septiembre 1889, AHSLPaz, s/c.

<sup>526</sup> Cuadro sinóptico..., *ibid.*

le municipe a perçu pour l'introduction de produits du pays destinés à la consommation la somme de 993 \$, légèrement supérieure à la perception moyenne de nos petits municipes. Mais l'essentiel des ressources budgétaires provient de la location des terres municipales. La production «industrielle» est selon Velasco<sup>527</sup> «balbutiante» et le commerce se résume à l'envoi de fruits, de mezcal et de chapeaux de paille de bonne qualité vers San José Iturbide. La proximité de ce pôle relativement important explique peut-être la pauvreté de l'activité commerciale. Mais l'introduction de la patente fait apparaître des recettes pour les « Giros mercantiles » de 400 \$ sur un total de recettes de 1 577 \$. Malgré la rareté des données relatives au commerce il ne faut pas se faire d'illusions quant au caractère excessivement restreint des échanges qui se diluent dans des rapports de voisinage avec les populations voisines de l'Etat mais aussi de l'Etat voisin de Querétaro.

Santa Catarina est sans doute le municipe le plus défavorisé de la Sierra et comme le résume Pedro González, son commerce et son industrie sont quasi nuls et son agriculture très pauvre (production la plus faible des municipes voisins, se limitant essentiellement au maïs et à la canne de Castille). Sa population qui avoisine en permanence les 2 300 habitants vit en quasi autarcie en ajoutant parfois une production d'haricots destinée à l'auto consommation ou, si les conditions météorologiques sont favorables, à une vente vers la sierra Potosina ou l'Etat de Querétaro. Pour illustrer cette faiblesse de l'activité et donc du commerce, le budget de 1873 comporte une recette: «Pensión sobre fanegas de maíz y frijol que se calculan se expendrán en la población » qui s'élève à 18 \$ ! A titre comparatif la même recette s'élève à 112 \$ à Atarjea, municipe lui aussi défavorisé par son isolement. Sur la période 1887/1891 les droits à l'entrée des produits nationaux se sont élevés à 140 \$ considérablement plus faibles que la moyenne déjà signalée pour les petits municipes, de 868 \$<sup>528</sup>.

---

<sup>527</sup> Velasco, 1890, *op.cit.*

<sup>528</sup> Cuadro sinóptico, *op.cit.*

### 4.3.2. Réseaux commerciaux et moyens de transport

#### 4.3.2.1. *Les relations commerciales*

Les échanges se sont développés au cours de notre période porfirienne dans deux sous-ensembles de la zone ouest de l'Etat de Guanajuato. Les municipes quels que soit leur taille et leurs niveaux de développement ont entretenu des relations sommaires entre eux et les zones limitrophes, relations reposant sur de timides spécialisations productives. Les petits municipes de la Sierra Gorda sont bien plus marqués par l'autosubsistance que par des relations commerciales avec leurs voisins proches et encore moins avec les villes moyennes de l'ouest de la zone. Le deuxième sous-ensemble de la zone concerne le système San Luis de la Paz-Pozos qui a connu sous le Porfiriat une phase de prospérité inattendue et qui a tissé des relations commerciales avec le reste de l'Etat, les Etats voisins et le reste du pays. On a eu là l'exemple d'un complexe tourné vers la production destinée à ailleurs et dépendant de l'ailleurs pour ses inputs même si elle essaye de développer un système d'auto approvisionnement dans la zone périphérique de Pozos.

##### 4.3.2.1.1. *Les réseaux de proximité et la dilution du commerce*

Entre municipes de la Sierra Gorda on échange les faibles surplus d'une timide production spécialisée (avec une seule exception celle qui concerne: le transport du métal sommairement raffiné d'Atarjea et Xichù vers San Luis de la Paz à dos d'hommes ou de mules). La hiérarchie des pôles de commerce se construit avec le temps en fonction des modifications dans les structures productives et de communication dans la zone et hors de la zone. La proximité de deux centres urbains d'importance hors zone : Querétaro et San Luis Potosí joue un rôle indirect dans la définition et l'importance de ces pôles. San Luis de la Paz assume un rôle essentiel d'entrepôt et de distribution dans l'ouest, San José Iturbide joue un rôle temporaire de compétiteur et Victoria de par son importance politique joue un petit rôle local dans l'extrême est de l'Etat.

Les relations entre chefs-lieux de municipes sont en général résumées par les auteurs ou les témoins que nous avons rencontré. Si l'on part des municipes les plus excentrés : Xichù, Atarjea puis Santa Catarina et Tierra Blanca on nous dit que :



- Atarjea exporte son minerai et son métal travaillé vers Guanajuato et importe du maïs et du blé de San Luis de la Paz ; on y importe du mezcal et du sucre de Victoria<sup>529</sup>; mais Atarjea commerce aussi avec Querétaro<sup>530</sup>.
- Santa Catarina commerce de façon très limitée avec les localités de l'Etat de Querétaro et bien moins avec San Luis de la Paz<sup>531</sup> ;
- Tierra Blanca exporte des fruits et du mezcal vers Iturbide ;
- Xichù développe un commerce plus diversifié et peut être plus dense malgré l'éloignement des centres de consommation et de transformation : sortent du municipe du minerai et du métal fondu vers Victoria puis San Luis de la Paz et même<sup>532</sup> Guanajuato ; du piloncillo et des fruits vers les municipes voisins et San Luis de la Paz ; du bois de charpente vers San Luis de la Paz, Pozos et Querétaro. Il importe du maïs de San Luis de la Paz<sup>533</sup> mais le nord du municipe s'approvisionne dans l'Etat de San Luis Potosí<sup>534</sup>. Tarquín<sup>535</sup> nous confirme que Xichù travaille essentiellement avec San Luis de la Paz. Tout ceci repose sur un réseau très dense d'arrieros.
- Viennent ensuite les deux municipes de Victoria et d'Iturbide plus impliqués dans un commerce intra et inter zones :
- Iturbide commerce selon Velasco avec San Luis de la Paz, Querétaro et Mexico. Le municipe exporte des haricots, des piments secs, du mezcal et du bétail, du maïs vers Victoria et du minerai vers San Luis de la Paz<sup>536</sup>.
- Victoria exporte du piloncillo et du mezcal et importe du maïs d'Iturbide, du Bajío, de San Ciro (San Luis Potosí) et parfois même de Toluca. Les agglomérations du nord du municipe s'approvisionne dans l'Etat de San

---

<sup>529</sup> Velasco, *op.cit.*, p.246.

<sup>530</sup> Tarquín, *Témoignage, op.cit.*

<sup>531</sup> Tarquín, *op.cit.*

<sup>532</sup> Velasco, *ibid.*, p.246.

<sup>533</sup> Velasco, *ibid.*, p.246.

<sup>534</sup> Arredondo, *ibid.*

<sup>535</sup> Tarquín, *op.cit.*

<sup>536</sup> Velasco, *ibid.*, p.246.

Luis Potosí et le municípe exporte du bois et du charbon de bois vers San Luis de la Paz et plus loin ensuite avec le développement du chemin de fer<sup>537</sup>. Victoria a des relations donc avec San Luis de la Paz et Iturbide pour sa consommation de produits autres que ceux qui constituent la base de la diète alimentaire de la population : riz, farine, vêtements, tissus, etc. Il entretient, grâce aux arrieros de la zone, des relations avec Xichù qui, au-delà de ses relations industrielles avec la métropole de la Sierra Gorda, vient s'approvisionner ici de produits plus sophistiqués comme l'épicerie ou les vêtements.

On constate aisément que les échanges, limités en volume, concernent presque exclusivement des produits primaires ou peu élaborés : minerai ou métal fondu, piloncillo (pains de sucre), bois de charpente, charbon de bois, maïs, blé, mezcal, sucre, fruits, haricots, piments secs, bétail. On ajoutera à cela les achats ponctuels, à l'occasion des marchés, des produits plus élaborés proposés par les commerçants des chefs-lieux et par les commerçants ambulants.

Les municípes de la Sierra oscillent entre l'autosubsistance, des complémentarités locales et des spécialisations en grande partie imposée par la nature. Et les contacts ne sont que très rarement liés avec l'ouest de l'Etat. L'on retrouve bien souvent dans les commentaires des chroniqueurs de la région et les témoignages des témoins de l'époque les références à la relation ambiguë que la sierra cultive avec l'Etat de Guanajuato. Tarquín<sup>538</sup> précise ainsi que la Sierra Gorda ne fait pas partie du Bajío et qu'en termes économiques elle a toujours dépendu du développement de Querétaro et de San Luis Potosí ce qui nous semble excessif. Certains ranchos ont pourtant sollicité leur rattachement à l'Etat de Querétaro et le recensement de 1900 montre que 20 % des habitants de Tierra Blanca sont originaires de l'Etat voisin.

---

<sup>537</sup> Arredondo, *ibid.*

<sup>538</sup> Tarquín, *ibid.*

#### 4.3.2.1.2. *Le système San Luis de la Paz-Pozos et l'ouverture sur l'extérieur*

Pour Meyer Cosío<sup>539</sup> l'ensemble San Luis de la Paz-Pozos est intimement lié au marché local et au marché national grâce aux routes carrossables puis au chemin de fer. La spécialisation des activités est plus marquée et le système est à la fois intégré et dépendant du reste de l'Etat et du pays. Les mines du « système » sont approvisionnées par San Luis et par Allende qui fournissent presque tous les produits agricoles tandis que les échanges plus lointains pour des marchandises « autres » vont se faire par chariots, muletiers puis par voie ferrée : il en était ainsi pour l'équipement industriel des mines et pour les inputs nécessaires au fonctionnement des usines de traitement. San Luis de la Paz est aussi le centre commercial de la Sierra Gorda, le lieu où les "almacenes" font leurs affaires plus qu'à Pozos. La ville est en grande partie la porte d'entrée et de sortie des marchandises produites ou consommées dans la zone. La ville reçoit du piloncillo, du minerai et des métaux, des fruits et du bois (sous toutes ses formes) de Xichù et de Victoria ; elle reçoit du minerai et des piments secs d'Iturbide et le produit des mines et de la métallurgie d'Atarjea. Elle entretient des relations commerciales denses avec Iturbide, au sud, Dolores Hidalgo, San Felipe, Allende et Guanajuato à l'ouest et San Luis Potosí au nord-ouest en exportant son minerai et surtout ses métaux précieux obtenus du minerai de Pozos et transformé sur place, son bétail, ses céréales et son mezcal (ou celui qui provient des municipes de la Sierra). Mais ses agriculteurs qui écoulent facilement leurs récoltes, ses muletiers-commerçants et les ouvriers de ses usines métallurgiques vivent aux dépens des produits issus des mines de Pozos. La consommation des habitants du système San Luis-Pozos peut être comparée, en 1893 à celle de León ; les chiffres de consommation des biens de première nécessité (maïs, haricots, pois) sont relativement proches, mais pour le reste, des tabacs aux alcools en passant par la viande et les quelques produits transformés de l'industrie, le fossé est énorme et l'intensité de l'activité commerciale n'a pas de commune mesure avec celle de la métropole de l'Ouest de l'Etat<sup>540</sup>. Sans réduire la situation à une séparation entre une zone introvertie qui se contente d'échanges limités en volume et en diversité et une zone connectée sur le reste du pays et dépendante d'une demande particulière en mé-

---

<sup>539</sup> Meyer Cosío, J. *La minería en Guanajuato 1892-1913*, El Colegio de Michoacán y Universidad de Guanajuato, 1988, p.52.

<sup>540</sup> Informe Joaquín Obregón González, *op.cit.*

taux précieux et dans une moindre mesure en métaux industriels, il faut reconnaître l'existence d'un fossé entre les conditions de vie des populations de la Sierra et celles des habitants du système San Luis-Pozos. Les échanges commerciaux de ces deux zones partagent peu de points en commun et la seule constante qui concernera les deux espaces est l'utilisation d'un même système de transport : l'arrieria (à plus ou moins grande échelle) et ce jusqu'à la mise en place définitive du chemin de fer entre Pozos et le réseau national.

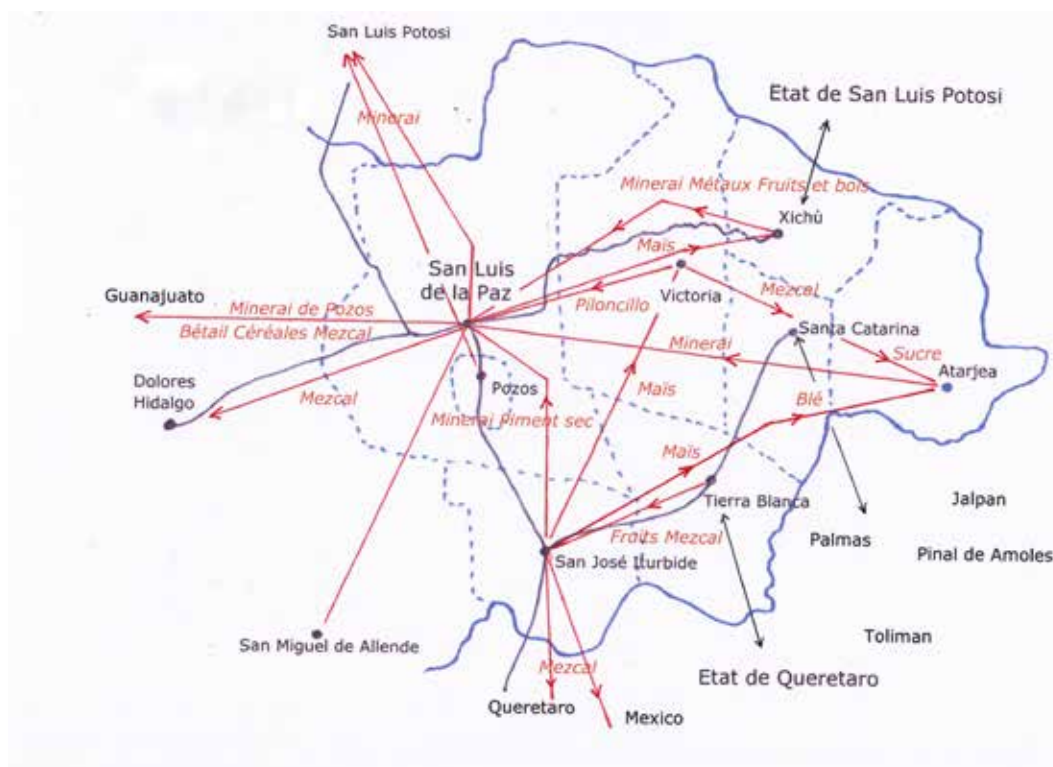


Figure 37 – La nature des échanges dans l'Est de l'Etat

#### **4.3.2.2. Les moyens de transport : les hommes, les mules et le chemin de fer**

##### **4.3.2.2.1. Les moyens traditionnels : les hommes, les mules, les chariots**

La circulation des marchandises, se résumant au transport d'une gamme très restreinte de marchandises de faible valeur, à l'exception des métaux précieux, mobilise l'intervention des muletiers mais aussi parfois, pour des raisons de coûts, de simples porteurs, et lorsque cela est possible, de chariots pouvant transiter sur les portions carrossables du faible réseau routier. Les passagers, de leur côté utiliseront les diligences qui relient les agglomérations de l'ouest et du sud de la Sierra Gorda.

##### **Les porteurs**

Les transferts de marchandises entre les différentes agglomérations de la Sierra ont parfois, même lorsque cela n'est pas signalé par les chroniqueurs de la région, mobilisé de simples porteurs. Il en est ainsi, au début de notre période, pour le transport de métal raffiné entre Xichù et l'hôtel des monnaies de Guanajuato. Si la charge à transporter ne dépasse pas l'arroba (11,5 kg), le risque est limité mais le fret est coûteux : de 6 à 7 \$ l'arroba<sup>541</sup>, ce qui nous semble exorbitant. Les porteurs, qu'il s'agisse de simples « employés » des usines de traitement ou de paysans pauvres utilisent les chemins escarpés de la sierra pour amener les produits agricoles aux marchés de la zone. Le trafic est toutefois limité en ampleur et ne peut absolument pas être quantifié.

##### **Les muletiers**

Les muletiers petits et grands tels que nous les avons décrits dans leur participation aux échanges dans l'ouest de l'Etat ont joué avant et même après l'avènement du chemin de fer, surtout dans cette région, un rôle essentiel dans les relations même déséquilibrées entre les différents municipes de l'Est.

---

<sup>541</sup> Réponse à la circulaire N° 17 du 01/08/1877 de la Secretaria de Hacienda relative aux Mines, Anexa 3 a la Memoria de Hacienda del año económico de 1877 a 1878, Estadística de la República Mexicana, Busto, Tomo 2, México, 1880.

Tableau 94 - Les muletiers des districts de l'Est.

Districts	Dates			
	1872	1895	1900	1910
San Luis de la Paz (avec Pozos)	26	72	18	101 + 4 vendeurs ambulants
Iturbide (avec les municipes du district)		37	18	6
Victoria (avec Xichù)		0	0	10
Pozos				9

La comptabilité des muletiers qui montre un certain déficit de transporteurs en 1900 et leur concentration sur le système San Luis-Pozos trouve difficilement d'explication plausible. La fin de la bonanza à Pozos explique en partie les premiers chiffres mais l'explosion des données en 1910 n'est pas compatible avec la mise en service des lignes de chemin de fer entre Pozos, San Luis de la Paz et le réseau du Ferrocarril Nacional d'une part et le Ferrocarril del Bozo reliant les haciendas du nord aux mines du sud. L'explication qui semble la moins irraisonnable repose sur la méthode statistique d'évaluation des professions. San Luis étant un centre industriel mais surtout commercial la spécialisation du métier de muletier semble plus logique que dans les contrées isolées de la Sierra. Le nombre de muletiers tel qu'il figure dans les recensements n'est sans doute pas le reflet exact de la réalité dans la mesure où le cumul des tâches est chose courante dans les zones rurales. D'où le chiffre élevé de personnes se déclarant « arriero », métier à part entière, à San Luis de la Paz. Mais les chiffres pour 1900 sont sous-estimés si l'on sait qu'en 1898 on décomptait à San Luis 406 mules dont 348 « publiques » et 432 ânes « privés »<sup>542</sup>. La sous-estimation des chiffres dans les zones de la sierra est confirmée par les témoignages que nous avons recueilli qui signalent la présence permanente de nombreux muletiers dans les centres de Victoria et de Xichù. Pour ce qui est d'Iturbide la décadence signalée au début du 20<sup>ème</sup> siècle explique sans doute la réduction du nombre de muletiers mais ce sont aussi les muletiers de San Luis de la Paz qui les

<sup>542</sup> Vías férreas y urbanas y medios de transporte en la ciudad de San Luis de la Paz, AHEG, Municipios, s/c.

remplacent. Le recensement de 1900 signale 21 muletiers à Atarjea, 8 à Tierra Blanca, 18 à Santa Catarina et 4 à Xichù.

Le muletier est l'outil incontournable du commerce intra-zone. Avant le chemin de fer et en raison de l'inexistence d'un réseau «carretero» (sauf à l'ouest) l'homme et la mule sont les seuls moyens pour transporter les marchandises quelles qu'elles soient.

Ainsi entre Xichù, Victoria et San Luis, le trafic implique de nombreux arrieros qui partent de Xichù le vendredi avec les fruits des terres chaudes (oranges, citrons, abricots...) vers Victoria puis vers San Luis de la Paz pour le marché du dimanche. Le trajet de 33 kms jusqu'à Victoria se fera en 7 heures, puis de 80 kms jusqu'à San Luis en 10 heures et se répétera au retour avec un chargement de haricots, de maïs, de piments, d'oignons, etc.<sup>543</sup>. L'origine exacte de ces muletiers est indécisée même si l'on signale en 1898 pour Xichù un « parc » de 156 mules et de 427 ânes<sup>544</sup>. Le trafic entre Xichù, Victoria et San Luis de la Paz est confirmé par les témoignages recueillis. Victoria envoie d'importantes cargaisons de bois vers San Luis et ensuite vers Mexico lorsque le chemin de fer prendra le relais<sup>545</sup>. De Xichù vers Victoria, le minerai plus ou moins travaillé voyage en caravanes d'ânes jusqu'à Victoria puis par chariots, au début du 20<sup>ème</sup> vers San Luis<sup>546</sup>. Une route carrossable est signalée, qui relie les deux villes, dans l'ouvrage de 1904 de Pedro González. La présence de nombreux arrieros est confirmée par le témoignage de Gabriela Ramírez<sup>547</sup>. Basés à Victoria, considérée comme un point intermédiaire, ils voyagent entre les chefs-lieux de l'est et San Luis mais s'aventurent aussi à Querétaro, Charcas et Dolores Hidalgo en transportant les fruits, les avocats, la patate douce, les haricots produits dans la région. Elle rappelle le trafic de métal travaillé qui se développe tout au long de la période entre Xichù et Victoria puis San Luis de la Paz en précisant qu'en retour les muletiers ramènent toutes les marchandises disponibles à Victoria alors qu'elles font défaut à Xichù. José Félix Ramírez confirme cette description (San

---

<sup>543</sup> Rafael González, *op.cit.*

<sup>544</sup> Vías férreas y medios de transporte en el municipio de Xichù, AGEG, Municipios, Xichù, s/c.

<sup>545</sup> Arredondo, *op.cit.*

<sup>546</sup> José Luis Ramírez, *op.cit.*

<sup>547</sup> Gabriela Ramírez, *op.cit.*

Luis, Charcas, Xichù) en précisant toutefois que les arrieros de Victoria circulent aussi entre ce chef-lieu et Iturbide afin d'y chercher le riz, la farine, le sel, le tabac... Il faut enfin revenir sur le trafic de métal précieux entre Xichù et les usines de traitement de San Luis de la Paz. Il est dit en 1877 que si le poids de métal transporté dépasse l'arroba il faut une mule (ou plusieurs) et un accompagnateur ce qui gonfle le prix du transport. Tout le métal est frappé à Guanajuato et pour montrer le caractère limité de la production, les pièces reviennent à Xichù et circulent entre les mains des ouvriers et du commerce local<sup>548</sup>. Plus tard, au début du 20<sup>ème</sup>, le minerai continue d'être traité sommairement dans une fonderie (la « fundición vieja ») qui utilise la matière première des mines de Cristo et de La Aurora ; les barres d'or et d'argent sont expédiées par mules et ânes vers San Luis à 70 kms. Deux chemins sont utilisés par les muletiers en fonction de leur lieu de résidence : par le nord en suivant le ruisseau de San Miguel, les flancs de la Peña de Bernal, Charco Azul, La Tapona, Cañada de Moreno, Ortega et San Luis. Par le sud en passant par la Misión de Santa Ana, El Milagro, Carrasquilla, Higuera, Cañada de Moreno, Ortega et San Luis<sup>549</sup> (voir Figure 37). S'il s'agissait de minerai il est dit que les caravanes d'ânes venant de Xichù déchargeaient leurs sacs à Victoria et le minerai repartait ensuite en chariots vers San Luis<sup>550</sup>.

Les autres relations très denses qui impliquent obligatoirement le muletier avant le développement des moyens modernes de transport concernaient la zone d'intense activité économique à l'entrée ouest de la Sierra Gorda : deux circuits en particulier reliaient de façon soutenue le chef-lieu du district avec les haciendas du nord de San Luis de la Paz : Jofre, El Bozo, Manzanares, San Isidro et avec la plus importante au sud : Santa Ana. Les caravanes de mules transportaient tout ce qui était nécessaire à l'approvisionnement des mines et des « haciendas de beneficio » : bois d'œuvre, combustible, charbon de bois, céréales, fourrage et bétail<sup>551</sup>.

Lorsque l'état des routes et chemins le permet les muletiers se convertissent en conducteurs de chariots et réduisent considérablement le coût du transport. Encore faut-il que les quantités transportées en valent la peine. Il en est ainsi, au début

---

<sup>548</sup> Réponse à la circulaire..., *op.cit.*

<sup>549</sup> Monografía..., *op.cit.*, p.119.

<sup>550</sup> José Luis Ramírez, *op.cit.*

<sup>551</sup> Monografía, *op.cit.*,p.52.



du 20<sup>ème</sup> siècle sur le tronçon Victoria-San Luis de la Paz, devenu «carretero» qui va permettre le transport en grandes quantités du bois et de minerai brut en provenance de la sierra de Xichù. Les moyens «intermédiaires», chariots et diligences sont utilisés à la fin du 19<sup>ème</sup> et au début du 20<sup>ème</sup> siècle et essentiellement au transport de minerai entre la zone minière de Pozos et les usines de traitement de San Luis. Les charrettes ou chariots tirées par des attelages de 5 à 6 paires de mules transportent de lourdes quantités de minerai vers San Luis et, dans certains cas jusqu'à San Luis Potosí. San Luis de la Paz répertorie, en 1898 un parc de 26 chariots à 4 roues, dont 22 «publics» et 61 charrettes à deux roues, dont 44 « publiques »<sup>552</sup>. Les petites exploitations continuant à utiliser une paire de mules pour livrer leur production. Pozos est reliée par diligence à la gare de Lourdes en 1905, sur le trajet de la ligne de chemin de fer San Luis de la Paz-Rincón.

La délicate description des relations commerciales au sein de la zone ne peut guère être accompagnée d'une quantification des flux. Mais l'on peut aisément, au regard de la nature des marchandises transportées, du prix du fret et des moyens limités utilisés, avancer que ces échanges ont tout au long de la période été extrêmement modestes. Les seules avancées qui auraient pu être décelées auraient découlé d'une croissance démographique, surtout dans les chefs-lieux, et d'une distribution croissante de revenus monétaires liés à l'exploitation des mines et des fonderies : ce fut en partie le cas à Xichù et à Atarjea mais insuffisant pour justifier une croissance continue des flux commerciaux entre les municipes de la Sierra. La bonanza de Pozos est la seule à permettre d'envisager un développement considérable des échanges entre le centre minier, le chef-lieu de San Luis et le monde extérieur. Mais là aussi les facteurs qui autoriseraient ce développement ressortent davantage de l'évolution du potentiel de consommateurs et des revenus que des moyens de transport utilisés ou utilisables.

#### ***4.3.2.2.2. L'avènement tardif du chemin de fer***

Le développement contrarié de lignes de chemin de fer à l'ouest de la zone autour du système San Luis de la Paz-Pozos aurait pu stimuler les échanges et ouvrir la zone sur l'extérieur avec une nouvelle intensité pour les acteurs économiques, producteurs et consommateurs.

---

<sup>552</sup> Vías férreas..., *op.cit.*

Deux réseaux ont été développés dans les dernières années du 19<sup>ème</sup> et les premières du 20<sup>ème</sup> siècle : un réseau ouvert recherchant la connexion au réseau national et un réseau fermé d'intégration des productions.

Le développement du premier réseau a été entouré d'une ambiguïté fréquente dans l'octroi de concessions ferroviaires sous le Porfiriat. L'absence de convictions partagées quant à son utilité, l'improvisation de certaines demandes, les rumeurs progressives véhiculées par la presse quant à la concrétisation des projets, les réticences politiques à subventionner le projet ont débouché sur d'importants retards dans la construction des voies ...et un décalage entre l'utilité potentielle du projet et son utilité réelle au milieu des années 1900-1910.

#### **Le premier réseau**

A l'origine de la liaison entre Pozos et San Luis de la Paz avec le reste du pays il y a la concession N°139 du 15/02/1893 qui décide que l'ancienne « Compagnie du Chemin de Fer de Guanajuato à San Luis de la Paz, SA » exploitera la ligne de chemin de fer de Rincón (gare du réseau du Ferrocarril Central Mexicano vers le nord) à Pozos. Ce contrat sera validé le 24/05/1893 par décret présidentiel entre le représentant de la SCOP et le Général Pedro Hinojosa. Le but initial de la compagnie est de relier Guanajuato à Dolores Hidalgo avec un prolongement éventuel vers San Luis de la Paz et Pozos<sup>553</sup>. Le contrat sera modifié en 1895 avec comme représentant de la compagnie Manuel Echanove y Nicolín et les travaux débuteront progressivement mais lentement.

Une deuxième tentative sera lancée en 1894 par Luis Francisco López Gutiérrez. Le contrat est signé par Manuel González Cosío d'une part et Lebrija y Arriaga et le promoteur de cette nouvelle voie, qui a investi dans les mines de Pozos et de Xichù. Le contrat signé le 16/04/1894 l'autorise à « construire pour son compte ou pour la compagnie qu'il organise afin d'exploiter .... un chemin de fer qui, partant de Pozos va à San Luis de la Paz et se termine à La Petaca où il se connectera au « Camino de Fierro Nacional Mexicano »<sup>554</sup>. Le lancement du projet sera confié à l'ingénieur Ponciano Aguilar, de Guanajuato qui accepte de tracer les plans de la ligne le 29/11/1894. Mais les retards vont s'accumuler et les demandes de déroga-

---

<sup>553</sup> AGN, SCOP, 536/171

<sup>554</sup> Pons, *op.cit.*, p.179.

tion vont se succéder jusqu'au 13/12/1895, date d'acceptation des plans de la ligne et de la nomination d'un inspecteur du gouvernement. Les travaux doivent impérativement commencer le 1<sup>er</sup> Janvier 1896. Mais les travaux lancés le 23/12/1895 se limiteront à 2 kms de terrassement à partir de Pozos<sup>555</sup> et s'arrêteront définitivement avec le décès de Francisco Lopez Gutiérrez en 1896. Le contrat sera définitivement annulé le 30/12/1897 et sa veuve récupérera le dépôt initial de 5 000 \$ prévu au moment de l'octroi de la concession<sup>556</sup>. Un troisième projet sera lancé par Ignacio Bejarano et J.J. Fariás et débouchera sur un contrat approuvé par le gouvernement fédéral pour la construction d'un chemin de fer qui ira de la gare de Rincón (Rio Laja) jusqu'au «Mineral» de Pozos, en passant par San Luis de la Paz. Les délais n'étant pas respectés le contrat est déclaré caduc en décembre 1895<sup>557</sup>. L'ingénieur Reinaldo Hajar<sup>558</sup> décrit en Juin 1896 la présence de deux entreprises qui ont commencé des travaux de mise en relation du système San Luis de la Paz-Pozos avec l'ouest de l'Etat : l'une dont nous avons signalé l'existence fugace qui prévoyait de relier Pozos et La Petaca (au nord-est de Dolores Hidalgo) et qui n'a réalisé que quelques centaines de mètres de terrassement au départ de Pozos en recrutant pour l'occasion des indigènes pame venant de San Luis Potosí<sup>559</sup> ; l'autre qui continue, après la réforme du contrat en 1895 à dresser une voie qui se rapproche de San Luis de la Paz : trois tronçons étaient prévus et les plans progressivement approuvés, le 1<sup>er</sup> couvrant 10 kms à partir de Rincón vers l'est, un 2<sup>ème</sup> de 12 kms puis un 3<sup>ème</sup> qui allait du kilomètre 22 au kilomètre 50,45 c'est-à-dire à San Luis de la Paz. Le nouveau décret, rendu nécessaire par l'inaction des responsables de la compagnie valide un nouveau contrat signé le 30/03/1895 entre le secrétaire d'Etat Manuel González Cosío et le représentant de la société, Manuel Nicolin y Echanove en imposant qu'un tronçon de voie de 10 kms soit terminé et livré avant le 05/07/1896. Il est décrété en outre que 10 kms de voie devront être construits pour chacune des années suivantes de telle façon que la ligne soit achevée au bout de 8 ans (à partir du

---

<sup>555</sup> AGN, SCOP, 139/22-1

<sup>556</sup> Décret N° 14321 du 30/12/1897 approuvant le contrat célébré entre l'exécuteur testamentaire de Francisco López Gutiérrez... AHSLPaz, s/c.

<sup>557</sup> Pons, *op. cit.*, pp.179-180.

<sup>558</sup> Hajar, Reinaldo, Sinopsis descriptiva, geológica minera, agrícola e industrial del Mineral de Pozos, *El Minero Mexicano*, 21 de mayo de 1902, pp.241-242.

<sup>559</sup> AGN, SCOP, 151/9-1

05/06/1894). Le non-respect de cette réforme de l'article 5 de la concession la rendra caduque<sup>560</sup>.

Selon Hajar les deux premiers tronçons (22 kms) sont achevés et les rails posés en 1896. Mais le contrat de concession initial subira au moins deux nouvelles modifications le 15/06/1896 puis le 20/02/1897, pour des détails qui montrent l'impatience des autorités fédérales devant les lenteurs dans la construction de la ligne. Les 20 kms construits sont confirmés en 1897. En 1898, 31 kms sont terminés et la ligne arrive à l'Hacienda (ou à la gare) de Lourdes ; le tronçon de 31 kms entre en exploitation en juillet 1898<sup>561</sup>.

En 1899 on atteint le kilomètre 40 et en Juillet 1900 la ligne Rincón-San Luis de la Paz est achevée sur 50 kilomètres avec une ligne téléphonique connectée à Lourdes (Km 31) et au Km 49. Ces données sont confirmées par les AERM de Peñafiel de 1897 à 1900.

Le 12 avril 1902 le « Ferrocarril de Guanajuato a San Luis de la Paz » est vendu à la «Cía. del Ferrocarril Nacional de México» née en 1880 et de capital américain. Cette cession implique :

- 1/ la vente de la concession accordée par le gouvernement fédéral (1893) pour la ligne Guanajuato-Dolores Hidalgo avec la faculté accordée de prolonger la ligne jusqu'à San Luis de la Paz;
- 2/ la vente du tronçon en exploitation sur les 50 kms qui sépare la gare de Rincón (connexion avec le FFCC Nacional Mexicano) et San Luis de la Paz;
- 3/ La vente du tronçon en construction entre San Luis de la Paz et Pozos.  
Le montant de la transaction s'élève à 365 000 \$<sup>562</sup>.

Pour ce qui est de la poursuite des travaux vers Pozos, elle donne lieu à une polémique entre les autorités politiques, les médias et le concessionnaire Manuel Nicolin y Echanove. Le contrat daté du 30/03/1895 stipulait que la ligne devait être terminée pour le 05/06/1902. En 1900, une polémique se développe qui touche aux véritables intentions du concessionnaire de prolonger la ligne sur Pozos, et à l'octroi

---

<sup>560</sup> Decreto.... AHSLPaz, s/c.

<sup>561</sup> AGN, SCOP, 139/44-1

<sup>562</sup> AGN, SCOP, 139/18-1,11-1 et 25-1

éventuel d'une subvention du gouvernement de l'Etat qui aurait soulagé le poids financier de la construction. Le gouverneur de l'Etat, peu disposé à accorder une telle subvention et un concessionnaire que l'on accuse de ne pas reconnaître les facilités accordées par l'Etat (gratuité des terrains occupés par la voie, participation des prisonniers à la construction de la voie, fourniture de traverses...) dépeignent une ambiance peu propice à la continuation des travaux. On avance<sup>563</sup> que Manuel Nicolin considère en effet qu'à cette date poursuivre les travaux présentait peu d'intérêt dans une région agricole peu fertile et dans un secteur minier qui n'envoyaient que très peu de minerai (le plus riche) vers les fonderies alors que le reste était à peine suffisant pour faire travailler les usines de traitement de San Luis de la Paz. Nicolin contestera cette interprétation et confirmera son intention de poursuivre la construction de la voie vers Pozos. Il est ainsi annoncé<sup>564</sup> que la liaison sera achevée en novembre 1901. Les plans, élaborés par l'ingénieur Octaviano Cabrera (qui sera impliqué dans la construction du Ferrocarril del Bozo) sont soumis à approbation officielle le 21/07/1901<sup>565</sup>.

Mais le 15/01/1902 le tronçon San Luis de la Paz–Pozos n'est pas terminé. Un délai est accordé à la Compagnie jusqu'au 05/07/1903 (pour le tronçon vers Pozos mais aussi sur le tronçon Guanajuato-Rincón, ce qui est plus étonnant). Le passage sous le contrôle du Ferrocarril Nacional ne change pas la situation dans l'immédiat : au 22/06/1903 seuls deux kilomètres sur 10 sont terminés mais le 21/09/1903 le tronçon San Luis de la Paz-Pozos est en exploitation<sup>566</sup>.

Par la suite il faudra attendre en 1905 une amélioration notable du fonctionnement de la ligne en élargissant l'écartement des rails afin de faciliter le trafic sur le réseau national<sup>567</sup>.

Un centre minier progressivement abandonné par sa main d'œuvre est enfin connecté au reste du pays. La compagnie dispose de 2 locomotives de 4 wagons mixtes et de wagons de marchandises « en quantités suffisantes »<sup>568</sup>.

---

<sup>563</sup> *El Mundo*, 16 y 17 de noviembre de 1901, México.

<sup>564</sup> *El Economista Mexicano*, 5 de octubre de 1901.

<sup>565</sup> AHUG, Subfondo Ponciano Aguilar, Sección Profesional y de obras, FFCC Pozos, 1894/96.

<sup>566</sup> AGN, SCOP, 139/11-1

<sup>567</sup> AGN, SCOP, 139/25-1

Le voyage des passagers et des marchandises entre Pozos et Rincón dure 3 heures.

#### **Le second circuit**

Le projet d'une ligne de chemin de fer Système Decauville à voie étroite afin de relier l'Hacienda del Bozo (ou El Bozo) dans la sierra de Jofre au nord du municipio à la ville de San Luis de la Paz et éventuellement à Pozos est lancé et autorisé le 11/08/1900<sup>569</sup>. Les travaux tarderont et l'on sait que l'ingénieur Octaviano Cabrera de San Luis Potosí participe (pour ses « prácticas » universitaires) à la construction de cette ligne destinée à exploiter le bois d'œuvre et de chauffage de l'hacienda de « El Bozo » propriété de son père<sup>570</sup>. La voie sera ensuite prolongée en 1904 jusqu'à Pozos avec un branchement pour chaque grande mine. Le réseau part de Pozos, alimenté par ces mines, se dirige vers San Luis et ses usines de traitement puis se dirige vers le nord pour chercher le bois et la production agricole des haciendas (céréales, fourrage, bétail) et les ramener vers les deux centres de consommation. La ligne court sur 33,574 kilomètres de El Bozo à San Luis de la Paz, sur 17,3 kilomètres, de San Luis à Ciudad Porfirio Diaz. Elle est connectée aux trois grandes mines de Santa Brígida (branchement de 1095 mètres), d'Angustias (620 mètres), de Cinco Señores (180 mètres) puis aux « haciendas de beneficio » de Santa Elena (1720 mètres), de San José et Ojo de Agua (1770 mètres). On dispose là d'un réseau de complémentarités productives qui intègre des unités de production qui vont au-delà du « système » San Luis de la Paz-Pozos. Il rappelle la complémentarité agriculture, commerce, mines du 18<sup>ème</sup> siècle dans le Bajío.

---

<sup>568</sup> AGN, SCOP, 139/21-1

<sup>569</sup> AGN, SCOP, 139/43-1

<sup>570</sup> Cabrera y Hernández L., El centro histórico de la ciudad de San Luis Potosí y la obra del Ing. Octaviano Cabrera Hernández, UA de San Luis Potosí, México, 2000, p.12.

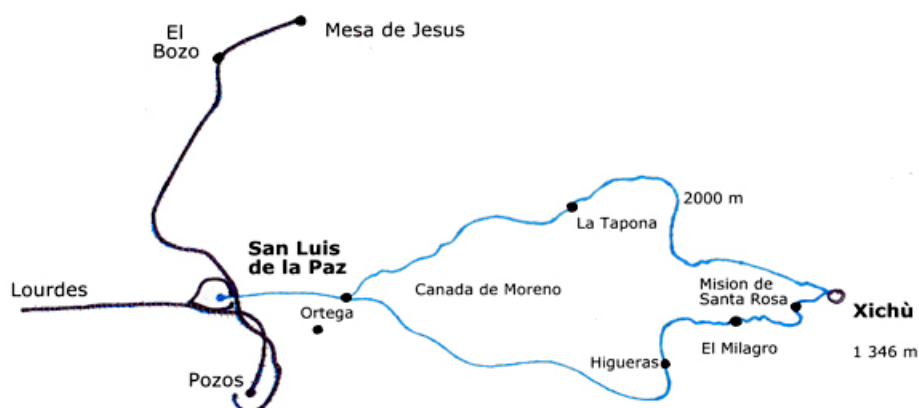


Figure 38 – Circuit « Arrieros » et Ferrocarril del Bozo.

#### Le trafic entre Pozos et Rincón

Les rares renseignements dont nous disposons mettent en évidence une distance entre les projets et justifications d'une connexion du centre minier de Pozos à des débouchés rentables et la réalité du trafic sur les tronçons construits. La quantification des échanges entre centre minier, usines de traitement éloignées et hôtels des monnaies est impossible. Nous n'avons pas de données de transferts de minerai ou de métal de Pozos et San Luis de la Paz vers l'extérieur (puisque le terme utilisé pour dire ce qui a été produit est le terme «exportation»). Le minerai et le métal transformé sont «exportés» c'est à dire sortis de la zone de production. Le problème qui se pose à nous est celui du partage entre produits transformés par les « haciendas de beneficio » de San Luis de la Paz, peu encombrants et produits lourds (le minerai non traité sur place). S'il est sorti de la zone, par quels moyens et vers quelles destinations ? Pour le métal travaillé les destinations sont souvent Guanajuato, San Luis Potosi et parfois Mexico<sup>571</sup>. Pour les moyens nous savons la présence de nombreux muletiers même avant 1910 et un parc «public» de chariots à San Luis de la Paz. Pour ce qui est des produits lourds les moyens seront les mêmes avant (et même après) l'avènement tardif du chemin de fer vers San Luis Potosí, Guanajuato et Aguascalientes, les routes vers ces villes étant praticables en toutes saisons. Certains affirment qu'une fois arrivé sur le réseau ferré qui relie Mexico à Laredo, le minerai

<sup>571</sup> Carta de Buchanan, Administrador de la hacienda Ojo de Agua al Gobierno del Estado..., AGEG, Municipios, Caja 464.

pouvait atteindre Monterrey et les Etats Unis. Encore aurait-il fallu que ce soit du minerai à forte teneur en métal.

Avant la construction de la ligne Rincón-Pozos le transfert de minerai riche est long et coûteux : l'on sait toutefois qu'en 1896 la Compañía Metalúrgica Mexicana qui a installé une usine de traitement à San Luis Potosí en 1892 recevra en 1896 22 040 cargos (3 041 tonnes) de minerai en provenance de la mine d'Angustias de Pozos : la compagnie destine en moyenne 28 % de son minerai à cette fonderie<sup>572</sup>. Mais cela ne représente qu'une part infime de l'activité de cette entreprise métallurgique qui travaille 600 000 tonnes de minerai en 1905 et qui ne reçoit qu'épisodiquement du minerai en provenance de Pozos et d'Atarjea (où elle intervient très tôt en prenant des participations dans certaines sociétés de ces localités)<sup>573</sup>.

Nous savons que la Compagnie du chemin de fer de Guanajuato à San Luis de la Paz sera sanctionnée pour ne pas produire d'Informe pour 1897, 1898 et 1899 par une amende de 100 \$ !<sup>574</sup>. L'on sait seulement qu'en 1897 sur les 20 kilomètres construits depuis Rincón on transportera 25 814 tonnes d'un fret constitué essentiellement de « piedra mineral », de céréales et de marchandises diverses ; qu'en 1898, de Rincón à la gare de Lourdes on transporte 17 889 tonnes seulement d'un fret de la même nature et qu'enfin en 1899 on transporte sur 40 kilomètres 19 170 tonnes de fret et 4 599 passagers – les recettes tirées du transport de marchandises s'élevant à 31 493 \$<sup>575</sup>. Mais la question sous-jacente à ces chiffres est celle du partage entre « piedra mineral » dont on sait ce qu'elle représente, les céréales et les marchandises diverses (dont le mezcal ?). Pour d'autres dates pour lesquelles nous disposons de données on peut rapprocher les volumes de minerais extraits des mines de Pozos et les volumes traités à San Luis de la Paz pour en déduire la part de la production qui est exportée en l'état par les moyens de transport disponibles.

---

<sup>572</sup> Informe Junta General Angustias, *op.cit.*

<sup>573</sup> Gámez, *op.cit.* Chapitre VII , p.243.

<sup>574</sup> AGN, SCOP, 139/44-1

<sup>575</sup> AGN, SCOP, 139/44-1



Tableau 95 - Production des mines de Pozos et traitement du minerai dans les haciendas de San Luis de la Paz (tonnes).

Dates	Production de Pozos (tonnes)	Traitement à San Luis de la Paz (tonnes)	Notes	«Exportation» de minerai
1893				3 621 <sup>576</sup>
1896	2 579	14 715	Les HB traitent plus de minerai que celui fourni par Pozos; on peut envisager l'apport des mines de Xichù et Atarjea qui dégagent environ 7 000 tonnes de minerai à la fin du 19ème	
1897/ 1898	17 813	20 842	Même hypothèse	
1898				17 813 <sup>577</sup>
1899	26 000	19 808		6 092 <sup>578</sup>
1901	33 000	27 183		5 817 <sup>579</sup>
1905	20 400	13 413		6 587 <sup>580</sup>

La bonanza n'a pas bénéficié des services d'une ligne de chemin de fer qui n'entrera en service que plus tard. La liaison entre Pozos-San Luis de la Paz et Rincón puis, de là Guanajuato et San Luis Potosí ne permettra que de transférer du minerai brut pour son meilleur traitement dans les fonderies de San Luis Potosí et de recevoir le matériel lourd destiné à la modernisation tardive de l'appareil productif. Mais les chiffres même approximatifs montrent bien qu'une fois laborieusement construit le chemin de fer ne participe guère à l'essor et l'ouverture d'une zone qui va entrer, malgré quelques soubresauts à la fin de la première décennie du 20<sup>ème</sup> siècle, dans une phase de léthargie puis de soubresauts politiques et religieux qui

<sup>576</sup> Cuadro que manifiesta la recaudación...1893-1894., *op.cit.*

<sup>577</sup> Cuadro que manifiesta la recaudación....1898, *op.cit.*

<sup>578</sup> Calculs de l'auteur à partir des données des pages 202 à 216. On suppose une stabilité des cours de l'argent de 1894 à 1903.

<sup>579</sup> *Idem*

<sup>580</sup> *Idem*

vont plonger l'ensemble de la zone dans une dépression dont elle ne sort que depuis trois décennies.

Si le « Ferrocarril del Bozo » a permis le fonctionnement du système San Luis de la Paz-Pozos, la ligne Pozos-Rincón est arrivée trop tardivement pour soutenir ou stimuler le développement d'une région essentiellement minière. Si on accepte avec Pons la fin de la bonanza en 1901 (lisible dans le tableau des productions de la page 197) il faut toutefois nuancer même si l'on sait que Pozos est progressivement abandonné par la population de travailleurs car la timide relance de la production en fin de période se fera essentiellement par la modernisation des installations. Toujours est-il que le chemin de fer ne servira pas à grand-chose.

Le manque de conviction pour aller au bout du projet rejoint peut être l'opinion émise par Luis Miguel Rionda à propos de l'Est de l'Etat : la Sierra Gorda est une réalité à part, géographique, économique et culturelle dans le cadre de l'Etat de Guanajuato. Elle ne fait pas partie du Bajío ; elle appartient au versant du golfe alors que le reste de l'Etat déverse ses fleuves dans le Pacifique. En termes économiques elle a toujours dépendu du développement de Querétaro et de San Luis Potosí. En termes de culture elle constitue une «aire culturelle» spécifique marquée par l'attachement à un style vie soumis à des institutions traditionnelles comme la tenure communautaire de la terre. Et l'on peut comprendre alors l'utopie signalée par Pedro González à propos du désenclavement souhaitable de cette région: «No está muy lejos el tiempo que alguna empresa ferrocarrilera aproveche estos lugares (Iturbide) para llevar una vía de fácil hechura y dirección hacia Tampico pasando del Plan de Iturbide por Puerto de los Piñones a Tierra Blanca, Santa Catarina y Atarjea para seguir por el cañon de la misma y Rio Blanco, al Rio Verde y al Panuco.... Entonces Sierragorda será conocida, poblada y materialmente enriquecida»<sup>581</sup>.

Pour généraliser, contrairement à ce que nous avons pu constater pour la zone Ouest de l'Etat, la zone Est cumule les déficits ou les incohérences. La faiblesse des structures commerciales est patente même dans les moins petites agglomérations : peu de commerces notoires et une densité relativement importante de petites échoppes. Les moyens traditionnels de transport, pourtant essentiels aux échanges sont, du moins dans les chiffres, bien limités. L'arrieria et le transport à dos d'hommes sont certes importants et beaucoup plus que le transport en chariots

---

<sup>581</sup> González, *op.cit.*, p.352.

et charrettes pour des raisons que nous connaissons : la confiance que l'on peut déposer sur le muletier qui transporte parfois des objets de valeur (les « barras de plata y oro » issus des usines de traitement), le fait que les chemins de traverse sont inaccessibles aux chariots surtout dans la Sierra qui culmine à 2 400 mètres. Il est donc plus raisonnable pour les producteurs agricoles et les artisans d'utiliser les mules et les ânes pour faire parvenir leurs productions jusqu'aux marchés. Mais il faut reconnaître que la pauvreté qui règne dans la Sierra pousse à l'auto-transport des productions par les producteurs eux-mêmes ou leurs employés lorsqu'il s'agit des haciendas. Il semble alors qu'une part relativement importante du fret, avant et même après l'arrivée du chemin de fer repose sur une méthode rudimentaire et non commerciale pour transporter des marchandises. Elle échappe bien évidemment à toute comptabilité. Ce que nous avons entr'aperçu pour l'ouest prend ici une importance considérable à l'image de la désespérante pauvreté de la région et des maigres échanges qu'on y développe. On confirme l'autosuffisance par l'auto-transport. L'avènement tardif du chemin de fer sera sans effet notable sur l'activité des mines et du reste de l'économie (sauf pour le bois qui continuera d'être exploité dans la sierra même après la fin de la prospérité minière); nous avons en effet constaté une absence de synchronisation entre le développement de la production et l'insertion d'un moyen moderne et efficace de transport permettant de connecter la zone au reste de l'économie nationale même si l'on connaît la spécificité limitative de la production de métaux précieux. Le bilan global montre aussi une certaine déconnexion entre la sphère productive et la sphère commerciale ; à cette déconnexion s'ajoute une dualité commerciale qui nous ferait douter de l'homogénéité de la région. D'un côté la zone ouest qui réunirait une aire d'influence centrée autour de San Luis de la Paz, de Pozos et San José Iturbide; de l'autre le reste de la Sierra Gorda. Si nous tenons toutefois à l'existence de cette région elle ne serait en fait qu'une région historique définie par Taracena<sup>582</sup> comme une volonté politique reposant sur des pratiques culturelles particulières que l'on veut affirmer, le problème étant de savoir si une région historique peut être définie par l'immobilisme et le conservatisme, l'action de l'homme dans la transformation de l'espace géographique étant ici très discrète ou fugace. Suffirait-il comme le disait Pedro González<sup>583</sup> qu'une ligne de

---

<sup>582</sup> Taracena Arriola, *ibid*, p.181-204.

<sup>583</sup> González P. citation, *ibid*, p.361.

chemin de fer allant de l'ouest vers l'est en traversant la région lui donne alors cette homogénéité qui lui manque ?

#### 4.4. CONCLUSION 4<sup>ÈME</sup> PARTIE

Si l'on suit l'évolution du commerce au plan national telle que la conçoit Coello Salazar<sup>584</sup> on retrouve les explications classiques à l'apparition ou au développement d'un marché national. La consommation se développe sous le Porfiriat grâce à la stabilité politique, au développement des voies ferrées, à la législation favorable aux entreprises et aux investissements étrangers et à l'abolition des alcabalas avec comme conséquence la création d'un pouvoir d'achat de la population grâce à la création de nouveaux emplois. Le commerce est d'abord stimulé par le développement des mines (dans le centre puis dans le Nord), secteur représentatif de cette création d'emplois nouveaux qui stimule une demande qui ne pouvait être satisfaite localement, de nourriture, d'intrants industriels et de biens manufacturés en général.

Le commerce bénéficiera du développement d'une certaine agriculture destinée à l'exportation puis ce sera le développement un peu plus tardif d'une industrie moderne dans certaines régions du pays. Et c'est là que le bât blesse car ces participations à une dynamique commerciale ne concernent pas de façon homogène toutes les régions du pays. Et il n'est pas évident pour certains que l'évolution ait suivi les chemins vertueux que signale Coello Salazar : ainsi Pérez Herrero<sup>585</sup> affirme que le revenu réel ont globalement baissé sous le Porfiriat en raison de la baisse des salaires, de l'inflation et du poids croissant de la fiscalité ; il insiste en parlant de l'augmentation de la population inactive en raison de la pression démographique et de l'impossible absorption des excédents de population active par une industrie naissante. A cela il faut ajouter la réduction du pouvoir d'achat de la majorité des paysans qui subissent l'augmentation des prix des produits de base avec des jornales qui stagnent.

---

<sup>584</sup> Coello Salazar, Ermilo, *El comercio interior*, en Cosío Villegas, *op.cit.* pp.731-795.

<sup>585</sup> Pérez Herrero, Pedro, *Apertura y desequilibrios regionales durante el Porfiriato*, *Travesía* N° 5/6, 2000/2001, México, pp.75-126.

Mais ces considérations générales sont loin de nos préoccupations qui concernent les structures commerciales et les commerçants avec leurs atouts et leurs limites. Faisant rarement l'objet d'analyses au plan national nous devons nous référer à ce que nous avons constaté dans nos deux zones d'étude.

Pour ce qui est du nombre de commerces et de commerçants nous savons qu'il ne s'agit pas là de variables autonomes et que les chiffres suivent, dans un sens comme dans l'autre le rythme de l'activité économique. Nous avons constaté que commerces et commerçants se multiplient à l'Ouest sur San Francisco et León parfois de façon spectaculaire. Ailleurs le nombre de commerces stagne ou évolue lentement alors que le nombre de personnes se déclarant «commerçants» augmente considérablement. L'on sait là l'effet pervers qui se cache derrière l'évolution du nombre de commerçants, qui, en l'absence de création de commerces illustre la pauvreté d'une fonction précaire destinée bien souvent aux réfugiés de la campagne. Ailleurs on peut constater une déconnexion entre activité économique et densité commerciale comme dans le système San Luis de la Paz-Pozos et une quasi-stagnation du nombre de commerces, les sociétés minières s'approvisionnant directement auprès de leurs fournisseurs. Cet aspect du problème des structures commerciales est complété par le portrait des commerces que l'on rencontre à l'Ouest et à l'Est et qui montre à la fois les atouts de ces entreprises et leurs limites. On peut ainsi séparer trois types de commerces, les grosses maisons de commerce, les petites structures et enfin, parfois bien établi le commerce captif des tiendas de raya ou des circuits directs d'approvisionnement instaurés par les sociétés minières. Les commerçants prospères sont bien plus présents à l'ouest en exploitant plusieurs branches du commerce et en devenant commissionnaires et agents de crédit. Ils ont la mauvaise réputation d'exploiter la population artisanale laborieuse de León et, à une certaine époque de San Francisco del Rincón. Ils sont, mais cela caractérisait aussi la période 1821-1880, souvent d'origine étrangère et associent leurs compétences techniques à une volonté commerciale : on les trouve essentiellement à León et accessoirement à Pozos où les gros négoce sont étonnamment rares. Ils participent dans leur développement à diffuser des produits nouveaux, du pays ou importés, qui viennent d'ailleurs et parfois de très loin et à exporter la production locale, agricole et industrielle.

Les petits commerçants à la comptabilité délicate (exemptions de patente en fonction des règles très variables de la réglementation fiscale) sont partout présents et représentent la forme traditionnelle d'un commerce de proximité destiné à la sa-

tisfaction des besoins essentiels des populations. Ils ne sont guère vecteurs d'une diversification possible des produits vendus provenant de régions éloignées. Et ce trait ils le partagent avec les structures de commerce passif que sont les tiendas de raya que l'on a détecté dans les haciendas de León et Purísima del Rincón à l'Ouest et dans celles de San Luis de la Paz, à l'Est.

Les réseaux que nous avons réussis à mettre en évidence nous permettent de cerner des marchés qui dépassent le cadre des municipales et même de l'Etat; ceci est vérifié pour San Francisco et León à l'Ouest, pour San Luis de la Paz et Iturbide à l'Est. Ils nous permettent de détecter dans le domaine des produits primaires des spécialisations locales ou régionales qui caractérisent certes une certaine division naturelle du travail mais qui ne sont guère le signe d'une ouverture sur le reste du pays. Cette spécialisation notable pour l'Ouest l'est un peu moins pour la Sierra Gorda limitée dans ses possibilités de production et de déplacement. Les moyens de transport que nous avons analysé et qui, pour l'arrieria, servent ces réseaux traditionnels sont peu propices à dépasser le cadre régional à quelques exceptions près de muletiers descendant sur Tampico et même parfois jusqu'à la côte Pacifique. Cette arrieria est essentielle aussi bien à l'Ouest qu'à l'Est, à côté des haciendas qui possèdent leurs propres moyens de transport. Ceci est vrai aussi bien pour San Francisco et León que pour la Sierra Gorda. Les voies ferrées qui sillonnent l'Etat de Guanajuato auront un impact limité sur l'ouverture de nos deux zones à l'exception de San Francisco qui exporte alors la farine, le blé et les chapeaux des Pueblos del Rincón. Pour León l'échec est notoire : la gare de León n'est pas une gare de concentration et le fret industriel qu'elle embarque est bien trop faible, du moins au début du 20<sup>ème</sup> siècle pour illustrer un dynamisme qui serait en partie lié à l'avènement du chemin de fer. L'industrie locale encore au stade précapitaliste est incapable profiter de l'occasion de diffuser sa production au plan national. Cela sera le cas lorsque l'industrie de la chaussure développera des méthodes de production modernes avec concentration d'une main d'œuvre en un seul endroit et une mécanisation des opérations.

Du côté de l'Est de l'Etat l'incohérence et les retards dans les projets de connexion de Pozos et San Luis de la Paz au réseau national ont débouché sur une réalisation stérile au regard de l'activité déclinante du bassin de Pozos. Seule la réalisation du Ferrocarril del Bozo a permis une intégration productive qui ressort aussi du commerce captif. Mais l'impact de ces deux systèmes de transport sur l'ouverture de la zone sur l'extérieur est bien faible. Seuls les inputs nécessaires à la modernisation

des mines et des usines de traitement à la fin des années 1900 bénéficieront de ces deux lignes.

Le bilan de cette analyse des structures commerciales et des moyens de transport est relativement décevant. Il reflète une évolution excessivement timide des pratiques et des moyens comme nous l'avions montré lors de l'analyse des productions agricole et industrielle. Il est bien évident que l'intégration centrifuge ne peut se dérouler en l'absence d'une dynamique forte du côté de la production et des facteurs de production. Et ce dynamisme a manqué à nos deux zones d'étude.

**5.**  
**CONCLUSION**





L'état des lieux que nous nous sommes imposé pour suivre l'évolution des variables que nous considérons être les fondations (non exclusives) sur lesquelles on peut faire reposer l'hypothèse de la formation sous le Porfiriat d'un marché national nous amène à des conclusions très nuancées. L'analyse sommaire des potentiels et des atouts que l'on pouvait associer à nos deux zones pouvait nous laisser espérer :

1/ Une croissance de la population et sa concentration en zones urbaines aux dépens des campagnes et donc un potentiel de consommation finale ;

2/ Une diversification des tâches et une spécialisation des métiers illustrant une division du travail au niveau national ;

3/ Une création de richesses dans l'agriculture et dans l'industrie à l'origine d'une distribution de revenus qui associée à la dynamique démographique stimulerait la consommation ;

4/ Le développement de structures commerciales et de voies de communication au service d'une circulation et d'une distribution des biens plus fluides.

La réunion de ces conditions (ou de ces évolutions ?) devait laisser présager une intégration de chacune de nos zones d'étude à un marché national (même si d'autres facteurs auraient été à envisager)

Et cela semble possible, à lire, pour l'ouest, les acteurs de l'époque (Edmundo Leal, Oscar Braniff) et les historiens de la région (Mónica Blanco pour León, Patricia Arias pour San Francisco) qui dépeignent une situation de prospérité et de croissance. A l'Est, les comptes rendu de presse et les rapports annuels des grandes compagnies minières révèlent un réveil soudain et brutal de l'activité économique de cette zone restée pendant longtemps en état de léthargie.

Ainsi Mónica Blanco <sup>586</sup> présente León comme la ville qui connaît (du moins pour 1910) la plus importante production industrielle. Avec le temps León est devenu un centre d'activités artisanales, industrielles, commerciales et agricoles de référence, ce que nous ne contestons pas ; mais il faut relativiser et reprendre avec elle la citation de Luis González qui fait de León la « grande ville de la petite industrie ». Et les autres éléments positifs qui font de cette métropole un exemple de prospérité apparente sont nombreux : la ville est la plus peuplée de l'Etat, le nombre de mé-tayers et de d'urbains fait que l'on y trouve une proportion importante de travail-

---

<sup>586</sup> Blanco, Mónica, Rasgos y perfiles de una estructura agraria, León 1896-1910, *Análisis Económico*, UAM Azcapotzalco, V.XIII, N°29, 1999, pp.137-149.

leurs libres ; les structures agraires sont dominées par la petite ou moyenne propriété (ou, pour nous, « exploitation »). La production agricole se développe même en situation de diminution de la population active alors que l'on sait en outre et nous partageons cette analyse, que s'il y a eu croissance de la production ce n'est nullement dû à l'innovation technologique. Le district de León faisait partie des plus productifs de l'Etat de Guanajuato mais les analyses chiffrées partielles de la croissance de la production de céréales peuvent cacher des irrégularités dans l'évolution qui peuvent réduire l'optimisme de ces analyses <sup>587</sup>. Nous ne reviendrons pas sur les atouts signalés à l'époque par Mariano Leal <sup>588</sup> liés à la disponibilité en main d'œuvre « laborieuse » et à la localisation privilégiée de la ville au centre d'une république qui, avec le développement des chemins de fer lui permettront encore davantage de bénéficier d'un approvisionnement large et bon marché en matières premières nécessaires à son développement industriel. Pour San Francisco del Rincón nous avons une peinture tout aussi positive du cadre local et de son évolution grâce à un état d'esprit et une volonté créatrice qui, là aussi, associés au passage du réseau ferré dans le municipe autoriseront une croissance rapide de la production, des emplois et des revenus <sup>589</sup>.

Notre analyse de détail des variables choisies nous a permis de mettre en évidence les aspects positifs du changement conformes aux attentes et aux atouts signalés mais aussi les déceptions liées à un « modèle » qui n'en est pas vraiment un, non abouti, ni agricole intensif, ni industriel, tout juste, au-delà de l'agricole, « artisanal-manufacturier » comme certains l'ont qualifié.

La population et ses fluctuations ne sont pas à remettre en cause. L'importante population du municipe et de son chef-lieu, une densité respectable, une attirance pour les populations d'ailleurs (à titre d'exemple le solde migratoire est positif de 37 996 personnes entre 1895 et 1898 <sup>590</sup>) font de cette zone un pôle démographique impressionnant. Quatrième ville du pays en 1900 puis sixième en

---

<sup>587</sup> Blanco, *ibid.*

<sup>588</sup> Leal, Mariano, Réponse de D. Mariano Leal au questionnaire soumis par l'ingénieur D. Alberto S. Cárdenas, Observatorio Meteorológico, León, Guanajuato, 1899, AHEG, s/c.

<sup>589</sup> Arias, Patricia, *op.cit.*, pp 122-157.

<sup>590</sup> Leal, Mariano, *ibid.*

1910, elle maintient une importance prépondérante dans l'Etat. La ville de León et celle de San Francisco del Rincón concentrent en outre une part croissante de la population des municipes et cette urbanisation est favorable à un processus d'ouverture à la consommation. L'évolution est moins évidente pour les deux autres municipes de la zone. Il ne faut pas en effet, et cela sera patent pour l'Est de l'Etat, espérer une homogénéité parfaite dans les situations et les évolutions des divers municipes de nos deux aires d'étude.

Pour ce qui est de la population active elle se consacre de plus en plus, à León et San Francisco, aux activités du secondaire et ce au détriment du secteur primaire. Les pourcentages de population active travaillant dans ce secteur sont bien plus élevés que les moyennes nationales surtout en 1900 et en 1910 ; ils le sont même pour les deux municipes de Purísima et de Piedra Gorda. A l'intérieur de ce secteur la diversité des professions signalées dans les enquêtes et recensements se développe, signe d'une diversification des tâches associée à une spécialisation croissante des activités manufacturières de la ville qui va basculer lentement d'une priorité traditionnelle au textile et à la bourrellerie à la production de chaussures. Les occupations commerciales et de services se développent en particulier au début du 20<sup>ème</sup> siècle dans tous nos municipes mais de manière plus discrète qu'à León qui se révèle la métropole commerciale de la zone. On notera dans nos deux municipes de León et de San Francisco une orientation de la main d'œuvre vers des activités artisanales-manufacturières spécialisées (chaussures, chapeaux) qui impliquent des niveaux de production plus importants dépassant les possibilités d'absorption locale ou régionale et donc une participation à un marché plus vaste.

Les indices relatifs à la masse démographique et sa concentration urbaine et une spécialisation décelée dans les chiffres de la population active vont dans le bon sens dans cette zone de l'Ouest de l'Etat.

Si l'on fait le bilan des modifications constatées dans **l'agriculture et l'industrie** tant au niveau des structures que des résultats les attentes sont déçues :

Si l'augmentation des contribuables terriens est un fait elle n'est pas générale : les petites propriétés ou « surfaces » sont majoritaires dans le municipe de León et encore plus dans ceux de San Francisco et Purísima. Les exploitations moyennes sont nombreuses à León et dans le municipe de Piedra Gorda. Cette situation, traditionnelle depuis le début du 19<sup>ème</sup> siècle est confortée par une évolution qui tend à réduire la taille des haciendas par les fractionnements explicables par les lois de l'héritage. L'existence des ranchos dépendants ou non et des métayers confirme une

tendance à la « moyennisation » des statuts de gestion de la terre et une situation qui serait propice à une participation croissante de ménages agriculteurs à un marché national en gestation auxquels ils peuvent aussi participer en tant que producteur en entrant par exemple en concurrence avec les haciendas pour ce qui est de la production de maïs, dont les prix peuvent fluctuer à la hausse en période de rareté.

Encore faut-il que ces agriculteurs, qui laissent de côté la majorité de la population rurale (voir chiffres des « jornaleros ») puissent se partager une part de la production agricole qui se développerait pendant le Porfiriat de façon notable. Or cette production de notre zone Ouest que nous avons essayé de suivre de la façon la plus précise en évitant le choix délibéré de quelques périodes pour lesquelles on serait sensé disposer de données homogènes n'a guère fait de progrès permanents entre 1874 et 1908. Dans le municipio de León on produit 3 312 tonnes de blé en 1877, 3 414 en 1907, 6 500 tonnes en 1886 (récolte exceptionnelle), 6 000 en 1905 ou 1906, la production moyenne annuelle sur 18 années étant de 2 392 tonnes. Pour ce qui est de la production de maïs le constat est plus sévère puisque la production suit une pente descendante surtout à partir de 1898 avec une récolte annuelle moyenne de 14 036 tonnes alors que l'on peut atteindre des sommets (rares) de 38 478 tonnes et des récoltes ne dépassant pas les 1 500 tonnes. Tous les municipios de l'ouest sont concernés même si León pèse dans l'ensemble avec ses « haciendas de statut social » où les efforts pour contrôler la production et rechercher l'efficacité et la rentabilité n'est pas le fait de leurs propriétaires et de leurs gestionnaires. Les efforts pour investir et accroître la productivité des terres en rationalisant l'usage de l'eau et en s'équipant en matériel moderne plus rapide à récolter pour éviter les pertes d'une saison des pluies précoces (mai-juin) sont trop rares. Le dynamisme des deux haciendas de taille très moyenne de Jalpa et de Cañada de Negros du municipio de Purísima del Rincón ne suffit pas à combler le déficit en maïs et en blé de la zone (si on ramène les productions à la population de la zone). Ce dynamisme qui fait défaut aux propriétaires « multi cartes » de León repose sur des infrastructures de gestion de l'eau qui sont exceptionnelles, des équipements agricoles qui relaient le travail d'une main d'œuvre pourtant disponible et permet des productions de blé mais surtout de farine qui font la réputation de ces haciendas au plan de l'Etat et même du pays tout entier. Si la production de farine profite aux propriétaires la production de maïs profite aux ranchos dépendants et aux métayers.

Globalement, au niveau de la zone, la production de blé s'accroît entre 1877 et 1907 autour d'une moyenne qui s'élève à 7 487 tonnes. Malgré son peu

d'efficacité dans la production c'est le municipe de León qui pèse le plus dans les agrégats. Pour le maïs la situation est critique puisqu'il s'agit de l'aliment de base de la population et que sa production baisse globalement sur notre période. La tendance, au mieux, à la stagnation de la production concerne tous les municipes et pose la question des modes d'exploitation des terres sèches. Ce qui est plus grave c'est que notre zone ouest diverge dans son activité agricole par rapport au reste de l'Etat. Il semblerait qu'un ensemble de faits liés à l'histoire des structures agraires, à la fertilité de terres spécialisées dans telle ou telle production, à l'équipement et à la gestion mettent les exploitations de notre zone ouest dans une position d'infériorité par rapport au zones du Bajío central. Et le partage de richesses qui stagnent n'est guère favorable à une participation de franges plus importantes de la population agricole à une consommation plus importante et plus diversifiée.

Si nous savons que la population rurale reste majoritaire, la croissance de la population «industrielle» est rapide dans les deux municipes les plus peuplés de la zone. Et cette population «industrielle» va se déplacer des activités traditionnelles communes à bien des régions du pays vers des activités de plus en plus spécialisées, sans que cela n'implique la disparition de branches qui ont fait la réputation de telle ou telle ville (nous pensons en particulier à la bourrelerie pour León). Et on passe d'un stade de production majoritairement artisanal traditionnel à un stade « artisanal-manufacturier ». L'industrie à l'Ouest ne dépasse pas le stade précapitaliste et associe de petits ateliers familiaux à des donneurs d'ordre et quelques manufactures. La diversification des activités est notoire à León, un peu moins ailleurs. La spécialisation croissante dans la production de chaussures repose encore sur des moyens de production rudimentaires même si les méthodes modernes de production et de gestion sont progressivement appliquées dans les quelques «fábricas » qui s'installent à León. Les investissements en capital fixe sont limités et les manufactures ne sont pas de taille à concurrencer les usines modernes qui se sont installées dans le reste du pays. Ce qui est plus grave pour notre étude c'est que la création de richesse ne profite qu'à certains et qu'il existe une véritable exploitation de la main d'œuvre masculine et féminine.

L'exception c'est San Francisco del Rincón qui l'illustre en développant progressivement une spécialisation favorable à l'intégration et l'appropriation par les artisans-commerçants de leur destin en développant un esprit d'entreprise diffusé depuis les Altos de Jalisco. On suppose ici que le développement de l'activité chapelière a été propice à une distribution des richesses plus équilibrée qu'à León.

Dans l'un et l'autre des municipes, l'analyse marxiste appliquée aux pays en voie de développement ne fonctionne pas et si les entrepreneurs capitalistes ont besoin du marché et le crée, cela n'a pas été réalisé dans notre zone : s'il y a eu sous le Porfiriat des migrations constantes des zones rurales vers les agglomérations elle ne sont pas converties, faute de capacité d'absorption, en cette armée de salariés employés dans des entreprises modernes qui auraient alimenté ces marchés nécessaires aux entrepreneurs capitalistes.

Pour ce qui est du commerce et des voies de communication nous avons toujours cette spécificité des municipes de León et de San Francisco que l'on distingue des deux autres municipes de la zone. La dynamique commerciale est indéniable à San Francisco et se manifeste par une augmentation et du nombre de commerces et du nombre de commerçants, augmentation liée à la production croissante de chapeaux et au développement d'un pôle intermédiaire entre les Altos de Jalisco et León pour la distribution d'œufs, de volailles et de porcs. Le municipe de León voit le nombre de ses commerçants augmenter de façon remarquable mais l'évolution du nombre des maisons de commerce est plus lente. Le dynamisme de certains commerçants est nuancé en raison des statuts peu favorables et d'une non spécialisation des produits distribués et des services assurés. Les commerçants possèdent des propriétés agricoles ou participent directement ou indirectement à des activités industrielles. Les maisons de commerce, souvent familiales ou en société de personnes développent un système de reproduction par l'apprentissage qui n'est guère propice à l'innovation et à des ambitions d'élargissement des horizons commerciaux. On a donc globalement une population commerçante frileuse et conservatrice malgré certains exemples de prospecteurs audacieux de marchés éloignés.

Les réseaux de communication mettent en évidence le rôle essentiel des muletiers dans la connexion des points de population. Il existe des zones d'autosubsistance dans nos municipes puis une certaine division du travail des moyens de transport, le muletier s'activant, (sauf exception pour certains produits) sur des trajets courts et des produits de première nécessité, alors que le chemin de fer va, heureusement, permettre des trajets plus longs. Mais l'innovation que représente le chemin de fer qui sillonne nos municipes n'a hélas que peu d'effet sur la dynamique commerciale puisque l'on constate que le fret expédié à la gare de León est excessivement limité alors que celui qui est embarqué à San Francisco illustre de façon plus claire le regain d'activité de San Francisco.

**Pour la zone Est** de l'Etat les témoins d'une prospérité passée liée à des avantages évidents sont à chercher dans les commentaires de H.A.Megraw <sup>591</sup> qui affirme que jusqu'en 1895 la Compagnie « Cinco Señores » a distribué 3 millions de pesos à ses actionnaires. A la même époque les mines d'Angustias et Argentina auraient distribué plus de 2,5 millions de pesos, ou dans les cotations des grandes mines en 1894 et 1895 où l'on voit les cours augmenter de façon étonnante <sup>592</sup> ou aussi dans le témoignage de Isauro Rionda Arreguin <sup>593</sup> qui décrit Pozos comme une ville de 3 000 habitants mais qui atteint les 25 000 habitants au plus fort de la « bonanza » (la population recensée en 1900 s'élève à 16 317 habitants mais nous sommes déjà en phase de ralentissement de l'activité). Le potentiel démographique, alimenté, bien évidemment par les migrations dont nous avons parlé dans notre première partie, est donc un support possible au développement d'une insertion au monde de la consommation de biens disponibles sur place mais aussi provenant du reste de la République.

Nous avons là les symptômes d'une prospérité dont on sait pourtant qu'elle sera éphémère et l'analyse de détail de la réalité de nos variables d'étude va nous montrer que les espoirs cultivés par certains acteurs économiques ont été déçus. Nous constaterons en outre que l'apparente prospérité de la zone de San Luis de la Paz-Pozos ne s'étendra pas à toute la zone de la Sierra Gorda.

La surface démographique est limitée malgré une augmentation de la population totale de nos huit municipes de 12 938 habitants entre 1880 et 1910 qui culmine en 1909 à 93 456 habitants pour une superficie de 5 420 km<sup>2</sup> et une densité moyenne de 17 habitants au km<sup>2</sup>. Alors qu'à l'ouest la densité moyenne est de 42,5 habitants au km<sup>2</sup>. La faible urbanisation de la zone, sauf exception du municipe de Pozos, la forte dispersion de la population dans les petits municipes sur des territoires difficiles d'accès n'est guère favorable à une participation à la vie économique d'une zone aussi vaste que la Sierra Gorda. La population est éparpillée sur des vastes zones difficiles d'accès et développe peu de contacts avec les chefs-lieux. Ce

---

<sup>591</sup> Megraw, H.A., Old mining camp of Pozos, Guanajuato, Mexico, *The engineering and mining journal*, May 7, 1910, Mc Graw Hill, New York. 1910, p.397.

<sup>592</sup> *El economista Mexicano*, México, 22/9/1894-3/5/1895

<sup>593</sup> Rionda Arreguin, Isauro, Gobierno del Estado de Guanajuato, Témoignage en date du 12 juillet 1968.



qui a pu justifier une méconnaissance et une méfiance vis à vis des autorités qui y sont installées.

La population active diminue dans la frange ouest de la Sierra malgré le développement de l'activité des mines, de l'agriculture et du commerce du complexe San Luis de la Paz-Pozos associé au boom minier. Mais les modifications de structure sont de faible envergure : ainsi le secteur secondaire que l'on croyait devoir développer ses effectifs ne représentait, en 1910 que 11 % de la population active occupée, tout comme le secteur tertiaire. C'est la forte baisse du nombre de journaliers de l'agriculture qui explique la baisse de la population active. Seule la part des mineurs augmente de façon significative. La structure globale de la population au travail est donc toujours dominée par une population agricole dispersée sur un territoire très vaste. S'il y a eu spécialisation et diversification elles concernent l'activité minière et des usines de traitement où l'on voit apparaître des métiers et des statuts nouveaux au service d'une production destinée à être exportée. Pour l'essentiel du territoire de la Sierra Gorda les structures de la population active n'évoluent que très lentement et si, Iturbide incarne un changement similaire à celui constaté pour la frange ouest, les petits municipes sont toujours dominé par une population se consacrant à 90 % aux activités agricoles. Aucun signe donc d'une réorientation de la production vers des productions originales qui pourraient faire l'objet d'échanges avec le reste de la région. Sauf à parler des activités minières de Xichù et Atarjea qui ont occupé une population bien limitée de mineurs et autres techniciens disposant toutefois d'un pouvoir d'achat supérieur à la moyenne.

La création de richesses dans cette zone mérite encore que l'on sépare la frange ouest du cœur de la Sierra Gorda. Nous passerons sous silence l'existence d'une industrie agroalimentaire qui n'a pour effet que d'améliorer les revenus de quelques hacendados ou rancheros de la zone. L'activité des mines de Pozos (2,5 % de la production minière de l'Etat) et les activités associées, agricoles et commerciales du municpe de San Luis de la Paz ont généré des distributions de revenus conséquentes dont la répartition, déséquilibrée, a favorisé sans doute les actionnaires des grandes sociétés minières tout en distribuant, sur place, un nouveau pouvoir d'achat au personnel, dont on sait qu'il était mieux rémunéré que la main d'œuvre traditionnelle, qui travaillait dans les mines et fonderies et pour les mines (dans l'agriculture, les transports et le commerce). L'impact du développement des mines en termes d'emplois, de revenus et d'effets d'entraînement sur l'ensemble de la zone est indéniable. Ce constat permettait de dire qu'une frange de quelques milliers de

personnes allait pendant une période relativement longue mais dans des situations parfois précaires, percevoir des revenus qui allaient les intégrer à de nouveaux types de consommation. Mais cette situation connaît des limites liées à la nature et aux comportements des acteurs impliqués ou non dans l'aventure de la prospection minière : les dénonciations souvent inconsidérées, l'exploitation irrégulière des mines et des usines de traitement, leur durée de vie parfois éphémère, limitaient considérablement l'efficacité du système et sa rentabilité. L'absence d'acteurs étrangers (sauf dans les conseils d'administration) et donc d'investissements lourds sauf à reconnaître la nécessité d'une modernisation des techniques et des moyens de production à la fin de notre période, a considérablement limité l'expansion durable du champ minier de Pozos.

La nature même de la production de métaux précieux destinés à l'exportation ou à la frappe monétaire à partir d'inputs importés (produits chimiques et équipements lourds) n'était guère propice à l'instauration d'un pôle de croissance pérenne en l'absence d'une prévision de reconversion.

Cette activité nouvelle et motrice dans l'est de l'Etat ne doit pas oblitérer le développement de la production agricole de maïs mais surtout de blé dans la frange ouest malgré des conditions naturelles souvent difficiles en même temps que le nombre de propriétaires et de ranchos évoluait lentement, ce qui laisse penser que les ressources dont disposaient ces propriétaires se sont améliorées. Il n'en est pas de même pour le reste de la Sierra où l'autosubsistance est la règle. Globalement les productions agricoles sont insuffisantes pour satisfaire les besoins essentiels des populations.

Pour parler de la distribution et de la circulation des marchandises force est de constater la faiblesse des structures commerciales et la domination, même décentralisée, des petits commerces. Ceci est vrai pour la frange ouest de la zone et davantage encore pour les petits municipes de la Sierra. La génération de revenus plus élevés par les sociétés minières et les usines de traitement n'a pas suffi à stimuler l'installation de maisons de commerce à San Luis de la Paz et Pozos. Il faut reconnaître que ces sociétés avaient, pour leurs inputs, la possibilité de s'approvisionner directement auprès de leurs fournisseurs. L'essentiel des populations de la Sierra vivant en autosubsistance alimentaire, la distribution des autres produits se faisait dans les petits commerces des chefs-lieux de municipes ou grâce aux commerçants ambulants qui sillonnaient cette vaste zone. La circulation des marchandises est du ressort des muletiers dans tous les réseaux que nous avons mis en évidence et pour

tous les produits de la zone. Mais la gamme des marchandises véhiculées par ces transporteurs est très limitée en raison du coût du transport. Ce coût explique la pratique de l'auto-transport qui mobilise les petits producteurs sur de courtes distances. L'arrivée tardive du chemin de fer destiné à connecter le centre minier, San Luis de la Paz et le reste du pays n'aura pas d'impact notable sur l'ouverture de la zone au monde extérieur.

**Le bilan global** de nos analyses ciblées ne nous permet pas d'avancer une quelconque intégration significative des populations des zones Ouest et Est de l'Etat à un marché intérieur national pendant le Porfiriat.

Ce marché national existe avant cela mais il se limite aux produits d'importation, à certains inputs du secteur minier et d'exportation et à quelques produits agricoles (café, sucre, coton, huile..). Il continue bien sûr d'exister sous le Porfiriat mais nombreuses sont les analyses qui avancent qu'il ne s'est pas généralisé à l'ensemble du pays. Ainsi, très tôt, Claude Bataillon<sup>594</sup> pensait, à propos du développement du réseau ferroviaire que le « désir de desservir la population elle-même là où elle était nombreuse reste très secondaire car à l'époque porfirienne nul n'imaginait que le développement d'une économie nationale puisse dépendre d'un élargissement du marché intérieur ». Sergio de la Peña<sup>595</sup>, de son côté affirmait que l'expansion du marché intérieur n'était pas nécessaire pour que l'économie fonctionne. L'établissement d'une industrie locale destinée à satisfaire les besoins domestiques était un objectif secondaire dépendant en grande partie de l'expansion des mines et autres productions de matières premières. Et pourtant cette industrie locale s'est développé dans certaines régions du Mexique sans avoir les effets escomptés. Plus près de nous Sandra Kuntz Ficker<sup>596</sup> affirme que le marché national intégré n'a pas existé pendant l'essentiel de l'ère porfirienne et que seuls des marchés à caractère régional avec des espaces de concentration démographique apparaissent, favorisés par l'expansion des chemins de fer. Le problème n'est pas tant de défendre ou de

---

<sup>594</sup> Bataillon, Claude, *Villes et campagnes dans la région de Mexico*, Anthropos, Paris, 1970.

<sup>595</sup> De la Peña, Sergio, *La formación del capitalismo en México*, UNAM, México, 1975.

<sup>596</sup> Kuntz Ficker, Sandra, *op.cit.*

réfuter le développement d'un marché intérieur sous le Porfiriat que de savoir qui souhaitait participer à cette éventuelle expansion.

Sous-jacente à cette interrogation on trouve bien sûr l'analyse marxiste appliquée aux pays d'Amérique Latine qui considère que c'est le capitalisme industriel qui participe à la formation du marché intérieur parce qu'il en a besoin : le marché intérieur est requis par la nouvelle bourgeoisie industrielle qui investit en locaux et en équipements lourds et qui concentre une main d'œuvre importante (issue des zones rurales) dans des usines chaque fois plus grandes. Les produits industriels ne sont pas destinés à l'exportation mais à la satisfaction des besoins de la population du pays. La destruction, à partir des migrations vers les zones urbaines, des industries rurales donne une légitimité au développement des modes de production capitaliste. La réalité de certains pôles de croissance industrielle cadre bien avec cette analyse. Mais le développement déséquilibré de la période porfirienne nous amène à nous poser la question plus large du rôle des acteurs de l'économie mexicaine, tout d'abord au plan du pays tout entier puis de nos zones d'étude dans l'intégration ou non d'un marché intérieur.

Au plan national qui veut produire plus pour le marché intérieur ? Les entrepreneurs qui considèrent que les besoins essentiels de la population mexicaine ou de certaines couches plus favorisées (et disposant d'un fort pouvoir d'achat) de cette population peuvent être satisfaits par une production nationale qui entrera en concurrence avec les productions importées et ce grâce à des investissements importants et à l'application d'un mode de production capitaliste.

Qui veut distribuer plus pour le marché intérieur ? Les importateurs nationaux ou étrangers et les grosses maisons de commerce des places de Mexico, Guadalajara, Vera Cruz.

Qui veut véhiculer sur l'ensemble du territoire les marchandises issues tant de l'agriculture que de l'industrie directement ou par le biais des commerçants ? Ce seront les compagnies de chemin de fer à capitaux étrangers même si elles privilégient l'intégration à des marchés extérieurs (inputs et outputs).

Qui peut faciliter ou stimuler les initiatives que nous venons d'énumérer ? Les pouvoirs publics à quelque niveau que ce soit, dans le cadre d'une politique économique orientée à promouvoir l'activité productive grâce à une politique fiscale libérale favorable aux initiatives, à l'octroi d'exemptions ciblées et à des concessions généreuses aux individus et aux sociétés qui veulent lancer des projets industriels ou de transport.

Au plan de nos régions les réponses à ces mêmes questions sont bien différentes. Les acteurs disposés à créer plus de richesses en utilisant des méthodes modernes de production et de gestion sont rares. Ce ne sont pas les « hacendados » du municipe de León ou de San Francisco qui considèrent en fait que « la hacienda no es negocio ». Les « medieros » et petits propriétaires eux, dans la limite de leurs moyens, sont incités par une culture « ranchera » à améliorer leurs rendements et leur production. Ce ne sont pas non plus les petits industriels timides de León mais plus les petits entrepreneurs de San Francisco del Rincon. Les modes de production sont précapitalistes. Malgré une concentration démographique remarquable à l'Ouest on constate une frivolité des entrepreneurs à s'engager dans la production industrielle intense. On déplore ici l'absence d'un véritable esprit d'entreprise.

Ce pourrait être aussi les compagnies minières, éphémères parfois, de Pozos, Atarjea et Xichù mais leur action, par la nature même de leur activité, a peu d'effet d'entraînement sur l'élargissement de l'espace du marché intérieur (elles participent de tous temps à un marché national sans en élargir l'assiette). La zone Est est isolée et restreinte a une possibilité de production tirée de ressources naturelles mais non renouvelables. La production est destinée à un usage monétaire ou à l'exportation. Par conséquent très peu de connexions en amont sauf pour les biens d'équipements et une grande partie des biens de consommation intermédiaire qui sont importés.

Si l'on s'intéresse ensuite aux velléités des agents commerciaux à participer à la distribution de biens sur un marché intérieur plus vaste, on constate que d'un côté, les maisons de commerce (dont certaines ont pourtant une tradition d'ouverture) de León, San Francisco del Rincón ou San Luis de la Paz et Pozos n'ont guère manifesté leur intention d'aller plus loin, même lorsqu'elles sont stimulées dans leur activité par le potentiel de fret transportable en tous temps par le réseau ferré. Car les caractéristiques de ces commerçants les plus importants sont la dispersion et l'absence de spécialisation avec une fâcheuse tendance à chercher le profit par des pratiques usuraires. Nous savons là un commerce routinier qui cumule les fonctions. Et la reproduction traditionnelle par l'apprentissage de sociétés familiales ou en nom collectif est peu propice à l'innovation et à l'importation de méthodes de marketing comme celles que l'on applique à Mexico ou à Guadalajara. De l'autre, le maillage des petits commerces est peu apte, de par la nature de leur activité de distribution de biens de première nécessité à diffuser une gamme plus diversifiée de marchandises générées dans le contexte régional ou mieux, national.

Si l'on s'intéresse ensuite aux acteurs qui ont participé volontairement à faire circuler les marchandises au-delà du marché local ou régional on constate le rôle essentiel mais limité par le coût du transport, des muletiers tant à l'Est qu'à l'Ouest. L'avènement du chemin de fer dans nos deux zones a eu des effets marginaux sur leur ouverture à un marché national en gestation. Il n'était pas adapté, à l'Ouest, au potentiel productif et commercial de León et des « pueblos del Rincón ». Il s'est développé trop tard dans la zone minière de Pozos et San Luis de la Paz.

Si l'on s'intéresse enfin à savoir si les acteurs que nous venons de passer en revue ont bénéficié de l'aide ou de l'assistance de la sphère publique force est de constater que si les pouvoirs publics locaux et de l'Etat ont appliqué de façon très sélective les directives fédérales en exonérant de leurs charges fiscales les industries naissantes, les mines mais aussi les consommateurs, cela s'est fait, bien souvent sous la pression des événements. Au niveau de l'Etat les concessions accordées aux sociétés de chemin de fer l'ont été de façon inconsidérée (mauvaise perception du sérieux des concessionnaires de la région, tracés de voies répondant à des pressions politiques) ou n'ont pas été accordées lorsque cela était urgent (Ligne Rincón-Pozos).

A côté de ces acteurs qui ont participé à une ouverture très limitée de nos deux zones au marché national il y a les absents ou ces parasites qui faussent l'appréciation de la situation économique réelle ; nous pensons d'une part à l'absence d'investisseurs étrangers d'envergure dans l'industrie de León qui se spécialise pourtant dans ce qui va faire de cette ville la capitale nationale de la chaussure, mais surtout au peu d'intérêt des investisseurs étrangers pour le champs minier de Pozos. Cela étonnait d'ailleurs H.Megraw<sup>597</sup> surtout pendant la phase de modernisation tardive de l'appareil productif des mines et usines de traitement. Et à côté de cette absence la zone n'a guère profité des spéculations et des spéculateurs qui ont entouré la bonanza de Pozos en détournant l'information réelle relative à la prospérité de la zone. La distorsion des données économiques et financières a provoqué des mouvements trop rapides et trop massifs d'achats et de ventes de titres et un détournement des préoccupations d'exploration et d'exploitation des champs miniers.

Si l'impact de ces lacunes, insuffisances et inerties dans nos deux zones de l'Etat de Guanajuato qui ont freiné pendant l'ère porfirienne leur intégration à un

---

<sup>597</sup> H.Megraw, *Old Mining Camp of Pozos*, *op.cit.*

marché intérieur national ou même régional (même si ceci est moins sûr, les capacités de production et distribution étant à l'échelle de la région) est dommageable pour l'Ouest qui ne tardera pas d'ailleurs après la période révolutionnaire à instaurer une industrie intégrée, mais beaucoup plus grave pour l'Est qui va s'enfermer dans un isolement stérile qui ne sera jamais contrarié par une intervention de nouveaux acteurs économiques ou des pouvoirs publics. La Sierra Gords fait alors partie de ces zones grises de la République qui n'ont pas pu sortir de leur pauvreté naturelle ou se reconverter après une phase de prospérité. Si elle a pu être définie par son histoire particulière, elle retrouve aujourd'hui son essence en devenant une réserve unique de la biodiversité dans l'Etat de Guanajuato et s'intègre au marché touristique national grâce à une offre hôtelière et d'agents de voyage. Grâce à la nature elle bénéficie d'une reconversion après 70 ans de somnolence.

**6.**  
**BIBLIOGRAPHIE**





## 6.1. BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE

ANONIMO, Brevisima relación histórica de la fundación, progreso y estado actual de la ciudad de León, 1854, en *Historiográfica leonesa*, T.1, León, Guanajuato, Presidencia Municipal, abril de 1869.

ANONIMO, *Estudio histórico-geográfico de la ciudad de León en el año de 1908*, Presidencia Municipal, León, Guanajuato, Enero de 1910.

ANTILLON, Florencio, *Memoria leída por el C. Gobernador del Estado Libre y Soberano de Guanajuato General Florencio Antillon en la solemne instalación del sexto congreso constitucional verificada el 15 de septiembre de 1875*, Imprenta de Ignacio Escalante, México, 1876.

ARANDA, J. Memoria leída por el Presidente del Ayuntamiento Constitucional de León en la sesión celebrada en 1° de enero de 1897. S/L. Imprenta de Pedro Hernández, León, 1897.

ARIAS, Patricia et DURAND, Jorge, Dos modelos de industrialización rural durante el Porfiriato, *Espiral*, Vol.2, N° 6, Universidad de Guadalajara, 1996.

ARIAS, Patricia, *Nueva rusticidad mexicana*, Conaculta, Colección Regiones, México, 1992.

ASSADOURIAN, Carlos Sempat, *El sistema de la economía colonial. El mercado interior, Regiones y espacio económico*, Nueva Imagen, México, 1983.

AVILA, Ricardo et VASQUEZ, Alicia, Notas y reflexiones sobre ranchos y rancheros, Una visión panorámica (à propos de l'Etat de Guanajuato) en *El Mundo Ranchero*, Estudios del Hombre 21, Serie Antropología, CUCSH, Universidad de Guadalajara, 2006.

BATAILLON, Claude, *Villes et campagnes dans la région de Mexico*, Anthropos, Paris, 1970.

BAZANT, Jean, Peones, arrendatarios y aparceros, 1868-1904, *Historia Mexicana* 24 (1), El Colegio de México, Julio-Septiembre 1974.

BLANCO, Mónica, *Breve historia de Guanajuato*, FCE, México, 2000.

BLANCO, Mónica, A propósito de Torres Esquivel Obregón, *Estudios de Historia Moderna y Contemporánea de México*, N° 36, Julio-Diciembre 2008, México.

BLANCO, Mónica, *Revolución y contienda política en Guanajuato*, El Colegio de México – UNAM, 1995.

BLANCO, Mónica, La Inversión extranjera en la minería Guanajuatense y sus repercusiones, 1905-1914. In *Estudios de Historia moderna y con-temporánea de México*. Vol.17., UNAM, Mexico, 1996.

BONAPARTE, Roland et autres, *Le Mexique au début du XXème siècle*, Librairie Ch. Delagrave, Paris, 1905.

- BRADING, David.A., *Haciendas y ranchos del Bajío, León 1700-1860*, Grijalbo, México, 1984.
- BUSTO, Emiliano, *Estadística de la República Mexicana que guardan...*, Ignacio Cumplido, México, 1880.
- CABRERA y HERNANDEZ,L.,*El centro histórico de la ciudad de San Luis Potosí y la obra del Ing. Octaviano Cabrera Hernández*, UA de San Luis Potosí, México, 2000.
- CANO, Cristina, *Análisis histórico del desarrollo socio-económico de León y su región (1576-1910)*, Tesis, Universidad de Guanajuato, 1992.
- CARDENAS, E. *Cuando se originó el atraso económico de México. La economía mexicana en el largo siglo 19, 1780-1920*, Biblioteca Nueva, Madrid, 2003.
- CERRUTI, Mario, *El gran norte oriental y la formación del mercado nacional en México a finales del siglo XIX*, In Silva Riquer, Mercado interno en México, Siglos XVIII-XIX, Instituto Mora, México, 1998.
- CERRUTI Mario, Monterrey y su ámbito regional (1850-1910). Referencia histórica y sugerencias metodológicas, *Secuencia*, Instituto Mora, México, Diciembre 1888.
- CHIRINO CAMPOS, *Pozos, de coyotes, crac y optimismo: origen y clausura de la Bolsa de México, 1895-1896*, Tesis en Economía sostenida en el ITAM, México, en agosto de 1999.
- COATSWORTH, John, H. *El impacto económico de los ferrocarriles en el Porfiriato*, Era, México, 1984.
- COCHRAN, John C. *The haciendas of Mexico*, Root & Tinker, New York, 1886.
- COELLO SALAZAR, Ermilo, *El comercio interior*, en Cosío Villegas, D., Historia Moderna de México, El Porfiriato, Vida económica, Ed. Hermès, Mexico, 1965.
- COLIN, Jean Philippe, Le métayage au Mexique (16<sup>ème</sup>-20<sup>ème</sup>), In *Histoire et sociétés rurales*, N° 14, 2<sup>ème</sup> semestre, IRD, 2000.
- COLIN, Jean Philippe, Figures du métayage, Etude comparée de contrats agraires au Mexique, IRD Editions, Paris, 2003.
- CONTRERAS SERVIN, Carlos, Las sequias en México durante el siglo XIX, *Investigación geográfica, Boletín del Instituto de Geografía*, N° 56, UNAM, 2005.
- CORNYN, Juan Humberto, *Díaz y México*, T.II, Imprenta Lacaud, México, 1910.
- COSIO VILLEGAS, D, *Historia moderna de México, El Porfiriato, La vida económica*, Ed. Hermès, México, 1965.
- DE FOSSEY, Mathieu, *Le Mexique*, Plon Editeur, Paris, 1857.
- DIAZ POLANCO, Hector, *Formación regional y burguesía agraria en México*, Era, México, 1982.
- DOBADO GONZÁLEZ, Rafael, *La integración regional de los mercados de productos agrícolas en México durante el Porfiriato*, Universidad Complutense, Conferencia CIDE, México, 1999.

- DOBADO GONZÁLEZ, Rafael, Corn market integration in Porfirian Mexico, *The journal of economic history* 65, Cambridge University Press, 2005.
- DOLLERO, Adolfo, *México al día*, Bouret Ed. Paris, 1911.
- DOMENECH FIGUEROA, *Guía descriptiva de la República Mexicana*, T.2. México, 1899.
- FLORESCANO, Enrique, *Formación y estructura económica de la Hacienda en Nueva España*, en *Historia de América Latina*, Tome 3, Leslie Bethell ed. Ed. Crítica, Barcelona, 1990, p.17.
- FOWLER-SALAMINI et VAUGHAN, Mary Kay (eds.), *Mujeres del campo mexicano, 1850-1990*, El Colegio de Michoacán/Universidad Autónoma de Puebla, Zamora, 2003.
- FUNDACION JALPA, *Hacienda Jalpa de Cánovas*, México, Diciembre 2006.
- GAMEZ, Moisés, *Propiedad y empresa minera en la Mesa Centro-norte de México: Guanajuato, San Luis Potosí y Zacatecas, 1880-1910*, Thèse présentée à l'Universitat Autònoma de Barcelona, Departament d'Economia i d'Historia Econòmica, Barcelona, Abril 2004.
- GARCÍA CUBAS, Antonio, *Diccionario geográfico, histórico y biográfico de los Estados Unidos Mexicanos, 1888/1891*, Oficina Tipográfica de la Secretaria de Fomento, México, 1892.
- GARCÍA CUBAS, Antonio, Materiales para formar la estadística general de la República Mexicana, *Boletín de la SMGE*, México, 2da época, N°11, 1870.
- GENIN, A. *Notes sur le Mexique, 1908/1910*, Imprenta Lacaud, México, 1911.
- GONZÁLEZ, Pedro, *Geografía local del estado de Guanajuato*, Tipografía de la Escuela Industrial Militar, J.O.G. Guanajuato, 1904.
- GONZÁLEZ LEAL, Mariano, Antecedentes históricos del comercio en León, In CANACO Servitur, *León, 100 años, 1913-2013*. 2013.
- GONZÁLEZ NAVARRO, Moisés, Tenencia de la tierra y población agrícola (1877-1960), *Historia Mexicana*, vol. XIX, El Colegio de México, 1969.
- GUERRA, François Xavier, *Le Mexique : de l'ancien régime à la Révolution*, L'Harmattan, Publications de la Sorbonne, Paris, 1985.
- GUIA FERROCARRILERA PARA LA REPUBLICA MEXICANA compilada por Enrique Moore, Publicado por Huben and Moore, Springfield, Ohio, USA, 1894.
- GUTIÉRREZ TREJO, Antonio, Pozos: del abandono a la lucha por los predios, *Correo de Guanajuato*, Octubre 2002.
- HABER, Stephen H. Assessing the obstacles to industrialization: The Mexican Economy, 1830-1940, *Journal of Latin American Studies*, Vol.24, N°1,1992, Cambridge University Press, 1992.
- HENOCHSBERG, Michel, *Sur le commerce et l'économie*, Essais Denoël, Paris, 1999.
- HERRERA CANALES, Inés, *La circulación: transporte y comercio en México en el siglo XIX, 1821-1910*, Ciro Cardoso Coord., Nueve Imagen, México, 1980.

HICKS, John, *Capital et croissance*, PUF, Paris, 1965.

HIJAR, Reinaldo, Sinopsis descriptiva, geológica, minera, agrícola e industrial del mineral de Pozos, *El minero mexicano*, México, 21 de mayo de 1902.

HOLMS, P.G., Southworth, J.R., (ed.), *El directorio oficial minero de México. Las minas de México y Directorio minero de México. Historia, Ecología antigua, Minería y descripción general de las propiedades mineras de la República Mexicana*, México, 1908.

IBARRA, Antonio, La organización regional del mercado interno novohispano: la economía colonial de Guadalajara, 1770-1804, *Anuario del IEHS*, N°9, Tandil, 1994.

JIMENEZ MORENO, Wigberto., « Ciudad de León » en sobretiro especial del tomo VIII de la Enciclopedia de México, 1973

KAERGER, Karl, *Agricultura y colonización en 1900*, UA de Chapingo, México, 1986.

KATZ, Frederick, *La servidumbre agraria en México en la época porfirista*, Ed. Era, México, 1980.

KATZ, Frederick, Labor Conditions on Haciendas in Porfirian Mexico : Some Trends and Tendencias, In *The Hispanic American Historical Review*, Vol. 54, N°1, Duke University Press. 1974.

KUNTZ FICKER, Sandra, Mercado interno y vinculación con el exterior: el papel de los ferrocarriles en la economía del Porfiriat, *Historia Mexicana*, XVI, 1, 1995.

KUNTZ FICKER, Sandra, *Ferrocarril y mercado de productos agrícolas en el Porfiriat. El impacto de las tarifas ferroviarias*, El Colegio de México, México, 1999.

KUNTZ FICKER, Sandra, *Ferrocarril y mercado, Tarifas, precios y tráfico en el Porfiriat*, In Ferrocarriles y vida económica en Mexico, 1850-1950, El Colegio Mexiquense, UAM, Ferrocarriles Nacionales de México, México, 1996.

KUNTZ FICKER, Sandra, *Empresa Extranjera y Mercado Interno, El Ferrocarril Central Mexicano (1880-1907)*, El Colegio de México, 1995.

KUZNETS, S., *Economic consequences of the size of nations*, Mac Millan London, 1960.

LABARTHE RIOS, María de la Cruz, *Notas sobre el proceso de industrialización de León*, El Colegio del Bajío, León, 1985.

LABARTHE RIOS, María de la Cruz, *León entre dos inundaciones*, Ediciones La Rana, Guanajuato, 1997.

LABARTHE RIOS, María de la Cruz, León, Guanajuato, El surgimiento de una ciudad industrial (Segunda mitad del siglo XIX-1926), *Norcentro* N° 1-2, El Colegio del Bajío, León, 1985.

LESAGA IGLESIAS, Esteban, La macro región del calzado guanajuatense: un espacio en transición, *Revista Pueblos y Frontera*, N°1, UNAM, México, 2006.

LINCK, Thierry y BARRAGAN, Esteban, *Producción y sociedades rancheras del occidente de México*, In Sistemas de producción y desarrollo agrícola, Navarro Garza H. (ed.), Colin, Jean

- Philippe (ed.), Milleville, Pierre (ed.), Colegio de Postgraduados de Montecillo, ORSTOM, Mexico, 1993.
- MACIAS CERVANTES, Cesar, *Ramón Alcázar, una aproximación a las elites del Porfiriato, 1877-1910*, Escuela de Filosofía, Letras e historia, Universidad de Guanajuato, 1994.
- MAURER, Noël and SHARMA, Tridib, Enforcing property rights through Mexico's early industrialization, 1878-1913, *Journal of Economic History*, Vol. 61-4, Dec. 2001, Cambridge University Press, 2001.
- MC BRIDE, George M., *Los sistemas de propiedad rural en México*, In Dos interpretaciones del campo mexicano, México, Conaculta, Colección Cien de México, 1993.
- MEGRAW, Herbert A. The Pozos camp, Guanajuato, *The engineering and mining journal*, Mac GrawHill, New York, 18/02/1911.
- MEYER COSIO, Francisco, *El final del Porfiriato en Guanajuato: elites en la crisis final, Sep. 1910-Junio 1914*, Gobierno del Estado de Guanajuato, 1993.
- MEYER COSIO, J., *La minería en Guanajuato 1892-1913*. El Colegio de Michoacán y Universidad de Guanajuato, 1988.
- MEYER, Jean, Haciendas y ranchos, peones y campesinos en el Porfiriato. Algunas falacias estadísticas. *Historia Mexicana*. XXXV, N°3, El Colegio de México, 1986.
- MEYER, Jean, *Problemas campesinos y revueltas agrarias*, SEP, México, 1973.
- MINO GRIJALVA, Manuel, Existe la historia regional? en *Historia Mexicana*, N°4, El Colegio de México, 2002.
- MONOGRAFIA DEL MUNICIPIO DE LEON, Colección Monografías Municipales de Guanajuato, CEOCB, Gobierno del Estado de Guanajuato, 2010.
- MONOGRAFIA HISTORICA DEL MUNICIPIO DE PURISIMA DEL RINCON, CEOCB, Gobierno del Estado de Guanajuato, Mayo de 2003.
- MONOGRAFIA HISTORICA DEL MUNICIPIO DE SAN FRANCISCO DEL RINCON, Colección Monografías Municipales de Guanajuato, CEOCB, Gobierno del Estado de Guanajuato, 2010.
- MONOGRAFIA DEL MUNICIPIO DE SAN JOSE ITURBIDE, Colección Monografías municipales de Guanajuato, CEOCB, Guanajuato, 2010.
- MONOGRAFIA MUNICIPAL DE XICHU, Colección Monografías municipales de Guanajuato, Tello Vásquez, José, CEOCB, Guanajuato, 2010.
- MONOGRAFIAS DE LOS PUEBLOS INDIGENAS DE MEXICO (entre 1890 et 1892), Chichimecas, CDI, México DF, 2009.
- MORENO M. Manuel, *Historia de la Revolución en Guanajuato*, Talleres gráficos de la Nación, México, 1977.

MORENO TOSCANO, Alejandra, *El sector externo y la organización espacial y regional de México, 1521-1910*, in V° Congreso Internacional de Estudios sobre México, Siglo XIX, Santa Mónica, California, Octubre 17-21, 1973.

MUÑOZ LEDO, Manuel, *Memoria del Estado Libre y Soberano de Guanajuato, leída por el C. Gobernador Manuel Muñoz Ledo, en la solemne instalación del 10° Congreso Constitucional, verificada el 15 de septiembre de 1882*, Gobierno del Estado de Guanajuato, 1883.

MYINT, H., *The economics of developing countries*, Hutchinson of London, 1964.

NAVA OTEO, Guadalupe, *La minería bajo el Porfiriat*, In México en el siglo XIX, Ed. Nueva Imagen, México, 1981.

ORTEGA NORIEGA, Sergi, *Reflexiones sobre metodología de la historia regional en México*, In Serrano Álvarez, Pasado, presente y futuro de la historiografía regional de México, UNAM, México, 1998.

ORTIZ VIDALES, Salvador, *La arriería en México*, Museo Nacional de Arqueología, Historia y Etnografía, México, 1929.

ORVANANOS, Dr., *Geografía Médica de la República*, Secretaria de Fomento, México, Agosto 1889.

PARRA, Alma et al. *Nuevo Auge minero : El Porfiriat* en La Minería Mexicana. De la Colonia al siglo XX, Herrera Canales coord., Instituto Mora, México, 1998.

PARTICIPACION A LA REDACCION DE LA ENCICLOPEDIA UNIVERSAL (Mayo 1908), Biblioteca de la Escuela de Minas, Guanajuato, Gto, 1908.

PERCY F. Martin Edward, *Mexico of the XXth Century*, Edward Arnold, Londres, 1907.

PEREZ HERRERO, Pedro, Apertura y desequilibrios regionales durante el Porfiriat, *Travesía*, N°5/6, México, 2000/2001.

PONS GUTIÉRREZ, Juan Manuel, *Bonanza y borrasca, Minería y sociedad en Pozos, Guanajuato durante el Porfiriat (1877-1911)*, Tesis sostenida el 5 de Noviembre 2011, Facultad de Economía, UNAM, 2011.

RAMIREZ, Ignacio, *Elementos de geografía del estado de Guanajuato*, Ed.Herrero Hermanos Sucesores (a partir de los datos de las obras de Pedro González, J.G.Romero y Antonio García Cubas), México, DF, 1900.

REYGONDAUD DE VILLEBARDET, P. *Memoria sobre el fundo legal y los egidos del Mineral de Xichù y Sierra del Astillero*, 28/09/1895, Municipios, AHEG.

RIGUZZI, Paolo, *Mercados, regiones y capitales en los ferrocarriles de propiedad mexicana, 1870-1908* In Kuntz S. y Connolly P., *Ferrocarriles y obras públicas*, Instituto Mora, México, 1999.

RIONDA ARREGUIN, Isidro, *Haciendas de Guanajuato*, Ed. La Rana, Guanajuato, 2001.

RIONDA RAMIREZ, Jorge Isaura, *Historia demográfica de Guanajuato*, Centro de Investigaciones Humanísticas, Universidad de Guanajuato, Junio 2002.

ROMERO J.Guadalupe, *Noticias para formar la historia y la estadística del Obispado de Michoacán (Estado de Guanajuato, 1860)*, Publicación del Gobierno del Estado de Guanajuato, Guanajuato, 1992.

ROSENSTEIN-RODAN,P.N., *Capital formation and economic development*, MIT Press, Cambridge, 1964.

SAAVEDRA, José García, *León en 1872, Apuntes geográficos y estadísticos*, Presidencia Municipal de León, El Colegio del Bajío, 1985.

SAINT CLAIR DUPONT,P. *De la production des métaux précieux au Mexique...*, Firmin Didot Frères, Imprimerie de l'Institut de France, Paris, 1843.

SCP, *Los ferrocarriles de México*, SCP, México, 1974.

SECRETARIA DE INDUSTRIA, COMERCIO Y TRABAJO, *La industria el comercio y el trabajo durante la gestión administrativa del General Plutarco Elías Calles*, Tip. Galas, México, 1928

TARACENA ARRIOLA, Arturo, Propuesta de definición histórica para región, *Estudios de historia moderna y contemporánea de México*, N° 35, México, Enero-Junio 2008.

TARQUIN GUERRERO, Alfredo, *Reminiscencias de un viaje a través de la Sierra Gorda*, México, INAH, 1988.

TREJO BARAJAS, Deni, La historia regional en México: reflexiones y experiencias sobre una práctica historiográfica, *Historia Unisonos*, Vol.13, N°1, Rio de Janeiro, Janvier/Avril 2009.

VAN YOUNG, Eric, Haciendo historia regional : consideraciones metodológicas y teóricas In *Región e historia: Consideraciones metodológicas y teóricas*, Pérez, Pedro H.(comp.), Instituto Mora/UAM, México, 1991.

VAN YOUNG, Eric, *La ciudad y el campo en el México del siglo XVIII. La economía rural de la región de Guadalajara 1675-1820*, Fondo de Cultura Económica, México, 1989.

VELASCO, Alfonso Luis, *Geografía y estadística de la República Mexicana*, Oficina Tipográfica de la Secretaria de Fomento, México, 1890.

VELASCO, Alfonso Luis, *Geografía y estadística del Estado de Guanajuato*, Oficina Tipográfica de la Secretaria de Fomento, México, 1890.

WARD, Henri Georges, *Mexico*, H.Colburg, London, 1829.

### **Revues, journeaux :**

Bureau of he American Republics, *Bulletin N° 9*, Washington DC, July 1891.

*El Economista Mexicano*, México DF, del 22 de septiembre de 1894 al 3 de Mayo de 1895.

*El Economista Mexicano*, 5 de octubre de 1901.

*El Mundo*, México DF, 16 y 17 de noviembre de 1901.



*El Pueblo Católico*, Apuntes para la estadística de la municipalidad de León, León, Diciembre de 1888.

*El Pueblo Católico*, León 6 de diciembre de 1888.

*El Pueblo Católico*, León, 7 de diciembre de 1888.

*El Pueblo Católico*, León, 8 de diciembre de 1888.

*El Pueblo Católico*, León, 7 de abril de 1889.

*El Pueblo Católico*, León, 7 de Diciembre 1889.

*El Pueblo Católico*, León, 9 de junio de 1892.

*El Pueblo Católico*, León, 18 de septiembre de 1892.

*El Pueblo Católico*, León, 18 de octubre de 1896.

*Informes y documentos relativos a comercio interior y exterior, Agricultura e industrias*, Secretaria de Fomento, México, N°11 de Mayo 1886, N° 17 de Noviembre 1886, N° 26 de Agosto 1887.

*La Opinión Libre*, N°303,17/02/1901, San Luis Potosí.

*La Unión Mercantil*, Año 1, N°7, Guanajuato, 1897.

*The Mexican Mining Journal*, July 1915, Mexico City.

## 6.2. ARTICLES EN FORMAT ÉLECTRONIQUE

BONNEFOY, Anne, Un antiguo pueblo mineral entre el olvido y la globalización, <http://www.lugaresdemexico.com/pozos.html>

RIONDA, L.M. Diario de Campo sobre « Lejanías de la Sierra Gorda », <http://rionda.blogspot.fr/2011/01/lejanias-de-sierra-gorda.html>

URIBE SALAS, José Alfredo (2001), Economía y mercado en la minería tradicional mexicana, 1873-1929, Revista de Indias, vol.LXI. <http://revistadeindias.revistas.csic.es/index.php/revistadeindias/article/view/489/556>

WILKIE, James W. *Primera reforma agraria en México, 1853-1909, a través dela estadística nacional*, Vol.3, N°3, Verano 1998. Site web: <http://www.profmex.org/webjournal.html>, Mexico and the world, Consulté en août 2009.

### 6.3. TMOIGNAGES ENREGISTRÉS

Antonio Ramírez, León, Juillet 1968.

Rafael González (né en 1897 à Xichù), Xichù, 12 juin 1968.

José Félix Ramírez (né en 1881) et Gabriela Ramírez, Victoria, Août 1967.

Alfredo Guerrero Tarquín, 04/07/1968.

Ángel Lino Arredondo, San Luis de la Paz, Juin 1967.

Juan Manuel Pons Gutiérrez, Courrier électronique du 11/02/2014.

### 6.4. SIGLES UTILISÉS

AGN Archivo General de la Nación

AGEG Archivo General del Estado de Guanajuato (la majorité des documents cités en référence se situaient dans un entrepôt sans classification en 1967) ou  
AHEG Archivo Historico del Estado de Guanajuato

AHML Archivo Histórico Municipal de León, Guanajuato

AHMSFR Archivo Histórico Municipal de San Francisco del Rincón

AHMSLPaz Archivo Histórico Municipal de San Luis de la Paz

AHESLPotosí Archivo Histórico del Estado de San Luis Potosí

AHUG Archivo Histórico de la Universidad de Guanajuato.

Note : Les documents issus des archives de San Francisco del Rincón et de San Luis de la Paz sont sans classification (il en est de même pour les archives de l'Etat de Guanajuato consultées en 1967 et 1968). Nous avons participé en 1967 et 1968 au sauvetage et à la sauvegarde de ces deux fonds avec l'aide des étudiants du Colegio de México (Traitement chronologique des documents administratifs reçus et envoyés et des documents provenant d'autres municipes et transitant vers les autorités de l'Etat ou du pouvoir central). Le municipe de Purísima del Rincón ne disposait pas de fonds d'archives. Les documents administratifs sont détectés à San Francisco. Pour ce qui est des municipes de la Sierra Gorda les archives municipales et éventuellement ecclésiastiques ont été détruites lors des fréquentes rébellions dans la zone.

Les documents qui suivent constituent des sources primaires essentielles :

ANUARIO Universal y anuario Mexicano para 1885 y 1886, Año 8°, Tipografía Literaria, México, 1886.

ANUARIOS ESTADISTICOS DE LA REPUBLICA MEXICANA (AERM), Dirección General de Estadística, a cargo del doctor Antonio Peñafiel, México, à partir de 1894.

CABALLERO, Manuel, *Primer almanaque histórico, artístico y monumental de la República Mexicana, 1883-1884*, Chas.M.Green Print Co, México, New York, 1883.

CABRERA, Antonio, J., *Noticias topográficas y estadísticas de la ciudad de León de los Aldamas, 1872*, Presidencia Municipal de León, Guanajuato, 1985.

COMMERCIAL DIRECTORY OF THE AMERICAN REPUBLICS, International Bureau of the American Republics, Washington DC, USA, 1897.

CONEY, Alexander, *The Legal and Mercantile Handbook of Mexico*, Bulletin N°9, July 1891, Bureau of The American Republics, Washington DC, 1891.

DELMAR, L.H., *Trade Directory and Mercantile Manual of Mexico*, Belford, Clarke and Co Publishers, Chicago and New York, 1890.

ESTADISTICAS SOCIALES DEL PORFIRIATO 1877-1910, DGE, Secretaria de Economía, México, 1956.

THE MEXICAN YEARBOOK, *A Statistical, Financial and Economic Annual, compiled from Official and other returns, 1909-1910*, Mc Corquodale & Company Limited, London, 1910.

VARIOS AUTORES, *Directorio comercial, agrícola, industrial, profesiones y oficios de las principales poblaciones de la República Mexicana en el ano de 1886*, ed. Por don Juan Valdés y Cueva, México, 1886.

**7.**  
**ANNEXES**



Photos de notre travail en “archives” à San Luis de la Paz

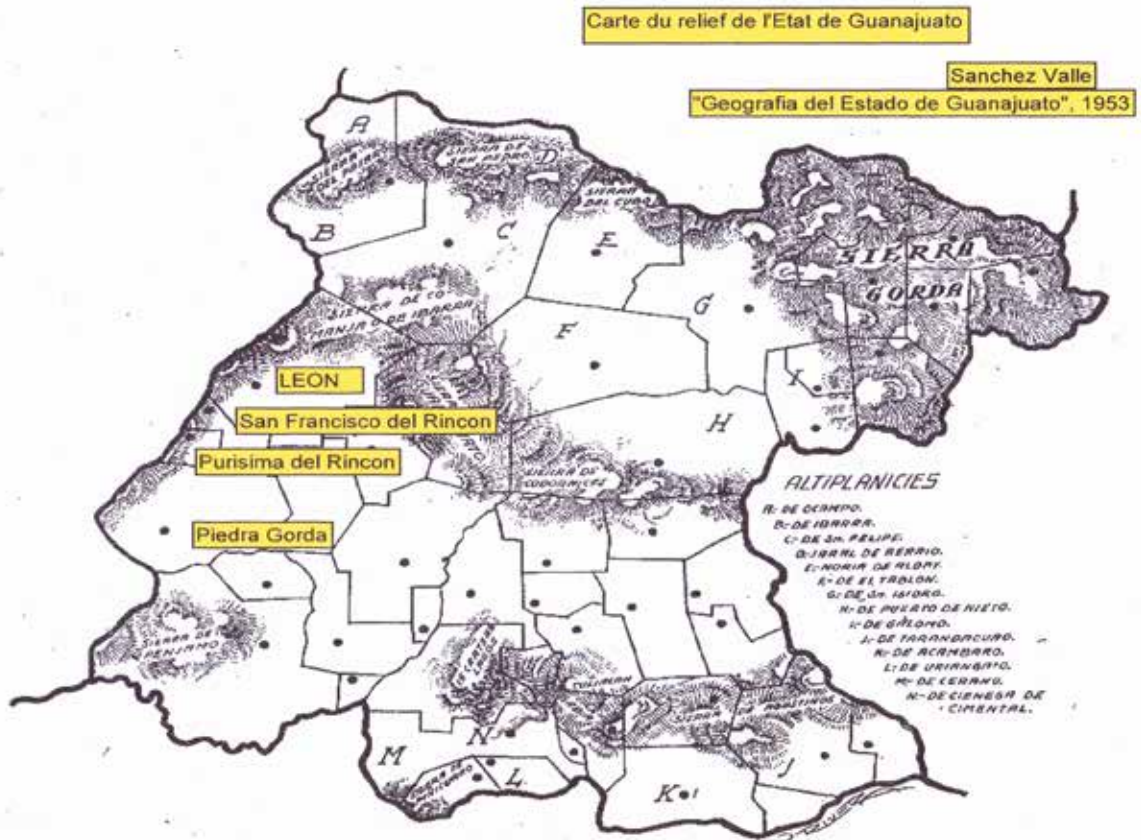






L'Etat de Guanajuato au centre du Mexique







Quelques exemples de documents primaires.

Algunas observaciones  
que, en informe privado, rinde  
el que suscribe a la Superintendi-  
dad, sobre los autos del estado civil,  
registrados en las oficinas del ramo.

1897



dos años

J. Luis del a Paz n.º 6 - 43

Encuestionario especial sobre min-  
erías únicamente por lo relati-  
vo a establecimientos metalú-  
gicos.

1.º ¿Cuáles son los minerales más importantes de ese Distrito, en qué lugares están situados? ¿Hay escasez o abundancia de agua y combustible? Precio del último. ¿Cuál es la población más cercana y a qué distancia se encuentra de las minas? ¿Cotizan los minerales prósperos o en decadencia y por qué causas? ¿Cuáles son los principales sistemas de vetas exploradas y explotadas? ¿época de la fundación del mineral.

2.º ¿Cuáles son las principales negociaciones mineras de esa región? ¿Pertenecen a particulares, a sociedades mexicanas o extranjeras? ¿Cuál es el domicilio de capital social y naturaleza de esas sociedades? ¿A qué precio se cotizan las acciones, actualmente y en qué mercado?

3.º ¿Cuáles son las principales vetas explotadas por cada una, su dirección, rumbo y estado? ¿A qué

*Cuadro que manifiesta los Nacimientos, Matrimonios y Fallecimientos registrados en las Oficinas del Registro Civil del Estado en los años que en seguida se expresan.*

<i>Años. Población</i>	<i>Nacimientos</i>	<i>Matrimonios</i>	<i>Fallecimientos</i>
1.873 } 729.988. Censo de 1.868.	40.079	9.484	60.180.
1.874 } " " " "			
1.875 } 898.072 Id de 1.877	18.638	3.769	35.961
1.876 } " " " "	21.165	4.107	52.007
1.877 } " " " "	21.047	3.932	34.032
1.878 } " " " "	22.596	4.151	46.087
1.879 } " " " "	21.697	4.213	45.643
1.880 } " " " "	22.052	5.494	46.369
1.881 } " " " "	18.748	2.780	53.595
1.882 } " " " "	28.629	3.406	41.062
1.883 } 968.113. Id de 1880.	32.333	3.345	47.246
1.884 } " " " "	24.041	3.216	46.753
1.885 } " " " "	25.114	3.209	47.280
1.886 } " " " "	40.453	3.861	39.253
1.887 } " " " "	19.419	2.249	61.653
1.888 } " " " "	21.568	2.041	58.498
1.889 } " " " "	21.677	2.834	43.618
1.890 } 1.047.817. Id de 1895.	26.103	3.054	33.905
1.891 } " " " "	28.127	2.144	36.059
1.892 } " " " "			
1.893 } " " " "			
1.894 } " " " "			
1.895 } " " " "			
1.896 } " " " "			
<i>Sumas</i>	<i>453.486</i>	<i>67.289</i>	<i>829.401</i>

*Guanaquato 8 de Julio de 1.897.*

---

## Résumé

---

Le but de cette étude est d'analyser l'intégration différentielle des régions du Mexique au marché national pendant la période du Porfiriat (1876-1910). La formation d'un marché national ne s'est pas développée de façon harmonieuse ou équilibrée au Mexique pendant cette période. Les hypothèses d'une croissance démographique et d'une urbanisation, d'une spécialisation croissante de la force de travail, d'une création de richesse significative, d'un développement des structures commerciales et d'un réseau de voies de communication sont confrontées à la réalité des chiffres dans deux zones de l'Etat de Guanajuato ayant connu chacune une forme de prospérité pendant le Porfiriat mais ayant suivi, depuis, des trajectoires totalement différentes. Les conclusions que nous tirons de cette analyse comparative ne sont guère édifiantes et montrent que d'un côté comme de l'autre les conditions d'une participation accrue au marché national n'étaient pas ou seulement partiellement, remplies à la fin du Porfiriat. Si l'évolution démographique constatée dans l'une et l'autre de ces régions constitue une variable potentiellement favorable à l'expansion du marché national, la création de richesses nouvelles timide d'un côté et aléatoire de l'autre ne plaide pas en faveur d'une meilleure intégration au marché intérieur de dimension nationale. La faiblesse constatée d'une part, des structures commerciales et l'absence d'autre part de dynamisme des acteurs du commerce freinent considérablement le processus. Enfin l'inefficacité économique et l'incohérence des décisions en matière de voies de communication limitent l'impact que des moyens modernes de transport de marchandises pouvaient avoir sur l'ouverture du marché.

*Mots clefs : Porfiriat, intégration des marchés, Etat de Guanajuato, démographie, création de richesses, commerce et voies de communication.*

---

## Abstract

---

### Market integration in the state of Guanajuato during the Porfirian period

This work deals with the analysis of a differential integration of the regions of Mexico to a national market during the Porfirian era. The formation of a national market was not a harmonious and equilibrated process during this period of time. The distinct hypothesis of a population growth and urbanization, of a growing specialization of the work force, and of the wealth production, of the development of commercial structures and at last of an efficient transportation link were confronted to the real figures founded in the archive holdings of two regions of the State of Guanajuato who have, each of them, known a certain form of prosperity during the Porfirian period but then have followed, distinct paths of development. Our conclusions driven by this comparative study are not what we expected and show that the conditions of a growing participation to a national market were not, partly or even entirely fulfilled. If the demographic changes observed in our two zones are a positive indication of a potential integration to the national market, the uncertain creation of wealth in one zone and the fragile and fleeting growth of the production in the other don't advocate in favour of a best integration to a domestic market of national dimension. On the other hand, the weakness of the commercial structures and the lack of dynamism of the trading community, were responsible for the slowdown of the process. And finally, the economic inefficiency and the inconsistent decisions in terms of transport infrastructure have slowed the impact that modern means of transport could have had on the opening of the market.

*Keywords : Porfirian Mexico, market integration, Guanajuato State, population, wealth production, trade and transportation links.*